



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

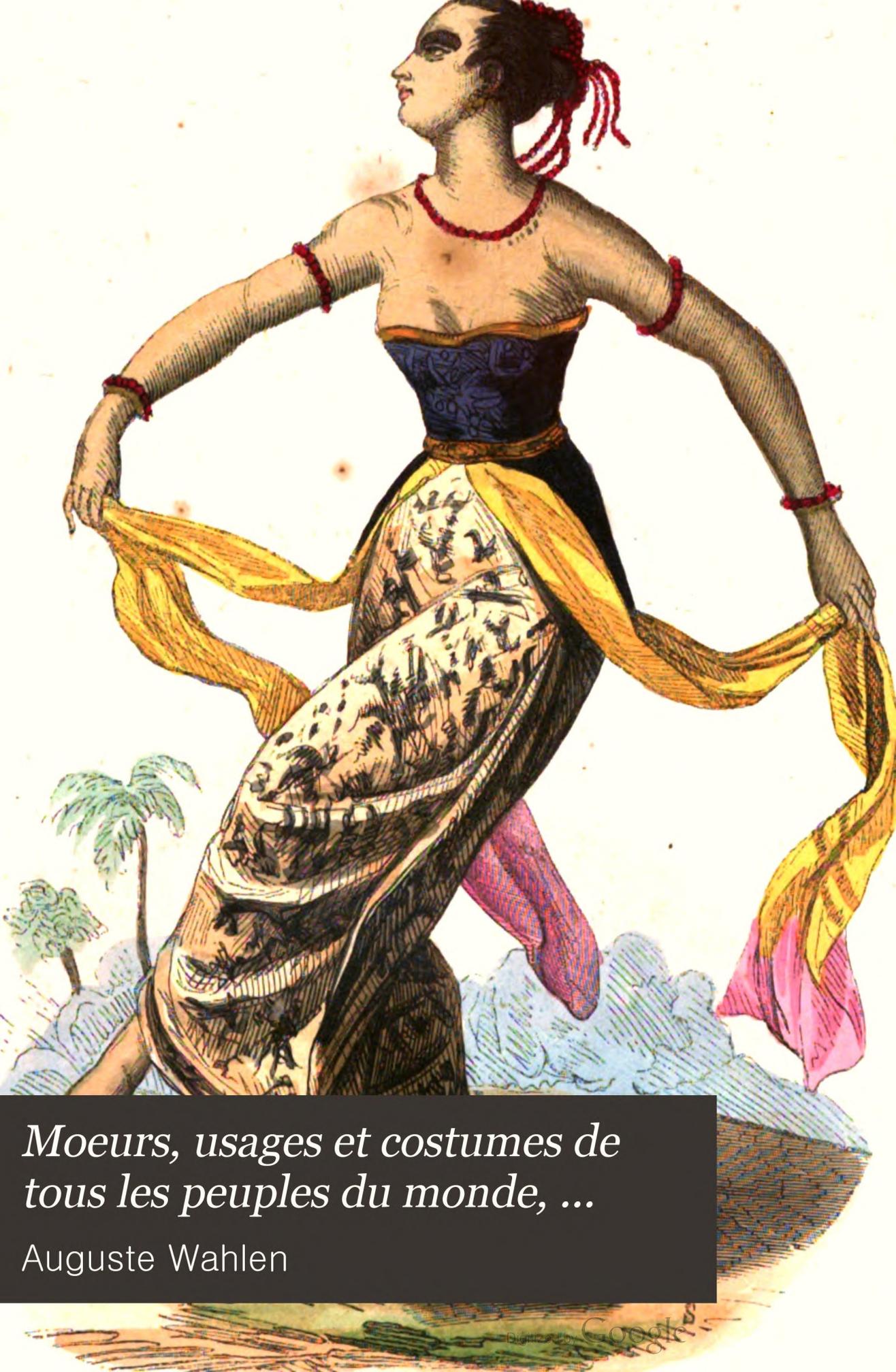
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



*Moeurs, usages et costumes de  
tous les peuples du monde, ...*

Auguste Wahlen

**M O E U R S ,**  
**U S A G E S E T C O S T U M E S**

**DE TOUS LES**

**PEUPLES DU MONDE.**

*On souscrit à la même Librairie*

AUX OUVRAGES SUIVANTS :

**MONUMENTS LES PLUS REMARQUABLES**

DE

TOUTES LES PARTIES DU MONDE;

SUITE INDISPENSABLE AUX

**MŒURS, USAGES ET COSTUMES,**

DE TOUS LES PEUPLES;

100 LIVRAISONS, CONTENANT PLUS DE 250 SUJETS, AVEC TEXTE.

---

**COSTUMES DE TOUS LES ORDRES RELIGIEUX.**

AVEC

UN TEXTE EXPLICATIF ET HISTORIQUE,

100 LIVRAISONS GRAND IN-8°, PAPIER VÉLIN SATINÉ,

AVEC

100 TRÈS-BELLES PLANCHES COLORIÉES AVEC LE PLUS GRAND SOIN.

---

NOUVEAU DICTIONNAIRE

**DE LA CONVERSATION,**

OU

RÉPERTOIRE UNIVERSEL

DE TOUTES LES CONNAISSANCES UTILES;

50 volumes grand in-8°, contenant la matière de plus de 200 volumes ordinaires.

AVEC 200 BELLES GRAVURES REPRÉSENTANT PLUS DE 1000 SUJETS.

---

# MOEURS, USAGES ET COSTUMES

DE TOUS LES

PEUPLES DU MONDE,

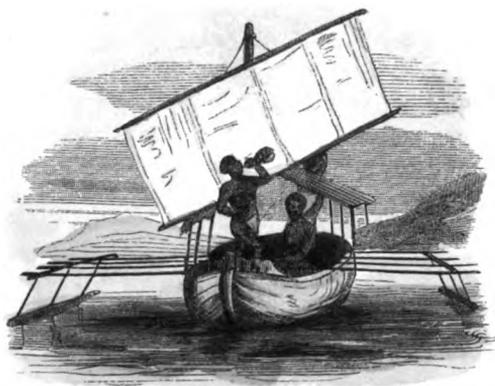
D'APRÈS DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES ET LES VOYAGES LES PLUS RÉCENTS;

PUBLIÉ

PAR AUGUSTE WAHLEN.

CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES.

OCÉANIE.



Bruxelles,

A LA LIBRAIRIE HISTORIQUE-ARTISTIQUE,

RUE DE SCHAENBEEK, 12.

1843

BIBLIOTHÈQUE  
DE L'UNIVERSITÉ  
DE GAND

---

# OCÉANIE.

---

## APERÇU GÉNÉRAL.

---

L'Océanie ou cinquième partie du monde est située entre l'Asie, l'Afrique, l'Amérique méridionale et l'océan Glacial sans avoir aucune relation avec les trois continents que nous venons de nommer.

Plus étendu à lui seul que le reste de notre globe, ce monde maritime, ignoré des anciens et auquel les savants modernes ont assigné le nom d'*Océanie*, en est la partie la moins connue, la moins observée et celle qui mérite le plus de l'être. C'est une poussière d'îles, grandes et petites, disséminées à la surface d'une vaste mer, les unes surchargées de végétation, les autres frappées de stérilité, la plupart défendues par des bancs de corail contre lesquels viennent se briser les navires : remparts naturels élevés par une main providentielle pour protéger les sauvages insulaires. Ces terres offrent les plus étranges merveilles de la nature, les monuments les plus admirables que l'art ait produits, les variétés les plus étonnantes de mœurs, de religion, de langages et de races humaines. Le pygmée naît, croît et meurt à côté du géant; le blanc à côté du noir. La douceur pastorale est placée en parallèle de l'anthropophagie, et la polygamie est unie au respect pour les femmes. Les aérolithes dévastent les campagnes, les tremblements de terre les bouleversent, les volcans engloutissent des villages entiers. Les naturalistes et les philosophes trouveront de profonds sujets de méditation en étudiant les animaux bizarres qui occupent le continent austral et l'orang-outang, bimana anthropomorphe, qui habite les forêts vierges de l'île de Bornéo. Tandis qu'une de ces îles s'enorgueillit à juste titre de la majesté, de la richesse de ses temples et de ses palais antiques qui rivalisent avec les chefs-d'œuvre de l'Égypte et de l'Inde, d'autres citent, avec une fierté non moins fondée, des pagodes, des mosquées et des tombeaux modernes qui ne le cèdent en rien à ceux de la Chine et de l'Orient pour l'élégance, la grâce et la perfection.

D'après les bornes que lui ont imposées quelques voyageurs et notamment M. de Rienzi, la surface de l'Océanie comprend plus de la moitié de celle du globe. Elle a en largeur 2,375 lieues de 25 au degré, et 4,650 en longueur. Ses limites seront, au nord, les

rochers qui existent aux environs du 40° parallèle; à l'est, l'île Sala au 107° degré de longitude occidentale, et l'île Copper par le 135° *id.*, en remontant au nord; à l'ouest les îles Endamènes ou Andamans, à l'entrée de la mer du Bengale; et suivant une ligne flexueuse au sud-ouest, ses limites s'étendront jusqu'à l'île de Kerguelen, vers le 67° degré de longitude orientale, et elles se termineront, au sud, aux îles de l'Évêque et de son clerc, vers le 55° degré de latitude méridionale.

L'Océanie sera divisée en quatre grandes parties qui donneront, en ne comptant que les terres, une surface (en compte rond) d'environ 500,000 lieues carrées de 25 au degré, avec une population de plus de 25 millions; surface et population ainsi réparties :

DIVISIONS.	SUPERFICIE.	POPULATION.
	— Lieues carrées de 25 au degré.	
Malaisie. . . . .	100,000	21,000,000
Micronésie. . . . .	1,210?	. . . . ?
Polynésie. . . . .	18,000	1,150,000
Mélanésie. . . . .	381,000	2,400,000
<b>TOTAUX. . . . .</b>	<b>500,850</b>	<b>25,150,000</b>

Ces estimations, quoique seulement approximatives, ne sont point exagérées. Elles diffèrent sans doute de celles établies par M. Balbi dans son *Abrégé de géographie*, mais c'est naturel puisque les auteurs d'après lesquels nous écrivons ont étendu de beaucoup la surface de la partie dont nous nous occupons.

Malgré sa situation intertropicale, le climat de l'Océanie est, en général, tempéré par les brises de terre et de mer; peu de lieux y sont insalubres.

Les villes les plus importantes sont : dans la Malaisie, Batavia et Manila; dans la Polynésie, Agagna<sup>1</sup>, Matavaï et Hono-Rourou; dans la Mélanésie, Dori (ou Dorey), la baie du Bois de sandal<sup>2</sup>, Sidney et Hobart-Town.

Dans la Malaisie les possessions des Hollandais comptent environ dix millions d'habitants. Lorsque les Anglais s'établirent dans l'île Melville, au nord de l'Australie (ce qui semblait annoncer de leur part l'intention d'avoir un point opposé à Timor, qui leur permit de participer au commerce des Moluques, et peut-être de former des établissements au sud de la Papouasie), le gouvernement de Batavia décréta la prise de possession de la côte sud-ouest de cette vaste et belle Papouasie.

La partie nord-est de l'île Timor et les deux petites îles de Sabrao et de Solor, dont la population est de 140,000 habitants, sont occupées par le Portugal.

Maitresse de la plus grande partie de l'archipel des Philippines, avec trois millions d'habitants, chrétiens ou idolâtres, l'Espagne tend à s'avancer dans l'intérieur de Leyte, de Samar et de Mindoro, de Mindanao et de la Paragoua (Palawan).

Grâce à une habile administration, les possessions de l'Angleterre en Océanie comp-

<sup>1</sup> Îles Mariannes.

<sup>2</sup> Île Viti-Levou.

tent déjà deux cent mille sujets et le nombre en augmente chaque jour. Toute la côte orientale (Nouvelles-Galles du Sud), quelques points au sud, à l'ouest et au nord lui appartiennent. Un jour, peut-être, l'ambitieuse Angleterre occupera, tout entier, ce continent presque aussi vaste que l'Europe !

Que dire de la maladresse de la France, autrefois si envahissante, et qui ne possède pas un pouce de terre dans cette immense Océanie?... Et cependant quelques voyageurs français, dignes et savants citoyens, se sont élevés contre cette coupable incurie en matière de colonisation. M. de Rienzi a signalé à l'attention du gouvernement les îles de Veiguiou et de Sainte-Isabelle parmi une multitude d'autres que l'Espagne et les autres puissances ont jusqu'à présent épargnées et qui deviendraient pour la France un foyer de commerce et de civilisation dans l'Océanie.

Nous ne pouvons, à cause des bornes qui nous sont imposées par la nature même de cet ouvrage, qui n'est point l'histoire des peuples, mais seulement, comme l'indique notre titre, un résumé de leurs usages et de leurs costumes, nous ne pouvons que jeter un coup d'œil rapide sur les découvertes partielles faites à différentes époques et qui, réunies, constituèrent un tout que sa position au milieu de l'Océan fit appeler Océanie.

La côte de la presqu'île de Malakka et l'île de Jaba-Div (Ile del'Orge) furent connues des anciens comme l'ont été probablement quelques autres îles intermédiaires d'Andaman et de Nicobar; celles du détroit de Malakka et la grande île de Soumâdra ou Sumatra.

Les Arabes, après avoir établi des colonies sur la côte orientale d'Afrique jusqu'à Sofala et dans l'intérieur du vaste continent africain, au delà du Sahara et du bord du Niger, en fondèrent dans la grande île de Madagascar, prirent possession de plusieurs îles de la Malaisie, et y propagèrent l'islamisme que leurs sectateurs parvinrent à étendre sur la côte de la Nouvelle-Guinée.

Marco Polo, Vénitien, est le premier Européen qui au XIII<sup>e</sup> siècle ait visité une partie des îles Malaises. En 1513, Vasco Nunez de Balboa, gouverneur de la colonie espagnole de Santa-Maria, dans l'isthme de Darien ou Panama, ayant appris que d'une montagne voisine on apercevait la mer, gravit le lieu désigné, et, franchissant l'espace qui le séparait du rivage, s'élança dans les flots. Couvert de son bouclier, l'épée à la main et au nom de son souverain Hernando d'Espagne, il prend possession d'un océan qui couvre près de la moitié de la surface du globe, sans se douter qu'il renfermât un troisième monde.

Sept ans encore cette immense étendue resta inconnue. Magalhaës, Portugais rempli d'audace, osa, le premier, se hasarder à explorer ce mystérieux océan. Toutefois il ne découvrit que deux archipels importants : celui des Mariannes et celui des Philippines où les insulaires de Mactan lui donnèrent la mort. On acquit pourtant, par son expédition, la certitude qu'aucun continent n'existait, dans cette partie du globe, au nord de l'équateur, et le vaisseau, parti d'Espagne le 10 août 1519, rentra dans le port de San-Lucar le 17 septembre 1522, après avoir fait le tour de notre globe dont il démontra ainsi le premier la sphéricité.

En revenant de Tidor au Mexique, en 1527, Alvar de Saavedra découvre la Nouvelle-Guinée. En 1595, Mendana découvrit les îles Nouka-Hiva (les Marquises), quelques autres, et aussi l'île de Santa-Cruz où il ne put fonder une colonie, malgré ses efforts. Mais il ne parvint pas à retrouver les îles Salomon qu'il avait visitées en 1587. — Ferdinand Quiros, pilote de Luis Paz de Torrès, fit la découverte des îles du Saint-Esprit. — Schouten et Lemaire, tous deux Hollandais, trouvèrent, en 1613 et 1616, plusieurs îles; ils prolongèrent la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée et tracèrent approximativement sa configuration. — La même année (1616) Dirk-Hartighs

parcourut la côte ouest de la Nouvelle-Hollande à laquelle il donna le nom de son navire (Endraght). De cette époque à 1619 plusieurs Hollandais reconnurent divers autres points. Mais on attribue à tort à Carpenter l'exploration du golfe de Carpentarie; ce fut Abel Tasman qui en l'explorant d'abord (1642-1644) découvrit la Nouvelle-Zeeland, et fixa une limite à l'étendue des terres de la Nouvelle-Hollande, vers l'est, après avoir longé une partie de la côte méridionale de la Nouvelle-Guinée.

Quelques îles au nord de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Bretagne furent signalées par Dampier en 1699; d'autres (1767) par Wallis et Carteret. Bougainville Cock, Lapérouse et plusieurs autres s'illustrèrent par leurs voyages que couronnèrent d'utiles découvertes.

Presque entièrement composée d'îles, l'Océanie ne doit avoir qu'un petit nombre de grands fleuves. Il y aurait pourtant témérité à assurer que le grand continent de l'Australie et la Papouasie ne renferment aucune grande rivière.

Le plus grand fleuve de l'Océanie est le Kappouas et ensuite le Bendjermassin, tous deux dans la grande île de Bornéo ou plutôt Kalamathan. Les principaux fleuves de l'Australie paraissent être le Brisbane et le Hawkesbury; nous citerons après l'Indragiri de Soumadra, le Solo ou Reng-Awan, de Java; le Pelendgi de Mindanao; le Tajo de Luçon; le Chinrana de Célèbes. L'étendue des lacs de cette partie du monde ne peut être comparée à celle des lacs des autres divisions du globe, mais on n'en connaît point d'aussi grand que le Kini-Ballou, situé dans la partie nord-est de Bornéo, et que les naturels appellent mer. On peut aussi nommer le Danao-Malayou dans la même île. Dans le district de Primani, à Soumadra le Laout-Donao, et le Pandgil, dans le nord de cette île; le Maïndanao à Maïndanao; le Vay à Luçon; le Tapara-Karadja, à Célèbes; le lac Arthur dans la Tasmanie; et le Roto-Doua dans l'île septentrionale de la Nouvelle-Zeeland. Nous ajouterons qu'un grand lac a été dernièrement découvert dans l'Australie, et qu'une grande rivière, reconnue également depuis peu, et que l'on a appelée la Murray, se jette dans ce lac qui communique avec la mer non loin du golfe de Saint-Vincent.

Les phénomènes ne sont pas rares dans ces contrées; des trombes horribles, d'affreux typhons bouleversent l'Océan et la terre. Le navigateur y rencontre une mer de lait, produit d'un courant d'eau blanchâtre<sup>1</sup>, ou une mer de feu, résultat des exhalaisons lumineuses des eaux, dans l'espace compris entre Célèbes, la Papouasie et les Moluques. Tantôt des crustacés microscopiques donnent à la mer une teinte tellement rouge, qu'on la désigne alors sous le nom de *mer de Sang*, tantôt les œufs de certains animaux marins, de couleur grisâtre, forment des mers de poussière aux environs de la Papouasie et des côtes septentrionales de l'Australie. Mais la phosphorescence de ces eaux est un phénomène plus extraordinaire encore. Des vagues onduleuses se déroulent en écharpes d'argent; ici la mer ressemble à un beau ciel étoilé, là une bande de lumière couvre les flots; des feux étincelants s'élèvent sur leur surface. Et ce sont de simples zoophytes, des êtres insaisissables à l'œil nu qui produisent ces merveilles; tandis que d'énormes cétaqués mêlent aux voix furieuses et tonnantes des tempêtes leurs épouvantables mugissements.

Dans nulle autre partie du monde on ne compte autant de volcans que dans l'Océanie. A quelques exceptions près, ces îles innombrables n'appartiennent point à

<sup>1</sup> C'est surtout aux mois de juin, août et septembre qu'on remarque ce phénomène. Cette mer blanche périodique s'étend principalement sur la surface du bassin où se trouvent situées les îles de Banda. Elle répand la nuit une clarté qui la fait confondre avec l'horizon; son bouillonnement fait disparaître les poissons tant que dure son agitation et elle devient dangereuse pour les navires. Cette eau vient des côtes de la Papouasie et du golfe de Carpentarie.

une formation primitive : elles sont le résultat des produits volcaniques. La polarité des chaînes de montagnes et leur direction du nord au sud est remarquable; vers le milieu elles présentent une grande courbure de l'est à l'ouest. Ce sont des montagnes entassées sur des montagnes, encore surmontées d'autres montagnes. La Papouasie est traversée par la plus considérable. Les îles de Soumâdra, de Java, de Timor sont formées par une chaîne importante, qui, partant des îles des Andamans et de Nicobar, passe vraisemblablement dans l'Australie par le cap Diémen. Les îles Salomon (Mélanesie) sont courbées de l'est au nord. Au contraire, les archipels de la Polynésie sont dirigés du nord au sud. Le tableau suivant présentera les points les plus culminants du système de l'orographie océanienne.

DANS LA MALAISIE, la chaîne de Soumadra présente :	Toises.
Le gounong Kosoumbra, dont la hauteur est de . . . . .	2,330
Le gounong Passamou (mont Ophir). . . . .	2,172
Le Bèrapi, volcan. . . . .	2,050
Les monts les plus élevés de Java n'ont pas plus de. . . . .	2,000
Le sommet du mont de Cristel, à Bornéo, environ. . . . .	1,400
Le mont Alvay, volcan, dans l'île Luçon (Philippines). . . . .	1,700
Le mont Taal, volcan. . . . .	1,264
Le mont Cavayan, dans l'île Négros, environ. . . . .	600
Le mont Lampo-Batan, à Célèbes. . . . .	1,200
Le pic de Céram. . . . .	1,333
DANS LA MICRONÉSIE. La Femme de Loth. . . . .	60
DANS LA POLYNÉSIE. Le volcan (île Assomption), aux Mariannes. . . . .	1,000
Le mont Maouna-Roa (île Hawaï). . . . .	2,483
Le Maouna-Koa, id. . . . .	2,180
L'Oronéna (île Taïti). . . . .	1,705
Le pic Egmont, dans Ikana-Mawi (Nouvelle-Zeeland), environ. . . . .	1,300
DANS LA PAPOUASIE. Le mont Arfak, environ. . . . .	1,500
DANS LA MÉLANÉSIE. Le pic à l'est de la rivière des Cygnes (Australie). . . . .	1,600

Chacune des îles de ce vaste Océan a ses brises de terre et de mer, les unes pendant le jour, les autres durant la nuit, dont le courant rafraîchit constamment les terres équatoriales ou intertropicales.

Plusieurs des îles ont une telle élévation que leurs sommets sont rarement sans nuages, et de loin on dirait de grandes montagnes qui s'élancent du sein de l'Océan. La pente de celles qui sont entourées d'un récif et d'une plaine fertile est ordinairement douce, tandis que l'escarpement des autres est brusque.

Sur le pic de Teyde, à l'île de Ténériffe, par les 28° de latitude nord, on trouve de la neige à 4,800 toises, tandis qu'en France par 46° de latitude nord, la ligne des neiges perpétuelles est à la hauteur de 4,300 toises. Le mont Egmont (Nouvelle-Zeeland) git par environ 39° de latitude sud; mais comme on éprouve toujours un froid plus vif dans les latitudes australes que dans les degrés correspondants de l'hémisphère boréal, il est présumable que le climat du mont Egmont est semblable à celui de la France. La ligne des neiges perpétuelles est donc à 4,300 toises. Dans l'intérieur de la Nouvelle-Zeeland plusieurs montagnes paraissent couvertes de neiges éternelles.

Les tremblements de terre sont communs en Océanie et les volcans s'y rencontrent fréquemment. Parmi ces derniers, les principaux sont le Gounong-Api dans le groupe de Banda, celui de Barren dans l'île de ce nom et celui de Tomboro, dans l'île de

- Soubawa. Le Keraouia, dans l'île de Haouaï, offre l'étrangeté de n'être point situé au sommet d'une montagne. Mais l'Australie (Nouvelle-Hollande) présente une merveille plus remarquable encore : c'est un volcan sans cratère et sans laves et qui vomit constamment des flammes.

Quelqu'fois on ressent des tremblements de terre dans les mines, sans que rien les fasse deviner à l'extérieur : c'est pourquoi il n'est pas déraisonnable de supposer que leur foyer est à une grande profondeur. Les secousses que ne suivent pas des éruptions de flammes donnent passage à des eaux qui, sortant de cavernes, entraînent à leur suite des trachytes broyées, des ponces, des argiles et d'autres matières incohérentes que Kellian appelle des explosions boueuses.

Dans quelques contrées, des jets d'eau poussés par des gaz et chargés de boues s'élèvent en gerbes du sol, jusqu'à une hauteur de 60 mètres. Ils sont accompagnés de détonations, de vents, de sifflements, de bruits souterrains, et, parfois, ils lancent à quelques mètres de distance des pierres pesant plusieurs quintaux. On donne aux boues, déposées autour des ouvertures qui les ont vomies, le nom de salses, parce que, de même que l'eau, cette boue est salée.

On ne saurait évaluer les richesses de l'Océanie, puisqu'on ne connaît qu'imparfaitement l'intérieur de ses terres. Cependant on peut assurer que les plus riches mines de diamants du globe se trouvent à Bornéo; les Philippines, Célèbes, Timor possèdent des mines d'or; l'étain enrichit Banka, Soumâdra, Billitoun, Lingan et Célèbes; on extrait le plomb et le cuivre à Luçon, Timor, Soumâdra et dans la Nouvelle-Galle méridionale; on tire le fer de Soumâdra, Célèbes, Bornéo, Billitoun et de la Tasmanie; le sel de Java, Bali et Célèbes. Les terres de l'Océanie renferment encore le soufre, le charbon de terre, des marbres et des pierres précieuses.

Quoique la végétation soit admirable dans toute l'Océanie, la Polynésie et une partie de la Mélanésie n'offrent pourtant pas les richesses de la Malaisie. A chacune de nos grandes divisions nous ferons connaître les productions qui lui sont propres, en nous bornant ici à les mentionner en général. L'arbre à pin, le bananier, le cocotier et l'*incarcarpus edulis* croissent en abondance sur les côtes de l'île de Taïti dont l'intérieur présente des *eugénies*, des *mimosas*, des bambous et des palmiers. Le palmier parasol (*corypha umbraculifera*) étend son immense feuillage sur les cases des indigènes auxquels il sert de toit. A l'ombre de ces bois, on voit le *tacca pinnatifida*, le *saccharum spontaneum*, le *mussaenda frondosa* et l'*abrus precatorius* dont les graines pisiformes, d'un beau rouge de corail, marquées d'une tache noire, ornent les bras et le cou des polynésiennes. Le sandal se rencontre assez communément. Les habitants cultivent la patate douce, les ignames et les deux espèces de choux caraïbes. L'évi ou pomme de Cythère est un fruit exquis, le *kawu* une boisson spiritueuse<sup>1</sup>, le *to* une canne dont on fait le sucre le plus estimé, et le vaquois fournit des feuilles qui servent à tresser les nattes si belles que l'on doit à l'industrie des insulaires de la mer du Sud.

Parmi les arbres principaux, nous citerons l'ébénier, le canari, l'arékier, le *tectona grandis* (arbre à tek) qu'on emploie à la construction des vaisseaux, le sandal blanc, le lingoa, le bois de fer, le caruarina dont les sauvages font leurs lances, leurs instruments les plus pesants et surtout les casse-tête (*atto* à Taïti) destinés aux combats; enfin le *cycas circinalis*, qui donne aux Papouas des amandes qu'ils font griller et mangent avec délices.

Dans l'Australie, la botanique présente les formes les plus élégantes, les plus inso-

<sup>1</sup>. Ce mot est identique avec le mot *kavoua* (café des Arabes), qui a la même prononciation. Il est présumable que les Arabes auront jadis navigué dans la Polynésie.

lites et les plus variées. Mais la nature lui a refusé les plantes alimentaires; elle ne produit que le sagoutier, le chou palmiste, des racines d'arum et une espèce de bananes sauvages. Les malheureux indigènes sont réduits à se nourrir de souches, de tubercules, de racines, des gommés de *mimosa* et quelquefois d'insectes, de crabes, d'opossums et de lézards qui ont à peine senti la chaleur du feu.

A côté des orangers, des citronniers et des arbres qui donnent les plus beaux fruits ou les plus belles fleurs, croît le terrible oupas qui fournit un affreux poison. Nous reviendrons sur toutes ces productions que nous n'avons fait qu'effleurer.

Le règne animal offre peu de traits de ressemblance dans les quatre parties de l'Océanie; nous n'en parlerons donc que dans la description particulière de chaque division. Il en sera de même pour l'ornithologie, la conchyliologie, la zoophytologie, etc. Nous terminerons cet aperçu en jetant un coup d'œil sur l'histoire commerciale et industrielle qui se lie étroitement aux mœurs, aux usages des habitants dont nous parlerons aussi en général.

Les Bouguis, les Malais, les Holoans se livrent avec succès à la navigation; l'agriculture est l'apanage des Tagales, des Bissayas, des Dayas, des Javans; l'art du tisserand et du bijoutier appartiennent aux Célébiens, aux Balinais, aux Javanais et aux Tagales; ceux de Soumâdra excellent dans les ouvrages d'or et d'argent en filigranes. L'écorce du mûrier sert aux Carolins à fabriquer de beaux tissus; les pierres précieuses et le diamant sont polis par les Javans. Les Polynésiens et surtout ceux de Routama font de belles nattes; ceux de la Nouvelle-Zeeland de beaux manteaux, et leurs pirogues, leurs pagayes (rames), et leurs tambours sont des chefs-d'œuvre de sculpture. Il en est de même des habitants de la Nouvelle-Bretagne et des îles Salomon. Les Dayas se livrent à l'exploitation des mines. L'art du potier est cultivé par les Papouas du port Dori<sup>1</sup>; dans l'Australie le commerce est nul parmi les indigènes. Les Européens ont établi dans la Malaisie, des sucreries, des manufactures, des indigoteries, des ateliers et des usines de toutes sortes.

Le commerce le plus considérable a lieu dans la Malaisie. Dès le moyen âge, les Javanais, le Bouguis, les Mangkassars et les Malais négocièrent avec les Arabes. Les Mariannais et les Espagnols des Philippines échangent, dans le port de Guaham, leurs productions contre celles des Carolins occidentaux qui y apportent les leurs. Dans la Polynésie, les Nouveaux-Zeelandais troquent leurs précieux *formium tenax*<sup>2</sup> avec les Anglais établis dans l'Australie; et le port de Hono-Rourou est le marché des Américains, qui font le commerce des États-Unis avec la Chine et qui exportent beaucoup de bois de sandal de Haouaï pour ce grand empire. Mais ce sont les Chinois qui l'emportent pour le nombre des affaires; leur commerce avec la Malaisie dépasse d'un tiers celui même des Anglais.

Batavia, Manila, Amboina, Coupang, Dilli, Mangkassar, Sourabaya, Samarang, Rhiou, Singapoura, Pinang, Manado, Achen, Bevouan, Dori, Hono-Rourou, Matavaï et Papeïti; les îles Pomotou et Nouka-Hiva, Sidney et Hobart-Town, la baie des Îles, et Houkianga dans la Nouvelle-Zeeland sont les principales places commerçantes.

Supposez les hommes des diverses contrées de l'Océanie réunis sur un point central, par exemple, à Sidney, capitale de l'Australie. Le Malaisien vous présentera ses épices renommées, le benjoin, l'ambre gris, l'excitant bétel et le sagou réparateur; il y joindra l'or, les perles et les diamants. Le Mélanésien offrira l'ébène, le bois de fer, la chair excellente du wombat et le menura solitaire, ce bel oiseau dont la queue en

<sup>1</sup> Dorey ou Dorery.

<sup>2</sup> Le plus beau lin du monde, et dont les larges feuilles fournissent une filasse aussi fine que la soie.

forme de lyre fait naître l'admiration ; et ces oiseaux de paradis qu'on ne saurait voir sans ravissement, et dont les noirs Papouas et les coquettes européennes forment la parure de leur tête. Le Polynésien y apportera le fruit de l'arbre à pain, le bois de sandal. Il vous prêtera ses filles bien faites et jolies quoique jaunes, tout en vous offrant le redoutable casse-tête. L'ainé de leur civilisation, le Bouguis, roi des mers océaniques, le Bouguis à la fois brave marin et négociant adroit, donnera au Malai, au Tagale, au Javan, au Dayak, au Papou, l'opium, l'arak, le sel, les étoffes de coton et le kriss <sup>1</sup> mortel, en échange du bambou, du curcuma, du rotan de la plus fine écaïlle et du gingembre ; il troquera ces fameux nids d'oiseaux, ces nageoires de requins, ces nerfs de cerf et ces tripans <sup>2</sup> qui iront orner la table des sybarites du Céleste Empire ; il troquera tout cela contre les ustensiles de fer et de cuivre, contre la soie ouvrée, la porcelaine et le thé que lui fournira le Chinois dont la ruse égale l'industrie. Mais l'Australien, stupide et nu, dédaignera ce grand concours, et l'Européen, orgueilleux et avide de richesses, accourra au milieu de ces peuples dans le but d'asseoir sa fortune et sa puissance. Un bien petit nombre y viendra méditer et puiser des connaissances qui lui manquent.

Toutes les mers de l'Océanie sont fréquentées par les baleiniers qui y pêchent le cachalot ; la chasse du phoque a lieu dans les îles australes.

Nous esquisserons succinctement l'histoire des établissements de commerce les plus importants.

Sous les ordres d'Alphonse d'Albuquerque les Portugais parcoururent pour la première fois, en 1510, les parages de Java et de Soumâdra. Après avoir, l'année suivante, soumis la ville de Malakka, le vainqueur fit partir Antoine de Abreu pour annoncer cet événement aux principales nations de l'Asie et des îles Malaises. Abreu, avec trois navires que des marchands javanais et malais accompagnèrent, prit sa direction sur Java et les Moluques. Il débarqua à l'extrémité orientale de Java, et reprenant route vers Amboïne (principale des îles Moluques), il prit possession de toutes les terres où il relâcha.—Pendant les années 1520-1521, une flotte de six navires fut envoyée aux Moluques sous le commandement d'Antoine de Britto, qui relâcha durant dix-sept jours à Agaçaï, et fit reconnaître l'île de Madoura. Quatre autres bâtiments portugais débarquèrent en même temps aux Moluques. A la même époque, l'amiral espagnol Hernando de Magalhaës, qui avait doublé le cap de Horn, se trouvait aux Philippines. Ce fut un sujet d'étonnement et de chagrin pour les Portugais. Toutefois, vers ce temps, ils conclurent un traité pour l'achat du poivre, avec le roi de Sounda, plus tard appelé roi de Bantam. Java était alors divisée en deux contrées distinctes ; Sounda composait la partie occidentale, Java la partie orientale de l'île. Les côtes furent visitées vers l'an 800 par les Siamois qui, allant de Siam à Mangkassar, avaient fait naufrage à Bali, d'où ils furent transportés à Java.

En 1598, Houtman, négociant hollandais qui avait appris le secret de la navigation des Portugais pendant qu'il était détenu pour dette à Lisbonne, Houtman, conduisant ses compatriotes, fit voile vers Bantam dont le roi était en guerre avec les Portugais. Il offrit au monarque des secours qui contribuèrent à chasser ceux qui depuis environ 90 ans étaient les seuls dominateurs de ces contrées. Les Hollandais obtinrent d'établir une factorerie à Bantam même ; ce fut leur premier établissement dans l'archipel indien. Quatre ans après, la Compagnie des Indes fut instituée dans les Pays-Bas.

Dans le même temps les Anglais vinrent aussi s'établir à Bantam. Ils étaient envoyés

<sup>1</sup> Arme droite ou en zigzag, souvent empoisonnée.

<sup>2</sup> Holothurie, genre de zoophytes mous de forme cylindrique et qui paraissent être hermaphrodites.

par la Compagnie des Indes que la reine Élisabeth avait réorganisée sur un nouveau pied. Huit ans plus tard, le premier gouverneur général hollandais, arrivé à Bantam, jugea que la situation n'était pas convenable pour un grand établissement permanent. Le 4 mars 1621, il prit d'assaut la place de Jacatra.

Le Portugal perdit le fruit de ses brillantes expéditions; ce furent les Hollandais qui le recueillirent. Toujours prudents, ceux-ci agrandirent successivement leurs possessions en contractant des alliances avec les diverses nations indigènes, selon leur intérêt. Les Anglais avaient fondé des comptoirs nombreux et semblaient devoir être des rivaux redoutables; mais les colons hollandais parvinrent à les bannir par leur habileté dans les spéculations. Les sujets de l'Angleterre ne pouvant lutter contre leurs concurrents, eurent la sagesse de se concentrer à Bencoulen, dans l'île de Soumâdra, et ils s'y maintinrent avec succès.

A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Louis XIV, qui enviait le commerce des Indes orientales, envoya Forbin avec quelques soldats; mais le tragique dénouement de l'ambition de Constantin Foulcon<sup>1</sup> détruisit ses vastes projets.

En 1808, le maréchal Daendels, nommé gouverneur par Louis Napoléon, déploya une activité et des talents rares. Il réforma la plupart des abus des possessions hollandaises en Orient, et la prospérité en fut plus assurée. Mais au bout de trois ans, quand Napoléon réunit la Hollande à la France, il commit la faute de remplacer Daendels par le général Janssens : trois mois après l'arrivée du nouveau gouverneur, l'île de Java et les autres possessions de la Néerlande avaient passé aux Anglais qui les gardèrent jusqu'au 13 août 1814, époque à laquelle ils les restituèrent aux Hollandais.

L'histoire de l'arithmétique de ces contrées offrirait des recherches intéressantes. Il est présumable que chaque peuple avait, primitivement, un système particulier de numération; leurs langues respectives en indiquent des traces. On retrouve encore, sous leurs formes primordiales, ceux de Ternate et de Tambora. Néanmoins, un caractère général se rencontre dans l'arithmétique de tous ces peuples, depuis Madagascar jusqu'aux Philippines, et même jusque dans la mer du Sud.

Dans la presqu'île de Malakka, les peuples à cheveux laineux ne connaissent que l'échelle binaire; ils désignent l'unité par *naï*; le mot deux par *be*.

Le dialecte appelé *ende*, l'un de ceux employés à Flores, emploie l'échelle quaternaire. Le mot *woutou* signifie quatre. Deux fois le radical quatre exprime le mot huit.

Les Malaisiens, dans leurs transactions commerciales, se servent habituellement des Indiens de la côte de Coromandel et des Chinois. Les Javanais calculent au moyen de caractères numériques qui leur proviennent des Hindous, et qu'ils représentent par des entailles faites dans des morceaux de bambou. L'adresse des femmes pour le calcul et le change est de beaucoup supérieure à celle des hommes; aussi est-ce à elles que les opérations en sont confiées.

Le calcul par cinq est généralement répandu dans la Malaisie, et particulièrement chez les nations de l'est les moins civilisées. Dans le langage des Célèbes le mot *lima* signifie cinq, et en outre *la main*. A Enden, on dit cinq et un, cinq et deux pour exprimer les nombres six et sept.

On croit que les montagnards de Sounda se servaient autrefois du nombre six pour calculer, par la raison que le mot *ganap* signifie six et total.

<sup>1</sup> Cet homme, adroit et entreprenant, parvint à devenir ministre du roi de Siam et toucha le trône. Il entretenait des relations avec Louis XIV, et si une révolution aussi soudaine qu'imprévue n'eût éclaté dans le royaume et causé sa perte, le commerce des îles malaises et de l'Asie passait sous la domination de la France.

Mais dans la Malaisie, comme dans toutes les autres parties du monde, l'échelle décimale (décimale) l'emporte à mesure que les progrès de la civilisation s'étendent. Cependant, à l'exception des Javanais, tous ces peuples ne connaissent pas, dans la série numérique, de plus haute expression que *mille*. Ce qui étonne, c'est que dans toutes ces contrées on se serve ordinairement des termes vicieux de dix mille pour cent mille; cent mille pour dix millions. Cet usage pourtant n'existe pas chez les Lampons, qui, pour exprimer cent mille, au sens exact, ont le mot *laka*.— Pour former le nombre ordinal, on allonge le nombre de la particule *ka* ou *peng*. Les Australiens ne comptent guère au delà de leurs cinq doigts.

Dans la Malaisie, *gagam*, la moindre mesure des céréales, désigne la quantité de riz qui peut tenir dans le creux de la main; trois *gagams* font un *pochong*, quantité égale à ce que peuvent renfermer les deux mains en formant une cavité; un *gedeng* représente deux *pochongs*, un *songgo* cinq *gedengs*. 24 *songgos* équivalent à un *hamat*, qui est la mesure la plus usuelle.

Une écaille de noix de coco est la mesure commune des liquides. Les Chinois qui habitent la Malaisie font usage d'une mesure de pesanteur appelée *tahel* qui varie beaucoup. Un *kati* vaut dix *tahels*<sup>1</sup>; cent *katis* font un *pikle*<sup>2</sup>, et trente *pikles* équivalent à un *coyan*. Ce sont ces mesures qui servent d'habitude dans les transactions avec les Européens.

Pour le poivre on se sert d'un poids appelé *bahara* dont la pesanteur varie dans les diverses îles de cette partie de l'Océanie depuis 396 jusqu'à 560 livres brutes.

Avant que les étrangers eussent fourni des poids plus exacts, on se servait dans les environs de Soumâdra de grains de riz pour peser l'or. Vingt-quatre poids écarlates avec une pointe noire, et qu'on appelle *rakat*, font un *mas*; seize de ceux-ci font un *tahel*.

Les parties du corps humain désignent les subdivisions des mesures linéaires qui, conséquemment, sont moins exactes que les mesures de pesanteur. Le *chankat* exprime, environ, la longueur d'un homme depuis les pieds jusqu'à l'extrémité étendue de la main.

Il ne peut y avoir de mesure itinéraire bien précise, parce qu'il n'y a point de grandes routes et que les transports ont ordinairement lieu par eau. Ainsi l'on compte communément par journées dont chacune peut valoir 20 milles anglais et que l'on désigne par le mot *ounjoutan*. — Pour les surfaces, on en fait, en général, le calcul d'une manière approximative par l'estimation de la culture des buffles. Les Soundas, ou Javanais des montagnes, appellent *louwak* un espace de terre, sans s'occuper de l'étendue de sa superficie.

A Palembang, à Achin, à Bantam et à Chéribon, la monnaie commune est le *pichis* petite lame d'étain, irrégulière et creusée au milieu, dont il faut 560 pour représenter une piastre d'Espagne. Jadis on se servait à Java, notamment sous l'empire de Majapahit, d'une petite monnaie de cuivre représentant des figures fantastiques, inintelligibles maintenant.

M. Raffles nous apprend que les anciens Javanais remplaçaient les dates par une écriture symbolique nommée *chandra sangkala*<sup>3</sup>. Les dix chiffres exprimaient ce qui suit : 1, l'homme, la terre; 2, les yeux, la face; 3, le feu; 4, l'eau; 5, le vent; 6, les saisons; 7, les montagnes; 8, les animaux; 9, les cavernes, les portes; 10, la fin, la fuite, un char. Au moyen de ces dix sortes de symboles, on forme des sentences emblématiques.

<sup>1</sup> Environ 20 onces, mesure commune d'Europe.

<sup>2</sup> Le *pikle* représente 125 livres deux tiers de France.

<sup>3</sup> Lumière des dates royales.

Dans la Malaisie, les monnaies anciennes sont rares; deux fois seulement on y découvrit des monnaies d'argent. Cependant ce pays donne, de nos jours, le 8<sup>e</sup> de l'or en circulation dans le globe entier, et malgré la mauvaise exploitation des mines de diamant, on en a extrait un <sup>1</sup> qui est le troisième que l'on connaisse en grosseur et en beauté.

Les monnaies d'or portent des légendes en caractères arabes, et des noms de princes musulmans, ce qui fait supposer qu'elles ne furent frappées qu'après l'introduction du mahométisme. La dénomination de *mas* est appliquée aux pièces d'or à Kedda, Achin et Mangkassar. Dans la province d'Achin, 15 *pichis* forment un *mas* qui vaut 18 francs.

Aux Philippines on n'emploie que les piastres d'Espagne. Dans l'Australie les monnaies d'Angleterre. Les dents de baleine servent de monnaies dans plusieurs parties de la Polynésie.

Il nous reste encore à classer et à comparer les langues et les dialectes de tous ces peuples, et à nous occuper de l'état de la littérature dans ces contrées; mais avant, nous devons faire connaître les hommes eux-mêmes et décrire les différentes races auxquelles ils appartiennent.

LES MALAIS. — La race malaise est la plus étendue. Marsden place le berceau de ces peuples dans le ci-devant empire de Menangkabou; M. de Rienzi les croit originaires de Bornéo. Sans oser nous prononcer, nous dirons qu'ils firent la conquête de la péninsule de Malakka qui reçut leur nom, et qu'il paraît vraisemblable qu'ils colonisèrent les côtes orientales de l'île de Madagascar et de celle de Formose. Une partie des Moluques, et des Nicobars, Pinand, Nias, Singhapoura, Linging, Bintang, la plupart des États maritimes de Soumâdra, etc., sont habités par cette race.

Établis sur presque toutes les côtes de l'Océanie occidentale, les Malais semblent tenir à la fois des Hindous et des Chinois, mais, par suite du mélange des peuples, leur peau se rapproche du rouge de brique foncé des Caraïbes et des Illinois, et parfois du blanc et du noir. A Ternatie, on en voit de très-basanés et tirant sur le bistre; à Timor, de rouges foncés, d'autres tannés; à Bornéo, leur teint est plus clair. Palembang donne le jour aux plus braves, Maïndanao les plus beaux et Linging les plus laids. Les femmes sont assez jolies, propres, souples et d'une grande lasciveté; les plus belles sont celles de Nias, de Zamboanga, d'Iloilo, de Holo, de Java, d'Amboine, de Boulacan<sup>2</sup>; celles de Formose et de Manila sont presque blanches. La grosseur de la tête des Malais est moindre que le septième de la hauteur; leur nez est gros, court et souvent épaté; leur bouche est très-grande, même celle des femmes. La beauté est toute relative, ainsi les Européens trouvent ces bouches monstrueuses; de même les yeux bridés et obliques des Chinois nous semblent hideux, tandis que les enfants du Céleste Empire assurent que nous avons des *yeux de bœuf*. Ce qui est certain, c'est que si l'utilité peut être un agrément, la bouche des Malais est fort belle; car la dilatation de l'air étant plus grande sous la zone torride que sous la zone tempérée, l'organe de la respiration doit y être plus étendu.

La stature des Malais est moyenne et carrée; leur taille est bien prise et ils ont peu d'embonpoint; leurs pieds sont petits et ne se déforment pas, bien qu'ils marchent sans chaussure. Ils se nourrissent ordinairement de riz, de poissons, de sagou et d'épiceries.

Il en est qui mâchent un mélange de bétel, de chaux vive, de noix d'arec et de tabac

<sup>1</sup> A Bornéo.

<sup>2</sup> Dans l'île de Luçon, la plus grande des Philippines.

qu'ils appellent *siri*; d'autres, le gambir<sup>1</sup> qui leur rend le palais, la langue et les dents noirs sans altérer leurs gencives. Le bétel et le gambir doivent être sains et stomachiques, car les Malais ont l'haleine douce et parfumée. Dans les îles de Linging, Lingang, Pinang, Soumâdra, Java, etc., ils entourent leur corps d'un sarong et ne vont jamais nus. Le *orang kaya* (homme noble) de Java y ajoute le manteau et parfois le *koulouk* (bonnet). Les prêtres sont coiffés d'un turban et vêtus de blanc. Quoique bon nombre de Malais professent le mahométisme, on n'en voit peu ou point qui rasant entièrement leurs cheveux. Ils sont généralement marins, commerçants, industriels artisans et quelquefois pirates. Hors des villes, on les voit presque toujours armés du kriss souvent empoisonné avec la résine de l'upas. Pleins de bravoure et jaloux de leur indépendance, ces qualités sont largement compensées par la perfidie, l'orgueil, la jalousie et le libertinage auxquels ils sont fort portés. L'angle facial est chez ces peuples de 80 à 85 degrés; peu d'entre eux ont l'angle ouvert de 85 à 90, comme on le voit parmi quelques variétés européennes. L'angle dont nous parlons est celui que forment deux lignes, partant des dents incisives supérieures et se rendant, l'une au bas du front ou à la racine du nez, et l'autre au trou auriculaire.

On considère comme hybrides ou mélangés les Javans et les Balinais ou Baliens, inférieurs en tout aux Malais, et qui paraissent issus des Bornéens et des Hindous. Les Javans ont le teint jaune; les derniers sont plus blancs et mieux faits.

POLYNÉSIENS ET DAYAS<sup>2</sup>. — La seconde race est celle des Polynésiens. M. de Rienzi place le berceau des peuples malaisiens, mélanésiens et polynésiens dans la race des Dayas. « Leur teint blanc jaunâtre, plus ou moins foncé, dit cet auteur, l'angle facial aussi ouvert que celui des Européens, la haute stature, la physionomie régulière, le nez et le front élevés, les cheveux longs et noirs, la beauté, la grâce, les manières souples et lascives de leurs femmes, et surtout des danseuses, les rapports quoique altérés de leurs langues, l'habitude de l'agriculture, de la pêche et de la chasse, l'habileté à construire leurs pirogues et à fabriquer leurs ustensiles, leurs immenses cases, leurs croyances religieuses, les sacrifices humains, leurs coutumes et une sorte particulière de consécration ou *tapou*, tout indique la plus grande ressemblance entre les Dayas et les Polynésiens. La comparaison serait même plus exacte entre ceux-ci et les Touradjas et les Bouguis de Célèbes; mais les Touradjas et les Bouguis chez lesquels les propriétés des grands et des prêtres sont réputées sacrées, ainsi que dans la Polynésie et parmi les Dayas, nous paraissent, comme nous l'avons dit, appartenir à la race Dayas, de même que les Balinais, les peuples des îles Nias, Nafsau ou Pogy, les Ternatis, les Guiloliens, et ceux d'une partie des Moluques, de l'archipel de Holo, des îles Philippines et des îles Palaos. Ces trois derniers surtout paraissent être originaires de Célèbes et de Bornéo; mais la ressemblance des Taïtiens, des Nouveaux-Zélandais et surtout des Battas<sup>3</sup> avec les Dayas est frappante, selon le récit de voyageurs dignes de foi. Nous ajouterons que leur langue forme en quelque sorte le milieu entre la malayou et la polynésienne, et que les Malais et les Javans des côtes de Bornéo les reconnaissent comme les aborigènes, les *Orang-Benoa* du pays. »

La différence des climats, les communications avec les îles des diverses divisions de l'Océanie, les nouvelles relations, des aliments dissemblables, l'influence des étrangers

<sup>1</sup> Substance fort astringente, extraite du *nauclea gambir*, grande plante sarmenteuse. Le gambir ou kino contient beaucoup d'acide gallique et de tania. On l'emploie en Chine et à Batavia pour tanner les cuirs.

<sup>2</sup> Dayas, et non Dayaks.

<sup>3</sup> Ils descendent des Biadjous, tribu des Dayas. Les savants désignent quelquefois les Biadjous sous le nom de *malem* (en hindoustani, *montagnards*).

et, plus que tout cela, le mélange des races noire et malaise avec les Dayas, expliquent assez bien les changements survenus entre ceux-ci et les Polynésiens, et toutes ces nuances qu'on rencontre dans cette partie du monde. Ainsi la réunion des Nicobariens, et des Andamans, a fait de ceux-là des mulâtres; et le mélange de toutes les races de l'Océanie s'est opéré dans les îles de Luçon, de Soumâdra, et dans l'archipel des Carolines. Les lois de l'étiquette commencent à se développer chez les Polynésiens, qui ignorent l'usage de l'arc comme instrument de guerre, et qui font usage de la boisson enivrante du Kawa.

C'est parmi les peuples de Hanouaïs, de Taïti et de Tonga que la civilisation a fait le plus de progrès, tandis que des Nouveaux-Zélandais, vivant sous un ciel âpre et sur un sol pauvre en ressources alimentaires, sont bien moins avancés.

LES ALFOURAS. — Dans la langue des Dayas de Bornéo, *Alfouras* signifie *hommes sauvages*; dans une partie de Bornéo, on les appelle *Pounams*. Ainsi dans les régions caucasiennes on donne le nom de *Lesquis* à tous les montagnards. Il répond à celui de *Bedhas* ou *Vedhas* de l'île de Ceylan, qui habitent les parties inaccessibles des montagnes et des forêts et qui sont considérés comme aborigènes dans les diverses parties de cette île. Il existe encore à Ceylan une race indomptée qu'on nomme *Rambah Redahs*.

Ce n'est pas aux hommes d'une seule couleur que les naturels de la Malaisie ont appliqué le nom d'*Alfouras*, car tous ne sont pas noirs. Ceux de Bourou sont cuivrés, ceux de Soumâdra (*Battas*), de Célèbes (*Touradjas*), sont d'un jaune foncé, tandis que ceux de Maïndanao, de Mindoro, etc., sont d'un noir foncé, et ceux de Luçon et de Bouglas (mêlés d'Endamènes et de Papouas) sont de deux nuances noires. Les Malaisiens comprennent donc sous cette dénomination d'*Alfouras*, toutes les tribus qui vivent à l'état sauvage.

LES MÉLANÉSIENS DIVISÉS EN ENDAMÈNES ET PAPOUAS. — En classant les races d'après leur extension, la troisième est celle des Igotés ou Papouas qui dominent une partie de la Mélanésie. Ils sont vraisemblablement originaires de Bornéo<sup>1</sup>, où ils existent encore. La couleur de cette race est d'un noir jaunâtre. *Igo loté* et *Dayer* sont les noms qu'ils portent à Bornéo, et qu'ils se donnent à la Nouvelle-Guinée. Mêlés ou non, mais occupant le même sol, les Papouas et les Endamènes sont encore répandus dans une partie de Luçon, de Mindoro, de Bouglas, de Maïndanao, de Timor, de Soumâdra, de Java, de Célèbes; quelques cantons de Madagascar et de l'intérieur de Formose et autres îles, sous le nom de *Aëtas*, *Négrillos*, *Négritos*, *Zambales*, *Finguianes*, *Italones*, *Kalingas*, *Igorrotes*, etc. Les Papouas sont plus noirs que les Endamènes, et *Malte-Brun* a confondu à tort ces deux races sous le nom de *Nègres océaniens*.

LES PAPOUAS. — Le mot de Papoua est une altération de *Poua-Poua* (brun-brun), nom sous lequel ce peuple est connu. Les Papouas sont assez grands; leur peau est noire et luisante, avec un huitième environ de jaune; leur angle facial est de 63 à 64° au minimum et a pour maximum 69°; leurs cheveux, ni lisses ni crépus, mais laineux et frisant beaucoup, sont noirs; cette espèce de toison donne à leur tête une apparence volumineuse. Ils sont rarement tatoués et, à l'exception de ceux de Dori<sup>2</sup>, ils vont généralement nus. Les hybrides de la Nouvelle-Guinée et de Veguiou, soutiennent leur épaisse chevelure au moyen d'un peigne à plusieurs branches. D'autres, comme ceux de la Nouvelle-Bretagne, les laissent tomber sur leurs épaules en nattes peintes en

<sup>1</sup> Cette île, que l'on pourrait considérer comme l'*officina gentium* de l'Océanie, renfermait une race de noirs Endamènes et une de Papouas; ces derniers, après avoir vaincu les Endamènes, envahirent les côtes des îles voisines, décimèrent les populations endamènes et les reléguèrent enfin dans l'intérieur des terres, jusqu'à ce qu'eux-mêmes furent soumis par la race malaise.

<sup>2</sup> Que l'on nomme à tort Dorey ou Dorery.

rouge. Parmi les nombreuses variétés de cette race, celle de Viti paraît tenir le premier rang; celle de l'île Van Diemen et de Malicolo, le dernier.

**LES PAPOUS-MALAIS.** — La fusion des Malais et des Papouas produit une variété hybride qu'on nomme Papous. Ils occupent le littoral des îles Veguiou, Salouati, Gamen et Battanta, et la partie septentrionale de la Nouvelle-Guinée, depuis la pointe Sabelo jusqu'au havre Dori. Leurs mœurs tiennent de celles des deux races : les uns sont mahométans, les autres adorent des fétiches. Leur taille est généralement petite; ils sont souvent infectés de cette horrible lèpre furfuracée qui règne chez la plupart des noirs de la mer du Sud. Leur angle facial est de 69° au maximum, 64° au minimum.

**LES ENDAMÈNES ET LES AUSTRALIENS.** — Ainsi que toutes les races de l'Océanie, celle des Mélanésiens paraît provenir de Bornéo. Néanmoins la Nouvelle-Guinée pourrait être le foyer de cette race.

La race endamène, qui présente la plus triste ressemblance avec les noirs hideux des îles endamènes, a dû être très-nombreuse dans la Nouvelle-Guinée. Mais ces malheureux Endamènes, devenus assez rares, à cause des guerres et des persécutions continues que leur firent les Papous, qui les surpassent en beauté, en bravoure et en intelligence (relatives bien entendu), ont déserté la Papouasie. Il est probable que, pour fuir ces persécutions, ils auront traversé le détroit de Torrès au milieu des récifs et sur de frêles embarcations, et se seront établis dans l'Australie, où cette race finira, tôt ou tard, par s'éteindre.

Les Australiens sont, de même que les Endamènes, d'une couleur moins foncée que les noirs d'Afrique; leur teinte est plus jaunâtre que celle des Papouas et se rapproche de la couleur de la suie vieille et terne. Leur angle facial est très-aigu et ne s'élève que de 60 à 66°, tandis que celui de l'*orang-houtan*, sur lequel il n'a guère d'autre supériorité que le langage, est de 62 à 65°. Quelques tribus ont une teinte bistre, faiblement jaune plutôt que noire; la boîte osseuse du crâne arrondie; le front fuyant; les cheveux crépus et floconnés; les bras très-longs; les jambes grêles et plus longues encore : la plupart sont velus; leur bouche est démesurément grande, leur nez large et épaté, avec des narines énormes; leur visage, vu de profil, est hideux d'animalité. Ils existent sans mélange dans la Nouvelle-Calédonie, ainsi que dans la plupart des îles de l'archipel du Saint-Esprit, où ils étalent leur difformité. Méfiants et timides dans plusieurs tribus, ils sont vindicatifs, voleurs, perfides dans la terre de Grant. Leur aversion pour les Européens est constante, et leurs mœurs, leurs coutumes et leur langage sont infiniment variés. Avec le sein flasque et pendant, les femmes ont les hanches plus fortes que les hommes, mais elles sont moins hideuses. Ces misérables êtres se rapprochent de la brute; ils vivent par couple ou en tribus; ils n'ont point de lois, point d'industrie. Quelques-uns croient à l'existence d'un être malfaisant et nient celle d'un être bon; les autres n'ont pour religion qu'un grossier fétichisme. Tout leur costume consiste en une peau de kangarou dont ils couvrent leurs épaules et une étoffe plus que commune dont ils revêtent leur tête. Ces malheureux n'ont pas même de tentes et disputent le sol aux bêtes fauves. Les Australiens des environs du port Jackson bâtissent des espèces de nids au moyen de branches entrelacées et recouvertes d'écorces. Leur pays est tellement pauvre, que leur nourriture ne se compose que de poisson, de quelques opossums<sup>1</sup> qu'ils tuent avec des piques en bois, et d'oiseaux et écureuils volants quand ils peuvent en attraper en grim pant sur les arbres. C'est pour eux une grande joie lorsqu'ils trouvent le miel sauvage et la gomme de mimosa qu'ils aiment passionnément. Leurs armes sont de petites massues. Ils font usage du feu et ne

<sup>1</sup> Quadrupède appartenant au genre didelphe.

maugent pas la chair crue quoiqu'on les dise anthropophages. L'idiome des uns est doux et sonore, celui des autres plein de sifflements et de battements de langue.

Au lieu de corrompre ces malheureuses créatures par les communications avec les déportés, de les abrutir par l'usage des liqueurs fortes; au lieu de décimer les tribus paisibles en diminuant leurs moyens de subsistance, et de détruire les tribus farouches, les Européens ne trouveraient-ils pas plus de gloire et de profit à cultiver leur rétive intelligence? S'ils ont de tristes rapports avec la bête, au moins ont-ils des qualités estimables qu'on ne rencontre pas toujours chez ceux qui les traitent en esclaves : ils chérissent leurs mères, leurs enfants et la liberté!

LES ALBINOS.—On ne saurait considérer les Albinos, les hommes à loupes et à goîtres, et ces esclaves de Nias dont la peau est recouverte d'écailles, que comme des êtres malheureux, affligés de difformités ou de maladies. Dans l'île de Java, on donne le nom de Kakeslaks aux habitants de Poulo-Nias qui, comme les Papouas, sont infectés d'une lèpre blanchâtre.

En résumé, l'Océanie renferme quatre races bien distinctes : la *malaise*, la *polynésienne* ou *daya*, l'*endamène* et la *papoua*. C'est du croisement de ces races que sont nées toutes les autres variétés.

LES AITHALO-PYGMÉES. — LES PITHÉKOMORPHES ET LES MELANO-PYGMÉES. — Il n'est pas facile de classer ces quelques individus qu'a rencontrés M. de Rienzi sur la côte de Soumâdra. Les premiers composaient une famille de trois membres; leur couleur était fuligineuse; leur taille ne dépassait pas 4 m. 50 c. <sup>1</sup>. Leur tête était colossale; leurs bras, leurs jambes et le reste du corps fort petits. Ils venaient de l'intérieur du royaume de Palembang, où les habitants sont d'une fort belle taille. Les autres étaient d'une taille moyenne et leur teint était très-basané; leurs corps, entièrement recouverts de poils, offrait dans ses formes la plus grande ressemblance avec celles du singe. Ils apprirent qu'ils habitaient l'intérieur de Menang-Karbou et formaient une petite peuplade. M. de Rienzi penche à croire qu'ils sont une variété de la race *endamène*. « Voilà donc, dit M. de Rienzi, sur les plages brûlantes que traverse l'équateur, des hommes dont la taille peut être comparée à celle des Lapons et autres peuples qui vivent au milieu des glaces et des frimas de la zone boréale! »

Outre ces deux-là, l'auteur fait encore connaître une autre variété qu'il vit dans l'île triangulaire de Paouy (îles Philippines). C'étaient de vrais noirs de la plus petite taille, mais bien faits et auxquels il impose le nom de *Melano-pygmées*. Ils vivent dans les bois et leurs enfants portent le nom d'un arbre ou d'un rocher. L'un s'appelle *Papaya*, l'autre *Batou*. Leur légèreté est telle à la course, qu'ils prennent souvent des animaux sans recourir à leurs flèches, et alors, semblables aux corbeaux, ils demeurent autour du cadavre jusqu'à ce qu'ils l'aient dévoré. Ces hommes n'ont point les cheveux crépus comme les nègres africains. Ils mènent une vie fort paisible au milieu de leur famille et loin des Espagnols et des Bissayas.

RELIGION. — Il n'est pas de culte qui n'ait ses sectateurs en Océanie. Les Javanais, les Malais de Soumâdra, de Bornéo, des Moluques, les Bouguis, les Mangkassars, les Maïndanéens, les Holoans, les Lampoungs, les Reyans et les Papouas de la partie occidentale professent le mahométisme.

Le brahmanisme est suivi par la plus grande portion des insulaires de Madoura et de Bali et par quelques peuplades de Java.

Le *polythéisme*, le *panthéisme*, une espèce de *sabéisme*, se partagent, avec le *fétichisme*, les autres tribus océaniques. Quelques tribus des Carolines reconnaissent une sorte

<sup>1</sup> 4 pieds 6 pouces de France.

de Trinité sous le nom d'Alouélop, Lagueleng et Olifat. Les dieux principaux de la Nouvelle-Zélande sont Noua-Atoua (Dieu le père, le maître du monde, Dieu le fils et Dieu l'oiseau ou l'esprit). Chaque naturel a son *atoua* qu'il considère comme nous notre ange gardien. Les Taïtiens suivaient la même croyance avant que les missionnaires anglicans ne les eussent convertis à leurs dogmes. On voit des églises catholiques et des temples calvinistes et anglicans dans les quatre divisions. Le bouddhisme y est adopté par une partie des habitants de l'île Bali et par tous les Chinois établis dans la Malaisie. Quelques peuplades de Bornéo, de Luçon, de l'Australie et de la Transmanie n'ont point de religion, et la plupart des Malésiens bornent leur croyance à l'existence de mauvais génies et à une vague idée d'une autre vie.

INSTITUTIONS RELIGIEUSES.— « Avant l'arrivée des Européens dans leurs îles, dit M. Lesson, ces peuples <sup>1</sup> étaient esclaves de la terrible superstition du *Tabou*, qui leur imposait une foule de privations, et qui a coûté la vie à tant d'innocents. Cette loi barbare défendait aux femmes, sous peine de la vie, de manger du cochon, des bananes et des cocos, de faire usage du feu allumé par des hommes, et d'entrer dans l'endroit où ils mangent. Le prédécesseur du fameux Taméhaméa <sup>2</sup> était tellement *tabou* qu'on ne devait jamais le voir pendant le jour, et que l'on mettait à mort impitoyablement quiconque l'aurait vu un instant, ne fût-ce que par hasard. »

Le but principal du *tapou* paraît avoir été d'apaiser la colère divine et de se rendre le ciel favorable en s'imposant une pénitence proportionnée à l'importance de la faute. Le Zeelandais, plus que tout autre Polynésien, est soumis en aveugle à cette superstition sans se rendre compte du principe de morale qui présida à son établissement. La croyance que le *tabou* (plus correctement *tapou*) est agréable à l'*atoua* (Dieu) suffit pour le déterminer. Quelle que soit sa position, l'homme qui oserait toucher un objet soumis au *tapou*, ne manquerait pas d'encourir la colère de l'*atoua*, qui se vengerait en faisant périr le violateur. Telle est la conviction des peuples qui révèrent cette loi et qui, pour prévenir le courroux divin, dépouillent le coupable de ses propriétés s'il est riche et lui donnent souvent la mort s'il appartient au peuple. On tolère une faute de la part des étrangers qui visitent l'île pour la première fois, mais une seconde serait punie.

Le *tapou* est absolu ou déterminé, c'est-à-dire qu'il affecte certaines personnes désignées ou qu'il s'applique à tout le monde. Une personne frappée du *tapou* est exclue de toute communication avec ses compatriotes et ne peut se servir de ses mains pour prendre ses aliments, qu'elle ramasse avec sa bouche si elle fait partie de la classe populaire; si elle est noble on attache des serviteurs spéciaux à son service.

Le peuple ne peut que s'appliquer le *tapou* à lui-même, mais le rangarita, selon son rang, a le pouvoir de l'imposer à tous ceux qui sont placés sous son autorité, et la tribu tout entière a le plus grand respect pour les *tapous* émanés du chef principal. On comprend quelles ressources les chefs peuvent tirer de cette espèce de veto pour maintenir leurs droits et leur autorité.

Les dépouilles des morts, principalement de ceux qui occupaient un rang distingué, sont *tapouées* ou sacrées par elles-mêmes. Dans l'homme la tête l'est au plus haut point, et, lorsque les naturels se coupent les cheveux, ils veillent soigneusement à ce qu'ils ne demeurent pas dans un lieu où l'on pourrait marcher dessus. Le tondu reste *tapoué* pendant quelques jours de même que celui qui vient d'être tatoué. C'est par cette raison qu'ils ne souffrent que difficilement des provisions dans leurs cabanes, surtout

<sup>1</sup> Les Polynésiens.

<sup>2</sup> Le sens de ces mots ne peut être rendu en français que par celui d'*interdiction religieuse*.

de celles qui ont été animées; ils pensent que de grands malheurs les accablent si leur tête venait à passer sous un de ces objets.

Un chef ne peut ni allumer son feu à celui d'un autre, ni se chauffer au même feu qu'un homme d'un rang inférieur; c'est un crime d'en allumer dans un endroit où l'on a déposé des provisions.

Dumout-d'Urville, dont la récente et malheureuse fin a dernièrement excité une si vive émotion parmi le monde savant, dit : « Les individus atteints d'une maladie jugée mortelle, les femmes près d'accoucher, sont mis sous l'empire du tabou. Dès lors ces personnes sont reléguées sous de simples hangars en plein air, et isolées de toutes communications avec leurs parents et leurs amis. Certains aliments leur sont soigneusement interdits; quelquefois ils sont condamnés, pour plusieurs jours de suite, à une diète absolue, persuadés que la moindre infraction à ces règles causerait à l'instant même leur mort. Riches, les malades sont assistés par un certain nombre d'esclaves, qui, de ce moment, partagent toutes les conséquences de leur position; pauvres, ils sont réduits à la situation la plus déplorable, et contraints de ramasser avec leurs bouches les vivres qu'on leur porte. L'accès des cases ou des malades taboués est aussi rigoureusement interdit aux étrangers qu'aux habitants du pays. »

Les ustensiles qui ont servi à une personne durant sa maladie sont taboués et brûlés ou déposés près du corps du défunt. Tout homme qui travaille à la construction d'une pirogue ou d'une maison est soumis au tabou; toutefois il n'est pas exclu de la société de ses semblables; seulement l'usage de ses mains pour manger lui est interdit.

La plantation des patates douces, ou koumaros, et leur récolte sont accompagnées de grandes cérémonies; personne n'en peut approcher pendant une certaine période de leur crue. Elles sont essentiellement taboues de même que le poisson que l'on pêche pour les provisions d'hiver. Quand les Zeelandais choisissent un objet qu'ils ne peuvent payer immédiatement, ils y attachent un fil en prononçant le mot tabou; le marché est alors inviolablement scellé et les acheteurs ne manqueront pas de venir chercher l'objet dès qu'ils en auront la valeur.

Lorsqu'une tribu entreprend la guerre, une prêtresse se taboue; après avoir exclusivement jeûné pendant deux jours, elle accomplit, le troisième, certaines cérémonies qui doivent attirer la bénédiction céleste sur les armes de ses concitoyens.

Pour que le lecteur puisse bien saisir l'importance et les conséquences du tabou, nous rapporterons l'opinion de M. Nicholas, qui, à ce sujet, s'exprime ainsi : « Pour suivre du tabou dans ses acceptions nombreuses, il faudrait détailler minutieusement toutes les circonstances de l'économie politique de ces peuples; tâche au-dessus de nos forces. Il règle non-seulement leurs institutions, mais encore leurs travaux journaliers, et il y a à peine un seul acte de leur vie auquel cet important dissyllabe ne se trouve mêlé. Bien que le tabou les assujettisse, comme on a pu voir, à une foule de restrictions absurdes et pénibles, il est néanmoins fort utile, par le fait, chez une nation si irrégulièrement constituée. En l'absence des lois, il offre la seule garantie capable de protéger les personnes et les propriétés, en leur donnant un caractère authentique que personne n'ose violer : sa puissante influence peut même arrêter les pillards les plus cruels et les plus avides. »

Les enchantements (makoutou) sont encore une source inépuisable de craintes et d'inquiétudes pour les malheureux Zeelandais qui leur attribuent la plupart des maladies qui les accablent et la mort qui les décime. Des mots, des prières, des gestes, des grimaces opèrent, selon eux, ces enchantements. — Toutes les fois que les missionnaires, voulant démontrer aux naturels l'absurdité de leurs croyances, leur ont offert, en touchant le tabou et le makoutou, d'en braver personnellement les ven-

geances, les Nouveaux-Zélandais répondaient que les missionnaires étant, en leur qualité d'arikis, sous la protection d'un dieu puissant, pouvaient défier le courroux des dieux du pays; mais que ces derniers feraient tomber leurs foudres sur les habitants qui auraient laissé se consommer une telle profanation.

Les songes ont une telle importance qu'ils ont quelquefois arrêté des entreprises décidées. Ce serait une offense directe à l'atoua, que de ne pas suivre les inspirations d'un songe qu'il a envoyé.

Les Zélandais rendent de grands honneurs aux restes de leurs parents, surtout quand leur rang est distingué; on garde d'abord le corps trois jours, parce qu'on pense que l'âme ne l'abandonne qu'après ce temps; on revêt ensuite de ses plus beaux habits le défunt qui est frotté d'huile et paré comme durant sa vie. Les parents et amis, principalement les femmes, témoignent leurs regrets par des sanglots, des cris, et se déchirent les épaules et le visage de manière à en faire jaillir le sang. On a vu des femmes dont la figure et la gorge n'étaient qu'une plaie, parce que, ayant perdu consécutivement plusieurs proches parents, elles avaient dû renouveler plusieurs fois pour chaque perte ces cruelles démonstrations.

Les membres du cadavre sont ordinairement ployés contre le ventre et ramassés en paquet; il est ensuite inhumé dans quelque endroit isolé, entouré de palissades et taboué. La tombe d'un chef est désignée par un pieux, une croix ou des figures sculptées et rougies à l'ocre; un tas de pierres annonce celle de l'homme du peuple. On appelle ces tombes *oudou pa* (maison de gloire).

Quoique immatériel, le *waidoua* (esprit) est supposé susceptible de prendre des aliments, aussi dépose-t-on sur la tombe du mort des vivres pour nourrir son *waidoua*.

Les cérémonies funèbres se terminent ordinairement par un festin auquel on convie non-seulement toute la tribu, mais aussi les parents et amis des tribus voisines; ce repas est en rapport avec les moyens du défunt. Le corps est laissé en terre le temps nécessaire pour que les chairs se détachent des os par la corruption, après quoi les personnes chargées de ce soin se rendent au lieu de sépulture, en retirent les os et les nettoient; un nouveau deuil a lieu, certaines cérémonies s'accomplissent et les dépouilles sacrées sont solennellement déposées dans les sépultures de famille, sortes de caveaux ou grottes formés par la nature, où les os sont étendus sur de petites plates-formes, élevées au-dessus du sol à deux ou trois pieds.— Ces dépouilles sont essentiellement tabouées, et les personnes employées dans les cérémonies funéraires sont assujetties à un tabou rigoureux. La violation d'une tombe est une injure que le sang peut seul laver.

Si les esclaves ont été tués pour crime, leurs corps sont quelquefois dévorés par les hommes de la tribu; dans toute autre circonstance ils sont jetés à l'eau ou abandonnés en plein air.

Une coutume extraordinaire de la Nouvelle-Zélande, c'est qu'à la mort d'un chef ses voisins pillent ses propriétés et s'emparent de tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains. A moins qu'une tribu ne soit puissante et qu'elle ne compte un bon nombre de guerriers disposés à la défendre, la mort d'un chef entraîne souvent la ruine de sa peuplade, car elle peut s'attendre à être saccagée par les tribus voisines.

**GOUVERNEMENT.—PRÊTRES.**—Ce qui caractérise l'Océanie, c'est que, tout en présentant toutes les méthodes gouvernementales, le mode y est plus ou moins féodal. Le pouvoir suprême et les institutions politiques offrent diverses formes dans les empires despotiques de Sourakarta et de Djokdjokarta. Les monarchies de la Malaisie sont électives; le chef est nommé par une aristocratie héréditaire qui en restreint les pouvoirs. Il en est de même dans la presqu'île de Malakka, en Asie et en Afrique, dans la grande

île de Madagascar, où les Malais ont vraisemblablement naturalisé cette espèce de gouvernement. Dans l'archipel des Moluques, chez les Dayak de Bornéo, etc., chaque famille isolée forme une petite peuplade dont le chef ne reconnaît pas de supérieur. Dans la Polynésie, la noblesse est une caste séparée dont l'orgueil est insupportable et qui tient le peuple dans un abaissement continuel. Les rois et chefs électifs de Passoumah et des Reyangs (île de Soumâdra), ceux de Bornéo, Célèbes, Maïndanao, Timor, Retouma et des îles de Noukahiva ont une autorité fort limitée, mais les peuples des Carolines, de Péliou, de Radak, de Haouaï, de Tonga, Taïti, etc., vivent sous l'empire d'un véritable despotisme.

L'influence des prêtres chrétiens et musulmans est très-grande dans la Malaisie; mais avant l'introduction du christianisme, celle des prêtres polynésiens était immense chez ces peuples et notamment dans les archipels de Haouaï et de Taïti. Tandis que le sacerdoce est inconnu chez la plupart des Malaisiens, dans plusieurs îles, les nouveaux Calchas ordonnent des sacrifices humains; à Viti les rois sont au-dessous des prêtres qui joignent le glaive à l'encensoir.

LANGUES ET DIALECTES. — La langue *malayou* est la plus étendue et conserve sa pureté dans l'île de Soumâdra où elle a pris naissance; elle est parlée sur les côtes des îles qui dépendent de la Malaisie, dans une partie de l'île Malakka, et, ce qui est plus étrange, à Madagascar, près des côtes d'Afrique, et dans l'île Formose, située près de la Chine et du Japon. Cette langue, aussi douce que le portugais et l'italien, a reçu plusieurs mots sanscrits, talingas et arabes; elle est consacrée au commerce. De même que la polynésienne, cette langue a touché le continent asiatique, s'est approchée de celui de l'Afrique et n'a adopté aucun mot du double continent de l'Amérique. Chez les Malais purs, le langage écrit se nomme *djawi*, corrélatif de *kawi* (jamais savant). La plupart des autres langues de la Malaisie et quelques-unes de la Polynésie offrent un grand nombre de racines malayoues.

Si la langue polynésienne est fille du dayak, il en résulte que de celle-ci dérivent, nonobstant l'altération, le taïtien, le tonga, le mawi<sup>1</sup>, le baonien et les idiomes de Rotouma et de l'île-Waihou. Elle fournit des mots à une foule de langues du pays, en a emprunté bon nombre du sanscrit, et se divise en bouguï vulgaire et en bouguï ancien. Ce dernier est destiné aux écrits religieux.

Le balinaï paraît renfermer beaucoup de mots sanscrits; un demi-million d'individus le parlent à Bali; le *madourais* est la langue de Madoura. Le *sounda* est en usage chez les montagnards de la partie occidentale de Java. Les Javanais ont une langue de cour qu'ils appellent *basa-krima*; ils possèdent en outre, comme les Taïtiens, une langue sacrée.

Il existe une analogie frappante entre les alphabets bouguis et natas; celui des Tagales est peu compliqué. La prononciation et même la signification du malekassou présentent de grands rapports avec toutes les langues océaniques, surtout avec le malai pour la construction des mots dérivés. Cette langue n'a ni déclinaisons, ni genres, ni nombres, ni distinction d'adjectif et de substantif; elle n'a point de conjugaison; le temps et la voix sont distingués par quelques particules, de sorte qu'il faut ajouter les pronoms aux verbes pour désigner les personnes. Cette langue est fort douce, ses formes sont simples, riches et ingénieuses.

« En admettant le foyer primitif de la Polynésie dans l'île de Bornéo et chez les

<sup>1</sup> C'est le nom que M. d'Urville a proposé de donner à la langue des Zeelandais, d'après celui de *Ilha na Mawi*, que porte l'île septentrionale la plus fertile et la plus importante des deux îles qui composent la Nouvelle-Zélande.

Dayas, et principalement chez les Dayas marouts ou idaans<sup>1</sup> qui habitent le nord de cette grande terre et dont la race offre tant de ressemblance avec les Polynésiens, la grande difficulté serait levée, » a dit M. de Rienzi. « La langue et les peuples polynésiens, ainsi que les langues et les peuples de l'Océanie occidentale et australe, seraient venus de ce point central. Ainsi, ajoute cet auteur, une langue et un grand peuple océanien se seraient répandus de Bornéo à Madagascar, c'est-à-dire à 1400 lieues à l'ouest, et de Bornéo à Waihou (île de Pâques), 2520 lieues à l'est; enfin de Formose et de Haouai au nord, jusqu'à l'extrémité de la Nouvelle-Zélande, au sud, environ 1800 lieues<sup>2</sup>. »

LITTÉRATURE. — Il ne paraît pas que les Océaniens aient de traités sur les sciences; cependant les Javanais, les Tagales, les Malais et surtout les Bouguis ne sont pas sans notions astronomiques. Les planètes et leur cours leur sont connus et les astres les guident dans leur navigation. Les Mangkassars désignent les mois lunaires par les noms arabes que leur religion a consacrés. L'année scolaire des Bouguis, qu'ils divisent en 12 mois de 365 jours, commence le 16 mai. Ils sont possesseurs d'une grande quantité de légendes, d'ouvrages sur l'histoire, la religion, les lois; des traductions de l'arabe, du javan et du malayou, des *galidas* (contes et chansons historiques tirées des traditions nationales). *Saouïra-Gading* est le héros de plusieurs de ces chansons.

La littérature javane est plus riche en traduction que la bouguise; les codes de Ouadjou, de Boni, de Mangkassara et de Mandhar méritent leur réputation; les princes malais et javans ont adopté plusieurs de leurs lois. Les Javanais ont des romans, des apologues traduits du sanscrit, des chansons, quelques morceaux de poésie indigène ancienne, et une paraphrase de deux grands poèmes épiques de l'Inde: le Mahabhâ rata de Viâsa et le Ramâyna de Vâlmiki. Quelques traductions de drames religieux espagnols, quelques chansons paraissent composer la littérature des Tagales.

Le *Brata-Youdha* est un poème épique composé par Puseda en kawi (langue classique de Java), vers l'an 784 de l'ère vulgaire, ou, selon d'autres, vers 1167. Cet ouvrage, dont le manuscrit le plus complet appartient au radjah de Blelling, dans l'île de Bali, contient 719 stances de différents rythmes; ses beautés peuvent être mises en parallèle avec les plus belles compositions des Grecs, des Latins et des modernes. Ce qui étonne, c'est que, bien que les Javanais n'aient jamais eu la moindre connaissance des grands poètes de l'Occident, plusieurs stances du *Brata-Youdha* sont absolument semblables à certains passages d'Homère, de Shakspeare et de Milton.

L'épisode de la veuve de Salia, depuis le moment où un rêve lui prédit la destinée de son époux, jusqu'à l'instant où elle le retrouve dans les cieux; le tableau de la marche des enfants de Pandou; la douleur d'Ardjouna, un des cinq enfants de Pandou, roi d'Astina, sont d'admirables morceaux de poésie.

*Manek-Maya*, ouvrage classique qui renferme la mythologie des Javanais, réunit quelquefois la sublimité à la simplicité biblique. Si l'on y rencontre quelques monstruosité, on y trouve aussi des descriptions qui soutiendraient la comparaison avec ce que la mythologie grecque a produit de plus beau. Ces mythes sont la preuve qu'à l'équateur et dans les contrées occidentales, l'esprit humain a suivi la même marche progressive.

<sup>1</sup> La langue la plus répandue, sauf les altérations depuis le nord jusqu'à l'est de Bornéo et probablement dans la plus grande partie de cette région.

<sup>2</sup> M. Lesson croit avoir trouvé l'origine des Polynésiens en Asie chez les Mongols; M. d'Urville dit qu'ils vinrent de l'occident même de l'Asie; plusieurs savants qu'ils descendent des Hindous, et quelques écrivains, de l'Amérique. Nous abandonnons cette question trop difficile et qui restera longtemps peut-être sans solution.

**MUSIQUE. — INSTRUMENTS.** — La musique est une passion chez tous les peuples, civilisés ou sauvages, de l'Océanie; mais c'est à Java qu'elle a fait le plus de progrès. Les habitants des îles Philippines ont adopté celle des Espagnols ou des créoles du Mexique et du Pérou, établis à Manila.

La plus grande partie des instruments de la Malaisie viennent de la Chine, à l'exception des flûtes et des rababs. Les Javanais se servent de plusieurs instruments à vent, à cordes, de percussion; ils les inventent ou les tirent de la Chine et de l'Inde. Les Polynésiens, les Papouas possèdent le syrx.

Les montagnards de la partie occidentale de Java font usage du *anglkoung*, le plus grossier des instruments à vent et qui est composé de bambous coupés en tuyaux d'orgue, dont les tons montent par gradation; ils sont attachés à une latte. Il y a dans l'île de Bali un instrument à vent qui ressemble à la flûte traversière; il a quatre pieds et demi de longueur; le son en est aigre comme celui de la clarinette; quatre ou cinq personnes jouent ensemble. Le *rouling* est une autre flûte, ainsi que le *serdoug*. Les Malais jouent isolément de cet instrument. Le *srouni* est une espèce de hautbois ou de trompette dont on parle dans les romans. On compte trois instruments à cordes : le *chalempoung* qui a 10 à 15 cordes et se joue comme la harpe; le *trawangsa* qui ressemble à une guitare : les montagnards de Sounda, à Java, en font usage. Le *rebab*, apporté de Perse, est un petit violon à deux cordes qui donne des intonations parfaites. On a introduit, dans l'Océanie, la trompette qui est appelée *nafiri* et *salompriet*.

Le gong, espèce de tambour, est formé d'une composition de cuivre, de zinc et d'étain : il y en a de 4 à 5 pieds. Le maillet est garni de gomme élastique; on le suspend ordinairement à un riche cadre. La force et la beauté des tons que l'on en retire est inconcevable. Le *kentouk* et le *kampoul* en sont des variétés de plus petite dimension.

Le *kromo*, ou *bonang*, est une suite de petits vases ou gongs arrangés sur deux lignes dans un châssis. Le *gambang*, ou *staccado*, est subdivisé en plusieurs variétés. Le *gambang-kayou* se forme de plusieurs touches de bois sonore qui diffèrent, par gradation, de longueur. On les place sur une caisse de bois et l'on touche avec un marteau. On appelle *gander* le staccado; il est formé de touches de métal.

Tous ces instruments servent à composer les orchestres. Le mot *gamalan* a la signification d'exécution musicale. On en compte sept espèces; la première est aussi la plus simple et la plus ancienne. On l'appelle *mangang* et l'on s'en sert dans les processions. Quelquefois, par dérision, on la nomme *kodok-ngorek* (chant des grenouilles et des crapauds), à cause de son peu d'harmonie.

La plus parfaite exécution musicale de Java est la *salendro*, symphonie de plusieurs instruments qui ont le même nombre de notes. La *pelak* réunit des instruments bornés à un plus petit nombre de notes; les intonations en sont très-aiguës. Le *miring* diffère de la *pelak* et de la *salendro*. Toutes trois sont employées dans les représentations théâtrales. La *gamalan choro Bali* (musique à la façon de Bali) ressemble à la *salendro*, mais n'a point de *rebab* ou violon. Il y a encore la *srounen*, musique guerrière; la *sakaten*, qui ne se joue que devant le monarque et qui diffère de la *pelak* parce qu'elle compte plus d'instruments.

**THÉÂTRE.** — Le *topeng* et le *wayang* sont deux espèces de compositions dramatiques. Les personnages de la première sont des hommes masqués; la seconde se représente par des marionnettes. On puise le plus souvent les sujets du *topeng* dans les aventures de Pandji, le héros favori de l'histoire de Java. L'amour et la guerre sont les thèmes constants; des combats entre les chefs terminent le spectacle. Lorsque les représentations, qui offrent alors plus de perfection que les autres, ont lieu devant le prince, les personnages n'ont point de masques et récitent eux-mêmes leurs rôles. Ordinaire-

ment les acteurs exécutent les scènes par des gestes, tandis que le *dalang* (chef de la pièce) récite le dialogue. La musique de la *gamalan* accompagne et varie ses expressions suivant la nature de l'action et les sentiments à exprimer.

En général, un *topeng* se compose de dix personnages, indépendamment du *dalang*; quatre jouent le *gamalan*, les autres sont les acteurs. On représente également des bouffonneries; un idiot, un singe, ou un chien sont les bienvenus du public dont ils excitent le rire.

Un autre genre d'amusement est le *baroung'an*, sorte de pantomime dont les personnages, habillés en bêtes féroces, exécutent des combats au bruit du gong et du tambour.

Les *wayang* ou scènes ombrées ont habituellement pour sujets des épisodes de l'histoire de Java avant la destruction de l'empire de Majapahit. Les figures ont dix-huit pouces à deux pieds environ de hauteur; elles sont de cuir de buffle, bien dessinées et travaillées, mais fort grotesques. Ces figures, attachées par un clou de corne, ont à chaque main un morceau de corne pour les faire mouvoir. Devant les spectateurs, sur un cadre de dix à douze pieds de long et cinq pieds de haut, est étendue une étoffe blanche, en forme de rideau, que l'on rend transparent au moyen d'une lampe placée derrière.

Il y a le *wayang-pourwa*, le *wayang-gedog* et le *wayang-klitik*. Les dieux, les demi-dieux, les héros de la fable de Java et de l'Inde sont les personnages du *wayang-pourwa*. Le *dalang* déclame quelques vers en *kawi* (langue sacrée), qu'il interprète pour les personnes illettrées; les acteurs paraissent derrière l'ombre du rideau; les spectateurs, extasiés, écoutent, durant des nuits entières, l'histoire pleine de merveilles de leurs ancêtres.

Le *wayang-gedog* est puisé dans la période de l'histoire depuis *Paritinit* jusqu'au règne de Laléan, successeur de l'infortuné Pandji.

Le *wayang-klitik* est un jeu de marionnettes; le sujet est tiré de l'histoire de l'empire de Pajajaran, et jusqu'à la fin de l'empire de Majapahit. Les malheurs de la princesse de ce dernier nom et les aventures de Balembang'an et de Demar Voulan (la mère de la lune) sont mis en scène avec succès.

La position du *dalang* offre de nombreux rapports avec celle des bardes d'autrefois. Le premier enfant de chaque famille est baptisé par le *dalang*, ce qui rehausse encore la considération qui lui est accordée comme auteur et directeur des pièces qu'il représente.

On connaît encore une autre espèce de représentation, nommée *wayang-beber*. Le sujet de ce genre de pièces, emprunté au récit arabe de Bagin Ambia, est dessiné sur des feuilles de fort papier que le *dalang* explique à mesure qu'il les déploie.

ARCHITECTURE. — SCULPTURE. — On admire à Java les temples majestueux de *Brambanan*, de *Kobondalam*; *Tehand-Siwou* (mille temples), et ces statues colossales, ces colonnes, ces bas-reliefs, si artistement terminés et polis, et qui rappellent le style et les mythes hindous.

L'architecture navale est simple, mais combien de goût et d'intelligence dénote la sculpture des *korokoros* malais et surtout des pirogues des Polynésiens. Les pirogues doubles et celles à balanciers de Taïti, de Haouaï, de Nouka-Hiva et de Rotouma sont remarquables d'élégance, mais ces ouvrages sont beaucoup négligés aujourd'hui, grâce aux exemples des Européens qui bouleversent le monde et feront entièrement disparaître les mœurs, les croyances, les arts et les costumes des habitants de l'Océanie.

MŒURS, USAGES ET COSTUMES. — De même qu'en Orient, la polygamie est en usage







Danseuse a Java.



dans toute la partie du monde que nous décrivons, mais ce sont les grands et les chefs qui la mettent le plus en pratique.

Dans certaines îles les femmes sont assez bien traitées, surtout dans la Malaisie, excepté chez les Bataks et quelques autres, où leur sort peut être assimilé à celui des bêtes de somme.

L'esclavage existe dans toute l'Océanie, notamment dans la Malaisie. L'anthropophagie est un des fléaux cruels qui désolent principalement Soumâdra, Bornéo, Nouka-Hiva, les archipels de Viti, de Salomon, de Hanoa, de la Nouvelle-Calédonie, de la Nouvelle-Zélande et l'Australie. La piraterie et l'infâme trafic de l'homme ont lieu dans les îles des Célèbes, des Philippines, la Papouasie, etc. Ce sont les Achinais, les Bouguis, les Malais, et, plus que tous, les Holoans qui ont à se reprocher les horribles crimes de la traite.

Les usages sont les mêmes, dans la vie domestique, chez tous les Polynésiens. Leurs aliments cuisent dans des fours souterrains au moyen de pierres chaudes. La pulpe de coco, le fruit à pain et le taro servent à faire des bouillies; dans la Malaisie et la Papouasie, ces bouillies sont faites avec le riz ou le sagou. Ces insulaires mangent à terre, les jambes croisées, et remplacent les fourchettes par leurs mains. L'enivrant kawa est la boisson en usage dans leurs assemblées. Les habitations sont très-grandes et servent à plusieurs familles, excepté chez les Zeelandais qui, presque toujours en guerre de tribus à tribus, ont des villages fortifiés, bâtis en des endroits presque inaccessibles et qu'ils nomment *pahs* et non hippas. Chez la plupart on se salue ordinairement en se frottant (honi) réciproquement le nez; on présente, en chantant, un rameau en signe d'amitié. Tous les indigènes ont des maisons municipales où les assemblées publiques ont lieu.

Le costume des Polynésiens présente la plus grande analogie; un pagne, ou maro, qui couvre ce que la pudeur ordonne de cacher, est ordinairement le seul vêtement des Noukahiviens, des Taïtiens et des Haouaïens, qui savent, ainsi que les Tongas et les Rotoumaïens, fabriquer des étoffes communes et une étoffe plus fine qu'ils réservent aux femmes. Celle-ci provient de l'écorce de l'*aouté* (*broussonetia papyrifera*). Les deux sexes se drapent gracieusement; les femmes surtout jettent sur leurs épaules une simple pièce d'étoffe dont les plis onduleux rappellent l'élégance du costume antique. Les chefs ont seuls le droit de porter le vêtement qu'ils appellent *tipouta*. De riches manteaux, fabriqués avec l'écorce soyeuse du *phormium tenax*, couvrent les Zeelandais. La parure est chérie des Polynésiens; ceux de Taïti portent des couronnes de fleurs; ceux de Noukahiva et de Rotouma se parent des dents du cachalot. Le maro est quelquefois en usage parmi les Papouas; les Zeelandais croient s'embellir en plaçant des plumes de diverses couleurs dans leurs cheveux et des bâtons peints dans les lobes des oreilles.

Le tatouage n'est pas l'ornement le moins singulier, et dénote un art peu commun; les chefs polynésiens sont souvent tatoués de la tête aux pieds. L'opération du tatouage, qui consiste à graver sur la peau certains dessins, est douloureuse et difficile.

Il y a des Mélanésiens qui se font, avec maladresse, des incisions; d'autres tracent sur la figure et la poitrine des lignes rouges, noires, blanches, rarement jaunes; mais ce n'est pas, comme les Hindous, pour caractériser leur secte.

L'éventail occupe une place distinguée dans les ornements des deux sexes aux îles Haouaï. Les plus communs sont construits avec les fibres du cocotier; on emploie aussi à leur confection les plumes du coq et de l'oiseau des tropiques. Mais ceux qui ont un prix inestimable, que les pères transmettent à leurs enfants ainsi que des trophées, ce sont les éventails qui ont pour manche l'os du bras ou de la jambe d'un ennemi tué sur le champ de bataille. Les femmes d'Haouaï et de Rotouma se poudrent habituelle-

ment les cheveux avec la chaux de corail; mais ni elles ni les hommes n'ont les oreilles percées, et l'idée d'y suspendre quelque ornement ne paraît pas leur être venue.

Une coutume bizarre, particulière à Haouaï, mais que l'influence du protestantisme a peut-être fait réformer comme tant d'autres, c'était celle qui consistait à porter un masque formé d'une grosse courge, percée à l'endroit des yeux et du nez et garnie dessus de petites branches vertes qui, de loin, paraissent de belles plumes flottantes; au bas on attache de petites bandes d'étoffe qui font l'effet d'une barbe tressée. On les a vus se promener avec ces masques en poussant des éclats de rire et faisant des contorsions; cependant on ne sait pas s'ils mettent ces masques pour se garantir la tête, ou si c'était par suite d'une mascarade.

Nous reviendrons sur tous ces usages et ces costumes que nous décrirons et ferons plus amplement connaître à chacune des parties de l'Océanie.

# POLYNÉSIE.

Selon les limites qui lui sont imposées par M: de Rienzi, la Polynésie serait bornée au nord par la Micronésie et l'océan Boréal, au nord-ouest par la Malaisie, au sud-ouest par la Mélanésie, à l'est par la côte occidentale de l'Amérique, et au sud par l'océan Austral. Ces limites ainsi fixées comprennent : les îles Mariannes, celles de Peliou ou Palaos, des Matelotes, des Guèdes, ou Saint-David, ou Freewill, l'île Nevil, le grand archipel des Carolines, y compris les groupes de Ralik et de Radak, celui de Gilbert et Marshall, le Grand-Cocal et les autres îles de cette chaîne, et enfin toutes les îles de la mer du Sud ou du grand Océan, depuis l'archipel d'Haouaï ou de Sandwich, au nord, jusqu'aux îles de l'*Évêque-et-son-Clerc*, au midi; et depuis l'île Tikopia, près de Vanikoro, à l'ouest, jusqu'à l'île Sala <sup>1</sup>, à l'est, en s'approchant de l'Amérique.

Toutes les chaînes des archipels de l'Océanie orientale courent du nord au sud, et offrent en général, vers le milieu, une grande courbure dirigée de l'ouest à l'est. Nous offrons, dans le tableau suivant, les points les plus culminants du système de l'orographie polynésienne :

<b>SYSTÈME DES MARIANNES.</b>		<b>Toises.</b>
Le volcan (île Assomption). . . . .		4,000 ?
<b>SYSTÈME DES CAROLINES.</b>		
Le pic (île Poulou-Pa ou Seniavine). . . . .		500 ?
Le piton Crozer (île Oualan). . . . .		348
<b>SYSTÈME DE HAOUAÏ.</b>		
Maouna-Roa (île Haouaï). . . . .		2,483
Maouna-Koah (île Haouaï). . . . .		2,180
Maouna-Vororay, volcan (île Haouaï). . . . .		1,887
Pic oriental (île Mawi). . . . .		1,889
Le pic (île Atouï). . . . .		1,216
<b>SYSTÈME DE NOUKA-HIVA.</b>		
Les plus hauts sommets des îles Nouka-Hiva, Oupoa et Hivaoa. . . . .	de 650 à 750 ?	
<b>SYSTÈME DE TAÏTI.</b>		
L'Oroéna (île Taïti). . . . .		1,705
Le Tobronou (île Taïti). . . . .		1,500
Le pic (île Eimeo). . . . .		625
<b>SYSTÈME DE TONGA.</b>		
Le volcan de l'île Tofoa. . . . .		500 ?
<b>SYSTÈME DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE.</b>		
Le pic Egmont, dans l'île Ikana-Mavi, environ. . . . .		1,300

<sup>1</sup> C'est l'île appelée *Sala y Gomez*.

On trouve des sources assez abondantes dans les îles hautes de la Polynésie, excepté dans les îles Tonga, qui en paraissent dénuées. Les éminences d'Eouah et d'Anamocka sont trop peu considérables pour attirer les nuages, ou, par leur humidité continuelle, produire des sources. Les naturels réunissent l'eau de pluie dans des étangs dont quelques-uns sont vastes, mais l'eau est un peu saumâtre. Indépendamment de ces sources d'eau douce, Anamocka renferme encore une lagune considérable d'eau salée. Deux lagunes semblables existent sur la pointe nord de Houahelné; leurs exhalaisons paraissent fort insalubres. Il est certain, au reste, qu'outre les ruisseaux et autres cours d'eau, on trouve une assez grande quantité de lagunes dans les petites îles de la Polynésie; mais on n'y connaît jusqu'à présent qu'un seul lac, le *Roto-Doua*, situé dans Ikana-Maoui, une des deux grandes îles de la Nouvelle-Zélande.

Sans être aussi riche que dans la Malaisie, le règne végétal offre ici toutes les plantes utiles, à bien peu d'exceptions près.

Il est aisé de comprendre que les grandes espèces d'animaux n'aient pu se répandre dans les petites îles de la Polynésie; avant l'arrivée des Européens on n'y connaissait à l'état de domesticité que le chien, le cochon et la poule. Mais les colons y importèrent des chèvres et du bétail. Les oiseaux et les poissons s'y rencontrent en abondance.

Le récit de Forster que nous rapportons ici fera connaître le climat et la population des îles polynésiennes.

« Le climat de Taïti est doux et tempéré, et les brises de terre et de mer, en modérant l'action trop vive du soleil, excitent le développement des végétaux. Cette heureuse combinaison est, en quelque manière, aussi favorable à l'organisation humaine; à Taïti principalement, il y a une telle abondance d'excellents fruits, qui y croissent sans culture, que personne n'est embarrassé de pourvoir à sa subsistance. Les insulaires ont d'ailleurs l'utile ressource de pouvoir prendre jour et nuit, le long des récifs, une grande quantité de très-gros poissons, de coquillages, d'oursins de mer, d'écrevisses, et plusieurs espèces de mollusques. Ils vont souvent sur les îles basses, situées à quelques lieues au large, pour en rapporter des *cavallas* (sorte de petits poissons), des tortues et des oiseaux aquatiques. Autour de chaque maison ou cabane, on voit un chien, des coqs et des poules, souvent deux ou trois cochons. L'écorce du mûrier à papier, l'arbre à pain, et d'autres, fournissent la matière d'une étoffe légère et chaude, dont on fabrique différentes qualités, que l'on teint de diverses couleurs, et dont on fait des vêtements.

» Lors de la seconde relâche du capitaine Cook à Taïti, au mois d'avril 1774, les habitants faisaient des préparatifs pour une grande expédition navale contre Moréa, canton de l'île d'Iméo. Nous aperçûmes une flotte de pirogues de guerre et beaucoup de petits bâtiments; nous vîmes les naturels préparer d'autres pirogues de guerre en quelques endroits: les rameurs et les guerriers s'exerçaient, et l'armement de deux cantons passait déjà en revue devant la maison du principal chef à O-Parri. Le canton d'Atahourou est un des plus grands, et celui de Tittahah un des plus petits. Le premier avait équipé cent cinquante-neuf pirogues de guerre, et environ soixante et dix petits bâtiments destinés aux chefs, aux malades et aux blessés, et probablement aussi au transport des provisions. Le second district envoyait quarante-quatre pirogues de guerre, et vingt ou trente petites. Cette partie de Taïti, qu'on appelle *T'Obréonou*, et qui est la plus grande et la plus occidentale des deux péninsules, contient vingt-quatre cantons. Tierrebou, la plus petite péninsule, ou l'orientale, en a dix-neuf: supposé que chaque district de T'Obréonou peut armer une quantité de pirogues de guerre, moyenne entre la plus grande et la plus petite de celles dont on vient de parler, cette quantité serait de cent. Pour faire un calcul plus modéré, supposons que chaque

canton peut seulement envoyer cinquante pirogues de guerre et vingt-cinq petits navires de convoi, le nombre des pirogues de guerre de T'Obréonou sera de douze cents, et celui des petits bâtiments, de six cents. Nous comptâmes cinquante hommes dans les grandes pirogues de guerre, en y comprenant les guerriers, les rameurs et ceux qui gouvernent, et environ trente sur les plus petites. Quelques-unes des pirogues de guerre exigeaient, à la vérité, cent quarante-quatre rameurs, huit hommes pour gouverner, un pour commander les payeurs, et environ trente guerriers pour la plateforme; mais comme il y a seulement un ou deux bâtiments de cette grandeur à chaque île, ce n'est pas la peine de changer notre supposition, en mettant vingt hommes sur chaque pirogue de guerre. Or, le nombre de ceux qu'il faut pour défendre et manœuvrer douze cents bâtiments, sera de vingt-quatre mille. Chacun des petits navires de convoi contenait environ cinq hommes; par conséquent les équipages de toutes les petites pirogues des vingt-quatre cantons (en comptant vingt-cinq bâtiments par chaque canton) forment un nombre de trois mille, qui, ajoutés au complément des pirogues de guerre, donnent vingt-sept mille. Supposons d'ailleurs que chacun de ces hommes est marié, et qu'il a un enfant, le nombre total des insulaires sera donc de quatre-vingt-un mille. On conviendra que ce calcul est porté aussi bas qu'il est possible, et que le nombre des habitants de T'Obréonou est au moins double. En effet, tous ces insulaires ne sont pas guerriers, tous ne travaillent pas à la manœuvre des pirogues, plusieurs vieillards restent d'ailleurs dans les habitations; et ce n'est sûrement pas assez de donner un enfant à chaque époux : ils en ont ordinairement beaucoup plus. J'en ai vu six à huit dans plus d'une famille : Happaï, père d'O-Tou, roi actuel de T'Obréonou, en avait eu huit, dont sept vivaient quand nous relâchâmes à Taïti. Plusieurs autres familles avaient de trois à cinq enfants.

» On se demande d'abord comment une si prodigieuse quantité d'hommes, rassemblés sur un si petit espace, peut trouver assez de subsistance. Nous avons déjà dit combien ces terres sont fertiles : trois gros arbres à pain suffisent pour nourrir un homme pendant la saison du fruit à pain, c'est-à-dire pendant huit mois. Les plus gros de ces arbres occupent, avec leurs branches, un espace de quarante pieds de diamètre; par conséquent, chaque arbre occupe seize cents pieds carrés, ou, s'il est rond, douze cent quatre-vingt-six pieds deux tiers. Une acre d'Angleterre contient quarante-trois mille cinq cent soixante pieds carrés; il s'ensuit que plus de vingt-sept gros arbres à pain, et trente-cinq des moindres, trouveront place sur une acre : leurs fruits nourrissent dix personnes durant huit mois, dans le premier cas, et douze dans le second. Durant les quatre mois d'hiver, les naturels vivent de racines d'ignames, d'eddoës et de bananes, dont ils ont des plantations immenses dans les vallées des montagnes inhabitées; ils font aussi une espèce de pâte aigre de fruit à pain fermenté, qui se garde plusieurs mois, et qui est saine et agréable pour ceux qui se sont une fois accoutumés à son goût acide. Comparons cette fertilité à la plus grande qu'on connaisse : en France, une lieue carrée, qui contient environ quatre mille huit cent soixante-sept arpents, ne peut nourrir que treize cent quatre-vingt-dix personnes dans les pays de labourage, et deux mille six cent quatre dans les pays de vignoble. Dans les premiers, un homme a besoin pour vivre de trois arpents et demi; et dans les derniers, il faut près de deux arpents pour la subsistance d'un individu. A Taïti et aux îles de la Société, dix ou douze personnes vivent huit mois sur un espace de terre égal à une acre d'Angleterre, c'est-à-dire sur quarante-trois mille cinq cent soixante pieds carrés, au lieu que l'arpent, qui est de cinquante et un mille cinq cent cinquante pieds carrés (mesure d'Angleterre), ne nourrit qu'un homme pendant six mois en France. D'après ce calcul, en prenant de part et d'autre les terrains les mieux cultivés, la population de Taïti est à celle de

France à peu près comme dix-sept est à un. De plus, supposons que sur toute l'île de Taïti quarante milles carrés anglais seulement soient plantés d'arbres à pain (cette supposition n'est pas trop forte); chaque mille étant composé de six cent quarante acres, quarante milles font vingt-cinq mille six cents acres. Or, dix à douze hommes vivent huit mois sur une acre, par conséquent, trente ou trente-six hommes subsistent le même espace de temps sur trois acres, et vingt ou vingt-quatre trouveront leur subsistance pendant une année entière sur trois acres; et sur toute l'étendue de vingt-cinq mille six acres, cent soixante et dix mille six cent soixante personnes, suivant la première supposition, ou deux cent trente-quatre mille huit cents, suivant la seconde, peuvent y vivre annuellement : mais on a vu plus haut que le premier calcul ne suppose à Taïti que cent quarante-quatre mille cent vingt-cinq habitants; ce qui est près de vingt-six mille cinq cent trente-cinq de moins que la terre ne peut en nourrir dans le premier cas, ou soixante mille six cent soixante et quinze dans le second. »

Enfin, dit Forster en terminant ses belles et importantes observations, j'ajouterai deux remarques à cet état de la population des îles du grand Océan. 1° Je ne prétends pas que mes évaluations soient parfaitement exactes; ce ne sont que des conjectures qui approchent de la vérité, autant que l'ont permis les données que nous avons eu occasion de recueillir; elles sont plutôt fautives en moins qu'en plus. 2° La population des pays augmente à proportion de la civilisation et de la culture : ce n'est pas que la civilisation et la culture soient véritablement des causes d'une plus grande population; je crois plutôt qu'elles en sont les effets. Dès que le nombre d'hommes, dans un espace borné, augmente à un tel degré qu'ils sont obligés de cultiver des plantes pour leur nourriture, et que les productions spontanées ne suffisent plus, ils imaginent des moyens de faire ce travail d'une manière facile et commode; ils sont contraints d'acheter d'autrui des graines et des racines, et de stipuler entre eux de ne pas détruire leurs plantations, de se défendre mutuellement contre les invasions, et de s'aider les uns les autres. Tel est l'effet des sociétés civiles; elles produisent, plus tôt ou plus tard, les distinctions de rang et les différents degrés de puissance, de crédit, de richesse qui se remarquent parmi les hommes; elles produisent même souvent une différence essentielle dans la couleur, le tempérament et le caractère de l'espèce humaine.

## ARCHIPEL DES MARIANNES.

Cet archipel est situé entre 13° 10' et 20° 10' latitude nord, et n'occupe qu'un degré dix-sept minutes à l'est du méridien de Paris. Il comprend 17 îles, une superficie de 385 lieues carrées, et il est éloigné de 400 lieues des îles Philippines. Les quatre îles les plus méridionales et les plus importantes sont Gouaham (San Juan de), Rotta, Saypan et Tinian.

Les malheureux habitants de cet archipel ont été exterminés par les Espagnols des xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles, et c'est encore au fanatisme qu'il faut reprocher ces massacres. Ainsi, d'après les données les plus exactes, la population actuelle de Gouaham est de 4,500 habitants, parmi lesquels on compte 2,000 Espagnols et métis, tandis que le chiffre primitif était porté à 44,000 !

Après Gouaham, l'île la plus peuplée est Rotta qui a un volcan en ignition. D'après M. J. Arago, cette île, qui a une petite colonie de Carolins, est une des plus grandes et des mieux boisées. Tinian est remarquable par ses monuments en ruine. Il est important

d'observer que sous le nom générique d'îles Gani, on comprenait autrefois toutes les îles situées au nord de Tinian.

Outre ces quatre îles, l'archipel des Mariannes se compose d'Agouigan, où les Espagnols permirent à une petite colonie américaine de s'établir; l'Assomption et Pagon, qui se distinguent par leurs volcans; les deux îles Farallon de Medinilla et Farallon de Torrès, Anataxan, Sarigoan, Grigan, Gougouan, Mango, Goui, Ouracas, etc.; toutes ces îles n'ont rien qui mérite une description soit par leur étendue, soit par leur population, et nous nous bornerons à décrire les îles principales.

GOUAHAM renferme plusieurs montagnes dont la plus élevée, le mont Ilikio, a environ 4,500 pieds. Cette île possède des eaux ferrugineuses et quelques charmantes habitations; ses ports sont les plus sûrs de l'archipel <sup>1</sup>.

SAYPAN présente une rade foraine remplie de hauts-fonds; un pic de forme conique et un volcan presque continuellement en ignition font découvrir cette île de loin. Les Américains qui s'y étaient établis depuis 1810 en ont été chassés cinq ans après par les Espagnols.

ROTTA n'a qu'un mouillage peu sûr; le fond en est hérissé de coraux au point que les câbles de fer peuvent seuls y résister. L'eau douce y est assez rare. Le centre est occupé par une montagne qui s'élève en amphithéâtre au bord de la mer jusqu'à une hauteur de 600 pieds environ, et que l'on gravit par des sentiers que les naturels ont eu l'art d'y pratiquer.

TINIAN, fameuse par la relation d'Anson, est petite et désolée. Il y a un mouillage dans le nord-ouest de Sonharem.

Gouaham et principalement Saypan sont d'une rare fécondité. Toutefois on ne retrouve pas dans les forêts de Gouaham cette luxuriance qui caractérise la végétation équatoriale. Agouigan et Rotta offrent la végétation la plus puissante.

Autrefois ces îles n'avaient que les fruits du pays, mais les Européens y ont naturalisé bon nombre de plantes, et notamment des légumineuses fort utiles. La flore et la faune du pays réunissent la plupart des espèces caractéristiques de la zone équinoxiale.

Les maladies du pays sont la syphilis, l'érysypèle, la gale, l'éléphantiasis et la lèpre. Les malheureux infectés de ces deux dernières maladies ont un aspect repoussant et hideux.

L'histoire des Mariannais, avant la découverte, n'est qu'une série de fables plus ou moins absurdes. C'est à l'époque où Magalhaës parut au milieu de ces îles qu'elle commence à être exacte. Le découvreur les appela d'abord *Islas de las Vestas latinas* (îles des Voiles latines), puis *Islas de las Ladrones* (îles des Larrons), parce que les indigènes lui avaient dérobé un grand nombre d'articles, penchant qui, si on en excepte les habitants des Carolines, est commun à tous les Polynésiens. En 1668, 147 ans après la découverte, on colonisa ce groupe.

Un missionnaire, jésuite espagnol, le P. Sanvitores; ayant relâché sur ce point dans

<sup>1</sup> On raconte ainsi l'histoire du cap des Amants (*Cabo de los Amantes*): Depuis l'arrivée des Espagnols à Gouaham, un matou du village de Gnaton, étant devenu amoureux d'une jeune et jolie maugatchang, s'enfuit avec elle, mais ne put trouver asile dans aucune autre peuplade, parce qu'il refusait de se détacher de sa compagne. Poursuivis par les parents du jeune homme, les deux amants errèrent pendant quelque temps au milieu des bois et des rochers les plus inaccessibles. Une existence si précaire et si misérable les réduisit au désespoir. Résolus à y mettre fin, ils construisirent une enceinte en pierre, où ils déposent l'enfant, triste fruit de leurs amours; puis, égarés, éperdus, ils gravissent un roc élevé et taillé à pic du côté de la mer; là, s'étant enchaînés l'un à l'autre en nouant leurs cheveux, et se tenant embrassés, ils se précipitent dans les flots.

sa traversée d'Acapulca (port de la côte occidentale du Mexique) à Manila, et les indigènes lui ayant paru doux et paisibles, il prit intérêt à leur sort et résolut de les civiliser, de leur faire embrasser la foi catholique et d'établir parmi eux une colonie espagnole. Le gouverneur des Philippines n'accueillit pas ce projet, mais le missionnaire ne se rebuta point, et s'adressa directement au roi d'Espagne qui entra dans ses vues.

Dès la première année, la mission convertit 20,000 insulaires qui reçurent le baptême; mais un Chinois nommé Choco parvint, à force d'intrigues, à exciter une révolte dans Gouaham; les Espagnols furent assiégés dans Agagua; cependant, après treize jours et treize nuits d'assauts successifs, ils firent une sortie décisive qui mit l'ennemi en déroute complète.

En 1672, après plusieurs violations de la trêve conclue par suite de la victoire des Espagnols, le zélé Sanvitores mourut assassiné par un indigène nommé Matapang, dont il venait de baptiser la fille. Le meurtrier chargea dans une pirogue le corps de la victime qu'il alla submerger en pleine mer.

Désormais les Espagnols eurent plusieurs fois à combattre les indigènes. En 1680, le puissant seigneur de Galice, don José de Quiroga y Losada arriva à Gouaham avec l'intention de continuer l'œuvre de l'infortuné missionnaire. C'est à lui qu'on doit la possession tranquille et incontestée de ce petit archipel. Il divisa, pour atteindre son but, l'île de Gouaham en districts, et y établit des points de défense contre toute espèce de révolte partielle. Gouaham se soumit; Rotta devint alors le refuge des rebelles, ce qui obligea Quiroga de passer sur cette île, qui rentra dans l'ordre.

Dans ces entrefaites arriva le gouverneur Saravia, qui fut étonné des progrès des habitants, et de la sage organisation de don José. Il réunit les principaux chefs dans une assemblée générale, et leur fit prêter serment de fidélité au roi des Espagnes et des Indes. Les vaincus commencèrent alors à adopter les usages des vainqueurs.

Cependant Quiroga était parti pour la conquête des terres septentrionales; il soumit Saypan et la plupart des îles voisines. Damian de Esplana débarqua alors à Agagna, en remplacement de Saravia dans le gouvernement des Mariannes. Mais un chef nommé Djoda résolut de délivrer son pays du joug de l'étranger. Il arriva, un dimanche, à la tête de soixante naturels, tous hommes résolus, et qu'il avait choisis: ils entrèrent à Agagna bien armés, en ayant soin de bien cacher leurs armes, et sous prétexte d'assister à la messe. Après l'office, Djoda distribua ses conjurés sur plusieurs points convenus. Ils égorgèrent les sentinelles, le gouverneur qui se promenait sur la place, ainsi que plusieurs moines. Déjà ces forcenés, entrés dans les maisons, commençaient le sac de la ville, lorsque la mort de Djoda, tué par deux Espagnols, arrêta leur fureur. Revenus de leur surprise, les Espagnols disputèrent la position; le gouverneur survécut à ses blessures; et Quiroga, revenu triomphant des îles du nord, défit les insurgés à Agagna, et les poursuivit sans relâche jusque dans les bois et sur les montagnes. Des douaniers anglais, commandés par Cowley, survenus à cette occasion, achevèrent ceux qui avaient échappé à Quiroga, et traitèrent tous les indigènes, innocents ou coupables, avec un raffinement de cruauté assez ordinaire de la part des premiers navigateurs européens, à l'égard des sauvages, plus malheureux que criminels.

Guéri de ses blessures, don Damian eut à lutter plusieurs fois contre la garnison espagnole révoltée, et contre un complot tramé par des forçats de passage à Gouaham. Un affreux ouragan dévasta tout cet archipel, dont les habitants se sauvèrent sur les montagnes; à leur retour, Gouaham ne leur offrit plus que des ruines. Tout fut à recommencer; il fallut ensemençer pour la récolte prochaine, et édifier de nouveau pour pouvoir s'abriter. Ces événements s'accomplirent de 1689 à 1693. Pendant tout

ce temps, l'intrépide Quiroga fit triompher les armes espagnoles, et gagna enfin contre les naturels la bataille d'Agouigan, qui décida de la pacification entière de l'archipel. Les missionnaires, de leur côté, les avaient soumis à la foi; en 1699, on n'y comptait plus ni rebelles ni idolâtres.

Depuis lors, l'histoire des Mariannes n'est plus que l'histoire des gouverneurs, dont les fonctions durèrent cinq ans.

Jusqu'à l'arrivée des Espagnols, les insulaires des Mariannes ignoraient entièrement qu'il y eût d'autres terres, et se regardaient comme les seuls hommes qui fussent dans l'univers. Comme ils ne connaissaient point leur origine, ils s'en fabriquèrent une, en assurant que le premier homme avait été formé d'une pierre du rocher de *Fauna*, petite île sur la côte occidentale de Gouaham. Aussi regardaient-ils ce rocher comme une merveille, tant par sa structure singulière, qui ne le rend accessible que par un côté, que pour avoir été le berceau du genre humain.

Tout ignorants qu'ils sont, dit le P. le Gobien dans l'histoire qu'il a écrite sur ces îles peu de temps après leur soumission, ils ne croient pas que le monde soit de toute éternité, ils lui donnent un commencement, et racontent à ce sujet des fables exprimées en vers qu'ils chantent dans leurs assemblées. Ils ne reconnaissent aucune divinité, n'avaient ni temples, ni autels, ni sacrifices, ni culte; en un mot, ils n'avaient pas la moindre idée de ce que c'est que la religion, avant qu'on leur eût parlé du christianisme; seulement ils disaient que *Pountan*, homme extraordinaire qui vivait dans l'espace, chargea ses sœurs de faire avec ses épaules le ciel et la terre, de ses yeux le soleil et la lune, et de ses sourcils l'arc-en-ciel.

Parmi les anciens Mariannais, on rencontrait quelques charlatans qui se mêlaient de prophéties. Ces sorciers ou devins (*makahnas*) s'étaient mis en crédit chez eux, en faisant accroire que par l'invocation des morts dont ils gardaient les crânes dans leurs maisons ils avaient le pouvoir de commander aux éléments, de rendre la santé aux malades, de changer les saisons, de procurer une récolte abondante, et une pêche heureuse. On ne rendait cependant aucun honneur aux têtes de morts dont se servaient les *makahnas*. On les renfermait seulement dans de petites corbeilles qui traînaient par la maison, sans qu'on y fit la moindre attention, à moins que quelque dupe ne vint les consulter. Toutes les pratiques et cérémonies roulaient donc sur les morts, et non sur la divinité.

On doit aux Espagnols, et surtout aux Philippins, l'introduction des combats de coqs, de certains jeux de combinaison<sup>1</sup> et de hasard, et plus particulièrement celle des jeux de cartes, dans ce petit archipel. Il existe à Agagna une maison particulière consacrée aux personnes qui hasardent leur fortune aux cartes.

M. de Freycinet s'exprime ainsi au sujet des danses de ce peuple :

« Nous eûmes, dit-il, un spectacle très-agréable dans la représentation des danses qui étaient jadis en usage au Mexique, et dont toutes les figures font, dit-on, allusion à l'histoire de cette contrée. Les acteurs étaient des écoliers du collège d'Agagna; leurs costumes en soie, richement décorés, furent apportés de la Nouvelle-Espagne par les jésuites, et sont précieusement conservés : ces danses, qui offrent quelque analogie avec nos ballets-pantomimes, furent exécutées devant le palais du gouverneur, sur une place illuminée de flambeaux et de lampions remplis de résine. L'empereur Montézouma est représenté la couronne sur la tête, un éventail de plumes ou une palme à la main, et c'est le principal personnage du ballet. Il est suivi de deux pages richement vêtus. Viennent ensuite, le front ceint d'un diadème et couverts d'habits également

<sup>1</sup> Le *tchouka*, jeu chinois, est de ce nombre; mais on ignore quel nom ce jeu porte à Agagna.

riches, douze danseurs parmi lesquels l'empereur se mêle dans de certains moments; ils forment des marches, des évolutions et des groupes de dessins infiniment variés.

» Les danseurs ont à la main tantôt un éventail de plumes, tantôt une ou deux castagnettes.

» Au second acte, les douze acteurs, séparés deux par deux, tiennent chacun les extrémités d'un demi-cerceau fort grand, garni en soieries brillantes. Ils exécutent diverses figures gracieuses, seuls ou avec l'empereur et ses deux pages, qui se placent de manière à produire un effet pittoresque; les cerceaux dessinent successivement des guirlandes, des berceaux, etc. Les deux derniers actes de cette pièce, qui en a cinq, sont remplis de danses guerrières. Des bouffons se chargent d'égayer la scène pendant les entr'actes, et même durant le spectacle, par des gambades et mille folies grotesques qui excitent le rire des enfants et de la populace. Ces bouffons, masqués et costumés ridiculement, portent à la main un sabre en bois, dont ils s'escriment à droite et à gauche; leur masque, qui est blanc, a des dimensions si élevées que le nez descend jusqu'au menton de celui qui le porte; les yeux sont difformes, inégaux et d'une grandeur démesurée. Il aurait fallu avoir présente à la mémoire toute l'histoire de l'infortuné Montézouma, pour saisir les allusions qu'on prétend rencontrer dans ces diverses scènes, ou bien qu'on nous en eût fourni le programme. Sans chercher à contester l'origine qu'on donne à ces danses, je leur trouve une ressemblance fort prononcée avec ce qu'on nomme en Provence *les olivettes* (les olivettes), qui étaient usitées bien avant la conquête du Mexique.

» Une des danses les plus remarquables des Mariannais est celle qu'on nomme en Espagne *el palo vestido y desnudo* (le mât vêtu et dépouillé), et que les Provençaux connaissent sous le nom *déi cordélos* (des cordons). Un mât est planté, au sommet duquel sont fixés, par un bout, huit ou douze rubans longs et larges, les uns rouges, les autres jaunes ou bleus : suivant le nombre des danseurs, les couleurs sont plus ou moins variées. Chacun de ceux-ci tient le bout d'un de ces rubans, et doit tourner en rond, en passant alternativement derrière celui qui est à sa droite, puis devant celui qui vient après; les danseurs de rang pair tournent dans un sens, et ceux de rang impair dans l'autre. Il résulte de ces passes et contre-passes que l'on fait autour du mât, un réseau ou entrelacs dont l'agrément naît de la diversité des couleurs et de la régularité du dessin. Pour dépouiller le mât, les danseurs doivent s'entremêler une seconde fois, mais en sens contraire, et avec assez d'habileté pour ne pas embrouiller les rubans. Ordinairement deux chefs conduisent tous les personnages; un les pairs, et l'autre les impairs. Cette danse, quoique très-simple, paraît de prime abord très-compiquée; car cette multitude de cordons qui se croisent à droite et à gauche avec rapidité laisse difficilement la liberté d'en saisir les combinaisons et la marche.

» Ce jeu fini, les mêmes écoliers qui avaient été acteurs dans les scènes précédentes revinrent encore; quelques-uns étaient habillés en femme : tous ensemble se mirent à exécuter des danses européennes, et s'en acquittèrent pareillement fort bien. »

Cependant la danse n'est pas le goût dominant des Mariannais. Comme les créoles espagnols, ils n'ont qu'une passion réelle, celle du *far niente*. L'état le plus désirable pour eux, c'est l'immobilité. Ils ne bougent de place que lorsqu'ils y sont contraints. Cette indolence est poussée à un point incroyable. Un voyageur nous racontait, entre autres preuves à l'appui, qu'il venait d'acheter d'un Mariannais, un petit cochon, un *porquito*, au prix assez modique d'une piastre. Le prix une fois payé, le voyageur voulut faire porter sa marchandise jusqu'au canot, qui n'était guère à plus de deux cents pas de l'endroit où le marché avait été conclu. Quand il eut exprimé ce désir, le Mariannais se rétracta sur-le-champ. « Oh! dit-il, pour le transporter jusque-là, c'est une





FEMME DE L'ILE GUHAM.  
(Océanie.)



piastre de plus; » et il se recoucha tranquillement à l'ombre pour fumer son cigare.

Ainsi la danse est pour ainsi dire antipathique à ce peuple paresseux. Il ne s'y livre que dans les occasions d'apparat. Mais en revanche, la musique est son plus doux passe-temps. Le Mariannais se réveille, se repose et s'endort en chantant. Ces chants sont, en général, doux, langoureux et harmonieux. Ce sont des *trios* ou des *boleros*, ou quelques *seguedillas*, quoiqu'en général le naturel préfère ce qui assouplit à ce qui anime. Tout le monde aux Mariannes fredonne passablement. Les couplets nationaux sont presque toujours composés en l'honneur de quelque saint du paradis, ou en mémoire de quelque événement important, comme l'arrivée d'un navire.

D'une apathie incroyable, les Mariannais négligent toute espèce d'exploitation; ils sont moins amis des richesses, qu'ils ne sont ennemis d'un travail manuel. Pour preuve de cette excessive paresse, il suffit de dire que, sur toute l'île, la terre n'a de valeur positive qu'autant qu'il s'y trouve des cocotiers estimés à une piastre le pied. Tous les autres terrains sont à qui veut les cultiver; il suffit d'en faire la demande au gouvernement, qui les cède sans prix de vente, et sans redevance annuelle.

Les habitants d'Umata, quoique peu riches, semblent joyeux, paisibles et contents de leur sort. On compte dans le village 500 âmes environ. La dévotion et la galanterie, tels semblent être les deux grands mobiles des femmes, qui trouvent de singuliers accommodements entre l'une et l'autre de ces passions. Tout, parmi ce peuple, révèle quelles traces profondes laissèrent chez lui les mœurs et les habitudes espagnoles. Rien n'existe plus des anciennes coutumes locales; la vie primitive s'est fondue et absorbée dans la vie des conquérants. Il est impossible d'en discerner la moindre trace. La fortune de ces pauvres gens consiste presque toute en quelques porcs et volailles, qui vaguent hors des habitations. Ils sont, en grande partie, couverts de lèpre, maladie très-commune dans toute l'île, ainsi que les ulcères et les goîtres.

A Umata, comme à Agagna, comme dans toute l'île, les affaires religieuses effacent et annulent toutes les autres. Ce ne sont point des mœurs que l'on demande aux hommes et aux femmes, mais des pratiques pieuses. Pourvu qu'elles suivent les offices avec exactitude, leurs faiblesses leur sont facilement pardonnées. Aux Mariannes, comme dans tous les pays espagnols, les maris sont jaloux de leurs femmes; mais les demoiselles jouissent en revanche d'une liberté assez grande. Dans les villages, les peines sont prononcées par les alcades, et exécutées par les *gobnadorcillos* (les petits gouverneurs). Ces jugements sont sans appel pour les choses de peu d'importance; quant aux grands criminels, on les transporte à Manille, où ils sont jugés. Les taxes perçues dans les villes sont subordonnées à certains règlements; mais dans les campagnes, elles sont remises au pouvoir discrétionnaire des alcades.

Parmi les qualités des naturels, il faut placer au premier rang le respect qu'ils ont pour leurs parents. L'âge même n'est pas une excuse pour la désobéissance. Des enfants de quarante ans tremblent devant un reproche de leur vieux père. Jamais ils ne prononcent leur nom sans le faire précéder du mot *señor* et en l'accompagnant d'une inclination de tête. La plupart des mères allaitent et prennent soin de leurs enfants. Les hommes peuvent se marier dès l'âge de quatorze ans, et les femmes dès qu'elles ont atteint leur douzième année; mais ces mariages précoces sont assez rares. La moyenne des enfants dans une famille est ordinairement de trois à cinq; cependant quelques vieillards ont souvent de vingt à trente enfants; et M. Arago, dessinateur de *l'Uranie*, cite une femme qui avait jusqu'à cent trente-sept rejetons de tous degrés. Malheureusement tout ce sang des habitants d'Umata est infecté de lèpre, mal héréditaire que les hidalgos mariannais y ont apporté et qui s'y transmet de génération en génération.

Le costume des hommes et des femmes ressemble beaucoup à celui des provinces espagnoles; seulement les femmes remplacent la mantille par un mouchoir qu'elles portent sur le front et dont les plis retombent avec grâce sur leurs épaules. Leurs cheveux noués très-bas et ramenés en boucles sur le derrière de la tête, leurs corsets qui laissent souvent à nu une partie de leur sein, parfois même le petit chapeau d'homme rabattu cavalièrement sur l'oreille, et une mine toujours agaçante, donnent aux Mariannaises des allures vives et gracieuses, un air coquet et sémillant. Leur teint, quoique jaune, n'est pas dépourvu de fraîcheur; mais leurs dents sont généralement gâtées par l'usage immodéré du bétel, et peut-être aussi par l'abus de ces énormes cigares qui ont quelquefois six pouces de long sur sept à huit lignes de diamètre. — Une remarque qui n'est pas non plus à l'avantage des Mariannaises, c'est que la réserve n'est pas leur vertu la plus commune; aussi les Français de l'*Uranie*, comme tous les voyageurs qui ont visité ces parages, en ont-ils eu des preuves dont les principales ne peuvent être rapportées ici.... Nous en donnerons seulement une qui pourra faire juger des autres. Au nord de la ville, entouré de hauts cocotiers qui le couvrent d'un charmant ombrage, serpente un petit cours d'eau, dans lequel tout le beau sexe d'Agagna a l'habitude de venir se baigner tous les jours. Comme le bain, sous un ciel si brûlant, est un bienfait inappréciable, les officiers de l'*Uranie*, après quelques recherches, connurent bientôt le bain commun, et y vinrent avec empressement. D'abord les dames s'effarouchèrent; l'heure de l'arrivée des Français était le signal de leur départ; mais peu à peu elles se familiarisèrent avec les nouveaux venus, et un aimable laisser aller succéda bientôt aux brusques séparations des premières rencontres. Femmes et filles se baignaient et clapotaient, toutes nues, avec les officiers; ce qui pouvait, sinon contrarier, au moins paraître étrange à des hommes habitués à la pudeur et à la retenue européennes.

L'épisode suivant que nous empruntons à M. J. Arago terminera notre récit sur les mœurs des Mariannais.

« Deux jours après, nous arrivâmes à Tinian... Où est cette végétation puissante? où sont ces vigoureux palmistes, ces bosquets touffus, ces belles lianes? Je trouve toujours un ciel pur, mais le rivage est presque nu. Quelques grêles cocotiers promènent encore dans les airs leur chevelure flétrie, et, seuls, ils lèvent leur tête au-dessus des pilastres antiques bâtis sur le sol par des peuples dont aucune tradition ne nous a conservé le souvenir.

» Voici, sur la plage, des pierres oblongues, polies, colorées. — Alcade, que sont ces pierres? — Les pierres des antiques. — Et ce puits si bien cimenté? — Le puits des antiques. — Et ces pilastres surmontés d'une demi-sphère en stuc? — Les pilastres des antiques. — Et cette longue file de colonnes sur deux lignes parallèles? — Tout cela a été bâti par les antiques. — Quel était ce peuple? qu'est-il devenu? a-t-il émigré? s'est-il éteint? — Je l'ignore.

» Cet alcade règne sur trois filles, quatre domestiques et un déporté d'Agagna. C'est là toute la population de l'île.

» Mais Anson a donc menti à l'univers, en publiant d'aussi magiques tableaux de cette île?... Non; l'amiral Anson a dit vrai sans doute, car la terre est jonchée de troncs pourris, d'arbres gigantesques déracinés. Un souffle brûlant a dévoré les forêts séculaires de cette terre appauvrie; une commotion semblable à celles qui ébranlent la Sicile aura renversé ces colonnades si extraordinaires, dont vous voyez les fragments fracassés sur l'arène, et peut-être aussi dévoré toute la population de l'île.

» Tinian est aujourd'hui un sol maudit, sans culture et sans population. Tous les habitants de l'île tenaient dans le salon de l'alcade. Ils étaient quinze, logés dans

quatre pauvres chaumières. Dans la campagne, les arbres sont rabougris et rares. Ça et là, quelques vieux rimas pelés, quelques pieds de cocotiers, un petit nombre de plantations mesquines; telle est cette contrée qui semble avoir été surprise un jour par une grande catastrophe. »

Quoique l'idiome mariannais ait beaucoup de ressemblance avec le malai, et le tagal des îles Philippines, il a cependant un caractère qui lui est propre. Toutefois, il existait jadis des différences sensibles entre le langage du nord et celui des îles qui entourent Gouaham; et ces différences, qui se manifestaient même d'une localité à l'autre, n'ont disparu que depuis quelques années. Cependant la prononciation du mariannais n'est pas la même partout, et quoiqu'à la réunion générale des diverses peuplades à Gouaham, en 1669, tout ait été mêlé, hommes et langages, on peut encore trouver des dissemblances très-marquées.

Le père Murillo Velarde nous apprend que, portés à la poésie, les habitants ont conservé dans leurs chants nationaux des traditions historiques, mais obscurcies par un voile fabuleux qui les enveloppe.

## ARCHIPEL DE GASPAR-RICO.

Toutes les petites îles situées, d'une part, au sud de la Micronésie et au nord du grand archipel des Carolines; d'autre part, à l'est de l'archipel des Mariannes, et à l'ouest des îles Haouaï, ont été comprises, par M. de Rienzi, sous la dénomination d'archipel Gaspar-Rico. L'existence de plusieurs de ces îles est fort douteuse et aucune d'elles ne mérite une description.

## ARCHIPEL DES ÎLES HAOUAÏ OU SANDWICH.

Ce groupe, un des plus considérables de la Polynésie, se compose de onze îles : cinq grandes, trois petites, et trois autres qui ne sont que des écueils. Il représente une ligne courbe interrompue en plusieurs points, et dirigée de telle sorte que la convexité regarde le nord-nord-est et s'étend du 19° au 23° degré de latitude nord et du 157° au 159° de longitude occidentale. L'on peut y joindre l'attolle des îles Copper et Henderson.

Haouaï, la plus méridionale de ces îles, en est en même temps la plus importante, et elle donne son nom à l'archipel. Dans sa plus grande longueur du nord au sud, elle a environ 85 milles, sur 66 milles de largeur de l'est à l'ouest. Sa circonférence est de 240 milles à peu près. Une bande de terre formant à l'île une lisière cultivée, plus large à l'est que dans les autres parties, des chaînes de montagnes dirigées dans le même sens que les côtes, étendant leurs ramifications dans tout l'intérieur et couronnées la plupart par des volcans; tel est l'aspect général de l'île. Les trois montagnes les plus élevées, le Mouna-Kea, haut d'environ 15,000 pieds, le Mouna-Roa, d'une élévation presque égale, et le Mouna-Houa-Razaï, disposés en triangle, circonscrivent un plateau presque inculte et désert.

La population de l'île s'élève, d'après les missionnaires anglais, américains et français, à 85,000 habitants, répartis dans les six districts de Kohala, Hama-Koua, Hiro, Pouna, Kaou, Kona et Waï-Mea.

Les autres îles sont : HAWI, divisée en deux parties par un isthme très-bas; elle a une longueur de 38 milles et une largeur qui varie dans ses différentes parties;

TAHOU-RAWÉ, qui a 10 milles de long sur 8 de large, aride et couverte de broussailles, et qui sert d'asile à quelques pêcheurs;

RANAÏ, autre petite île de 15 milles de long sur 10 de large;

MORO-KAÏ, longue de près de 40 milles, et large de 6 au plus;

OAHOU, d'une longueur de 98 milles sur 16 à 17 de largeur, et qui est la plus riche et la plus fertile du groupe.

La contrée intérieure est restée déserte et inculte. La ville d'Hono-Rourou, bâtie dans la plaine d'Éva, qui, sur une longueur de 30 milles, offre souvent une largeur de 9 à 10 milles, a concentré toute la population dans ses environs.

Le port d'Hono-Rourou offre le meilleur mouillage de l'archipel; il est sûr dans toutes les saisons et sert de relâche habituelle aux navires baleiniers qui fréquentent ces parages. Le transport de la résidence royale dans cette ville est aussi une des causes qui attirent la population, estimée à 20,000 âmes pour l'île, dont 12,000 pour Hono-Rourou.

A 65 milles d'Oahou, à l'ouest-nord-ouest, s'élève TAOUAÏ, île montagneuse, mais d'un aspect charmant quoique moins fertile qu'Oahou. Les habitants, d'un naturel doux et paisible, sont groupés la plupart aux environs de la rivière Wai-Mea et protégés par un fort armé de vingt-deux pièces de canon. Taouaï, qui a de 80 à 90 milles de circonférence, compte 10,000 habitants.

La dernière île du groupe est Niihaou, séparée de Taouaï par un canal de 15 à 20 milles d'étendue. Au nord un îlot en est séparé par des récifs et lui sert comme d'appendice.

Laissant de côté l'histoire purement traditionnelle des îles Haouaï, perpétuée par quelques chants nationaux, nous ne l'entamerons qu'à partir de l'arrivée de Cook dans ces parages.

Chaque île à cette époque avait son *arii-rahi*, chef suprême, et plusieurs chefs subalternes appelés *arii* ou princes de districts; mais tous paraissaient être sous la juridiction de la race royale qui règne à Haouaï, et dont King, l'un des compagnons de Cook, recueillit, sur les indications orales des prêtres, le tableau généalogique dont nous donnons un extrait :

Le roi de Haouaï, Pourahou-Aou-Kaï-Kaïa, eut un fils nommé Nirou-Akoua, lequel eut trois fils dont l'aîné lui succéda. Celui-ci n'eut qu'un descendant nommé comme lui Kahavi, lequel laissa deux enfants qui, plus tard, se disputèrent le trône. Parmi ces prétendants, le principal fut Taraï-Opou, qui avait épousé la veuve de Tamea-Mea, roi de Hawi. Les prétentions ambitieuses qu'il sentit naître en lui après cette union le portèrent à revendiquer en faveur de son fils la possession de Hawi et des îles adjacentes. Mais Tahī-Terī, frère du défunt roi de Hawi, soutint ses droits contre Taraï-Opou et lui résista ouvertement.

Les choses en étaient à ce point quand Cook descendit dans la baie de Wai-Mea, dont les habitants, Haouaïens, après l'avoir accueilli et honoré comme un dieu, finirent par le massacrer et le mutiler cruellement.

L'arii-rahi ou souverain de l'île, qu'une expédition militaire avait obligé de s'éloigner au moment de l'arrivée de Cook, en fut à peine informé qu'il s'empressa de venir lui rendre hommage, et de lui offrir les présents que l'on offre aux dieux<sup>1</sup>. A cet effet,

<sup>1</sup> Pour expliquer cette démarche de la part du souverain, il est nécessaire de remonter à une légende conservée précieusement par les habitants. Un ancien chef, nommé Rono-Akoua, devenu fou après avoir tué sa femme, et déifié par la superstition de ses compatriotes, avait, en s'exilant volontairement,

le jour fixé pour la cérémonie, l'arii-rahi (Tarii-Opou) s'embarqua dans une grande pirogue, suivie de deux autres chargées de provisions, et se dirigea vers le vaisseau anglais. Le roi était entouré de ses fils et de ses principaux officiers, habillés de leurs plus riches costumes et armés de piques et de poignards. Dans la dernière pirogue étaient les prêtres, portant leurs idoles parées d'étoffes rouges. Ces idoles étaient des espèces de mannequins d'osier, d'une taille colossale, dont les yeux étaient une noix foncée, entourée de nacre de perle, et dont les mâchoires avaient pour garnitures deux rangs de dents de chien, ce qui donnait aux traits de ces idoles un aspect grotesque et sauvage à la fois.

Des chants nationaux et religieux accompagnèrent la marche, du rivage au bord des vaisseaux, et l'air retentit de l'hymne qui consacrait la vie et les malheurs de Rono. Nous offrons ici la traduction de ce chant curieux :

#### O RONO-AKOVA.

1. Rono-Akoua de Haouaï, dans les temps anciens, habitait avec sa femme à Ke-Ara-Kekoua.

2. Kaïki-Rani-Ari-Opouna était le nom de la déesse, son amour. Un rocher escarpé était leur demeure.

3. Un homme monta au sommet du rocher, et de là parla ainsi à l'épouse de Rono :

4. « O Kaïki-Rani-Ari-Opouna ! ton amour te salue ; daigne le garder : éloigne l'époux, celui-ci te restera toujours. »

5. Rono, entendant ce discours artificieux, tua sa femme dans un mouvement de fureur.

6. Désespéré de cet acte cruel, il porta dans un morai son corps inanimé, et pleura longtemps sur elle.

7. Ensuite, atteint d'une folie frénétique, il parcourut Haouaï, se battant avec tous les hommes qu'il rencontrait ;

8. Et le peuple étonné disait : « Rono est-il devenu fou ? » Et Rono répondait : « Oui, je suis fou à cause d'elle, à cause de mon grand amour. »

9. Ayant institué des jeux pour célébrer la mort de sa bien-aimée, Rono s'embarqua sur une pirogue triangulaire, et vogua vers les terres lointaines.

10. Mais, avant de partir, Rono prophétisa ainsi : « Je reviendrai dans les temps futurs sur une île flottante, qui portera des cocotiers, des cochons et des chiens. »

Lorsque les indigènes arrivèrent près des vaisseaux, ils en firent le tour dans les pirogues ; mais au lieu de monter sur le pont, le roi, par un signe facile à comprendre, engagea le capitaine anglais à venir conférer avec lui sur le rivage. L'on y dressa à la hâte une vaste tente où tout le monde se rendit. Là, au milieu d'un silence presque religieux, le roi se leva et s'avança vers Cook, à qui il rendit hommage dans les formes

annoncé d'un ton prophétique qu'il reviendrait un jour sur une île flottante portant des cocotiers, des cochons et des chiens. Ces paroles étaient tellement gravées dans la mémoire de tous les Haouaïens et ils y avaient tant de foi, que tous les ans ils fêtaient l'anniversaire du départ de Rono et qu'ils lui offraient des sacrifices dans les temples, le priant de hâter son retour. Aussi, lorsque Cook arriva dans ces parages, fut-il reçu comme le dieu Rono qu'ils attendaient depuis longtemps, et qui enfin exauçait leurs prières. A l'arrivée à terre du navigateur tous les insulaires tombèrent à genoux et renouvelèrent ensuite pendant longtemps des marques d'adoration qui certainement n'étaient pas toujours du goût de Cook ; car un jour les prêtres, entourés de la multitude, allèrent jusqu'à lui faire manger du cochon pourri, malgré ses refus obstinés. Ce léger aperçu peut faire juger du saint empressement dont Cook et son équipage étaient l'objet au commencement de leur séjour aux îles Sandwich.

suivantes : il étendit son propre manteau sur les épaules de l'Anglais, lui fit présent d'un casque en plumes, d'un éventail, et déposa à ses pieds plusieurs objets de grand prix. Après ces offrandes du roi, les officiers de sa suite présentèrent au capitaine de petits cochons, des noix de coco, des fruits à pain, etc. Les prêtres, à leur tour, forcèrent le prétendu Rono, et lui firent accepter une grande quantité de cochons et des corbeilles pleines de bananes, de fruits et de légumes. Cook les remercia par des présents à peu près équivalents à ceux qu'il recevait. Cette bonne harmonie ne fut pas un instant troublée pendant la première station des Européens dans l'île, et les prêtres voulaient même les retenir à leur premier départ, mais un coup de vent fut cause d'une catastrophe que l'Europe entière a déplorée. Sur la fin de l'exploration du groupe une rafale imprévue vint endommager un des vaisseaux de l'expédition. Pour remédier aux avaries les Anglais revinrent dans la rade de Ke-Ara-Kekoua, le 11 février 1779. Pleins de confiance dans la franche et généreuse réception que les naturels leur avaient faite et qu'ils espéraient encore, ils établirent des ateliers, des forges autour du Horaï, lieu d'adoration et de sépulture. Mais à peine deux jours s'étaient-ils écoulés après leur arrivée, que les dispositions de leurs amis changèrent totalement à leur égard; la défiance et la froideur succédèrent au respect et à l'empressement qu'on leur témoignait naguère. Le penchant au vol s'était réveillé chez ces sauvages; tous les objets de la moindre valeur tentaient leur cupidité; aussi, dès le 13, un vol audacieux amena-t-il unerixe entre eux et les Européens. La présence de Cook mit fin à cette collision; mais malheureusement une imprudence des marins de la *Découverte* eut des conséquences fatales; quelques maraudeurs, ne s'étant pas retirés à temps, essuyèrent le feu des matelots. Cette sortie faillit leur coûter cher, car si un chef des indigènes, nommé Paria, ne fût intervenu, tous les Anglais eussent été massacrés.

Cette affaire fut assoupie, mais elle devait être suivie d'une autre plus malheureuse. Le soir du même jour, quelques naturels s'étant introduits auprès des tentes, on tira sur eux; ils se retirèrent, mais le 14 au matin l'on s'aperçut que la chaloupe de la *Découverte* avait été enlevée.

Informé du fait, Cook, naturellement impérieux et colère, commit l'injustice de faire tirer à boulets sur deux pirogues qui voguaient dans la rade; et, non content de cette vengeance, il résolut d'aller enlever les principaux ariis pour les garder en otage jusqu'à ce que la chaloupe eût été restituée. Cette résolution, que Cook exécuta, ne témoigne pas en faveur de son expérience; car il n'aurait pas dû ignorer que violer le droit de propriété n'est aux yeux de ce peuple qu'une faute vénielle. Mais Rono-Cook était d'une extrême opiniâtreté, et il avait sans doute décidé qu'il obtiendrait, à tout prix, sa pirogue. Le 14, à huit heures du matin, le capitaine s'embarqua dans un canot avec neuf soldats et marins, officier en tête, et alla prendre terre à Kaava-Roa. Il se dirigea vers la résidence du vieux roi qui dormait encore, et, après l'avoir fait venir devant lui, il lui signifia l'ordre de le suivre. Le faible monarque, loin de faire résistance, fit venir ses deux fils cadets, et se remit avec eux entre les mains de Cook. Déjà les fils de Taraï-Opou étaient embarqués, lorsque la favorite du roi s'élança sur le rivage et le supplia de ne pas suivre les étrangers. La foule grossissait et regardait cette scène sans la comprendre. Abattu et consterné, le vieux monarque n'osait prendre une décision. Tout à coup un naturel accourt, et s'écrie : « La guerre! la guerre! les étrangers ont commencé le combat; ils ont tué hier un des chefs de nos pirogues. » A ces mots, une partie du peuple brandit le pahoä et le reste s'arma de pierres.

Rangé en bataille, le peloton anglais se disposait à faire feu; mais jusque-là rien ne faisait craindre un engagement, lorsqu'un Haouaïen menaçait Cook de sa lance; le capitaine, armé d'un fusil à deux coups, le prévint et l'étendit mort à ses pieds, ce qui fut

un signal pour les deux partis. Les Anglais firent leur décharge pendant que les naturels s'avançaient pour y répondre avec leurs armes. Alors Cook voulut faire cesser le feu, mais son commandement ne fut point entendu, et à peine s'était-il retourné vers les siens, qu'un coup de pahoā lui entra dans le dos pendant qu'une lance lui traversait le ventre, et il tomba roide mort dans l'eau qui fut bientôt ensanglantée. Ainsi périt malheureusement le célèbre navigateur à qui la science devait d'éminentes découvertes et qui pouvait faire plus encore!

Ce triste événement rendit la mêlée générale, car les insulaires se précipitèrent avec un tel acharnement sur les mousquets, que quatre soldats furent tués, et les trois autres ainsi que l'officier furent grièvement blessés; néanmoins ils purent regagner le vaisseau; mais les corps de Cook et des quatre soldats tués restèrent au pouvoir des ennemis. Les Anglais furent encore obligés de combattre au morai, car les sauvages, plus exaspérés qu'effrayés de leurs pertes, semblaient vouloir leur entière extermination, et ce ne fut qu'après avoir perdu leurs chefs et leurs combattants les plus valeureux qu'ils cessèrent leurs agressions. Les Anglais prirent alors le parti de se retirer à bord, et réclamèrent ensuite le corps de leur commandant. A cette demande, deux prêtres apportèrent, enveloppé de quelques étoffes, un morceau de chair humaine du poids d'environ huit livres; c'étaient, disaient-ils, les restes du divin Rono que l'on avait brûlé selon la coutume, et dont les os avaient été distribués aux différents chefs.

Nonobstant ce bon procédé des prêtres, les Anglais ne pouvaient plus descendre au rivage sans que des combats partiels eussent lieu entre eux et les insulaires, et ces combats étaient toujours dangereux, car si la mousqueterie dispersait un instant les ennemis, ils revenaient bientôt à la charge.

Enfin, poussés à bout par un tel état de choses, l'officier anglais qui avait succédé à Cook partit avec son équipage, avec l'intention de brûler le village des prêtres, ce qu'il exécuta après avoir massacré tous les sauvages qui avaient voulu s'y opposer. Cet acte de vengeance amena la paix le 19 février. Le jour suivant, le chef Yaopo, suivi de presque tous les insulaires, apporta sur le rivage, avec de profondes démonstrations de vénération, les débris du corps du fameux capitaine. Le lendemain l'on recueillit encore divers objets précieux, tels que le canon de son fusil, ses souliers, etc. Ensuite les échanges de bons procédés, et les visites se rétablirent.

Cependant, malgré toute la bonne volonté des chefs, la chaloupe volée, cause principale de la guerre, ne put être restituée, car aussitôt en leur pouvoir, elle avait été mise en pièces par les naturels pour en retirer les clous dont ils faisaient des hameçons.

Pour finir cet épisode de la mort de Cook, nous dirons que l'on rendit les honneurs divins à ses dépouilles. La fable de Rono prit même plus de crédit parmi eux après cette fatale catastrophe, car avant l'introduction du christianisme dans l'île, ces insulaires croyaient encore que le divin Rono, ressuscité, reparaitrait pour tirer vengeance de ses meurtriers.

Le 22 février, *la Découverte* et *la Résolution* mirent à la voile, et, le 1<sup>er</sup> mars, elles mouillèrent à l'île Niihaou, dont les habitants parurent aux navigateurs insolents et voleurs. La guerre civile entre deux chefs désolait cette contrée, pour quatre misérables chèvres laissées l'année précédente par les Anglais et dont la possession était un sujet de dispute entre le chef de Niihaou et celui de Taouai.

Quant aux îles méridionales du groupe, les hostilités avaient cessé et les chefs s'étaient arrangés entre eux après le départ des Anglais, et l'illustre et infortuné La Peyrouse ayant mouillé aux îles Haouai en 1786, fut très-bien accueilli par les habitants. Comme il ne fit qu'y jeter l'ancre pendant vingt-quatre heures, il ne put ajouter

aucune notion nouvelle sur l'archipel haouaïen; mais Porslok et Dixon, ayant visité ces îles en 1787, constatèrent, indépendamment des bons procédés des naturels, l'arrivée au trône d'Ohaou du chef Tahī-Terī. Peu après cette époque le capitaine anglais Meares, ayant visité les îles Haouaï, emmena avec lui à Macao (Chine) Taï-Ana, le plus célèbre des généraux de Tamea-Mea. C'était un fort bel homme, bien fait, d'un caractère doux et juste, doué de beaucoup d'intelligence et sachant toujours conserver les convenances et la modération. Voici un petit épisode de sa vie qui pourra donner une idée de la différence morale qui existe entre ces sauvages et les hommes policés de la savante Europe : Arrivé à Macao le capitaine Meares donna, à bord, un grand festin à plusieurs capitaines et officiers. Quelques malheureux Chinois vinrent mendier autour du navire les miettes du festin; mais les matelots les repoussèrent sans pitié et ajoutèrent même à cette dureté quelques plaisanteries qui firent applaudir les officiers. Alors Taï-Ana se tourne avec une émotion visible vers le capitaine et ses convives : « Vous avez plus qu'il ne vous faut, dit-il; donnez à ces malheureux qui meurent de faim; il est cruel de laisser souffrir ainsi des hommes. A Haouaï personne n'a faim, personne ne mendie : Haouaï nourrit les naturels et les étrangers. » Ces admirables paroles sont dans la bouche de tous les habitants de l'Océanie; la tyrannie et le fanatisme n'ont pas encore dénaturé le cœur des hommes que les Européens nomment sauvages, et pour lesquels ils n'ont que du mépris.

Haouaï fut pendant quelque temps le point de relâche de tous les bâtiments qui naviguaient dans ces parages, car ils y trouvaient d'excellentes provisions, fraîches et à bon compte, en échange de clous, de couteaux, de cercles de fer; mais l'introduction des armes à feu parmi les insulaires et le désir insatiable qu'elles firent naître en eux, causèrent plusieurs vols qui furent suivis de déplorables collisions entre les Haouaïens et les chrétiens, collisions qui ont toujours fini par le massacre des habitants de l'archipel et souvent par la destruction de leurs habitations. Nous rapporterons brièvement quelques-uns de ces faits qui sont loin d'être à l'avantage des navigateurs.

En février 1790, un capitaine américain, nommé Metcalf, vint mouiller devant Mawi avec deux bâtiments armés pour le commerce. L'équipage entier était composé de quarante Chinois, de dix Américains, dirigés par le maître John Young, qui était déjà connu dans l'archipel, et de plusieurs autres matelots. Quelques jours après l'arrivée de cet équipage à Mawi, le vol d'une chaloupe fut encore la cause d'une rixe qui fit naître dans l'esprit du capitaine un projet de vengeance qu'il ne mit que trop à exécution. La première fois que les habitants vinrent, comme de coutume, apporter leurs provisions sur leurs pirogues, Metcalf feignit d'ignorer le vol de sa chaloupe; mais aussitôt qu'il les vit à portée, il les fit charger à mitraille, et peu de ces innocentes victimes échappèrent à cette attaque. Cette conduite lâche et atroce de la part du capitaine envers de pauvres sauvages qui ignoraient le vol de sa pirogue, causa d'abord la mort de son fils qui, le lendemain, fut frappé d'un coup de poignard à la gorge, et la perte de deux Américains, parmi lesquels était Young, qui furent faits prisonniers.

Après quelques autres rencontres dans lesquelles les insulaires furent aussi traitreusement attaqués, le commandant américain remit à la voile pour d'autres contrées, sans même faire aucun effort pour délivrer les deux personnes qu'il avait perdues. Ces deux prisonniers, qui s'attendaient sans doute à être dévorés par leurs ennemis, furent recueillis par Tamea-Mea qui les protégea contre toute insulte. Ils furent d'abord obligés d'enseigner aux habitants la construction des navires, puis quelques procédés de fabrication que l'on ne connaissait pas encore; et, loin qu'ils fussent traités en esclaves, on les comblait au contraire de bienfaits.

En 1792, Vancouver, qui joua un si grand rôle aux îles Haouaï, visita Oahou. Son

passage de cette île à Waï-Mea fut marqué d'un sanglant épisode : un malentendu, dont on ne connaît pas exactement le motif, ayant amené une rixe entre les matelots anglais et quelques insulaires, des coups furent échangés de part et d'autre, et le lieutenant Hergest fut égorgé ainsi que l'astronome Gooch. Leurs os furent partagés entre les chefs, circonstance qui rappelle la mort de Cook.

Un an plus tard, Vancouver visita encore ces parages. Il eut lieu d'y faire une observation pénible. Ce fut la stérilité et la désolation qui s'étaient répandues sur ce pays, qu'il avait trouvé naguère si florissant. Dans ce second voyage Vancouver reçut la visite du roi Tamea-Mea qui lui demanda même des conseils sur les réformes qu'il se proposait d'introduire parmi ses sujets. Vancouver, adroit politique et homme de grand sens, saisit cette occasion pour amener Tamea-Mea à reconnaître le patronage anglais sur cette île. Il s'informa avec une sorte de bienveillance des causes de la décadence haouaïenne; ayant appris que des rivalités intestines avaient amené la guerre civile entre les principaux chefs, il fit tous ses efforts pour faire comprendre à Tamea-Mea que la protection anglaise lui donnerait la supériorité sur tous les autres concurrents. Le roi, qui nourrissait cette idée ambitieuse depuis longtemps, se laissa prendre au piège, et, sans comprendre tout à fait l'importance des mots, au mois de janvier 1794, il se reconnut, lui et les siens, sujets du roi d'Angleterre. Aujourd'hui les Anglais exercent une grande influence dans les îles d'Haouaï, et, en attendant qu'ils en deviennent les maîtres, ils y établissent des entrepôts. Il est à remarquer que l'Angleterre a presque toujours procédé de cette manière dans l'acquisition de ses colonies.

Cependant Vancouver tint une grande partie des promesses qu'il avait faites à Tamea-Mea. Son but principal étant de n'avoir à traiter qu'avec une seule puissance afin de serrer davantage sa politique, il aida son allié de toutes ses ressources, et celui-ci parvint bientôt à réduire tous les chefs de parti, ce qui permit à Tamea-Mea de poursuivre son œuvre de progrès, et à Vancouver ses projets de domination. Après quelques tentatives à ce sujet, de la part du dernier, et qui contribuèrent puissamment à la prépondérance anglaise, Vancouver prit congé du roi haouaïen le 14 mars 1794.

En 1816 le pavillon russe se montra dans ces parages. Le capitaine Kotzebue, commandant de l'expédition, fit quelques tentatives pour s'immiscer dans les affaires du pays. Mais Tamea-Mea le reçut avec froideur, et ce ne fut qu'à la nouvelle du départ des Russes qu'il leur offrit des provisions et un festin, auquel il n'assista même pas; évitant d'attirer la curiosité des étrangers sur sa manière de manger; n'ayant pas voulu introduire dans sa maison l'usage de la vaisselle européenne, il mangeait encore avec les doigts.

Le 8 mai 1819 Tamea-Mea mourut, et son fils, Rio-Rio, lui succéda. Au commencement de son règne les chefs vaincus par son père voulurent relever la tête, mais des circonstances heureuses les empêchèrent de bouleverser entièrement le pays. La corvette française *l'Uranie*, commandée par M. de Freycinet, au commencement des dissensions politiques, ayant abordé dans ces parages, l'intervention du capitaine et la présence d'un brick de guerre fit tout rentrer dans l'ordre. Ce fut quelque temps après cette intervention, et lorsque Rio-Rio se vit plus rassuré sur le trône, qu'il commença une terrible croisade contre la religion du tabou qui tenait encore le peuple dans une idolâtrie sauvage et sanguinaire. Le père avait été le réformateur social d'Haouaï, le fils voulut en être le réformateur religieux. Chose singulière! la réforme religieuse coûta plus de sang à l'île que la réforme sociale; les plus fanatiques formèrent une armée nombreuse commandée par le grand prêtre Kekoua-Oka-Lani. Ils défendirent leurs idoles jusqu'à extinction complète; pas un chef, pas un soldat ne cria merci, et l'on ne put établir le christianisme que sur les cendres des révoltés.

Endoctriné par les missionnaires et poussé par un secret désir de connaître l'Europe, Rio-Rio s'embarqua pour l'Angleterre le 27 novembre 1823, laissant le royaume aux mains de son ministre, nommé Korai-Hokou, qui devint bientôt régent du frère de Rio-Rio, après la perte de ce roi, mort à Londres en juin 1824, peu de temps après son arrivée en Angleterre. La corvette *la Blonde*, commandée par le capitaine Byron, fut chargée de ramener à Haouaï les dépouilles du roi, ainsi que ceux qui l'avaient accompagné. Les restes du souverain furent portés dans l'église réformée et de là déposés dans un tombeau chrétien, au lieu de l'être dans le morai de leurs ancêtres.

Korai-Hokou, régent du jeune Kau-Ike-Ouli, a été l'un des plus grands hommes de l'archipel après Tamea-Mea ; mort en 1826, il eut pour successeur dans la régence le valeureux Koua-Kini, frère de la favorite de Tamea-Mea.

Aujourd'hui Kau-Ike-Ouli, âgé d'environ 30 ans, gouverne par lui-même. Quelques actions de son règne annoncent, sinon une haute sagesse, au moins une grande fermeté, et le gouvernement de l'île en a grandement besoin. Ce jeune roi donne les plus belles espérances : d'une physionomie franche et ouverte, impartial, généreux, recherchant les lumières de tous ceux qui peuvent l'instruire, il rappelle heureusement son aïeul Tamea-Mea, et deviendra sans doute un grand roi s'il est bien dirigé dans ses premiers pas. Il a épousé Kini, nièce de la reine Kadou-Manou.

Les habitants des îles Haouaï se rapprochent beaucoup des peuples taïtiens. Dans cet archipel, les classes distinctes de la société sont formées des habitants supérieurs au reste de la population par la force, la taille ou l'intelligence. Les chefs sont ordinairement doués d'une taille de six pieds et d'une force qui répond à leur stature. Les femmes se distinguent par leur force musculaire et leur embonpoint. Les hommes ont peu de barbe, et les femmes, lorsqu'il leur en vient, ont l'habitude de s'épiler avec une pince en os. Dans ces contrées l'homme arrive rarement à un grand âge ; soixante ans est celui de la décrépitude. Les filles, toujours nubiles à dix ou douze ans, accouchent presque sans travail.

Quoique le costume des habitants ait subi de grandes modifications, l'on en rencontre encore de bien bizarres ; mais ce qui aurait fait rire le voyageur le plus blasé c'était, quelque temps après l'arrivée des Européens, l'amalgame le plus plaisant et le plus grotesque de l'habillement européen enté sur du sauvage. Ici se pavanait un tambour-major portant sur la tête un chapeau à plumet, mais ayant le reste du corps découvert ; là un jeune homme se faisait admirer avec une veste à boutons d'or, et n'ayant que des guenilles pour pantalons ; celui-ci marchait nu avec des bottes à l'écuyère ; celui-là avec des escarpins de fashionable. Quelquefois le luxe allait plus loin : l'insulaire portait des bas de soie avec une natte de joncs sur les reins ; ou bien il endossait un habit de général, l'habit seul, et il se promenait avec une massue à la main. Il en était peu qui eussent le bon esprit de conserver leurs nattes souples et bariolées.

Les maladies les plus communes de ce pays sont la gale, la lèpre, l'éléphantiasis, les affections vénériennes, les ulcères et la dyssenterie. L'on dit que la petite vérole y a autrefois exercé de grands ravages et que le remède souverain que pratiquaient les naturels était d'étouffer l'enfant qui en était atteint. Les fous et les maniaques y sont enchaînés et souvent on les laisse mourir de faim.

Les Haouaïens sont naturellement doux, bienveillants et hospitaliers. Ce n'est que dans quelques occasions, où ils sont excités par leurs passions et principalement par la vengeance, qu'ils dérogent à leur bonté native. Ils sont moins légers et moins versatiles que les Taïtiens, et avant le contact des Européens ils vivaient entre eux en bonne intelligence. A cette époque aussi ils faisaient peu d'attention aux femmes, mais ils les







Reine des îles Sandwich.









DANSEUSE JAVANAISE.



trahaient avec douceur. L'on doit remarquer néanmoins que dans leur état sauvage l'affection qu'ils portaient à leurs enfants ne les empêchait point de détruire ceux qu'ils ne voulaient pas élever; le père et la mère avaient même le droit de vie et de mort sur toute la famille.

Un usage bizarre, et qui existe encore dans quelques contrées, est la manière dont on fait la conversation. A l'arrivée d'un hôte, d'un ami, d'un parent dans une demeure haouaïenne tout le monde se couche à plat ventre, et reste dans cette position jusqu'à ce que le silence ait remplacé la vivacité des demandes et des réponses.

Nous allons transcrire quelques remarques faites à l'époque de la découverte et avant que le christianisme ait été introduit à Haouaï; nous constaterons en même temps les progrès auxquels les Haouaïens sont parvenus.

Le gouvernement était une monarchie absolue et héréditaire. La puissance du souverain n'admettait aucun partage avec les chefs; seulement le roi réclamait quelquefois l'avis des guerriers. La couronne ne se transmettait pas toujours de mâle en mâle, car on cite beaucoup de femmes qui ont gouverné.

Toutes les hautes dignités, n'importe de quel ordre, étaient héréditaires quoique soumises au contrôle du roi; cependant il s'est trouvé des circonstances où le roi a dégradé un noble pour le punir d'un crime, et a anobli un sujet obscur pour le récompenser d'une action d'éclat. Les propriétés suivaient la même loi.

On divise les habitants en trois classes. La première se compose d'*ariis*, chefs de districts dont le roi est le premier, sous le titre d'*ariis-tabou*; la seconde est désignée sous le nom de *rana-kiras*, chefs inférieurs, dignitaires, prêtres, possesseurs de terrain, etc.; enfin dans la troisième, sous le nom de *tanatas*, se trouvent tous les individus non propriétaires et cultivant le terrain d'autrui, ouvriers, artisans, etc. Ces divisions répondent, comme on peut s'en convaincre par le parallèle, aux divisions établies parmi quelques peuplades de la Nouvelle-Zélande.

Les contributions que les chefs payaient jadis au roi consistaient en objets en nature, pirogues, étoffes, filets, chiens, cochons; mais aujourd'hui le roi et les gouverneurs n'acceptent plus que des piastres d'Espagne ou du bois de sandal. Toutefois certaines terres sont restées franches d'impôts malgré toutes les commotions politiques.

Une contribution assez singulière est celle qui se perçoit lorsque le roi ou un arii fait bâtir une nouvelle maison; pour en avoir l'entrée, chaque sujet doit faire un présent proportionné à ses moyens.

L'autorité des ariis-gouverneurs était très-grande dans les premiers temps. Le pouvoir judiciaire était de leur ressort, et leurs sentences s'exécutaient sans appel; l'infraction au tabou, par exemple, emportait la peine de mort; mais quelque temps après l'arrivée des Européens le délinquant put racheter sa vie.

L'adultère avec la femme d'un chef exposait le coupable à la perte d'un ou des deux yeux, et mettait le complice à la discrétion de l'époux. Depuis l'arrivée des Européens l'on ne fait presque plus attention à l'adultère. Le meurtre, la rébellion et le vol d'objets appartenant au roi sont punis de mort. Les fautes moindres ne font encourir que le bâton.

Quant à leur manière de guerroyer avant l'arrivée des Européens, le tableau en est long et souvent sauglant. Les chants nationaux sont remplis de descriptions de combats, d'invasions, de massacres.

Les armées se composaient d'individus tirés de toutes les classes.

Les Haouaïens couraient tous aux armes quand la guerre éclatait, et retournaient à leurs travaux quand elle était finie.

Quand un parti voulait combattre, il faisait souvent des préparatifs semblables à

ceux des Grecs : les prêtres égorgeaient des victimes pour consulter les dieux. On interrogeait leurs entrailles, et on constatait un grand nombre de signes qui annonçaient la volonté céleste; si le dieu ne répondait point, la guerre était ajournée. Dans les dangers imminents on offrait souvent des sacrifices humains. A défaut de criminels destinés à périr, on se servait de prisonniers ennemis. Ces malheureux ignoraient toujours leur sort : saisis à l'improviste, ils étaient traînés au pied de l'autel, et là un coup de casse-tête faisait jaillir leurs cervelles jusqu'à la figure des dieux. Quelquefois vingt victimes étaient ainsi tuées, alternées avec des offrandes de cochons, et jetées ensuite pêle-mêle dans la cour du Heiau, où leurs corps étaient destinés à pourrir ensemble.

Les questions de guerre et de paix se vidaient dans l'assemblée générale des chefs et des guerriers. Une fois la guerre déclarée, les chefs arrêtaient leurs plans de bataille. Des hérauts couraient dans toutes les directions pour appeler les combattants au rendez-vous; chacun y apportait ses armes, ses provisions, et même l'huile nécessaire à son éclairage.

Arrivés au lieu du combat, les hommes d'armes fortifiaient un camp et couvraient leurs demeures temporaires avec des feuilles de *dracæna* et de cocotier. Les vieillards, les femmes et les enfants étaient toujours placés dans un lieu presque inaccessible et fortifié par des rochers.

Quelquefois toute une campagne se faisait sur mer, mais c'était quand les circonstances le commandaient impérieusement, car les atterrages d'Haouaï souffrent presque continuellement des houles de la mer.

Les combats duraient souvent plusieurs jours avant le moment décisif, et quelquefois même les partis se retiraient, chacun de leur côté, sans avoir obtenu aucun résultat. Dans un cas de déroute, les vaincus fuyaient dans toutes les directions. Tous les prisonniers étaient amenés devant le roi, et une simple formule de sa part était pour eux un arrêt de vie ou de mort; s'il disait : « La face contre terre! » le prisonnier était exécuté à l'instant; mais s'il disait : « La face en l'air! » il était libre jusqu'à ce qu'il y eût des sacrifices extraordinaires.

Telles étaient, en grande partie, les mœurs guerrières d'Haouaï avant que la civilisation européenne y apportât les moyens de se détruire d'une autre façon et plus vite. Aujourd'hui il faudrait faire de grandes recherches avant de trouver quelques traces de ces anciennes coutumes, de jour en jour effacées. — Des hommes vêtus du maro, portant l'arme au bras gauche, exécutent la charge en douze temps avec une rare précision. Le roi a toujours sa garde d'honneur en uniforme anglais; les forts des villes sont garnis de canon, et des goëlettes de guerre ont remplacé les pirogues. Dans vingt ans les fusils à la vapeur et les mortiers monstres arriveront dans la capitale d'Haouaï avec les pyroscaphes et les chemins de fer. Alors les sauvages de Cook seront transformés en Européens.

Les anciens navigateurs ont tous rapporté que les chants des Haouaïens étaient pleins de mélodie, de douceur, de suavité, et quelques-uns des officiers de Cook vont même jusqu'à dire qu'ils chantaient en partie. Leur musique instrumentale consistait en bambous qu'ils frappaient l'un contre l'autre, et en calebasses sur lesquelles ils frappaient avec les doigts. Chez eux la danse était plutôt l'apanage des femmes que des hommes. Cependant on exerçait les jeunes gens des deux sexes à former des passes et à chanter les louanges des héros d'Haouaï; Cook dit même qu'il existait parmi eux des danseurs de profession.

L'un des principaux jeux des insulaires était le jeu de dames, très-complicé et très-difficile. Le jeu habituel des gens du peuple était l'escarpolette.







Guerrier des îles Sandwich.



On a déjà vu ce qu'étaient la religion et les crimes que les prêtres exerçaient en son nom sur les indigènes. La chose la plus difficile à établir, à l'égard des anciennes mœurs de ce peuple, c'est la théorie de son culte. Aucune idée d'un Dieu suprême n'apparaît, même cachée, dans ce dédale d'absurdités et de mysticisme idolâtre. Nulle théogonie caractérisée, comme celle de quelques peuples de la Polynésie, ne se révèle dans leurs pratiques si absurdes.

Voici ce que dit M. Freycinet relativement à ces insaisissables coutumes :

« Les attributs de la Divinité forment autant de dieux différents ou d'esprits particuliers, auxquels a été attribué le pouvoir de dispenser le bien et le mal au genre humain, suivant le mérite de chacun. Leur résidence habituelle est placée dans les idoles ou dans le corps de certains animaux. Une hiérarchie immuable soumet aux dieux les plus puissants ceux qui exercent un moindre pouvoir. Les âmes des rois, des héros, de certains prêtres, forment une légion de dieux inférieurs et tutélaires, subordonnés également entre eux, suivant le rang qu'ils occupent sur la terre. De malins esprits, qui ne se plaisent qu'à nuire, sont l'objet de conjurations et d'exorcismes. Des prêtres, des sorciers, des augures, des offrandes, des sacrifices humains, les honneurs rendus aux morts, les cérémonies expiatoires et quelques autres, enfin l'établissement des villes de refuge, tel est l'ensemble du culte extérieur. »

Les fêtes que les Haouaïens célébraient autrefois étaient très-variées. Chaque phase de la lune en amenait une. Celle de la nouvelle lune durait ordinairement trois jours et deux nuits, les trois autres duraient un peu moins. Tous ceux qui assistaient à ces fêtes ne pouvaient, sous peine de mort, établir aucun commerce avec les femmes, ni même leur parler; ils ne pouvaient pas non plus, pendant tout le temps de la célébration, s'adonner au travail, ou naviguer.

La plus grande fête était celle que tous les habitants célébraient au nouvel an. L'idole Kehou-Aroah était promenée par les prêtres tout autour de l'île, et cette procession donnait lieu à beaucoup d'autres réjouissances publiques qu'il serait trop long de rappeler ici.

Les prêtres à Haouaï, indépendamment de leurs fonctions sacerdotales, jouaient aussi un rôle de sorcellerie. Il était dans la croyance générale qu'ils pouvaient faire périr, par divers enchantements, les personnes dont on avait à se plaindre; pour cela il suffisait qu'on leur présentât des cheveux ou de la salive de ces personnes.

Ces préjugés étaient dans toutes les classes de la société, car Tamea-Mea lui-même se faisait suivre continuellement par un officier dont toutes les fonctions étaient de recueillir ses crachats pour qu'ils ne tombassent pas au pouvoir de quelque sorcier mal-intentionné.

Le tabou, à Haouaï, était plus arbitraire que partout ailleurs. Il était perpétuel sur la nourriture des femmes. Une femme ne pouvait toucher à un mets qui eût été posé sur le plat de son père ou qui eût été cuit à son feu. Le tabou lui interdisait même quelques aliments.

A peine l'enfant pouvait-il marcher qu'il portait le nom de son père, qu'il mangeait à la même table, tandis qu'il était défendu à la mère de manger dans la même case que son fils. Ce fut peut-être une des principales causes qui fit abolir le tabou, car les femmes qui avaient perdu tous leurs droits l'attaquèrent avec vigueur, secondées par les missionnaires, qui ont fait succéder à ces institutions bizarres, le repos dominical très-bien observé aujourd'hui.

Dans aucune île de la Polynésie la douleur publique et le deuil général ne sont aussi exagérés qu'à Haouaï. A la mort d'un chef valeureux ou célèbre, ou à la mort de sa femme, on se rase la tête, on se casse les dents, on se mutilé, on se brûle la peau, on

se couvrent le corps de blessures; M. Stewart, arrivé à Haouaï du temps des missionnaires, n'en donne qu'une faible description en disant qu'à la mort de la veuve de Keo-Pouo-Lani, mère de Iké-Ouli, les habitants de l'île, au nombre de plus de cinq mille, se portèrent vers le lieu du repos, hurlant, gémissant, se tordant les bras, se traînant sur leurs jambes et affectant les poses qui expriment le plus le désespoir. Et parmi cet amas de peuple se distinguaient les chefs, les seigneurs de la cour, dont les marques de douleur avaient, chacune, leur expression individuelle. Enfin l'on ne peut rendre dans aucun langage toutes les marques exagérées du chagrin que l'on fait paraître dans ces contrées; et ce qui le prouvera mieux que toutes les assertions, c'est que les missionnaires ne sont pas encore parvenus à changer leurs coutumes sous ce rapport.

L'écriture est inconnue dans cet archipel, comme dans tout le reste de la Polynésie. Quelques voyageurs ont cependant assuré qu'ils avaient vu des figures tracées dans la lave et qui avaient beaucoup de ressemblance avec les signes hiéroglyphiques des Péruviens et des Mexicains.

Ces peuples employaient autrefois la numération décimale; les calculs se faisaient par vingtaines, quarantaines, etc. Leurs périodes lunaires étaient dans les saisons; chaque nuit de lune avait son nom spécial, car, au rebours des Européens, ils employaient les nuits pour estimer les fractions d'un mois.

## GRAND ARCHIPEL DES CAROLINES.

Cette immense région s'étendra, d'après notre savant guide M. de Rienzi, depuis l'île Bigar par 12° latitude nord, jusqu'aux îles Lougounor, par 3° latitude sud, et depuis l'île Sonsorol par 129° longitude est, et l'île des Mulgraves, la plus orientale, près du 170° degré longitude est; ce qui donnera aux Carolines 225 lieues, en traversant l'équateur, du nord au midi, et 1,025 lieues de l'ouest à l'est.

L'archipel se composera, à l'ouest, du groupe Péliou, des dangereuses Matelottes, de l'île des Martyrs, de Saavedra, de Sonsorol ou Saint-André, de Sainte-Anna, etc.; des îles Freewill avec l'île Nevil que nous considérons comme une annexe de l'attollon de Freewill. Les Carolines propres seront naturellement classées dans la description de cet immense archipel. Nous y comprendrons en outre le groupe de Ralik et celui de Radack; mais quelques puissants motifs nous empêchent d'y placer les îles Mariannes, malgré la classification qu'en a faite le savant M. de Chamisso.

### GROUPE DE PÉLIOU OU PELLEW.

Le groupe de ces îles forme la partie occidentale de cet archipel. Nous décrirons les plus considérables, découvertes par les Espagnols.

BABELTHOUAP a neuf lieues du nord au sud. Emmalagui, Artingall et Émerings sont ses principaux districts, commandés chacun par un rupack ou chef.

CORROR, l'une des plus petites îles du groupe, se compose d'ilots fort rapprochés. Elle a pour chef-lieu Péliou, dont le rupak, le fameux Abba-Thoulé, occupera la meilleure place dans l'histoire de tout l'archipel.

OUROUKTHAPEL, ERROKONG et OUROULONG, célèbre par le naufrage de *l'Antilope*, ne sont que de vrais ilots.

PÉLÉLIOU est assez fertile et d'un aspect charmant. Elle est entourée d'ilots.

ILE D'ANGOUR. — En 1801, un capitaine espagnol y séjourna quelques jours et en trouva les habitants doux et généreux. Les Matelottes, ou Reyes, sont régies par différents chefs; l'abord en est dangereux.

Les deux petites SANSOROL ont été découvertes par Padilla en 1710. Elles sont très-fréquentées par les habitants de Péliou.

Enfin les îles MORTZ, KIANGLE et LORD-NORTH, presque inconnues jusqu'à ce jour.

Comme on connaît peu l'histoire de toutes ces îles, et que d'ailleurs elle serait pour ainsi dire ennuyeuse, nous ne rapporterons que quelques détails précis sur Péliou, la plus importante par ses relations.

Notre récit est extrait du rapport que Mathias Wilson fait à son frère le capitaine de *l'Antilope* : traduction de l'original anglais.

« Lorsque le canot qui me portait approcha de l'île Corror où le roi faisait sa résidence, le peuple sortit en foule des maisons pour me voir débarquer. Le frère du roi m'accompagnait, et me prit par la main pour me conduire au lieu du débarquement et de là à la ville. On avait étendu une natte sur un pavé de pierres carrées, où il me fit signe de m'asseoir : j'obéis, et le roi ne tarda pas à paraître. Averti par son frère, je me levai pour le saluer à la manière des Orientaux, en portant la main au front, et en m'inclinant en avant; mais il ne parut pas y faire attention. Après cette cérémonie, j'offris au roi des présents dont mon frère m'avait chargé pour lui : il les reçut très-gracieusement. Alors Arakouker parla avec lui quelque temps; je présimai que c'était pour l'instruire de notre désastre. Après cet entretien, le roi mangea un peu de sucre candi, qui lui sembla bon, et en distribua à chaque chef. Aussitôt il ordonna d'emporter les présents chez lui, et on apporta, de sa part, dans une noix de coco, des rafraichissements, consistant en eau chaude qu'on édulcora avec une espèce de mélasse. Après qu'il en eut goûté, il dit à un jeune homme qui était à côté de lui de monter sur un cocotier pour y cueillir des noix fraîches. Il en prit une, en ôta la coque, en goûta le lait, et la donna au jeune indigène pour me la présenter, me faisant signe de la lui renvoyer lorsque j'aurais bu; après quoi, il cassa la noix en deux, en mangea un peu, et me la renvoya pour en manger aussi.

» Je fus alors entouré d'une foule d'individus des deux sexes. Le roi eut une longue conversation avec son frère et les chefs qui se trouvaient présents : leurs regards, qui s'arrêtaient souvent sur moi, me firent comprendre que j'en étais le sujet. J'ôtai mon chapeau par hasard, ce qui causa la plus grande surprise à toute l'assemblée. Je m'en aperçus; aussitôt je déboutonnai ma veste, et déchaussai mes souliers, pour leur montrer qu'ils ne faisaient point partie de mon corps, car je crus que ce fut leur première idée. En effet, aussitôt qu'ils furent désabusés à cet égard, ils vinrent plus près de moi, me palpèrent, et portèrent même leurs mains sur ma poitrine pour me tâter la peau.

» Déjà il commençait à faire nuit : le roi, son frère, plusieurs autres personnes et moi, nous nous retirâmes dans une maison où l'on avait servi, pour souper, des ignames cuites dans de l'eau. La table était un tabouret garni tout autour d'un banc de trois à quatre pouces de haut. Il y avait dans un plateau de bois une espèce de pouding fait aussi d'ignames bouillies, écrasées et battues ensemble, comme nous arrangeons les pommes de terre. J'y vis en outre quelques coquillages, mais je n'en pus reconnaître les espèces.

» Après le souper, on me conduisit dans une autre maison, à quelque distance de la première. J'y trouvai cinquante personnes des deux sexes. J'y fus mené par une femme,

qui, aussitôt que j'entrai, me fit signe de m'asseoir ou de me coucher sur une natte et sur l'aire de la pièce; autant que je le compris, c'était dans cet endroit que je devais dormir. Lorsque le reste de la compagnie eut satisfait sa curiosité, en me considérant de la tête aux pieds, chacun s'alla coucher; je m'étendis sur la natte, et j'en plaçai sur moi une seconde, que je présumais avoir été mise à côté de moi pour cet effet. Mon oreiller fut un billot : c'est le seul dont se servent ces insulaires.

» Quoiqu'il me fût impossible de sommeiller, je demeurai tranquille. Assez longtemps après que tout était devenu silencieux, sept ou huit hommes se levèrent, et se mirent à faire deux grands feux à chaque bout de cette maison, qui n'était pas divisée par pièces, mais ne formait qu'une grande habitation. J'avoue que leur démarche m'effraya; je pensai qu'ils se disposaient à me rôtir, et qu'ils ne s'étaient couchés que pour me laisser endormir, et se saisir de moi dans cette situation.

» Quel que pût être l'événement, dans le danger dont je me voyais menacé de toutes parts, et qu'il m'était impossible d'éviter, je rappelai toutes mes forces, et me recommandai à l'Être suprême, attendant ma destinée avec résignation. Mais quel fut mon étonnement lorsque je les vis, peu de temps après s'être chauffés, se couvrir de leurs nattes, et rester paisiblement couchés jusqu'au point du jour! Je me levai aussi à ce moment, et me promenai de tous côtés, au milieu de la foule qui m'environnait.

» Le frère du roi ne tarda pas à me rejoindre. Il me mena dans plusieurs maisons où l'on m'offrit des ignames, des noix de cocotier et quelques petites friandises de leur façon. Il me conduisit ensuite chez le roi, à qui je m'efforçai de faire entendre, par gestes, que je désirais beaucoup retourner vers mon frère. Le roi me comprit très-bien, et me dit, aussi par signes, que les canots ne pouvaient se mettre en mer, à cause du vent et de la grosse mer. Pour me désigner le grand vent, il me montra de la main les astres, et souffla très-fort. Quant à la violence des flots à laquelle les canots seraient exposés, il joignit les deux mains, puis, les élevant, il les renversa aussitôt, voulant par là indiquer que les canots pouvaient chavirer.

» J'employai le reste du jour à me promener dans l'île, pour en examiner les productions; elles me parurent consister en ignames et en cocos; les naturels cultivaient les premières avec le plus grand soin, dans de grandes plantations situées au milieu de terrains marécageux, comme on voit le riz dans l'Inde. Les cocotiers croissent près de leurs maisons, de même que le bétel, qu'ils mâchent comme du tabac. »

Le fameux Abba-Thoulé était un prince doux et affable. Il avait avec lui quelques Malais que l'on avait sauvés d'un naufrage. Après avoir envoyé une quantité de présents aux naufragés de l'*Antilope*, Abba-Thoulé désira visiter la demeure qu'ils avaient bâtie et ce qu'ils avaient sauvé du vaisseau. A chaque pas qu'il faisait vers les Européens, à chaque mouvement qu'il leur voyait faire, à la vue d'un chien ou de tout autre animal, c'était une suite non interrompue d'exclamations, de marques d'étonnement, etc., que l'on crut d'abord exagérées, mais que l'on s'expliqua bientôt, car les naturels n'avaient jamais vu que des rats, preuve que le roi n'avait pas encore vu d'autres animaux.

Pendant tout le temps que les Anglais restèrent à l'île Oroulong pour reconstruire un navire, Abba-Thoulé déclara trois fois la guerre à ses ennemis, sans doute parce qu'il comptait sur le secours des Anglais qui s'empressèrent, du moins une dizaine d'entre eux, de se rendre aux prières du roi qui, la première fois qu'il les invita à combattre avec lui, pleura à chaudes larmes. Comme on peut le pressentir, les armes à feu des Anglais furent prises par les ennemis pour le tonnerre même, et leur frayeur amena toujours leur défaite. Trois fois donc les Anglais donnèrent la victoire à Abba-Thoulé qui acquit bientôt une gloire universelle dans tout l'archipel, et qui, en reconnaissance

des services que lui avaient rendus les naufragés, les combla de présents et leur céda même (à ce que disent les Anglais qui s'en sont peut-être emparés) l'île Oroulong où ils avaient heureusement abordé. Néanmoins, lors du départ de l'équipage naufragé, tous les habitants apportèrent des présents à profusion, à tel point que le capitaine fut obligé d'en refuser, parce qu'il n'avait plus de place à leur donner. Abba-Thoulé versa des larmes en serrant la main du capitaine. Il lui offrit, ainsi qu'à ses compagnons, les meilleurs emplois de sa cour, il employa les moyens les plus obligeants pour les retenir, mais en vain. Il fallut se séparer; alors il fit accompagner le schooner par des esquifs conducteurs, et lui-même il monta sur un promontoire pour suivre des yeux les étrangers dont il a toujours gardé un profond souvenir.

Sans rendre aucun culte extérieur à la Divinité, les habitants de ce groupe montrent cependant un grand respect pour l'Être puissant; c'est ainsi qu'ils l'appellent. Ils ont aussi une grande peur de l'Être terrible; mais ces bases de toutes les religions ne les conduisent à aucune pratique superstitieuse.

Leurs habitations sont toujours bien construites. Quoique dépourvus de tout instrument en fer, ils se servent avec avantage de cailloux tranchants, qui ne leur donnent, il est vrai, que des outils imparfaits, mais qu'ils font servir dans toutes leurs entreprises de construction. Les meubles qui garnissent leurs cases sont très-commodes quoique simples; ils se servent principalement de petits paniers et d'écuelles de bois pour la contenance et le transport de leurs provisions. Leurs couteaux sont des écailles de moule, et leurs fourchettes, d'une ressemblance frappante avec les nôtres, sont faites avec un os de poisson. Leurs peignes sont en bois d'oranger et d'un seul morceau.

Les armes des habitants de Péliou paraissent plutôt destinées à la chasse qu'à la guerre. Ils dirigent leurs lances avec beaucoup d'adresse; mais ils se servent préféralement, pour le combat, de la fronde qu'ils manient avec une extrême facilité.

Le système monarchique de Péliou n'est pas absolu. Les rupacks, ou chefs de districts, peuvent quelquefois, réunis ensemble, balancer le pouvoir royal, car quand celui-ci ne se conforme pas à la majorité des chefs, les affaires importantes ne peuvent se traiter avec les voisins. Quoique la dignité de rupack soit héréditaire, il en est quelques ordres que le roi peut conférer.

Le costume des habitants des deux sexes de Péliou est très-simple. Ils ne portent le maro, surtout les femmes, que pour couvrir ce que la pudeur défend de montrer. Les jeunes mariées se distinguent par leurs pendants d'oreilles et par la noirceur de leurs dents dont elles vernissent la blancheur avec le jus du seneçon, plante indigène qui donne un noir plus brillant que l'ébène.

Pour la nourriture des indigènes, elle est très-simple et en général peu agréable: elle consiste en poissons grillés sur le feu d'un bois odoriférant qui les rend faciles à conserver, mais qui leur donne une odeur nauséabonde; ils mangent ensuite les coquillages crus, excepté la chair de gros poissons qu'ils font cuire sur la braise. Une chose qui a émerveillé tous ceux qui les ont visités, c'est qu'ils font cuire au soleil les oiseaux dont ils se saisissent.

Ils font différentes confitures avec le sirop de canne, de palmier, et les amandes de noix de coco. Leur principale boisson est l'eau douce mêlée avec un peu de sel. Leur liqueur enivrante est le seka ou kawa, composée d'eau, de sel, de sucre et d'une espèce de poivre très-fort. Lorsque cette eau a fermenté elle leur fait faire des évolutions furibondes.

Après ces notions générales sur Péliou données par Wilson, l'on pourrait s'étendre encore sur quelques détails rapportés par Macluer; mais il nous suffira de dire que cet

officier, à qui l'on doit de grands travaux sur les côtes de l'Inde, n'a malheureusement écrit que quelques notes sur un plan assez imparfait de ces îles. Dans ces notes se trouvent changés les noms des principaux districts du groupe. De plus, il dit que l'histoire de Wilson a été trop embellie, car il n'a trouvé les habitants de Péliou que soupçonneux et avides de ce qu'ils n'ont pas.

A Macluer succéda un autre officier du nom de James Wilson, capitaine du *Duff*. Il avait ordre de déposer des missionnaires à Péliou, mais les circonstances ne lui ayant pas permis l'exécution de son projet, il n'eut à Péliou que des communications passagères.

« Le 6 novembre 1797, à trois heures et demie après-midi, nous nous trouvions à deux milles au plus du récif qui s'étend à une distance médiocre de la plus grande des îles : elle se nomme Babel Thouap, et est divisée en deux districts, gouvernés chacun par un chef qui reconnaît l'autorité suprême d'Abba-Thoulé. Quand nous mîmes en panne, nous étions devant la partie méridionale du district d'Artingall. Deux cents personnes environ se rassemblèrent sur le rivage. Une douzaine de pirogues furent vues à la mer, les unes à la voile, les autres à la pagaye; mais aussi le temps avait, en ce moment, une apparence très-sinistre. Trois d'entre elles seulement se hasardèrent assez loin au large pour venir le long du bord. Dans celles-ci les naturels avaient un morceau d'étoffe blanche attaché au bout d'un bâton, et ils l'agitaient en l'air à mesure qu'ils s'approchaient. Nous supposâmes que c'était un emblème de paix. Ils abordèrent sans crainte et sans hésitation, et nous adressèrent la parole comme à des gens qu'ils connaissaient depuis longtemps. Mais leur langage fut tout à fait inintelligible pour nous; et nous ne pûmes, même avec le vocabulaire de Henri Wilson, leur faire comprendre un seul mot, excepté quelques-uns de leurs noms propres. Du reste, ils ne cessèrent de parler très-vite, accompagnant leurs discours de gestes très-vifs des mains et du corps, qui exprimaient leur désir ardent de nous voir mouiller dans un lieu qu'ils nous désignaient au nord-ouest. L'un d'entre eux, que nous supposâmes être un rupack, à l'os grossier qu'il portait au poignet, vint en grande hâte, le long du navire, pour redoubler ces instances, et il fut suivi par deux autres, qui se montrèrent aussi pressants; mais toutes leurs sollicitations, jointes à notre désir de faire quelque séjour dans ce groupe célèbre, furent sans succès, attendu que nous ne découvrîmes aucun endroit où il fût probable qu'un navire pût mouiller en sûreté, et nous n'avions pas la carte du lieutenant Macluer pour nous servir de guide. Quand nous mentionnâmes le nom d'Abba-Thoulé, ils le répétaient plusieurs fois, en disant : *S'Toulé! S'Toulé!* et montrant la terre du doigt. On ne leur parla point de Li-Bou; car ils parlaient si vite et d'une manière si incessante, que nous trouvions à peine le moyen de leur adresser des questions; probablement le temps, qui menaçait alors d'une tempête, les empêcha d'y songer. Comme ceux qui étaient restés dans les pirogues appelaient à grands cris ceux qui étaient montés à bord, le capitaine leur offrit quelques couteaux, miroirs, etc.; puis ils prirent congé à la hâte, mais avec regret. Avant de s'en aller, ils voulurent témoigner leur reconnaissance, en lançant à bord une couple de noix de coco, qui étaient tout ce qu'ils possédaient; ils s'en retournèrent à terre. Là se bornèrent toutes les communications que nous pûmes avoir avec les habitants des îles Péliou.

» Si l'on doit juger du peuple entier par le petit nombre de naturels que nous vîmes, à notre avis ces hommes sont inférieurs, pour l'aspect extérieur, aux insulaires des îles Marquises, de la Société et des Amis (Nouka-Hiva, Taïti et Tonga); ils n'ont ni la taille avantageuse, ni les belles proportions des deux premiers peuples, et sont loin d'avoir l'air vigoureux, mâle et entreprenant des derniers. Ils ressemblent bien davantage à leurs voisins les Carolins. Parmi les coutumes qui leur sont communes, est celle

de se fendre les oreilles pour y passer des ornements de végétaux qui ont au moins un pouce d'épaisseur. Par l'effet du tatouage, à Péliou comme aux Carolines, leurs jambes et leurs cuisses semblent avoir été trempées dans une teinture d'un noir bleuâtre; mais leur corps est orné de figures semblables à des doigts ou à des gants. Ils se montraient à nous entièrement nus, sans paraître en éprouver le moindre sentiment de honte, et ils nous témoignaient leur politesse et leur hospitalité par les plus pressantes sollicitations d'aller les visiter chez eux. »

M. de Rienzi a visité aussi une partie de ce groupe dangereux pour les navigateurs. Après lui, le célèbre Dumont-d'Urville en a découvert, en 1828, toute la partie orientale; mais il n'a pu communiquer avec ses habitants. Quant à la position et au nom de ces îles, il est d'accord avec Macluer et M. de Rienzi; ce dernier peint ainsi ce pays et ses habitants :

« Cette chaîne d'îles est réunie par des récifs, et on n'y trouve qu'un seul port assez difficile. Ces insulaires habitent un pays pauvre et passablement cultivé. Ils sont d'un jaune bronzé, robustes, d'une assez belle taille et assez bien faits, moins méchants que la plupart des autres Polynésiens, mais inférieurs aux Carolins de Yap et probablement des autres îles de l'immense archipel des Carolines. Ils sont avides, soupçonneux, cruels dans les guerres que les chefs entreprennent pour le plus léger motif. Ils vont généralement nus avec un cynisme éhonté. S'ils ont eu de la candeur et de la générosité à l'époque où Wilson les visita, certes ils sont bien déçus. Il est vrai qu'ils ont eu à se plaindre quelquefois des baleiniers; ce qui a pu les rendre plus entreprenants et plus cruels. »

Il paraîtrait qu'au lieu de gagner au contact des Européens, les habitants de Péliou sont devenus voleurs, méchants et même cruels. Récemment ils ont osé attaquer, en pleine mer, un navire baleinier commandé par le capitaine Anderson, et celui-ci n'a dû le salut de son équipage qu'à quelques marins qui s'étaient retirés dans les dunes, et à un noir, cuisinier, qui accompagna les décharges de mousqueterie d'aspersions d'huile bouillante, qui forcèrent les assaillants à prendre la fuite en hurlant de rage et de douleur.

## CAROLINES PROPRES.

**ILE YAP OU GOUAP.** — Le 2 février 1731, deux missionnaires, du nom de Cantova et Walter, s'embarquèrent à Gouaham pour aller convertir les habitants des îles qu'on venait de découvrir au sud des Mariannes. Leur traversée fut heureuse, mais leur entreprise eut une fin bien déplorable. C'est à Hernando Valdez, gouverneur des Philippines, que l'on doit le récit de leurs malheurs et les notions que le père Cantova a recueillies sur cette partie des Carolines.

Après la première arrivée de l'équipage des deux missionnaires, Walter fut obligé de se rembarquer avec une partie de son monde pour revenir aux Mariannes chercher des provisions indispensables à leur subsistance, car il paraît que tout manquait dans ces îles, et il y laissa le père Cantova avec quatorze Mariannais. Des circonstances malheureuses, et qu'il fallut un grand courage pour surmonter, ne permirent pas à Walter de revenir à son compagnon avant deux ans, parce qu'il avait essuyé un naufrage et qu'il avait eu toutes les peines du monde à reconstruire un petit navire.

Le 8 juin 1733, Walter, avec un équipage de 44 personnes, arriva près des îles où il avait laissé son compagnon, et s'empressa de tirer des coups de canon de réjouissance;

mais aucune barque ne parut ; un long silence répondit seul à toutes les démonstrations. Après s'être avancé vers le rivage, on ne vit plus la cabane de Cantova, ni la croix qu'il avait plantée au bord de la mer. Enfin quelques petites barques d'insulaires s'approchèrent du bâtiment et l'on s'empressa de demander des nouvelles du missionnaire. A cette demande, tous parurent embarrassés, et quelques-uns ne répondirent que par des faux-fuyants qui n'annonçaient que trop que les barbares avaient massacré les blancs. Quand Walter vit qu'il ne pouvait avoir de réponse précise, il commanda à ses gens de s'emparer d'un naturel, ce que l'on fit aussitôt.

Il fallut bien des efforts et bien des promesses de ne lui faire aucun mal, pour faire parler le sauvage, qui, plus rassuré, fit connaître enfin la mort tragique du malheureux Cantova et de ses compagnons. Étant allé à l'île Mogmog, avec un interprète et deux soldats, pour faire un baptême, il avait laissé le reste de son monde à sa cabane ; mais à peine eut-il fait quelques pas dans la nouvelle île, qu'il se repentit de cette mesure, car à sa vue tous les naturels coururent sur lui en poussant des cris affreux et en disant qu'ils tenaient autant à leurs anciennes coutumes qu'à leur vie, qu'ils ne voulaient point de sa religion ; et après quelques injures, ils le percèrent de coups de lance, ainsi que ceux de sa suite. Ce massacre consommé, ils s'embarquèrent, poussés par la rage, et, arrivés à la demeure de Cantova, ils firent subir le même sort au reste de son monde, excepté au jeune Philippin qu'un des principaux chefs de l'île prit sous sa protection et qu'il adopta pour son fils.

Cette entreprise des missionnaires a donc coûté la vie à quatorze personnes et découragé toute autre tentative de ce genre. Ces îles, du reste, n'offrent que bien peu de ressources. Les habitants n'ont pour toute nourriture que quelques racines originaires des Philippines, nommées *camotes*, et qui leur servent de pain.

Cependant, d'après M. de Rienzi, il paraîtrait que ces notions seraient très-peu applicables aux habitants d'aujourd'hui ; car, les ayant visités en 1824, il a écrit en propres termes : « Les habitants de Gouap sont peut-être les meilleurs hommes du monde. »

Un an plus tard, M. Dumont-d'Urville eut quelques communications avec ces insulaires. Il les dit très-gais, d'une figure franche et ouverte, assez bien faits quand ils ne sont pas déformés par le tatouage, d'un teint fort clair. Il ajoute que lors de son passage beaucoup d'entre eux portaient des chapeaux pointus, ce qui, joint à quelques lambeaux de vêtements, leur donnaient un aspect comique.

#### GROUPE D'ÉLIVI.

Les Carolins désignent ces îles sous le nom d'Oulivi ; les Espagnols les appellent Égoy, du nom d'un capitaine espagnol ; mais M. d'Urville les nomme Élivi. Nous offrons ici le récit de ce savant voyageur.

« Nous rencontrâmes des Carolins, et quand nous leur prononçâmes le nom de Yap, ils l'indiquèrent sur-le-champ dans l'ouest ; ils avaient aussi connaissance de Satawal, Fais, Mogmog, Lamourik, Iouli, etc. ; mais le nom d'Égoy leur était parfaitement inconnu, et quand nous prononçâmes ce mot en montrant leurs îles, ils faisaient un signe de dénégation en disant, Élivi. Le mot *tamouel*, pour *chef*, est aussi de leur langue, et *mamaï* paraît signifier pour eux : *Bon, c'est bien*. Ces bons sauvages m'auraient encore donné de grand cœur une foule d'autres renseignements, car ils étaient fort communicatifs et même loquaces ; mais nous n'entendions point leur langue, et, comme nous

étions dans l'obscurité, leurs gestes mêmes étaient perdus pour nous. Au bout d'une heure, je leur fis observer que nous nous écartions de leurs îles. Ils nous quittèrent avec un regret marqué, et en nous promettant à diverses reprises de revenir le lendemain matin à bord, et de nous apporter de beaux poissons. »

Le groupe Éliivi est long de dix-huit à vingt milles du nord au sud; sa largeur, de l'est à l'ouest, est à peu près égale. Il comprend une vingtaine de petites îles basses et boisées. Les plus grandes, qui sont Folalep, Mogmog et Patangaras, ont à peine deux milles d'étendue. Les missionnaires qui ont résidé dans ces îles rapportent que dès que les barques qui naviguent dans ce golfe sont en vue de Mogmog, on doit amener les voiles en signe de soumission au roi qui réside dans cette île.

### GROUPE DE HOGOLEU OU PLUTOT DE ROUG.

Après les îles Péliou, ce groupe est le plus important de la Polynésie. Les hautes terres sont toutes entourées d'îlots très-bas, et le sol y est très-fertile, car la végétation s'y montre sous tous les aspects.

Nous ne pouvons nous arrêter à ce que le capitaine Morell a écrit touchant ces îles, car ses descriptions ne nous ont pas paru exemptes de partialité. L'éloge pompeux qu'il fait des habitants du groupe de Roug est en contradiction avec ce que rapporte M. d'Urville, qui les a visités le dernier, ce qui nous engage à ne donner qu'avec réserve quelques observations.

Les îles de l'intérieur, qui sont plus habitées que les côtes, offrent une population d'environ 35,000 âmes, divisée en deux races distinctes. Les noirs sont les plus nombreux, car ils s'élèvent au moins à 20,000; mais ils ne sont pas aussi forts, ni aussi bien faits (toutefois les femmes sont très-jolies) que les Indiens cuivrés qui composent le reste de la population et qui sont presque toujours en guerre avec leurs voisins, mais qui, au dire de M. Morell, vivent entre eux comme des frères aussitôt la paix rétablie.

Voici, pour compléter les notions que nous en avons données, ce que M. d'Urville rapporte sur ces habitants :

« Quelque étendu que paraisse être ce groupe au premier abord, par le fait il se réduit à peu de chose et doit être médiocrement peuplé; aussi n'avons-nous jamais vu plus de douze ou quinze pirogues à la fois, bien que durant les deux premiers jours nous ayons mis plusieurs fois en panne pour communiquer avec les naturels. Ces insulaires n'ont rien de remarquable; ils sont d'une taille médiocre, plusieurs sont difformes ou affligés de maux dégoûtants. Leur intelligence paraît bornée, et je crois cette race inférieure à celle d'Ualan. Pour le bon ton et la dignité, les *tamol* de Hogoleu ne valent nullement les *icros* et les *ton* d'Ualan, bien qu'ils aient les mêmes dispositions au vol. Tout porte à croire qu'ils ont souvent vu des Européens, et rien dans le navire ni sur nos personnes ne paraissait vivement piquer leur curiosité ni exciter leur admiration. Leurs *maros* et leurs *ponchos* sont fabriqués avec un tissu solide et bien travaillé. Leurs *pros* sont bien faits, mais leur manœuvre est loin d'être remarquable, ni pour la simplicité ni pour l'avantage de la marche. Nous n'avons point vu entre leurs mains d'armes ni de haches en pierre. Seulement, j'ai remarqué deux frondes en bourre de coco, dont j'ai fait l'acquisition. Nous avons cru voir que l'autorité des chefs sur leurs inférieurs était assez grande, et ceux-ci ne manquaient jamais de remettre aux premiers ce qu'ils venaient de se procurer en présent ou par échange. Quelques-uns

sont tatoués, d'autres ne le sont point du tout. Déjà indifférents à l'égard des clous et même des couteaux, ils ne paraissent convoiter que des haches qu'ils appelaient *sarau*. Ils ne se souciaient point de miroirs, et ne donnaient que des bagatelles pour des hameçons. Ils portaient aux oreilles des cylindres en bois assez volumineux, au cou des colliers de diverses grosseurs, faits avec de petits disques en noix de coco et coquilles entremêlées. Leurs étoffes étaient teintes en rouge, en noir et quelquefois en blanc. »

#### GROUPE MAC-ASKILL ET DUPERREY.

**ILES NAMOULOUK, VOUGOUOR, ETC.** — Le petit groupe de Mac-Askill fut découvert par le capitaine de ce nom et revu par M. Duperrey. Les trois îlots qu'il comprend sont bas et boisés : leur situation est par 6° 14' latitude nord et 158° 28' longitude est.

Le groupe Duperrey, découvert en 1824, est aussi composé de trois îlots bas et boisés : il est situé entre 6° 39' latitude nord et 157° 30' (partie nord-ouest).

D'autres îles de ce groupe marquées sur quelques cartes ont été vainement cherchées.

Les îles Namoulouk ont été découvertes par le capitaine Lütke, au mois de janvier 1828. Ce groupe contient trois petites îles. M. Morell dit que les habitants sont semblables à ceux de Hogoleu, et que le sol est couvert de cocotiers et d'arbres à pain. La position de ces îles est par 5° 53' latitude nord et 150° 57' longitude est.

Il existe encore dans ces environs une foule de petites îles qui forment le groupe Namonouïto de Lütke; mais comme ce groupe offre une trop grande variété de noms, il serait fastidieux de les citer. Nous passerons donc aux îles *Lougounor* ou *Mortlok*. Environ quatre-vingt-dix îlots de diverses grandeurs forment ce groupe, dont la position est entre 5° 17' et 5° 37' latitude nord, 206° 7' et 206° 23' longitude ouest. Ces îles ont été reconnues, pour la première fois, en 1795, par le capitaine anglais Mortlok. Les principales plantations de ces îles consistent en arum. Cette culture, qui demande un sol très-humide, est très-développée dans les bas-fonds, où résident presque tous les Lougounoriens. Malgré l'humidité de ce groupe, il offre très-peu d'eau douce, et les quelques canaux qui le traversent n'ont qu'une eau non potable.

Les Lougounoriens sont bons, réservés, et ont des manières très-agréables envers ceux qui les visitent. Ayant sans doute été trompés par la mauvaise foi et la cupidité des Européens, ils n'ont plus la confiance enfantine des bons Ualanais; mais, du reste, ils sont serviables, hospitaliers et ne se permettent jamais, comme beaucoup de sauvages, de prendre ce qu'ils envient; ils le demandent avec prière et sont toujours satisfaits des moindres choses. Néanmoins, dans leurs transactions commerciales, ils réfléchissent longtemps sur les avantages du marché qu'on leur propose, et il est bien rare qu'ils ne le fassent pas à leur bénéfice. L'on peut dire aussi qu'ils sont très-jaloux, car, de tout l'équipage russe qui visita ces parages, personne ne put voir de femme; toutes étaient confinées dans leurs cases. Lütke ajoute que chaque Lougounorien, dans ses relations avec les étrangers, s'attache toujours à quelqu'un, lui marque son amitié par toutes sortes de petits services, et témoigne la plus grande affliction lorsqu'il lui faut se séparer d'un ami de trois jours.

Les habitants de Lougounor sont d'une taille au-dessus de la moyenne; leur structure est forte et bien prise, la couleur de leur corps est châtaine, leurs yeux sont grands et noirs, mais dépourvus d'expression. Leur barbe, quoique longue, est rare; leurs cheveux noirs, longs, épais, un peu crépus, sont quelquefois rassemblés en paquet sur la nuque et attachés avec la fronde. Lütke dit que leur ceinture, appelée *tol* comme à

Ualan, est un morceau de tissu de six pouces de large passant de derrière par devant entre les cuisses. Ils portent sur leurs épaules une espèce de manteau semblable à la chasuble d'un prêtre. Ils portent aussi des chapeaux de forme conique, faits de feuilles de naquois, avec lesquels ils se mettent parfaitement à l'abri du soleil et de la pluie.

Le tatouage des Lougounoriens est admirable. Ils se peignent les cuisses de petits poissons et de crochets, et ils donnent à ces signes le nom des îles qu'ils ont visitées ou qu'ils connaissent; beaucoup d'autres signes qu'ils emploient encore feraient prendre leur tatouage pour un chapelet géographique. Quelques indigènes, dit Lütke, m'ont assuré que les femmes se tatouent avec infiniment de goût dans les endroits recouverts par le *tol*.

Indépendamment du tatouage, les Lougounoriens se teignent le corps d'une poudre de couleur orange, ce qui les rend généralement sales. Leurs cheveux sont aussi remplis de vermine, ce qui fait que leur voisinage est très-incommode. Cependant les *tamols* (chefs) sont plus propres que leurs sujets. Ils ne se teignent que la paume des mains et soignent davantage leur chevelure.

Les arbres à pain sont nombreux dans ce groupe. Pour en conserver les fruits les habitants les font fermenter dans des trous; cette fermentation les change en une pâte fétide qu'ils appellent *houro*. Les Russes disent qu'ils n'aiment pas les viandes salées, mais qu'ils recherchent beaucoup les pigeons et les poules. On a trouvé chez eux des chiens et des chats, qu'ils nomment, le premier, *colak*, et le deuxième, *cato*, noms presque malais de ces animaux, d'où l'on doit conclure qu'ils sont passés ici, de l'ouest, en même temps que l'homme.

Les deux remarques suivantes sont à l'avantage des Lougounoriens : ils n'ont pas d'autre arme que la fronde, ce qui prouve que la guerre est rare ou même inconnue parmi eux. Dans leur commerce avec les Européens, ils ont recherché avec avidité les objets en fer, tels que les haches, les pierres à feu, à aiguiser, et les aiguilles; mais les verroteries et les autres bagatelles de luxe n'étaient d'aucun prix à leurs yeux, ce qui fait naturellement supposer qu'ils préfèrent l'utile à l'agréable.

L'on est porté à croire que les habitants de Lougounor descendent des Carolins voyageurs, car la passion des voyages est encore chez eux très-vivace. Dépourvus de la boussole pour les aider dans leurs excursions, ils ont des noms pour toutes les principales étoiles, et leur manière de naviguer et de pêcher approche beaucoup de celle des Européens.

Leur langue, assez difficile à prononcer, est fort peu agréable à l'oreille, mais elle paraît riche. Leur manière de calculer est presque la même que chez les Ualanais, dont nous allons parler.

#### GRUPE DES ILES SÉNIAVINE.

Ce groupe porte le nom de l'équipage commandé par Lütke qui l'a découvert. Ces îles sont situées entre 6° 43' et 7° 6' de latitude septentrionale, et entre 201° 30' et 202° de longitude méridionale du méridien de Greenwich.

L'île principale, Pouynipet, a environ cinquante milles de tour; son point culminant, la Montagne-Sainte, est de quatre cent cinquante-huit toises au-dessus du niveau de la mer. Sur sa partie principale est un endroit entièrement plat d'où la terre s'abaisse rapidement vers la pointe nord-ouest de l'île.

Il y a sur la côte méridionale une masse de basalte isolée et très-distincte.

L'expédition russe ne put constater les productions de cette île; mais il est présumable qu'elles diffèrent peu de celles d'Ualan.

La plupart des habitations bâties du côté du rivage sont cachées par les bois. Dans la partie du nord les Russes virent en différentes occasions jusqu'à cinq cents hommes faits; ils évaluent la population entière de l'île, y compris les femmes et les enfants, à environ deux mille âmes.

Les Pouynipètes diffèrent d'une manière frappante des Ualanais et des Carolins. Ils ressemblent un peu aux premiers habitants de la Mélanésie, et, par le portrait suivant tracé par Lütke, l'on verra qu'il a tort de les comparer aux Papous.

« Les Pouynipètes, dit le capitaine Lütke, ont le visage large et plat, le nez large et écrasé, les lèvres épaisses, les cheveux crépus; chez quelques-uns de grands yeux saillants expriment la défiance et la férocité; leur joie est de l'emportement et de l'extravagance; un rire sardonique continu, et leurs yeux, errant en même temps de tous côtés, sont loin de leur prêter de l'agrément. Je ne vis pas un seul visage d'une gaieté paisible; s'ils prennent quelque chose dans leurs mains, c'est avec un certain mouvement convulsif, et dans la ferme intention de ne pas lâcher prise tant qu'il y aura possibilité de résister. La couleur de la peau de ces hommes turbulents est d'une nuance entre la châtain et l'olive; ils sont d'une taille moyenne et bien faits; ils paraissent être forts; chacun de leurs mouvements annonce la résolution et l'agilité. Leur vêtement consiste en un court tablier bigarré, fait d'herbes ou de lames d'écorce de bananier séchée, qui, s'attachant à la ceinture, descend jusqu'à moitié cuisse, comme chez les habitants de Radak. » Ils jettent sur leurs épaules un morceau de tissu d'écorce de mûrier (*morus papyrifera*). Il y a quelquefois une fente dans le milieu par laquelle passe la tête, absolument comme dans le puncho de l'Amérique du Sud, et dans les manteaux que nous avons vus dans les îles Carolines occidentales. »

ILE UALAN et non OUALAN. — Ualan a 24 milles de tour. Son centre est situé par 5° 19' de latitude nord et par 161° de longitude ouest du méridien de Greenwich. Son havre, qui a reçu le nom de Havre de la Coquille par M. Duperrey, est à 5° 21' 25" de latitude nord et 160° 40' 42" de longitude est du méridien de Paris.

Cette île renferme de bons ports. Une coupure, entre deux montagnes, qui conduit à deux ports et qui est le seul endroit par lequel on puisse passer d'un côté de l'île à l'autre, la partage en deux parties inégales dont celle du sud est plus du double de celle du nord. En outre, les deux parties sont coupées par des mornes et par des pics, tantôt isolés, tantôt accouplés. Un de ces pics surtout est remarquable par son sommet d'une forme conique et par sa position en face du port la Coquille. Ce pic a reçu le nom de Monument de Mertens.

« En général, dit Lütke, l'île entière, depuis la mer jusqu'à la cime des montagnes, à l'exception seulement des pics les plus aigus de la montagne Crozer, est couverte d'un bois épais, qu'une infinité de plantes rampantes rendent presque impraticable. Dans le voisinage des habitations, ce bois consiste en arbres à pain, en cocotiers, bananiers et autres fruitiers. La distance, par la coupure dont nous avons parlé, n'est là que de deux milles et demi; mais ce chemin est désagréable à cause des flaques d'eau, surtout après la pluie. On rencontre à chaque pas des ruisseaux d'eau limpide découlant des montagnes. Leur multiplicité, la force et la richesse de la végétation, et le temps que nous éprouvâmes dans une saison qui, sous les tropiques, est ordinairement sèche, attestent l'humidité peu commune du climat de cette terre. Pendant tout le temps de notre séjour, il ne se passa pas un seul jour sans pluie, et elle dura souvent pendant plusieurs jours sans interruption. »

On peut porter la population entière d'Ualan à 800 âmes des deux sexes, sans compter les enfants dont le nombre est proportionnellement très-grand.

La divinité des Ualanais est Sitel-Nazuenziap, fondateur de la tribu des Pennemé. Cependant Sitel-Nazuenziap n'a ni temple, ni moraïs, ni idoles; mais dans chaque maison un endroit particulier lui est consacré. Dans cet endroit est déposée une baguette de quatre à cinq pieds qui représente leur pénate, et une conque marine, considérée comme la propriété de Sitel-Nazuenziap, ce qui pourrait faire supposer que c'était un guerrier, car le son de cette conque est le signal de la guerre dans toutes les îles de la mer du Sud.

La boisson de séka fait aussi partie de leurs offrandes religieuses, car ils ont pour cette plante une espèce de vénération, et elle est comme une oblation en l'honneur de Nazuenziap.

Tout ce que l'on a pu remarquer au sujet de la religion des Ualanais annonce qu'ils croient à une autre vie, ce qui est d'ailleurs prouvé par les soins qu'ils apportent à leurs sépultures. Un lieu est ordinairement consacré pour la dépouille des urosses, les demi-dieux d'Ualan.

Les sépultures du peuple, moins brillantes, sont d'une simplicité qui approche de la poésie. Le voyageur découvre une retraite au milieu d'un champ de cannes à sucre, sur le penchant d'une colline ou sous un arbre à pain; c'est la dernière demeure d'un sauvage; elle est recouverte d'une petite cabane dont les parois latérales sont à jour, une porte est sur le côté, des nattes sont à l'intérieur sans doute pour que le fils puisse venir consulter les cendres de son père.

Le dialecte d'Ualan est le plus doux de tous ceux de l'archipel des Carolines. Il est assez riche, du moins chaque objet paraît avoir un nom particulier. La langue a des déclinaisons, des conjugaisons, un singulier et un pluriel.

« Les chefs ou urosses, dit Lütke, sont divisés en deux classes : les principaux, auxquels appartiennent toutes les terres, et qui vivent tous ensemble sur l'île de Lella, et ceux de la seconde classe qui demeurent dans les villages. Nous ne pûmes reconnaître exactement le degré de dépendance et les rapports réciproques entre ces deux classes. Chaque urosse de la première a sous lui quelques urosses de la seconde; ces derniers montrent autant de respect pour les premiers, que le commun du peuple en a pour eux-mêmes : il semble qu'ils ont très-peu de propriétés indépendantes des chefs principaux. Il n'était pas rare de voir, l'instant d'après, entre les mains de ces derniers, les objets que nous venions de donner aux autres; et un jour notre ami Kaki se plaignait de Sipé, son chef, en lui reprochant d'aimer à tout enlever à ses inférieurs. Malgré tout cela, ils sont beaucoup plus riches que le commun du peuple. Celui-ci n'a rien en propre. Il peut consommer des cannes à sucre autant qu'il en a besoin pour vivre; il a quelquefois des fruits à pain, mais il n'oserait élever ses prétentions jusqu'aux noix de coco. Le peuple est à cet égard très-fidèle aux urosses. Nos officiers, dans leurs promenades, demandaient souvent des cocos, dont les arbres étaient chargés; mais ils recevaient toujours pour réponse: Urosse Sipé, urosse Seza; et jamais aucun des insulaires n'osa en cueillir un seul, quoiqu'il eût été très-facile de rejeter tout le tort sur nous. Des pirogues chargées de fruits passaient journellement devant nous, se rendant des villages voisins à Lella; elles abordaient souvent devant notre camp, mais nous ne pûmes jamais rien recevoir d'elles. C'est pourquoi nos échanges furent toujours très-bornés; tout ce que nous eûmes nous vint des urosses, et surtout de ceux de la seconde classe.

» Nous ne remarquâmes point de subordination entre les principaux urosses. La seule exception est celle de l'urosse Togoja, devant lequel les gens du commun et les urosses

s'humiliaient également. Nous ne pûmes comprendre sur quoi se fondait la considération dont il était l'objet. S'il eût été reconnu pour chef de tous les autres chefs, ce que dans les autres îles les Européens appellent roi, il eût eu, sans doute, un peu plus de pouvoir que les autres; un signe quelconque l'eût distingué d'eux, et du moins il n'aurait pas été plus pauvre. Nous ne vîmes rien de tout cela. Personne hors de sa présence ne s'occupait de Togoja, et ce ne fut que par hasard que nous apprîmes son existence. Les biens qu'il a sur l'île sont de moindre importance que ceux de presque chacun des autres; sa maison est masquée par les autres, dont rien ne la distingue, et à laquelle on n'arrive que par une ruelle fangeuse. La seule différence, c'est qu'elle a une large porte basse en roseaux donnant sur la rue, tandis que dans les autres maisons l'entrée est tout simplement par une ouverture dans le mur. Je ne sais si cette différence est un effet du hasard, ou si elle a quelque rapport à son rang.

Il ne se présenta pour nous aucune occasion de connaître l'étendue du pouvoir des urosses sur leurs vassaux, sur quoi ce pouvoir est fondé, et quels sont les moyens qu'ils ont à leur disposition pour contenir ceux-ci dans l'obéissance. Il nous sembla que tout allait de soi-même. Comme dans la famille tous écoutent la voix du chef, de même ici tous obéissent aux urosses, sans la moindre apparence de contrainte et de déplaisir. Je ne vis pas une seule fois qu'un individu du commun refusât, en quoi que ce fût, d'obéir à un urosse, ni qu'un urosse fit sentir, en aucune manière, à un inférieur le poids de son pouvoir, qu'il exigeât de lui l'impossible, qu'il s'irritât contre lui, qu'il l'injuriât, et bien moins encore, qu'il le battit. En général, pendant le temps de notre séjour, je n'entendis, dans aucun rang ou dans aucun âge, un seul mot dit avec colère, ni ne vis aucune main levée pour frapper. S'il s'agissait d'écartier la foule, un seul signe de la main suffisait pour cela; un seul *shut* d'un urosse, et tous ses rameurs accouraient se précipiter dans sa pirogue. En vérité, lorsque je me rappelais avec quelle inhumanité les chefs se conduisent envers le peuple dans les autres îles de la mer du Sud, les coups de bâton qu'ils distribuent de toutes leurs forces sur la foule pour faire plaisir à leurs hôtes, et que je comparais cette façon d'agir avec les mœurs d'Ualan, j'étais souvent prêt à douter si j'étais parmi des sauvages. Il semblerait, d'après tout cela, que la base de leur édifice social est le bon et paisible caractère du peuple: le pouvoir des urosses est purement moral, l'obéissance des vassaux toute volontaire, et comme il ne vient point à la pensée des chefs d'opprimer le peuple plus qu'il ne l'était du temps de leurs aïeux, de même il n'entre point dans l'idée du peuple qu'il puisse étendre ses droits jusque sur les noix de coco. Là où il n'y a pas de résistance, il n'est besoin ni de force ni de lois. »

Les Ualanais sont divisés en trois tribus qui portent le nom de Pennemé, de Tone et de Lichenghé; mais ils vivent tous en bonne intelligence et se rassemblent souvent à Lella pour renouveler leurs marques d'amitié, mesure politique qui a certainement pour but de tenir les habitants dans un éternel état de paix, et de confondre les chefs avec le peuple pour que l'autorité des urosses ne soit que simplement patriarcale.

« Parmi les Ualanais, dit Lütke, les marques extérieures de respect sont très-simples. S'ils rencontrent un chef, ils s'asseyent; s'ils passent devant sa maison, ils s'inclinent; ils ne lui parlent qu'à voix basse et sans le regarder en face. Rester debout en société, est regardé par eux, à ce qu'il semble, comme un manque de savoir-vivre aussi grand que le serait chez nous celui de se coucher. Pour témoigner de l'amitié ou de l'amour, ils embrassent leur ami, lui frottent le nez et flairent fortement sa main. Quant aux urosses, ils n'ont rien à l'extérieur qui les distingue des autres habitants. Une chevelure plus soigneusement tissée, une ceinture plus neuve, le corps plus propre, une fleur fraîche et odorante à l'oreille, ou une feuille dans le chignon, et une plus grande aisance dans

les manières, sont les seules marques auxquelles on puisse connaître un urosse; et s'ils n'avaient pris la précaution, lorsque nous les rencontrions pour la première fois, de dire urosse, en se désignant eux-mêmes, nous les eussions souvent confondus avec les individus du commun; mais les pirogues des principaux urosses ont une distinction qui consiste en une pyramide à quatre faces, en forme de toit chinois, tressée avec des cordes de fibres de cocotiers, et ornée de petits coquillages qu'on pose sur une plate-forme placée sur le balancier. Ils abritent ordinairement sous cette pyramide les fruits qu'ils prennent avec eux. »

La couleur de tous les habitants est châtain, mais plus claire chez les femmes que chez les hommes. La taille des derniers est moyenne. Ils sont bien faits, et, quoique maigres pour la plupart, ils sont d'une force extraordinaire. Leurs traits sont en général insignifiants; leurs yeux manquent de toute expression, mais le calme et la bonté sont peints sur leur physionomie.

Les femmes sont loin d'être jolies. Leurs seins pendants et le lustre artificiel que l'huile de coco donne à leur corps, les rendent très-laides. Il faut cependant rendre justice à quelques jeunes filles aux yeux grands et pleins de feu, aux dents blanches, à l'air de bonté, à la gaieté franche, qui sont vraiment attrayantes. Les jeunes filles ne sont pas aussi sales que le reste des habitants, qui se distinguent à leur désavantage des autres insulaires de cette mer, dont la propreté surpasse la pureté des mœurs.

La souplesse des Ualanais est remarquable. Ils plient à leur volonté toutes les parties de leur corps. Lorsqu'ils s'appuient de la main par terre, la jointure du bras opposée au coude se courbe en dehors au point de former un angle saillant au lieu d'un angle rentrant.

Les habitants des deux sexes d'Ualan sont extrêmement frileux, ce qu'il est assez difficile d'expliquer vu qu'ils sont toujours exposés à l'air. A la moindre pluie, ou au moindre vent, ils cherchent à se mettre à l'abri.

C'est peut-être cette peur du froid qui leur a fait trouver une architecture si convenable à leur climat. Leurs maisons sont toutes bâties sur le même modèle; les murailles sont faites de piliers et de chevrons. Les toits sont en feuilles de naquois jusqu'à quatre pieds de terre, et le reste jusqu'au bas est garni de cloisons tressées en réseau et en bambous fendus, ce qui donne une libre circulation à l'air qui y est toujours frais et pur.

La grandeur de ces maisons ou cases distingue les chefs des gens du peuple. Ceux qui ne sont pas riches n'ont qu'une demeure qu'ils partagent en deux; une partie pour le ménage, l'autre pour le coucher. Les principaux urosses possèdent plusieurs maisons ordinairement réunies.

La boisson des Ualanais consiste principalement en séka et en jus de noix de coco; pour boire ils se servent de la coque de cette noix. Leurs aliments sont des fruits, des racines que produit l'île, et quelques poissons, ce qui constitue une nourriture très-simple. Une auge qui sert à préparer le séka, et sur le couvercle de laquelle ils s'asseyaient, avec quelques objets de toute nécessité, complètent l'ameublement de leurs cases qui offrent toujours un aspect chétif, mais riant et dégagé.

L'on ne trouve parmi les Ualanais, non-seulement aucun instrument de musique, mais même aucune idée de cet art; du reste, ils paraissent avoir fort peu de dispositions musicales, car l'audition du forté-piano et de la flûte des officiers russes ne produisit sur eux aucune impression.

Au nombre de leurs meubles, nous avons oublié de compter leurs pirogues dont ils prennent tant de soins que beaucoup d'habitants les placent dans leurs maisons. Ces pirogues, surtout celles des urosses, ont ordinairement vingt pieds de long sur un pied

et demi de large. Malgré l'habitude qu'ont les insulaires de voyager sur leurs côtes, ils sont aussitôt saisis du mal de mer lorsqu'ils s'aventurent un peu trop loin.

Les chefs ualanais sont très-paresseux, et leurs passions sont toujours assoupies. Après avoir dormi très-longtemps, leur premier soin est de manger, après quoi ils travaillent un peu à leurs pirogues. Quand il leur arrive un convive, ils le traitent avec beaucoup d'égards et de convenances et le consultent sur tout ce qu'ils doivent faire.

Ce qui a le plus attiré l'attention de Lütke sur les coutumes de ces peuples, c'est l'habitude qu'ils ont de manger à presque toutes les heures du jour et très-souvent la nuit. Ils boivent très-peu; la nourriture végétale les dispense sans doute de ce besoin.

Leur manière de se procurer du feu est aussi très-remarquable. Ils frottent une planche de bois mou avec une baguette de bois dur; ce frottement a lieu d'abord lentement, puis par degré et très-vite lorsque le bois commence à s'échauffer; alors les fibres du bois se détachant, forment une espèce de charpie qui finit par s'enflammer; cette opération ne dure pas plus d'une minute, mais il faut en avoir l'habitude pour y réussir.

Une coutume que Lütke y a remarquée, ainsi qu'en plusieurs autres îles, est celle qui interdit aux femmes de manger avec leurs maris, qui certes ne sont pas délicats, car ils mangent de tous les mets. Les urosses cependant sont plus difficiles; lors du repas qu'ils firent avec l'équipage russe, ils ne voulurent que des viandes salées qu'ils nommaient *cocho* (cochon).

Il nous répugne de parler ici de l'affreuse phthirophagie (habitude de manger des pous), coutume qu'on croyait n'exister que chez les Hottentots. Cette coutume, que quelques voyageurs regardent avec raison comme le premier pas vers l'anthropophagie, se pratique chez tous les Ualanais, qui sans doute n'en craignent pas la disette comme les Taïtiens, où il n'y avait, avant les missionnaires, qu'une certaine classe de femmes qui eût le droit de la pratiquer.

Lütke dit que les Russes leur en marquèrent si souvent leur dégoût que les phthirophages s'abstenaient un peu de satisfaire devant eux leur appétit perverti; mais souvent ils se moquaient des Européens en leur jetant *certaines petits animaux*, ce qui ne devait pas davantage les charmer.

« Ces hommes nous étonnèrent souvent, dit Lütke, par la sagacité, qui semble tenir de l'instinct, avec laquelle ils reconnaissent, dans la boue ou sur le sable, les traces des urosses. Il nous arriva, avec leur aide, de trouver, d'après ces traces, positivement ceux que nous cherchions. »

Il n'existe chez les Ualanais aucune espèce de jeu de hasard, ni d'exercice de gymnastique, ni de lutte, ni de tir au but; toutes occupations qui ne conviennent aucunement à ces hommes paisibles et dépourvus de toute ambition. Cependant il existe quelques jeux chez les enfants; Lütke en cite un assez semblable à celui de la main-chaude, mais qui est beaucoup plus compliqué. Les enfants se placent vis-à-vis l'un de l'autre en frappant de la paume de la main tantôt leurs genoux, tantôt les bras de celui qui se trouve en face et même des voisins des deux côtés.

A l'exception d'une ceinture qu'ils mettent en guise de suspensoir, les Ualanais vont toujours nus. Leur ceinture ainsi que le tissu dont elle est faite se nomme *tol*. Ce *tol*, comme nous l'avons déjà dit, est commun aux deux sexes; l'on peut mettre encore au nombre de leurs vêtements une petite natte que, dans leur ménage, les dames attachent par différents bouts à leurs cuisses et qu'elles portent ainsi en guise de coussin mobile. Ce coussin leur est très-commode quand elles veulent s'asseoir; mais lorsqu'elles sont debout, il leur donne un air des plus comiques.

Les Ualanais ne tressent pas leurs cheveux; ils les attachent comme on fait, en Europe, de la queue des chevaux en temps de pluie. Leur parure ordinaire est une fleur ou une feuille fichée dans un trou que, jeunes, ils se font au bas de l'oreille; un peu plus haut sont encore des trous dans lesquels ils mettent des graines odorantes.

Selon Lütke, pour que l'on distingue la tribu qui les a vus naître, les insulaires portent au cou des colliers de fleurs, de coquillages, de morceaux d'écaille, etc.

La toilette des dames n'est guère plus soignée. Leurs cheveux sont ordinairement dans l'état naturel, ou faiblement liés sur le côté de la tête; les trous de leurs oreilles sont plus grands que ceux des hommes et toujours remplis de fleurs, ce qui est loin de produire un effet agréable.

Lütke a remarqué que, chez les femmes, la grandeur du collier varie selon l'âge de la personne; celui des jeunes filles n'a que quelques rangées de petits cordons de fibre de cocotier liés entre eux, tandis que chez les femmes plus âgées ce collier devient de la grosseur d'une cravate, qu'elles ne lavent point et qu'elles n'ôtent jamais de leur cou. On peut juger de ce qui doit naître à cet endroit chez des personnes aussi malpropres.

Indépendamment du tatouage, les insulaires s'oignent le corps d'huile de coco. Cette huile est d'une odeur si forte qu'un peigne russe la conservait encore trois mois après avoir passé dans les cheveux d'un Ualanais. Dans leur tatouage ils figurent ordinairement des oiseaux; pour cela ils se raclent l'épiderme avec une coquille, se frottent l'égratignure avec une plante, puis font les dessins.

PLUSIERS ÎLES DE L'ARCHIPEL DES CAROLINES. — Le groupe d'Ouléāi, et non Ouléati, n'a que quinze milles de tour; il était marqué sur les anciennes cartes comme trente fois plus grand. Il se compose de vingt-deux îles, dont cinq principales, parmi lesquelles se distingue Raour, la plus orientale du groupe et qui possède quatre ou cinq ports artificiels, chose excessivement rare aux Carolines. Sa position géographique est par 7° 20' 7" latitude nord, et par 216° longitude ouest.

Le caractère et les mœurs des Ouléans ressemblent beaucoup à ceux des Lougou-noriens. Ils portent des ceintures comme des écharpes et des chapeaux semblables à ceux des Chinois. Leur teint est cuivre jaune.

« Dans l'île de Féis, dit M. Mertens, nous remarquâmes que les jeunes filles portaient une espèce de frange qui tombait depuis la ceinture jusqu'aux genoux; elle était faite des fibres de l'*hibiscus*. Dans toutes les îles basses, du côté de l'est, nous avons observé que la manière de se tatouer était absolument la même, et consistait en quelques lignes régulières le long des cuisses, des jambes et de la poitrine. On nous a assuré que les femmes se tatouaient en outre très-élégamment sur des parties couvertes par la bande ci-dessus mentionnée. Chez plusieurs de ces femmes nous avons remarqué un autre ornement des plus bizarres. Il consistait en une ou plusieurs lignes sur les bras et sur les épaules, formées par de petits boutons, que l'on produit au moyen de petites incisions faites dans la première enfance, et frottées ensuite avec le suc qui découle des branches des arbres, ou bien avec une espèce de *moxa* qu'on fait brûler sur la partie où l'on désire tracer ces lignes. Ces marques sont ineffaçables, on les conserve pendant tout le cours de la vie. On prétend que cet ornement plaît extrêmement aux hommes. Dans le temps où ces boutons suppurent, ils ne ressemblent pas mal aux pustules de la vaccine, de sorte qu'en les voyant pour la première fois, on se figure avoir rencontré chez ces insulaires un supplément à cette découverte si précieuse pour le genre humain. Les femmes se parent de colliers faits de différents articles de fabrique indienne ou européenne, et de larges bracelets d'écaille et de nacre de perle, qu'elles portent tant aux poignets qu'au bas de la jambe. Elles ont un grand fonds de coquetterie, qui perce même jusque parmi les femmes les plus âgées.

Elles nous demandaient sans cesse des grains de verre pour colliers, indiquant en même temps la longueur du bras, pour nous faire comprendre la quantité qu'elles en désiraient avoir; mais à peine avait-on satisfait à leur demande, qu'elles tendaient de nouveau la main, de sorte qu'il était bien difficile de les contenter, vu surtout qu'elles se présentent ordinairement en grand nombre. A Ouléaï, des femmes s'approchaient tout près de notre bâtiment; mais elles n'arrivaient jamais dans les canots des hommes. Elles se plaisaient à crier et à nous appeler par nos noms, qu'elles prononçaient parfois de la manière la plus comique. Quoiqu'elles réitérassent sans cesse leurs demandes pour obtenir plus que nous ne leur avions donné, elles paraissaient ne recevoir nos cadeaux qu'avec une sorte de dédain, ce qui nous amusait infiniment. Plusieurs d'entre elles portaient de jolies ceintures de la largeur d'environ deux doigts, faites du bois de la noix de coco et de coquilles blanches arrangées ensemble de manière à rappeler les mosaïques dont se parent les élégantes de nos salons. Comme je désirais infiniment m'en procurer une, je leur offris un prix considérable à leurs yeux pour ce seul article; mais ces femmes multipliaient tellement leurs demandes chaque fois que je cédaï à leurs réclamations, qu'il me fut impossible de réussir à m'en procurer une. Il me paraît, au reste, qu'elles y attachent un grand prix. J'ai vu quelquefois des hommes s'en parer; mais ils ne s'en désistaient pas davantage, et nous alléguaient pour raison de leur refus que cet ornement appartenait à leurs femmes. »

Nous devons aussi dire un mot sur Fananou et Mourileu, environs du groupe. Les vieillards de ces îles sont presque toujours choisis pour juges dans toutes les affaires. Ils ont un chef suprême qui règne sous le nom de *tamol*; mais ce chef est lui-même soumis à quelques coutumes ou lois que personne ne peut enfreindre. La suprématie de ces îles n'est pas héréditaire; le frère succède au frère, ou c'est un vieillard expérimenté que l'on choisit. Personne ne peut refuser la dignité du *tamol*.

Sans donner ici les positions géographiques de tous les Carolins occidentaux, nous ferons un court tableau de leurs mœurs et de leurs coutumes qui offrent quelques contrastes avec celles des Australiens et des Polynésiens.

Les traditions religieuses des Carolins sont un mélange de bouffonneries et d'idées simples. Leur dieu, qui est au ciel, était autrefois un de leurs compatriotes qui avait épousé une femme de l'île Ouléaï, et qui, mort à la fleur de son âge, s'était envolé au ciel où, ayant eu d'autres amours, il lui est venu un successeur, qui à son tour a eu d'autres enfants, ce qui fait un amalgame de dieux à peu près comme dans la mythologie; mais leurs idées sont moins brillantes et beaucoup plus terrestres. Néanmoins ce culte les élève beaucoup au-dessus des autres sauvages qui n'ont aucune idée de religion.

Au nombre des bouffonneries religieuses des Carolins, on peut mettre le respect qu'ils ont pour un petit ruisseau de l'île Fananou, où ils croient que les dieux cités plus haut viennent se baigner. Par respect pour ce cours d'eau douce et sacrée, ces bons et naïfs insulaires n'osent en approcher.

Parmi leurs idées simples, nous citerons la croyance qu'ils ont dans la bonté du soleil et de la lune, auxquels ils donnent une âme raisonnable. Mais, il faut le dire à leur louange, ils ne rendent aucun culte à ces idoles d'un nouveau genre. Ils n'ont ni temples, ni simulacres, ni offrandes. Ce n'est qu'aux morts célèbres qu'ils rendent une espèce de culte.

Leur coutume d'enterrer les gens du peuple est assez singulière. Ces cadavres communs sont jetés le plus loin possible dans la mer pour servir de pâture aux requins, aux baleines, etc.; et il n'y a guère que les *tamols* et les chefs secondaires à qui l'on accorde un petit tombeau en pierre, soit dans une habitation, soit dans les champs.

Pendant ils croient qu'il y a un lieu où les gens de bien sont récompensés et un

autre où les méchants sont punis. Les esprits bienfaisants, à qui on donne le nom de *tahutup* ou patrons, sont ordinairement des hommes déifiés après leur mort par les prêtresses. Chaque famille a son *tahutup* qu'elle invoque dans le besoin comme en Europe on prie les saints pour obtenir une grâce ou par reconnaissance d'une faveur reçue.

Dans l'île de Gouap on rend une sorte de culte à un crocodile; d'autres habitants de l'archipel adorent le requin. Comme aucun voyageur n'a pu comprendre la signification des noms propres qui entrent dans les traditions (peut-être ne s'en est-on pas occupé), il est impossible de bien expliquer le sens des fables religieuses des Carolins.

Ces peuples n'ont en général qu'une seule femme; cependant quelques individus en ont plusieurs, mais ce ne sont ordinairement que les riches, car à chaque femme que l'on épouse il faut payer un tribut, dont le roi lui-même n'est pas exempt; seulement, lorsqu'il y a séparation volontaire entre l'homme et la femme, ils se quittent avec la même simplicité qui a présidé à leur union.

Les maladies communes aux Carolins sont les érysipèles qui n'épargnent personne; la lèpre, surtout celle qu'on nomme éléphantiasis : ceux qui en sont atteints sont les êtres les plus affreux qu'on puisse voir; les ulcères, provenant de l'éléphantiasis et qui sont regardés comme au-dessus des ressources de l'art; la syphilis, beaucoup plus terrible aux Carolines qu'en Europe; pour le plus grand malheur des hommes, presque toutes ces maladies sont héréditaires; et enfin la dysenterie, qui se fait souvent sentir épidémiquement.

Pour combattre tous ces maux, les Carolins n'ont guère que le travail et les bains froids. Justement effrayés de ce que leur apporteraient l'inaction et les trop grands plaisirs, ces sages insulaires se forcent au travail. Après avoir pris un bain froid tous les matins, ils montent leurs canots et vont à la pêche de tous les poissons, même à celle de la baleine. Revenus de la pêche, ils se mettent à confectionner des étoffes de différentes couleurs avec les fibres du cocotier. Nous dirons en passant que leur métier ressemble tellement à celui de nos tisserands que les voyageurs croient généralement que les Japonais ont abordé autrefois aux Carolines, et qu'ils y ont importé l'art de tisser.

Les connaissances astronomiques des Carolins nous ont paru trop insignifiantes pour être rapportées ici. L'on peut, il est vrai, mentionner qu'ils ont un compas, la rose des vents, et qu'ils nomment les quatre points cardinaux, ainsi que quelques étoiles, mais c'est tout ce que l'on peut dire.

Quant à la puissance des chefs, divisés en districts, les îles Carolines renferment quelques groupes qui reconnaissent un ou deux principaux tamols et lui payent un tribut; mais comme les îles basses ne connaissent point la guerre, il n'y a que le groupe plus relevé qui puisse posséder des chefs d'une importance souveraine; et il faut encore que ceux-ci aient assez d'affaires chez eux, car, quoique plus puissants que leurs confrères, ils n'ont jamais cherché à se les soumettre.

Parmi quelques groupes dont l'importance mérite qu'on en fasse mention, nous citerons les suivants :

#### ILES BROWN.

Ces îles sont au nombre d'une trentaine, liées l'une à l'autre par un récif de corail. Ce groupe, où l'on ne trouve ni le cocotier, ni l'arbre à pain, a été découvert, en 1794, par le capitaine anglais Butler. Position : 11° 30' latitude nord, 160° 54' longitude est.

## GROUPE DE RALIK.

Ce groupe est beaucoup plus vaste que le précédent. Le capitaine russe Chromtschenko, qui le visita en 1832, évalua son étendue à 64 milles de l'ouest-nord à l'est-sud-est sur 10 milles de large. Les habitants de ce groupe, dont les usages sont à peu près les mêmes que ceux que nous avons décrits, sont très-souvent en guerre avec les habitants du groupe de Radak. Quand ces deux groupes sont en guerre, celui de Ralik peut armer jusqu'à 50 pirogues.

## GROUPE DE MARSHALL OU RADAK.

Ce groupe est parallèle à celui dont nous venons de parler. Les insulaires de Radak se nourrissent moins bien, sont moins heureux et moins puissants que ceux de Ralik; quelques-uns de leurs îlots sont même inhabités. Ce groupe fut aperçu, pour la première fois, en 1788, par les capitaines Gilbert et Marshall, qui lui donnèrent le nom de Chatam, mais on a conservé le nom indigène.

Les îles qui composent ce groupe sont : Bigar, inhabité; Udirik, Tagaï, Ligiep, Irigup, Kawen ou Saltikoff, une des plus peuplées; Otdia, Arno, Médiuro, et Milé a un chef indépendant. On y trouve aussi Aïlu, très-pauvre; Miadi ou île du Nouvel-An, l'île de Noël et quelques autres peu importantes. Nous devons donner des notions sur ce pays pour faire juger de ceux qui les environnent.

Comme dans toute la Polynésie, les chefs jouissent d'un grand pouvoir à Radak; leur principal privilège est le droit qu'ils ont sur toutes les propriétés. Le droit d'hérédité ne se transmet point directement de père en fils, mais de frère aîné à cadet, ou, à défaut de cette filière, l'héritage échoit au fils aîné, car les femmes en sont exclues.

Une remarque qui est tout à l'avantage des chefs, c'est qu'ils se distinguent des autres insulaires par des manières plus libres et plus nobles.

« Quand les princes réunissent leurs sujets pour la guerre, le chef de chaque groupe va rejoindre l'armée avec ses pirogues. Ils tâchent de surprendre l'ennemi avec des forces supérieures; mais ils ne combattent jamais qu'à terre. Les femmes prennent part au combat, non-seulement dans le cas de défense, mais même dans les attaques; seulement les hommes se placent sur la première ligue, armés de frondes, de lances et de bâtons. Les femmes, placées sur le second rang, sont occupées, les unes à battre le tambour suivant le commandement du chef, les autres à lancer des pierres. Après le combat, elles servent de médiatrices entre les deux partis. Les femmes devenues prisonnières sont bien traitées; mais on ne fait point les hommes prisonniers. Tout guerrier adopte le nom de l'ennemi qu'il a tué dans le combat. Quand une île est conquise, tous ses fruits sont pillés, mais on respecte les arbres.

» Le mariage est fondé sur un libre consentement des deux parties; il peut se dissoudre comme il a été contracté. Un homme peut avoir plusieurs femmes. La femme est la compagne de l'homme; elle semble lui obéir volontairement et sans contrainte, comme au chef de la famille. Dans les excursions, l'homme marche en avant comme le protecteur; la femme le suit. Quand on discute une affaire, les hommes parlent en premier; les femmes, si on les consulte, prennent part à la délibération, et on prête attention à leurs discours. Les femmes non mariées jouissent de leur liberté, tout en observant un certain décorum. La jeune fille exige que son amant lui fasse des cadeaux;

mais les relations intimes des deux sexes restent toujours enveloppées d'un certain mystère. »

Chamisso remarqua que le salut par le frottement des nez, usité dans toute la Polynésie, ne se pratiquait, dans les groupes des Carolines, qu'entre hommes et femmes, et seulement lorsque aucun étranger ne pouvait être témoin de ce gage d'affection mystérieuse.

« Entre deux amis intimes, dit le savant voyageur que nous avons cité, les droits de l'amitié obligent l'un d'eux à céder, au besoin, sa femme à l'autre. Mais une coutume barbare, et qu'on regrette d'avoir à signaler chez des peuples de mœurs aussi douces, c'est celle qui oblige chaque mère à ne pas nourrir plus de trois enfants; elle est forcée d'enterrer vivants ceux qui dépassent ce nombre. Les seules familles des chefs ne sont point assujetties à cette loi cruelle, que Kadou justifia en alléguant la stérilité des terres et la disette des vivres. »

Les enfants naturels sont élevés de la même manière que les enfants légitimes, c'est-à-dire qu'aussitôt qu'ils savent marcher, le père les emmène avec lui, ou, quand la mère est seule, elle en prend soin, et à sa mort une autre femme se charge des orphelins.

Leur coutume d'enterrer les gens du peuple et les chefs est la même que chez les Ualanais; ils jettent les premiers aux poissons et enterrent les seconds dans des enceintes carrées.

Ils construisent leurs canots des troncs de sapin et de bambou que la mer jette sur leurs plages; les débris de navires que la mer leur apporte également leur procurent le fer dont ils ont besoin.

A la première visite que les Russes firent aux îles Madiani (Nouvel-An), ils furent reçus comme des amis, et des preuves de bonne foi et de désintéressement leur furent données dans leurs transactions; mais lorsqu'ils y retournèrent avec leurs canots seulement leur nombre étant de moitié moindre que celui des insulaires, ceux-ci devinrent insolents et même perfides. Les uns cherchaient à arracher les clous et les barres de fer de l'embarcation, les autres voulaient ravoir ce qu'ils avaient déjà vendu, et plusieurs vendirent des écales de coco remplies d'eau de mer au lieu de l'être d'eau douce.

Le sol des îles du Nouvel-An n'est pas à plus de cinq ou six pieds au-dessus de la mer; plusieurs îlots ne présentent que du sable, et tous ces îlots sont joints aux autres îles par une chaîne de corail sur laquelle la mer se brise.

Les habitants des îles Radak n'ont pas d'autres noms de nombre que ceux qui suivent :

1 = <i>duon.</i>	5 = <i>lalim.</i>	9 = <i>edinin duon.</i>
2 = <i>rouo.</i>	6 = <i>dildinu.</i>	10 = <i>tabatot.</i>
3 = <i>dibu.</i>	7 = <i>dildinin-duon.</i>	
4 = <i>emen.</i>	8 = <i>edinu.</i>	

Ils ne vont pas au delà. Pour compter onze, douze et davantage, ils recommencent par un, deux, trois, etc.

Dans l'île de Noël deux officiers russes virent des hommes et des femmes qui chantaient et des jeunes filles qui battaient du tambour. Cet instrument était fait de planchettes creusées, couvertes aux extrémités de la peau du requin.

Les indigènes n'ont qu'un air pour toutes leurs chansons, qui renferment des traditions et les principaux événements de leur histoire.

## GROUPE D'OTDIA.

Ce groupe fait partie du groupe de Radak. Il fut aperçu pour la première fois en 1788. Il a trente milles d'étendue de l'est à l'ouest sur treize de largeur. Otdia est située par 9° 28' 9" latitude nord et 189° 45' 45" longitude à l'ouest du méridien de Greenwich (192° 4' 0" de Paris). La population de cette île est d'environ 50 habitants qui échangent toujours leurs noms avec ceux des étrangers qui les visitent, marque d'amitié commune à presque tous les habitants de la Polynésie.

Deux jours après l'arrivée de Kotzebüe dans leurs parages, ils se rendirent à son bord où ils admirèrent tout ce qu'ils n'avaient pas encore vu, notamment les cochons, qu'ils appelaient grands rats, et la boussole, dont on leur indiqua l'utilité; après l'avoir examinée, ils la tournèrent de différents côtés en indiquant aux officiers russes qu'ils connaissaient encore beaucoup d'îles dans ces parages (environ quatorze).

Le fer, qu'ils nomment *mel*, avait pour les habitants d'Oldia un si puissant attrait qu'ils en volaient quoiqu'on leur en eût donné une grande quantité. Bien plus, un petit morceau de fer suffisait pour faire succomber les Èves les plus modestes de ce pauvre paradis.

## GRAND GROUPE DE GILBERT.

Ce groupe, que l'on doit comprendre dans l'immense archipel des Carolines, et qui se compose des deux groupes de Scarborough et de Kingsmill, renferme les petites îles basses de la Chasse et Francis, les îles Drummond, Sydenham, Henderville, Woodle, Hopper et Hall, les îles Gilbert et Marshall, Knox, Charlotte, Matthews et Pitt, l'île Byron un peu à l'est des îles Gilbert, et un peu à l'ouest de ces dernières, les îles Océan, Pleasant et Atlantique.

En allant du nord au sud on voit les petites îles basses de la Chasse et Francis. La première est située par 2° 28' latitude sud et 174° longitude est; la seconde par 1° 40' latitude sud et 173° 15' longitude est.

L'île Drummond fut découverte en 1799 par Bishop. Voici ce qu'en dit le savant navigateur M. d'Urville dans son journal tenu à bord de *la Coquille* :

« Nous pouvions facilement distinguer plusieurs naturels avec leurs femmes, leurs enfants et leurs chiens, occupés sur la plage à nous considérer attentivement. Pendant ce temps, une quinzaine de pirogues, dont chacune contenait de trois à neuf hommes, faisaient tous leurs efforts pour nous atteindre, en s'aidant à la fois de leurs voiles et de leurs pagaies; ils agitaient aussi de loin des nattes pour nous faire signe de les attendre. Deux ou trois d'entre elles, parvenues à une demi-encablure de l'arrière du navire, furent encore longtemps à nous rattraper, bien que nous fissions à peine trois milles à l'heure, ce qui ne prouve pas en faveur de la vitesse de ces embarcations. Nous mîmes enfin en panne, et l'une d'elles, montée par trois naturels, accosta après un instant d'hésitation. Ces hommes, d'une taille moyenne, avaient un teint très-foncé et la peau couverte d'écailles de lèpre.

» Leur unique vêtement se réduisait à de petits morceaux de natte grossière passés autour du cou et à des bonnets de la même étoffe. Leurs traits n'étaient point agréables; leurs membres étaient assez grêles, et leur langage différait complètement des idiomes polynésiens. Leurs pirogues étaient d'une construction fort grossière ainsi que leurs

voiles. Aucun d'eux n'était tatoué, et, pour toute provision, ils n'apportaient que quelques mollusques de bénitier (tridacne), qu'ils échangeaient contre des couteaux et des hameçons. Ces insulaires annonçaient fort peu d'intelligence, et tous nos efforts pour obtenir les noms de leurs îles furent en pure perte. Au bout d'une demi-heure, ils nous quittèrent et regagnèrent leur île. »

Le capitaine Paulding dit que les naturels de Drummond sont voleurs; à peine en eut-il à son bord qu'il fut obligé de les faire fustiger pour ravoir ce qu'ils lui avaient pris.

### ILE BYRON.

C'est une chaîne d'îlots bas et boisés très-peuplés. Sa position est indiquée par 1° 18' latitude sud et 175° 0' longitude est. Voici ce qu'en dit Paulding :

« Les habitants de l'île Byron sont d'une haute taille, actifs et bien faits. Tous sont nus et couverts de cicatrices; quelques-uns portent des bonnets faits avec une sorte d'herbe et des colliers en petits disques de noix de coco. Leurs ornements sont grossiers et rarement usités. Ils consistaient en coquilles et en colliers fabriqués avec quelque chose qui ressemblait à des os de baleine, que les uns portent autour de la ceinture et les autres autour du cou. Leurs cheveux sont longs et nattés, et leur teint très-foncé; leur barbe est peu fournie, et frisée sur le menton comme celle des nègres. Un petit nombre de femmes vinrent dans les pirogues : leur air était grossier, et elles semblaient presque aussi robustes que les hommes. Autour des reins elles portaient une petite natte d'un pied de large, dont le bas était orné d'une frange. Peu d'hommes étaient tatoués, encore l'étaient-ils très-peu. Leurs pirogues étaient habilement travaillées, fabriquées avec un grand nombre de pièces d'un bois léger, réunies ensemble au moyen de coutures faites avec des tresses en bourre de coco; mais elles faisaient eau de toutes parts, et un homme était continuellement occupé à les vider. Ces pirogues étaient fort étroites, en pointe à chaque extrémité, et garnies, d'un côté, d'une plateforme pour les maintenir droites. Les voiles des pirogues, dans toutes ces îles, sont des nattes de paille ou d'herbe. »

Les habitants des îles basses de cet archipel ont une grande vénération pour les esprits. Le chef suprême de ces esprits veille sur chaque groupe d'îlots et est invoqué sous le nom de *Hannoulappé*. Ce chef des esprits a encore au-dessus de lui un génie qui lui est infiniment supérieur. A tous ces génies ou esprits l'on rend un culte proportionné à leur puissance, et qui se manifeste par des présents dont jouissent les chefs.

Dans leurs pratiques extérieures beaucoup de scènes approchent plus ou moins de celles qui se passaient dans le temple de la pythonisse en Grèce : des fous, peut-être volontaires, que l'on dit possédés du génie d'Hannoulappé, rendent des oracles, très-caractérisés par leurs contre-sens.

Ils ont une fête qui dure deux mois entiers pendant lesquels le mari est banni du lit nuptial, mesuré peut-être hygiénique.

La construction navale et la navigation de ces insulaires ne sont pas sans intérêt. Leurs pirogues sont faites en bois de l'arbre à pain; et, selon leur grandeur, elles contiennent de trois à quinze hommes, et sont toutes très-bien construites.

C'est souvent avec deux troncs d'arbres à pain unis ensemble, cargués d'une voile, que ces sauvages entreprennent des voyages qu'on peut dire de long cours; guidés seulement par le soleil, la lune, et les étoiles dont ils nomment les principales, ils se dirigent vers des îles éloignées de la leur de quatre à cinq cents lieues pour échanger toutes leurs richesses territoriales contre un peu de fer dont ils ne peuvent se passer.

Aussi cette hardiesse leur est souvent fatale. Quand le temps est brumeux et qu'ils ne peuvent aborder à aucune île, ils sont bientôt désorientés, et s'ils ne périssent point en mer ils sont jetés sur quelque côte étrangère où ils vivent toujours malheureux.

« Je regrette infiniment, dit M. Mertens, de n'avoir que des notions vagues sur la manière dont les navigateurs de ces îles font leurs préparatifs lorsqu'il s'agit d'entreprendre un grand voyage. On ne m'a communiqué des détails que pour ceux de Roua, à la haute île de Rouch ou Ouléa, qui en est à peine à une distance de quatre-vingts milles maritimes. Pour ce voyage, qui est ordinairement l'affaire d'une journée, ils portent avec eux une douzaine de fruits de l'arbre à pain, qui sont grillés; on compose en outre un mets du jaquier, qu'on sert dans des coquilles. Les cocos ne sont pas oubliés ni le poisson, quand on peut s'en procurer. »

La canne à sucre, le fruit du *cratœva*, les oranges et les *yam*, espèce de racine qui ressemble à la pomme de terre, sont les principales productions des hautes îles de ce groupe; mais, par une bizarrerie que l'on ne peut s'expliquer, elles sont défendues aux habitants du plateau inférieur. Avant de commencer leurs repas les insulaires font une invocation à Hannoulappé.

Une richesse, commune aux habitants des îles hautes et basses, est une espèce de chaux qu'ils obtiennent par la fusion d'un corail madréporique, et qui leur sert à joindre et à retenir ensemble les planches de leurs pirogues.

Dans cette partie des Carolines, les maladies sont moins nombreuses que dans beaucoup d'autres groupes de l'archipel. Celle qui y est la plus commune est une petite vérole nommée *roup*; la lèpre y règne également, mais peu d'individus en sont atteints. Il est à présumer que cette absence de nombreuses maladies est due à la beauté du climat qui y est délicieux pendant les deux tiers de l'année. Il n'y a de désagréable que le temps qui correspond à nos mois de janvier et de février: de grands vents et la pluie s'y font alors sentir très-fréquemment, accompagnés du tonnerre (*bat*) et des éclairs (*fi-fi*) qui épouvantent les habitants.

## ARCHIPEL DE ROGGEWEEN.

En l'absence du nom indigène de ces îles nous les grouperons en faisceau pour leur donner le nom du premier navigateur qui en a parlé.

L'archipel de Roggeween sera composé des îles Malden, Starbuck, Caroline, Flint, Penrhyn, Pescado, Humphrey, Rearson, Souvaroff, Danger, Solitaire, Clarence, York, Sidney, Birney, Mary et les îles de Gardner et d'Arthur; on peut y en ajouter encore quelques autres qui n'ont pas été retrouvées et plusieurs qu'on n'a pas visitées.

Nous ne parlerons que des îles sur lesquelles nous avons pu obtenir des renseignements intéressants.

Les îles Penrhyn furent aperçues pour la première fois par le capitaine Seker qui leur donna le nom de son navire. Diverses îles basses, couvertes de cocotiers et d'autres arbres, forment ce groupe dont le centre est fixé par 9° 2' de latitude sud et 159° 55' de longitude ouest.

Voici une partie de la relation de M. Choris, dessinateur de l'expédition de Kotzebue :

« Au coucher du soleil, on aperçut des hommes sur une pointe sablonneuse de la côte septentrionale du groupe de Penrhyn. Le lendemain on l'approcha, et bientôt

quatorze pirogues, dans chacune desquelles on compta de six à treize hommes, s'avancèrent vers nous en ramant. Ils étaient entièrement nus, à l'exception d'une feuille faite de bourre de coco qui leur couvrait les parties naturelles, et qui était attachée autour du corps par un cordon.

» Le plus vieux de chaque pirogue, qui paraissait en être le chef, sembla nous adresser un long discours, en levant en l'air les mains dans lesquelles il tenait une branche de cocotier, qu'il agitait comme s'il eût voulu nous montrer qu'il ne s'y trouvait pas d'armes. Ces Indiens avaient une feuille de palmier nouée autour du cou, apparemment en signe de paix : cependant chaque pirogue était pourvue de piques et de lances très-longues. Ces pirogues, construites avec plusieurs morceaux de bois cousus ensemble, avaient des balanciers.

» Ces Indiens étaient d'une couleur brun clair. L'ancien de chaque pirogue avait beaucoup plus d'embonpoint que ses compagnons : il était gros et gras; quelques-uns d'eux avaient l'ongle de chaque pouce presque aussi long que ce doigt.

» Enfin, ils accostèrent notre bâtiment, et les échanges commencèrent; ils nous donnèrent des cocos pour du fer, surtout des clous; ils vendirent aussi des hameçons de nacre de perle, absolument semblables à ceux des Iles Sandwich. Ils finirent même par se défaire de leurs armes, quand ils n'eurent plus autre chose à troquer contre le métal qui faisait l'objet de leurs désirs.

» Plusieurs de ces Indiens commencèrent à arracher tout le fer du canot amarré à l'arrière du bâtiment; ils s'étaient même emparés de la gaffe. On leur cria de cesser, en se servant du mot *tabou*, pour leur faire comprendre qu'ils ne devaient toucher à rien : l'inutilité de cette remontrance força de leur tirer deux coups de fusil à poudre; aussitôt ils se précipitèrent tous dans l'eau, et jetèrent ce qu'ils avaient pris; revenus de leur frayeur, quand ils virent qu'ils n'avaient pas de mal, ils ne voulaient plus nous remettre les objets pour lesquels ils avaient déjà reçu ce que nous leur donnions.

» Le ressac était si fort sur le rivage, le temps si variable, et les rafales se faisaient si souvent, que nous renoncâmes au projet de descendre à terre, on s'en éloigna; plusieurs pirogues nous suivirent pendant longtemps, et finalement, ne pouvant nous rejoindre, retournèrent vers l'île. La pluie ayant commencé à tomber, plusieurs insulaires se couvrirent les épaules de petits manteaux de feuilles de cocotier tressés, et qui étaient si courts qu'ils descendaient à peine jusqu'au milieu du dos.

» Ces Indiens n'étaient pas tatoués; quelques-uns avaient pourtant la poitrine et les bras taillés avec régularité, en lignes parallèles; d'autres avaient la tête ornée de plumes de *frégates*, les cheveux très-courts, la barbe assez forte. »

C'est le capitaine Edward qui a découvert l'île Clarence en 1791; mais comme il n'y a point abordé, ce n'a été qu'en 1825 que l'on a eu quelques renseignements sur cette île entourée d'îlots bas, boisés et très-peuplés. Ces notions et la position géographique ont été données par Paulding, capitaine américain qui dit n'avoir aperçu qu'avec peine les îles un peu éloignées. Position du groupe : 2° 12' latitude sud, et 173° 50' longitude ouest.

## ARCHIPEL DE NOUKA-HIVA OU DES MARQUISES.

Les îles Nouka-Hiva sont comprises entre le 8° et le 10° degré de latitude sud, et le 140° et le 142° degré de longitude ouest de Paris. Leur longueur du nord-nord-ouest au sud-sud-est est d'environ soixante lieues, sur quinze de largeur. L'île principale de

l'archipel est Nouka-Hiva, dont le nom indigène nous a été révélé, pour la première fois, par Krusenstern. Sa plus grande largeur, du sud-est à l'ouest, est de dix-sept milles.

Le climat de Nouka-Hiva est chaud, mais très-sain; la preuve s'en trouve dans l'état sanitaire des naturels et dans le bien-être qu'ont toujours éprouvé les navigateurs qui y ont séjourné. L'hiver est seulement pluvieux, comme dans toutes les régions des tropiques.

Nouka-Hiva présente aux naturalistes les mêmes animaux et la même végétation que les autres îles de la Polynésie, ce qui nous dispense d'en faire mention. On ne peut en dire autant de ses îles qui toutes sont hautes et boisées; plusieurs même sont volcaniques, mais n'ont jamais de cratère en éruption.

L'histoire de Nouka-Hiva, comme celle de sa découverte, est pleine de détails pour la plupart insignifiants. Les traditions nouka-hiviennes font les pères de ce peuple deux sauvages qu'on a déifiés, venus de Va-Vao, île au-dessus de Nouka-Hiva, et qui ont peuplé et enrichi l'archipel en y apportant différentes plantes dont leurs quarante enfants, moins un, ont reçu le nom. Cette tradition est vraisemblable, car il se peut qu'un habitant de Va-Vao ait abordé autrefois à Nouka-Hiva, qu'il l'ait peuplé de ses enfants et enrichi de plantes et de fruits.

Ce qu'il y a de plus positif, c'est qu'en 1567 don Alvaro de Mendoza et don Alvaro de Mendana, chargés par les grands d'Espagne qui occupaient le Pérou de faire un voyage d'exploration, découvrirent toute la partie méridionale de l'archipel, qu'ils nommèrent *Marquezas de Mendozas* (Marquises de Mendoza). La mer houleuse ne leur ayant pas permis de débarquer dans cette partie du groupe, ils envoyèrent un canot, monté de vingt hommes, à la recherche d'un port. Ceux-ci découvrirent, le 25 juillet, un port magnifique dans lequel ils débarquèrent et qu'ils nommèrent *Port de la mer de Dieu* (nommé aujourd'hui baie de Tao-Ouati).

Après le débarquement, des relations amicales s'établirent entre les Espagnols et les insulaires; mais bientôt des échanges firent commettre à ces derniers quelques petits vols qui furent punis de coups de fusil, circonstance qui, comme on le pense bien, détruisit d'abord la bonne harmonie; mais comme elle donnait aux Nouka-Hiviens la preuve de la puissance des blancs, ils cherchèrent à les apaiser en leur apportant des provisions. Après quelques recherches infructueuses et la découverte de plusieurs îlots, les Espagnols, qui depuis la découverte du Pérou ne cherchaient plus que des montagnes d'or, quittèrent les Nouka-Hiviens et ne rapportèrent de leur découverte que des notions fausses ou incomplètes et nullement sa position géographique.

Ce ne fut qu'en 1774, lorsqu'elles étaient oubliées, que Cook vint reconnaître une partie de cet archipel et en découvrir d'autres îles. Ses relations avec les naturels eurent les mêmes résultats que ceux qu'avaient obtenus les Espagnols: des vols et quelques punitions. Après avoir passé plusieurs jours à reconnaître ces parages et y avoir recueilli des notions fort importantes, Cook courut à d'autres découvertes.

Celui qui découvrit les îles septentrionales de l'archipel fut Ingraham de Boston, en 1791. Si ce navigateur les eût explorées, il se serait certainement acquis plus de renommée qu'en en donnant simplement la position astronomique; mais il laissa cette gloire au capitaine français Marchand, qui y mouilla le 12 juin de la même année.

Les relations avec les indigènes commencèrent d'abord par les mêmes procédés qui avaient si fort courroucé les deux autres capitaines; mais cette fois l'on y mit ordre, et la bonne harmonie s'établit si bien entre les étrangers et les insulaires que les échanges eurent lieu sans défiance de part et d'autre. Cette bonne harmonie fut même poussée à un tel point que l'on fut obligé d'expulser de l'entre-pont les Nouka-Hiviennes dont tous les marins avaient captivé les bonnes grâces.



WOMAN WITH FAN, MALAY.

**l'archipel est Nouka-Hiva, dont le nom indigène nous a été révélé, pour la première fois par Kermadec.**

**I**l est situé à l'ouest de l'archipel, et est de dix-sept lieues de longueur, et de trois lieues de largeur. On y trouve les mêmes productions que dans toutes les îles de l'archipel.

**Nous** avons vu que les habitants de ces îles ont une langue particulière, et que les habitants de ces îles ont une langue particulière, et que les habitants de ces îles ont une langue particulière.

**Les** habitants de ces îles ont une langue particulière, et que les habitants de ces îles ont une langue particulière, et que les habitants de ces îles ont une langue particulière.

**C**es îles ont une langue particulière, et que les habitants de ces îles ont une langue particulière, et que les habitants de ces îles ont une langue particulière.

**Aj**outons que les habitants de ces îles ont une langue particulière, et que les habitants de ces îles ont une langue particulière, et que les habitants de ces îles ont une langue particulière.

**Ce** sont les habitants de ces îles qui ont une langue particulière, et que les habitants de ces îles ont une langue particulière, et que les habitants de ces îles ont une langue particulière.

**Ce** sont les habitants de ces îles qui ont une langue particulière, et que les habitants de ces îles ont une langue particulière, et que les habitants de ces îles ont une langue particulière.

**Les** habitants de ces îles ont une langue particulière, et que les habitants de ces îles ont une langue particulière, et que les habitants de ces îles ont une langue particulière.



JEUNE FILLE DE L'ILE MADISSON.



Ce fut donc le capitaine Marchand qui le premier visita le mieux cet archipel et en recueillit les meilleurs renseignements, qui servirent longtemps de bases à l'histoire de ce groupe.

Néanmoins on regarde comme tout aussi utiles les descriptions qu'en ont faites Hergest, Brown et plusieurs autres qui tous ont donné à ces îles des noms différents.

Pour les événements politiques qui concernent Nouka-Hiva, nous suivrons les rapports du capitaine russe Krusenstern, parce que lors de son excursion dans les terres de l'archipel, il fit la rencontre de deux Européens qui avaient déserté autrefois leur navire, pour vivre indépendants à Nouka-Hiva, où ils avaient acquis beaucoup d'influence parmi les chefs.

En mai 1804, Krusenstern jeta l'ancre dans l'archipel de Nouka-Hiva, où son équipage fut bientôt entouré de canots de toutes grandeurs. Le plus beau était monté par un Anglais nommé Roberts, qu'il fut assez difficile de reconnaître, parce que son costume était absolument le même que celui de ses compagnons. Après avoir offert ses services aux Européens, dont il connaissait très-bien la langue, il dit à Krusenstern qu'un Français nommé Cabri résidait aussi dans l'archipel, mais que malheureusement ils étaient l'un à l'autre des ennemis plus acharnés que ne l'étaient leurs compatriotes dans leur patrie respective. Malgré cette division des deux Européens, Krusenstern obtint tous les renseignements qu'il voulut se procurer. Roberts surtout, qui avait épousé une parente du roi, lui fut d'un grand secours comme interprète, en lui racontant les événements les plus remarquables de l'histoire et en l'introduisant dans toutes les cérémonies où il put saisir les mœurs et les coutumes sur le fait.

Parmi les usages bizarres de ces peuples, celui qui frappa le plus Krusenstern fut une espèce de sigisbéisme d'une nature beaucoup plus dissolue que chez les Italiens. Il consiste chez les chefs, lorsqu'ils font une excursion au dehors, à laisser auprès de leurs femmes un cavalier servant chargé de remplir leurs fonctions maritales pendant leur absence, et que l'on nomme à cet effet *allumeur des feux du roi*. — Un malheureux missionnaire nommé Harris, étant devenu l'ami du roi après le départ de l'équipage dont nous venons de parler, fut un jour chargé de cette dangereuse mission; il refusa. Les femmes du roi, qui doutaient de sa nature, le mirent entièrement nu, et l'auraient sans doute maltraité si Harris ne se fût enfui dans les bois où il attendit un navire pour se rembarquer; ce qu'il effectua heureusement.

Le successeur de Krusenstern dans ces îles fut Porter, capitaine américain, qui y aborda en 1813. C'est certainement l'époque la plus marquante de l'histoire de Nouka-Hiva.

Ayant rencontré, le 25 octobre de la même année, un Anglais et un Américain laissés dans l'archipel par un navire des États-Unis, Porter se mit aussitôt en rapport avec eux. Les renseignements qu'il en obtint furent que la guerre était déclarée entre les insulaires du littoral et les *Hoppahs*, tribu guerrière qui vivait au delà des montagnes. Porter crut cette occasion favorable pour faire reconnaître Nouka-Hiva tributaire des Américains.

Engagé par les chefs de l'intérieur et du littoral à prendre part à la guerre contre les Hoppahs, Porter fit mettre à terre quelques pièces de caanon pour refouler les ennemis dans leurs montagnes. Cependant, il faut le dire à la louange du capitaine, ce ne fut qu'après avoir fait tous ses efforts pour amener la paix, qu'il jugea bientôt impossible, qu'il fit hisser une pièce de six sur une montagne qui dominait le camp ennemi. Il est inutile de dire que les Hoppahs se soumirent et se reconnurent tributaires après les premiers engagements, qui leur coûtèrent cinq hommes tués et un assez grand nombre de blessés.

Ce fut à la suite de cette petite campagne et après avoir fait bâtir un superbe village par 5,000 à 6,000 indigènes, que Porter prit possession de tout le groupe d'îles au nom de sa nation, quoique les Taïpis et quelques autres peuplades fussent encore insoumis. Ils furent défaits enfin malgré des prodiges de valeur, et durent se soumettre au tribut; après quoi Porter remit à la voile avec ses navires de guerre, ne laissant que vingt-deux hommes et un lieutenant pour recevoir le tribut et contenir une nation qui pouvait mettre sur pied vingt mille guerriers.

Bientôt les Nouka-Hiviens, influencés par quelques Anglais, refusèrent de payer le tribut. Bien plus, ils vinrent attaquer, d'abord par détachements, puis en masse, les vingt-deux Américains, dont dix furent massacrés, ainsi que la petite garnison de Madisonville, dont un seul homme fut épargné; le reste parvint à s'embarquer sur le navire que Porter avait laissé au port. Ainsi finit d'une manière tragique cette expédition qui promettait de bons résultats.

Après ce que nous venons de rapporter, l'histoire de Nouka-Hiva devient tout à fait insignifiante jusqu'à la prise de possession, au nom de la France, par l'amiral Dupetit-Thouars. Voici quelques renseignements à ce sujet :

Dans l'état actuel des choses, une centaine au moins de bâtiments français, tant baleiniers que navires du commerce, franchissent tous les ans le cap Horn ou l'archipel de la Malaisie, et promènent le pavillon français dans la mer du Sud. C'était déjà un motif suffisant pour engager le gouvernement de la France à s'établir dans cette mer, afin d'être toujours à même d'y protéger les intérêts de ses nationaux; mais, en vue de l'avenir qui se prépare, c'était pour lui un devoir impérieux. Depuis deux ans déjà il a fondé un établissement à Akaroa, sur la presqu'île de Banks, dans la plus méridionale des deux îles qui composent le groupe connu sous le nom de Nouvelle-Zélande; aujourd'hui nous apprenons qu'à l'autre extrémité de la même mer une expédition, commandée par M. l'amiral Dupetit-Thouars, vient d'acheter aux chefs indigènes l'archipel des îles Marquises, et en a fait une possession désormais française.

Le gouvernement avait mis à la disposition de M. Dupetit-Thouars, pour l'aider dans son entreprise, des forces imposantes. En effet, l'escadre française, dite de la mer du Sud, se compose aujourd'hui de deux frégates de 50 canons, l'*Atalante* et la *Reine Blanche*, portant le pavillon de l'amiral, d'une frégate de 46, la *Thétis*; de deux corvettes à batterie couverte, l'*Embuscade* et la *Boussole*; de deux corvettes simples, la *Triomphante* et la *Camille*; d'un brick l'*Adonis*, et d'une gabarre le *Bucéphale*. Sur ces neuf bâtiments de guerre on avait embarqué un bataillon d'infanterie de marine fort de presque 800 hommes, une compagnie d'artillerie de marine, et une compagnie des équipages de ligne. Ainsi les moyens dont pouvait disposer M. Dupetit-Thouars représentaient 260 canons et plus de 3,000 hommes marins, soldats ou artilleurs. Enfin quatre grands bâtiments de commerce sont partis de France, chargés de matériel pour le futur établissement.

« Les Nouka-Hiviens, dit un voyageur, ont été stigmatisés du nom de sauvages; jamais expression n'a été plus faussement appliquée, car ils occupent une place élevée dans l'échelle de l'espèce humaine, soit qu'on les considère moralement ou physiquement. Nous les avons trouvés braves, généreux, honnêtes, bienveillants, fins, spirituels, intelligents: la beauté et les proportions régulières de leur corps répondent aux perfections de leur âme. Ils sont au-dessus de la taille moyenne; ayant quelquefois moins de cinq pieds onze pouces anglais (un mètre quatre-vingts centimètres), mais plus communément six pieds deux à trois pouces anglais (un mètre quatre-vingt-sept centimètres à un mètre quatre-vingt-neuf centimètres). Leur visage, et leurs yeux malins et perçants, sont d'une beauté remarquable; leurs dents sont blanches et plus belles

que l'ivoire; leur figure, ouverte et expressive, reflète toutes les émotions de leur âme, et leurs jambes, qui unissent la vigueur à la grâce, pourraient servir de modèle à nos sculpteurs. La peau des hommes est d'une couleur cuivre foncé; celle des jeunes gens et des femmes n'est que légèrement brune. Les femmes sont inférieures aux hommes en beauté; leurs bras et surtout leurs mains sont admirables, mais d'un autre côté leur taille est peu gracieuse et leurs pieds sont grossis par l'usage où elles sont de marcher sans chaussure. Du reste, elles sont rusées, coquettes, et elles se piquent peu de fidélité. Le premier de ces défauts prouve un esprit délié et susceptible de culture; le second n'appartient pas seulement aux Nouka-Hiviennes; le troisième ne leur semble pas nécessaire, et leurs maris les en dispensent. Cependant pénétrez dans leurs demeures, vous serez témoin de l'affection sincère des femmes pour leurs maris, de ceux-ci pour leurs compagnes, des parents pour leurs filles et des filles pour leurs parents : au delà, on se regarde comme parfaitement étranger; tous les liens semblent brisés; chaque femme dispose d'elle et de ce qui lui appartient comme elle l'entend. »

Les divinités de Nouka-Hiva ressemblent beaucoup à celles des Taïtiens. Elles sont adorées dans les morais et souvent dans la demeure des insulaires à qui elles servent de dieux pénates; mais en général les Nouka-Hiviens ne révèrent pas beaucoup ces divinités, représentées seulement par une idole en bois ou par quelques figurines grossièrement sculptées, quelques-uns même en trafiquent. On ne peut en dire autant d'un habitant défié qui s'est rendu redoutable par quelque action d'éclat ou par sa fermeté dans les dangers. Ces dieux charnels deviennent sacrés, ainsi que leurs propriétés et leurs habitations, et on leur offre même des sacrifices humains.

Le missionnaire Crook eut, en 1797, occasion d'approcher un de ces êtres singuliers.

« C'est un homme très-âgé, dit-il, qui, depuis sa jeunesse, habite, à Hana-Téitéina, une grande case environnée d'une palissade, et où s'élève un autel. Aux poutres qui forment son habitation et aux branches des arbres voisins pendent des squelettes humains tournés la tête en bas. On ne pénètre dans cet antre que pour être immolé; ce qui paraît être assez commun, car on lui offre plus de victimes qu'à tout autre dieu. Souvent il s'assied sur une plate-forme élevée vis-à-vis de sa case, et là il exige le sacrifice de deux ou trois victimes. Des offrandes nombreuses lui sont envoyées de toutes parts, afin de se le rendre propice dans les invocations qu'on lui adresse. Dans certaines occasions, quoique rarement, l'atoua transmet à ses enfants les prérogatives extraordinaires dont il est en possession. »

Cet usage atroce parmi les Nouka-Hiviens, naturellement doux, est dû en grande partie au tahoua, grand prêtre, qui, retirant toujours quelque bénéfice de ces scènes horribles, les renouvelle souvent. Feignant de grotesques convulsions, il parcourt les cases des chefs, et quand il les voit tous rassemblés autour de lui, il leur lance des regards effroyables; puis il parle à haute voix aux dieux atouas<sup>1</sup>. Les dieux sont sourds; mais le grand prêtre, qui possède l'art de la ventriloquie, remplit fort bien leur office; par son organe, ils demandent des victimes, parfois les ennemis du prêtre qui, de cette manière, exerce pleinement ses vengeances; et s'il n'y a point de victimes ni de prisonniers, les chefs entreprennent une guerre pour s'en procurer. Pour en finir avec la religion de ces idolâtres, très-humains sous les autres rapports, nous dirons que les Nouka-Hiviens professent une grande vénération pour les restes de leurs amis. A peine

<sup>1</sup> L'ordre des dieux *atouas* est d'autant plus nombreux qu'il comprend tous les êtres surnaturels qu'a enfantés l'imagination des insulaires, et que tous les chefs, à leur mort, vont en augmenter la nomenclature déjà fort étendue. On nomme aussi *atoua* l'homme qui passe pour avoir dompté les éléments, espèce de dieu incarné qui vit retiré et environné de respect.

morts, les habitants sont déposés dans une pièce de bois blanc creusé et que l'on recouvre comme un cercueil. Ces cercueils sont ensuite portés dans une maison tabouée jusqu'à ce que la chair, réduite en poussière, permette de retirer les os dont on dépose une moitié au morai, tandis que l'autre moitié sert à confectionner des manches d'éventails qui, par ce fait, deviennent reliques.

Quant aux lois de Nouka-Hiva, elles approchent beaucoup des lois de la famille. Un certain nombre de chefs, nommés *héakikis*, dont l'autorité est toute personnelle, veillent sur leurs sujets et en sont obéis au premier signe de leur volonté. En dehors de ces attributs est le *toa*, jouissant de la même puissance sur le champ de bataille, mais qui en est presque totalement dépourvu en temps de paix. Cette manière de gouverner était encore en pleine vigueur en 1812, car voici les réflexions qu'elle fit naître chez Porter :

« Il semble étrange qu'un peuple sans aucune forme de gouvernement visible, dont les chefs, ne possédant aucune autorité, ne peuvent les pousser au travail, ni leur infliger un châtiment, puisse concevoir ou exécuter, avec la rapidité de l'éclair, les ouvrages qui nous étonnent. » Il ajoute plus bas : « Mais ils ont des patriarches dont l'autorité est celle d'un père doux et bienveillant sur ses enfants. »

Le tatouage donne aux guerriers nouka-hiviens un aspect vraiment extraordinaire. Il y a du bon goût, une espèce d'art dans les dessins qui ornent leur corps.

Des casques au plumage épais, des manteaux aux lignes rouges et blanches, des lances effrayantes par leur longueur, des massues aux poignées sculptées, des colliers de dents de baleine et de coquillages polis, tel est l'équipage pittoresque avec lequel l'homme de guerre nouka-hivien, ordinairement d'une belle taille, se présente au combat où son apparition est toujours imposante et terrible.

Le champ de bataille choisi par les combattants est toujours une petite plaine entourée de collines où se retirent les blessés et ensuite les vaincus; ceux qui restent sur le terrain sont assommés avec les casse-tête et promenés en triomphe.

L'arme la plus dangereuse des Nouka-Hiviens est la petite lance qu'ils dirigent avec une extrême justesse, et qu'ils savent lancer à des distances étonnantes. Par un raffinement de ruse cruelle, ces petites lances sont percées de trous ronds et rapprochés à l'extrémité, ce qui les rend si faibles qu'elles se brisent presque toujours dans la blessure et que l'on ne peut plus les en extraire.

Les Nouka-Hiviens sont aussi industriels pour subvenir à leurs besoins qu'ils le sont pour confectionner leurs armes. L'agriculture, la pêche, la confection des vêtements, et quelques occupations domestiques, tels sont les objets sur lesquels s'exerce l'industrie de Nouka-Hiva. Leurs nattes sont d'un travail si remarquable qu'elles surpassent en beauté tout ce que l'on fait en ce genre dans la Polynésie; leurs gourdes, leurs corbeilles et leurs berceaux pour les enfants ont aussi prouvé aux Européens que rien dans cet archipel n'est resté à l'état stationnaire. Leurs vêtements en écorces d'arbre battues ont même excité l'admiration de tous ceux qui ont été initiés à leur fabrication. Une pièce de bois sur laquelle s'étend une écorce d'arbre à pain et un battoir d'une longueur de dix-huit pouces environ, sont les premiers instruments qui servent à la manipulation. Après avoir assoupli l'écorce en la battant et en la trempant dans l'eau, on l'étend doucement pour la faire sécher; après sa transformation elle devient aussi forte qu'une toile de lin, et on la porte pendant huit jours pour qu'elle se blanchisse, après quoi elle est battue de nouveau pour lui donner le lustre et la consistance nécessaires. Ainsi cette opération qui coûte à peine un jour de travail suffit pour confectionner un habillement qui dure six semaines; et ce n'est pas tout : si ce vêtement vient à se déchirer, il suffit de rabattre les bords de la déchirure pour les réunir et rendre ainsi l'étoffe aussi solide qu'auparavant. On devine sans peine que







Neukahiwa.

(Océanie.)



le travail de l'aiguille est inconnu à ceux qui s'habillent si facilement d'une étoffe dont quatre pièces carrées suffisent pour un costume complet.

Pour la pêche, les Nouka-Hiviens se servent aussi d'un procédé tout particulier. Ils ont découvert dans une île une plante dont la racine enivre les poissons. Des plongeurs la coupent d'abord par petits morceaux, puis vont répandre ces petits morceaux au fond de la mer où les poissons avides les reçoivent comme une proie. Ils viennent bientôt à la surface de l'eau à demi morts et incapables de fuir les pêcheurs qui en ont bientôt fait leur provision. Ces habitants emploient encore des filets et des hameçons, mais ils ne s'en servent ordinairement qu'en pleine mer.

La navigation dans cet archipel se fait avec des canots pour la guerre et des pirogues pour la pêche ou les petites excursions. Les premiers ont presque toujours cinquante pieds de long, deux de large et dix-huit pouces de profondeur; les pirogues varient trop dans leurs formes et leur grandeur pour qu'on puisse en donner une description. La quille des canots est d'un seul morceau ou d'un arbre entier qui prend différentes formes selon l'importance du bâtiment; des espèces de planches en forment le contour. Ces planches sont jointes les unes aux autres par une étoupe faite des fibres de la noix de coco; les coutures sont recouvertes à l'intérieur et à l'extérieur par des bandes de bambou qui sont bien adaptées, mais qui néanmoins laissent toujours pénétrer assez d'eau pour occuper continuellement deux personnes à la rejeter. Comme la petite largeur de ces canots les expose souvent à chavirer, les navigateurs placent en travers à l'arrière, au milieu et à l'avant, trois pièces de bois rassemblées par d'autres qui forment ainsi un carré ou un triangle qui sert de balancier. La proue est la partie la plus ornée du canot; la tête de quelque animal, grossièrement sculptée, domine toutes les autres marques d'embellissement. Une chose qui paraîtra bien extraordinaire, c'est qu'aucun de ces canots n'appartient à un seul propriétaire. A l'un la longue pièce de l'avant, à l'autre celle de l'arrière, à celui-ci les voiles, à celui-là les pagaies ou rames; de sorte que quand un canot est démonté il se trouve être la propriété de quinze familles, quelquefois plus. Mais ce qui n'étonnera pas moins, c'est qu'aussitôt que vient le besoin d'équiper une embarcation, tous ces différents propriétaires accourent à l'envi apporter les ustensiles de marine dont ils se servaient dans leurs habitations.

Les Nouka-Hiviens ont aussi de doubles canots qui leur servent à passer d'une île à une autre. Des navigateurs ont même dit qu'ils possédaient des bâtiments beaucoup plus solides et mieux grésés, avec lesquels ils vont à la découverte de terres nouvelles.

Les maisons de Nouka-Hiva sont d'une construction fort simple; ordinairement longues et étroites, elles n'ont pas toujours les commodités désirables; des bambous et des troncs de *faou*, entrelacés de feuilles de fougères, en forment les murailles que recouvre un toit de feuilles sèches d'arbre à pain. Il n'y a jamais qu'une partie de la maison qui soit pavée; l'autre est couverte de nattes qui servent de lits à la famille et aux domestiques sans distinction de sexe. Pour mettre à l'abri des rats leurs provisions et leurs objets de prix, qui ne sont ordinairement que des colliers et des plumes, ils les attachent aux toits ou aux murailles. Ces objets sont loin d'embellir les appartements qu'ils décorent. Dans les habitations riches on trouve ordinairement, séparé de la demeure principale, un autre corps de bâtiment qui ne renferme qu'une salle, mais qui est beaucoup plus spacieuse que toutes les autres ensemble; c'est la salle à manger des chefs, des prêtres, des guerriers et de leurs parents; l'entrée de ces salles d'apparat est toujours interdite aux femmes.

Toutes les habitations des Nouka-Hiviens, de quelque rang qu'ils soient, sont toujours entourées, à dix ou quinze pas, de trous plus ou moins profonds, revêtus de pierres et couverts de feuillage; c'est dans ces trous que se déposent et se conservent

les provisions. La nourriture habituelle des Nouka-Hiviens consiste en ignames, taro, bananes, canne à sucre, et, pour les hommes, quelquefois du porc dont ils sont très-friands; ainsi donc, à part le poisson qu'ils mangent cru trempé dans l'eau de mer, leur nourriture est toute végétale.

Leur boisson en général est l'eau de coco; mais ils boivent bien l'eau de mer, surtout les habitants de Santa-Christina qui n'en sont jamais incommodés. Le capitaine Marchand leur offrit du vin et de l'eau-de-vie pour connaître leurs penchants; ils firent peu de cas du vin, mais acceptèrent l'eau-de-vie dont le goût approche de celui du kava, dont, du reste, ils boivent modérément.

Les maladies les plus communes de l'archipel sont les ophthalmies, les éruptions cutanées, les hydropisies, les abcès et les affections pulmonaires. On voit par ce qui précède que les Nouka-Hiviens ne sont point sujets à d'aussi terribles maladies que beaucoup de naturels de la Polynésie; mais ils sont tout aussi à plaindre sous le rapport des moyens de guérison qu'ils possèdent: d'abord ils ne donnent que deux causes à toutes leurs maladies; s'ils sont attaqués d'ophtalmie, leur mal résulte d'un sort jeté sur eux par un ennemi aidé d'un sorcier; ce sorcier aura pu obtenir de la salive du malade et aura produit le maléfice. Pour la seconde cause, et celle-ci est pour toutes les autres maladies, ils pensent n'être attaqués du mal que pour avoir mangé des fruits taboués par les prêtres, c'est-à-dire interdits. Après l'examen de ces croyances superstitieuses, il est facile de juger quels en ont été les auteurs et ceux qui les entretiennent encore: les prêtres, *tahouas*. Ce sont les seuls médecins que l'on doive consulter, seuls ils ont le droit de chasser l'esprit malfaisant, de détruire le maléfice, etc.; le tout avec contribution et singeries mystiques; heureux encore le malade qui sort de leurs mains comme il y est tombé.

La langue nouka-hivienne a beaucoup de ressemblance avec les autres langues de l'archipel; cependant elle approche plus du haouaïen que de tout autre idiome. Du reste, le peu d'étude qu'on en a fait jusqu'ici ne permet pas de porter un jugement précis sur ce dialecte.

La manière de chanter et de danser à Nouka-Hiva ne mérite guère d'être rapportée. Leurs chants, accompagnés des sons rauques d'un monstrueux tambour, n'ont certainement rien d'harmonieux. Leur danse n'est qu'un sautillerment continu, monotone et très-peu gracieux.

Depuis les rapports qui se sont établis entre les Européens et les habitants de Nouka-Hiva, les mœurs douces et naïves de ces derniers ont été altérées par les habitudes dissolues des marins. L'abus que l'on a fait de leur hospitalité n'a pas peu contribué non plus à leur faire employer la force et la violence là où jadis ils n'employaient que la douceur.

A l'âge de dix-huit ou vingt ans, les jeunes filles se mettent sous la domination d'un mari. A part les unions des chefs qui font souvent des mariages politiques, les contractants des deux sexes peuvent se séparer lorsqu'ils ne peuvent avoir d'enfants, ou pour tout autre motif; cependant sous ce rapport les hommes ont plus de liberté que les femmes. Celles-ci, n'étant assujetties à aucun travail pénible, conservent leur beauté jusqu'à un âge très-avancé. Hors la confection des vêtements dont nous avons parlé, elles n'ont à s'occuper que de leur toilette, qu'elles soignent peu, et de leur propreté qui absorbe toujours la moitié de leur temps. Le bain est leur repos favori; elles s'y adonnent avec passion, comme si elles étaient de nature amphibie, et c'est peut-être cette habitude, ainsi que la propreté qui règne dans toutes les habitations, qui a rendu si rares à Nouka-Hiva les maladies cutanées, nombreuses partout ailleurs sous les climats des tropiques.

Quant à la toilette des Nouka-Hiviennes, on peut dire qu'elle consiste en général à laisser voir le nu : une espèce de jupon qui part du dessus des hanches et descend jusqu'aux genoux ; une pièce d'étoffe, dont nous avons parlé, jetée négligemment sur leurs épaules en guise de châle, un collier de dents de porc ou de tout autre animal, et une espèce de turban qui retient leurs longues chevelures noires qu'elles font plus souvent flotter derrière elles ; voilà quels sont les principaux ornements des femmes de Nouka-Hiva. Pour les hommes, nous avons vu que dans cet archipel le tatouage entrait pour beaucoup dans les ornements qu'ils croient nécessaires à leur beauté ; nous ajouterons qu'ils complètent leur parure en s'affublant d'un grand casque à plumes de coq noires ; puis ils mettent à leur cou un collier de dents de chien, comme font les femmes : mais chez les hommes les colliers sont mieux garnis et ornés de graines rouges, de collerettes en forme de demi-lune et faites d'un bois tendre. Ils ont aussi des dents de porc, qu'ils attachent à une tresse de fibres de coco, ou qu'ils mêlent à leur barbe ; quelquefois même ils en font des pendants d'oreilles.

Mais tout ce que ces insulaires possèdent, et tout ce que les Européens peuvent leur donner est bien au-dessous de l'estime qu'ils font des dents de baleine. Tout ce qu'on leur offre de plus brillant, de plus poli, de mieux travaillé, est dédaigné toutes les fois qu'ils mettent à côté une dent de baleine. Aussi les objets les plus précieux des chefs en ont-ils la figure et les formes.

Ce qu'ils estiment le plus après cet objet, ce sont leurs éventails, faits d'une herbe dure ou de feuilles de palmier ; les manches sont de bois de sandal, d'ivoire ou d'os humains, et sculptés avec beaucoup de goût et d'habileté.

Les Nouka-Hiviens des deux sexes commencent à se faire tatouer à l'âge de dix-huit ans, et cette opération dure une quinzaine d'années, parce que l'on procède graduellement, selon la force ou l'importance de l'individu : ce qui ferait supposer (d'après les remarques que l'on a faites, que les chefs, les prêtres, étant mieux et plus tatoués que les gens du peuple, tirent honneur de cette circonstance) ; ce qui, disons-nous, ferait supposer que le tatouage est plein de signes hiéroglyphiques qui indiquent à ceux qui savent les lire l'importance de celui qui les porte. Mais cette question n'est pas encore assez éclaircie pour que nous la développions davantage, et nous renvoyons nos lecteurs à ce que nous avons déjà dit sur cette matière.

Ce que nous ne pouvons passer sous silence, c'est une remarque faite par Chanal et Roblet, le premier capitaine, et le second chirurgien de l'équipage commandé par Marchand. Ils rapportent comme communs à tous les habitants mâles de cet archipel un usage qui, pour n'avoir pas été mentionné par les voyageurs espagnols et anglais, n'en est pas moins extraordinaire. Cet usage, constaté aussi chez les peuplades de la Nouvelle-Zélande, avec quelques modifications, consiste chez les Nouka-Hiviens à nouer à l'extrémité d'une certaine partie de leur corps une ligature qui recouvre ensuite toute la partie, et qui prouve que la circoncision n'est pas suivie chez eux. Comme on connaît assez le penchant de ce peuple au libertinage, il est à présumer que cette opération est un raffinement de volupté.

Puisque nous venons de citer le capitaine Marchand, nous extrairons de ses remarques celle qui est relative aux échasses employées dans l'archipel qu'il a longtemps exploré. Quand arrive la saison des pluies, l'inondation fréquente des plates-formes où sont bâties les habitations force les Nouka-Hiviens à se servir d'échasses. Quoique variant selon les besoins elles sont ordinairement moyennes, sculptées avec soin et toujours fabriquées d'un bois très-solide pour que les habitants puissent s'en servir avec sûreté.

## ARCHIPEL DE POMOTOU.

Nommé communément Archipel Dangereux, l'archipel Pomotou, selon les Taïtiens, ou Dangereux, selon Bougainville, est, après celui des Carolines, le plus grand de toute la Polynésie. Il a une étendue de 300 lieues de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, entre le 13° 30' et le 23° 50' latitude sud, et les 125° 30' et 151° 30' longitude occidentale. Sa superficie approximative est de 370 lieues carrées.

Soixante îles ou plutôt groupes d'îles avec îlots composent cet archipel ; ce sont : Gambier, groupe de cinq îles dont voici les îlots : Crecent, Pitcairn, Oeno, Elisabeth et Ducie qui en est très-éloignée, mais qui repose sur la même chaîne de corail que Pomotou ; Bird, Carisford, Hood, Queen-Charlotte, Whitsunday, Heïou ou de la Harpe, Egmont, Touï-Touï, Doua-Hidi ayant quelques îlots bas et boisés, Cockburn, Croker, Chaîne ou Anna, Osnabruck, Barow, le Lagon de Bligh, Clermont-Tonnerre, Serles, groupe d'îles basses, Narcisse, San Pablo, Téhai, groupe d'îlots, Lanciers, Gloucester, Britomart, Margaret, San-Miguel, Turnbull, Cumberland, Biam, William-Henri, petites îles, Marakau, groupe, Buyers, îles basses, Saint-Quentin, Manou, Towère, Humphrey, Désappointement, Honden, Predpriatie, Wolkonsky, Araktchieff, Barklay, Nigiri, Good Hope, Holt, Phillips, Tchittchagof, Furneaux, Adventure, Sacken, Raraka, Greig, Wittgenstein, San-Diégo, Carlshoff, Palliser ayant quatre groupes distincts, Oura, Romanzoff, Tioukéa, îles basses, Wilson, Waterland, Vliegen, Krusenstern, Lazareff et Matia.

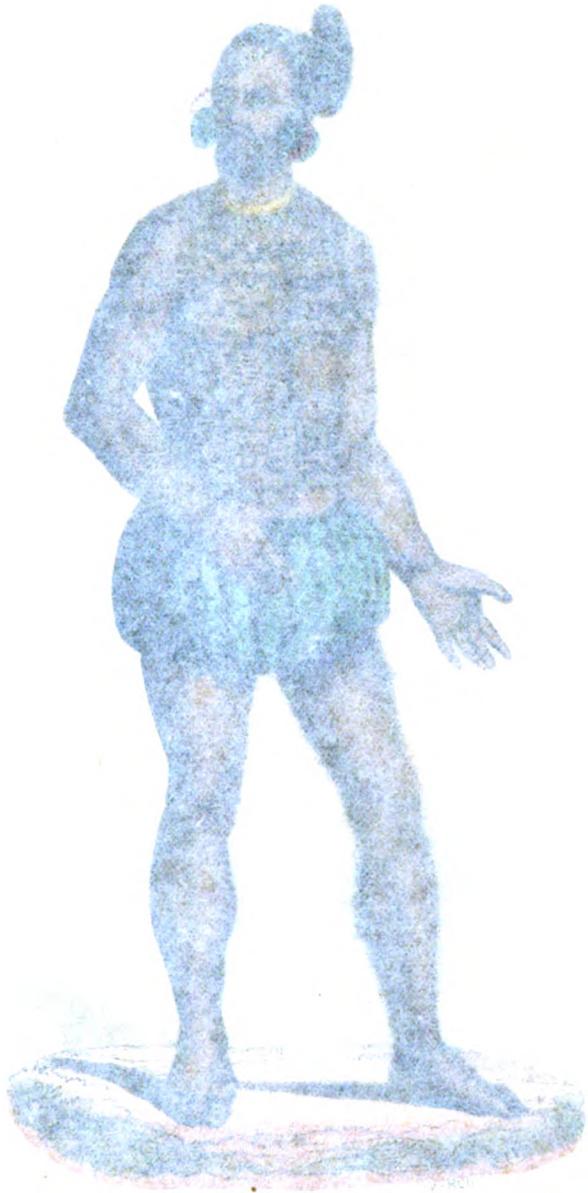
Toutes les îles et îlots que nous venons de nommer sont des terrains bas et madréporiques, à l'exception du groupe Gambier et de quelques autres îles dans l'intérieur où le sol est volcanique. Cet archipel, comme tous ceux de la Polynésie, est fertile en arbres fruitiers et en palmiers ; quelques petites îles sont cependant inhabitées, mais leurs côtes offrent de grandes ressources aux pêcheurs de perles.

Les sauvages de Pomotou appartiennent à la grande famille des Polynésiens, mais ils sont moins avancés que les Taïtiens ; car dans les parages de Tioukéa une partie des habitants est encore anthropophage, quoique le reste de cette île ait embrassé le christianisme. La population de l'archipel entier peut être évaluée à 20,000 habitants.

Le groupe Gambier fut découvert en 1797 par Wilson qui n'osa y aborder. Depuis cette époque jusqu'en 1826 il ne paraît pas que d'autres navigateurs aient tenté de le faire ; ce n'est qu'à cette dernière époque que Beechey en fit le tour et y débarqua. Il fut obligé, pour s'y maintenir, de faire la guerre aux naturels qui se battirent d'abord avec acharnement, mais qu'il réduisit bientôt avec son artillerie.

Ces naturels sont grands et bien faits, mais moins robustes que ceux des îles de la Société. Leur blancheur est remarquable en comparaison de la couleur de leurs voisins. Les femmes ont quelque pudeur, ce qui tient peut-être à leur beauté qui mérite d'être citée ; elles se couvrent les hanches avec une ceinture de natte, tandis que les hommes vont entièrement nus. Ils ne possèdent point de pirogues et n'ont qu'une seule arme, une espèce de pique ; presque tous les arbres que l'on trouve en Polynésie sont abondants aux îles Gambier, mais ils sont tout à fait dépourvus de quadrupèdes : des rats apprivoisés et quelques poules, tels sont leurs animaux domestiques et sauvages. Ils sont voleurs effrénés et l'on peut même dire qu'ils le sont par instinct, car ils risqueraient leur vie pour s'emparer d'un morceau de fer.

Les îles du groupe de la Harpe sont ainsi nommées parce qu'elles ont à peu près la



# LA FONCTION.

Si l'on prend l'exemple de la fonction  $f(x) = x^2 + 1$ , on voit que la fonction est toujours positive, car le carré d'un nombre réel est toujours positif ou nul, et l'ajout de 1 assure que la fonction est strictement positive. On peut alors dire que la fonction  $f(x) = x^2 + 1$  est une fonction positive. De même, la fonction  $f(x) = x^2 - 1$  est une fonction qui peut être positive ou négative, selon la valeur de  $x$ . On dit alors que la fonction  $f(x) = x^2 - 1$  est une fonction indéfinie.

On peut aussi définir une fonction positive comme une fonction qui ne prend jamais de valeurs négatives. On dit alors que la fonction  $f(x) = x^2 + 1$  est une fonction positive, car elle ne prend jamais de valeurs négatives. On dit alors que la fonction  $f(x) = x^2 - 1$  est une fonction indéfinie, car elle prend des valeurs positives et des valeurs négatives.

On peut aussi définir une fonction négative comme une fonction qui ne prend jamais de valeurs positives. On dit alors que la fonction  $f(x) = -x^2 - 1$  est une fonction négative, car elle ne prend jamais de valeurs positives. On dit alors que la fonction  $f(x) = -x^2 + 1$  est une fonction indéfinie, car elle prend des valeurs positives et des valeurs négatives.

On peut aussi définir une fonction nulle comme une fonction qui prend toujours la valeur 0. On dit alors que la fonction  $f(x) = 0$  est une fonction nulle. On dit alors que la fonction  $f(x) = x^2 - x^2$  est une fonction nulle, car elle prend toujours la valeur 0.

On peut aussi définir une fonction constante comme une fonction qui prend toujours la même valeur. On dit alors que la fonction  $f(x) = 1$  est une fonction constante. On dit alors que la fonction  $f(x) = -1$  est une fonction constante. On dit alors que la fonction  $f(x) = x$  est une fonction constante, car elle prend toujours la même valeur.

On peut aussi définir une fonction croissante comme une fonction qui prend des valeurs de plus en plus grandes. On dit alors que la fonction  $f(x) = x$  est une fonction croissante. On dit alors que la fonction  $f(x) = x^2$  est une fonction croissante, car elle prend des valeurs de plus en plus grandes.

On peut aussi définir une fonction décroissante comme une fonction qui prend des valeurs de plus en plus petites. On dit alors que la fonction  $f(x) = -x$  est une fonction décroissante. On dit alors que la fonction  $f(x) = -x^2$  est une fonction décroissante, car elle prend des valeurs de plus en plus petites.

On peut aussi définir une fonction paire comme une fonction qui prend la même valeur pour  $x$  et  $-x$ . On dit alors que la fonction  $f(x) = x^2$  est une fonction paire. On dit alors que la fonction  $f(x) = x^4$  est une fonction paire. On dit alors que la fonction  $f(x) = x^2 + 1$  est une fonction paire. On dit alors que la fonction  $f(x) = x^2 - 1$  est une fonction paire.

On peut aussi définir une fonction impaire comme une fonction qui prend des valeurs opposées pour  $x$  et  $-x$ . On dit alors que la fonction  $f(x) = x$  est une fonction impaire. On dit alors que la fonction  $f(x) = x^3$  est une fonction impaire. On dit alors que la fonction  $f(x) = x^3 + 1$  est une fonction impaire. On dit alors que la fonction  $f(x) = x^3 - 1$  est une fonction impaire.

On peut aussi définir une fonction continue comme une fonction qui ne présente aucune rupture. On dit alors que la fonction  $f(x) = x$  est une fonction continue. On dit alors que la fonction  $f(x) = x^2$  est une fonction continue. On dit alors que la fonction  $f(x) = x^2 + 1$  est une fonction continue. On dit alors que la fonction  $f(x) = x^2 - 1$  est une fonction continue.

On peut aussi définir une fonction discontinue comme une fonction qui présente une rupture. On dit alors que la fonction  $f(x) = \begin{cases} x & \text{si } x < 0 \\ x + 1 & \text{si } x \geq 0 \end{cases}$  est une fonction discontinue. On dit alors que la fonction  $f(x) = \begin{cases} x & \text{si } x < 1 \\ x + 1 & \text{si } x \geq 1 \end{cases}$  est une fonction discontinue. On dit alors que la fonction  $f(x) = \begin{cases} x & \text{si } x < 1 \\ x + 1 & \text{si } x \geq 1 \end{cases}$  est une fonction discontinue.

On peut aussi définir une fonction bornée comme une fonction qui prend des valeurs comprises entre deux bornes. On dit alors que la fonction  $f(x) = x^2$  est une fonction bornée, car elle prend des valeurs comprises entre 0 et 1. On dit alors que la fonction  $f(x) = x^2 + 1$  est une fonction bornée, car elle prend des valeurs comprises entre 1 et 2. On dit alors que la fonction  $f(x) = x^2 - 1$  est une fonction bornée, car elle prend des valeurs comprises entre -1 et 1.



Naturel de l'archipel Romanzoff  
(Océanie.)



forme de cet instrument. Un capitaine de commerce, se rendant de Valparaiso aux îles Taïti, séjourna dans ces îles en 1831, et donna sur ses habitants des renseignements curieux. Nous empruntons aux *Annales Maritimes* le récit suivant :

« Les naturels des îles du groupe de la Harpe sont très-vigoureux et agiles; ils vont nus, et n'ont qu'une ceinture de natte qui leur pend depuis les hanches jusqu'au milieu des cuisses. Cependant ils commencent à aimer les étoffes. Ils sont très-doux entre eux, vivant d'une manière patriarcale, se donnant réciproquement et partageant leur nourriture. Ils paraissent aimer beaucoup leurs enfants. Leurs maisons ont l'aspect le plus misérable; elles sont toujours d'environ douze pieds de long, larges de cinq, et hautes de quatre; elles sont couvertes de nattes grossières, qui les mettent assez bien à l'abri de la pluie. Leur lit consiste en une natte, et leur oreiller en une espèce de petit banc de bois. Chaque ménage a une pirogue d'une petite dimension, avec un balancier et une voile de natte; cette pirogue est composée de plusieurs pièces ajoutées et amarées ensemble avec des cordes ou tresses faites avec l'enveloppe de la noix de coco, qui forme un excellent cordage. Chaque homme a une lance longue de dix ou douze pieds, avec laquelle il poursuit le poisson et le transperce; il a aussi un filet et des hameçons de bois, de nacre ou de fer. Le roi a plusieurs femmes, et est un peu plus à son aise que les autres: il a une grande pirogue double, longue de trente-six pieds. Tous les naturels sont remplis de poux, qu'ils se cherchent mutuellement et qu'ils mangent: malgré tous nos efforts, nous ne pûmes jamais échapper entièrement à cette maudite vermine. Ces sauvages sont très-gais et chantent assez souvent des heures entières. Ils ont quelques idées de religion; le lieu où ils déposent les écailles des tortues qu'ils prennent, est sacré; ils suspendent ces écailles à des arbres ainsi que les os. On ne sait pas s'ils ont un temple et des usages religieux. Ils faisaient grand cas d'un livre de navigation qu'ils nous avaient pris, et d'un petit miroir dans lequel ils se contemplaient avec complaisance. »

Cook découvrit l'île d'Anna en 1769 et lui donna le nom de Chain. Beechey l'ayant vue en 1826 l'a placée par 17° 26' latitude sud et 147° 50' longitude ouest. Ce dernier ne l'a pas visitée, mais il a abordé un peu plus loin, au sud-est de Touï-Touï, à une petite île qu'il a nommée Byam et dans laquelle il a trouvé une quarantaine de chrétiens originaires d'Anna, qui y avaient été jetés par un coup de vent. Comme l'île était inhabitée, ils en ont été les maîtres en arrivant et y ont prospéré. Aujourd'hui cette île, dépendante de Taïti, est encore toute chrétienne et fournit des missionnaires pour les parties sauvages de Pomotou.

**ILE LAGON DE Blich.**—C'est un îlot peuplé renfermant un lagon; découverte en 1792 par Blich et visitée par Beechey en 1826, tout ce qu'on en sait c'est que les naturels accueillent les Européens à coups de lance, de casse-tête et de pierres.

**ILE CLERMONT-TONNERRE.**—Elle fut découverte en 1822 par Bell, capitaine de la *Minerve*. Beechey, qui l'a visitée en 1826, dit qu'elle est basse, boisée, qu'elle possède un lagon intérieur, et que ses habitants vont presque nus. Il rapporte aussi que quelques-uns avaient la couleur des nègres d'Afrique, et que tous étaient défiants et toujours prêts à attaquer.

**ILE DE SERLES.**—Beechey nous apprend que les habitants de l'île de Serles sont semblables à ceux de l'île Lagon de Blich.

**ILE TEHAL.**—Aperçu pour la première fois par Bougainville, ce groupe fut d'abord nommé les *Quatre-Facardins*, puis Cook le baptisa du nom d'île du *Lagon*, parce que cette île en possède un. En 1826, Beechey établit des relations avec les sauvages, qui lui parurent fort singuliers sous tous les rapports. Au rebours des autres habitants de l'archipel, ils furent bons et honnêtes dans tout ce qu'ils firent pour les

Européens. Il n'y avait parmi eux aucune trace de tatouage, ni aucune apparence d'application de l'huile de coco. Au contraire, beaucoup de peaux avaient une teinte blanche; et l'un des naturels, porteur d'une moustache noire, était tout aussi blanc que les Européens de l'équipage. Les hommes portaient le *maro* et les femmes une ceinture autour des reins. Ces dernières paraissaient jouir de plus de prérogatives que toutes les autres femmes de la Polynésie.

**ILE MARGARET.** — Le capitaine Turnbull découvrit, en 1803, une petite île boisée et peuplée à laquelle on donna le nom d'île Margaret. Turnbull commença avec les habitants, qui se présentèrent d'abord armés de lances. Leur teint est foncé, leurs cheveux nattés sont longs et épais.

**ILE MARAKAU.** — Groupe découvert, en 1769, par Cook, et visité, en 1826, par Beechey. Ces îles sont basses et peuplées, et leurs habitants, selon Cook, sont bruns, bien faits et marchent nus. Position : 18° 4' latitude sud, 144° 38' longitude ouest.

**ILE DU DÉSAPPOINTEMENT.** — En 1763, Byron, amiral anglais, voulut aborder à ce groupe d'îles basses et peuplées; mais les naturels, belliqueux et bien armés, s'opposèrent à sa descente, ce qui lui occasionna un grand désappointement.

**ILE PHILLIPS.** — Turnbull, commandant du *Margaret*, découvrit cette île en 1803. Il ne put communiquer avec les habitants, mais il s'en approcha assez pour pouvoir assurer qu'ils sont farouches et intraitables. Ils étaient nus jusqu'à la ceinture, le reste du corps était couvert d'une espèce de maro; le chef seul portait un collier d'écaillés d'huitre.

Les îles **PALLISER** furent découvertes, en 1722, par Roggeween. Elles furent d'abord nommées *Pernicieuses*, parce qu'un navire y fut perdu. Plus récemment explorées par les navigateurs, ces îles sont plus connues, mais moins appréciées. Les naturels ont une physionomie rude et farouche, rendue encore plus repoussante par des cheveux longs et négligés. Les hommes sont de haute taille et ils ont le corps bariolé de toutes les couleurs.

**ILES OURA et TIUKÉA.** — Schouten, capitaine hollandais, les vit pour la première fois en 1616. A peine eut-il abordé cette terre sauvage qu'il fut attaqué par les naturels des deux sexes, qui ne s'effrayèrent point des armes à feu; les hommes attaquaient avec leurs casse-tête et les femmes se jetaient à la gorge des étrangers. Ce groupe fut revu, en 1763, par Byron, qui y descendit de vive force pour se procurer des cocos. Neuf ans plus tard, Cook visita ces îles. Si les naturels n'attaquèrent point les Européens, ils ne laissèrent pas que de les inquiéter beaucoup par leur insolence. Le capitaine anglais se rembarqua même de crainte d'une surprise. Ces naturels sont grands et bien faits, mais ils ont le nez camard et les oreilles percées. Leur penchant au vol est insurmontable.

Les mœurs et les usages de ces sauvages sont presque les mêmes que ceux dont nous avons parlé. Les hommes ne se couvrent que du maro, mais les femmes ont plus de vêtements. Comme les Taïtiens, ils ont des morais et une langue douce, quoiqu'un peu gutturale. Leurs chiens sont aussi d'une belle race.

**TIUKÉA** est un groupe d'îles très-peuplées, et d'environ trente milles de circuit. Sa position est par 14° 27' latitude sud, et 147° 11' longitude ouest.

Oura est aussi une chaîne d'îles très-peuplées, mais moins étendues : dix ou douze milles du nord-est au sud-est. Elle est située à 14° 39' latitude sud et 147° 27' longitude ouest.

L'**ILE MATIA** fut signalée à Cook, en 1769, par le Taïtien Toupaïa. Tout ce que l'on peut remarquer dans cette île, les mœurs, les costumes, les usages, les habitations, les pirogues, étaient presque les mêmes que tout ce qu'on emploie à Taïti. C'est peut-être

ce qui a fait dire à un missionnaire que Matia appartenait plutôt à l'archipel taïtien qu'à celui de Pomotou.

LE PITCAIRN, devenue célèbre par l'histoire des révoltés anglais. En 1787, le gouvernement anglais donna au lieutenant Bligh le commandement d'un vaisseau, nommé *le Boutny*, et le chargea d'explorer les mers du Sud pour recueillir dans ces parages, et transporter ensuite dans les colonies américaines, l'arbre à pain, le cocotier et d'autres productions utiles. Parti d'Angleterre au mois de décembre 1787, Bligh arriva à Taïti l'année suivante.

Après un mois de séjour à Taïti, il remit à la voile pour d'autres îles; mais pendant la traversée une conspiration fut ourdie contre le capitaine, et une révolte qui, malheureusement pour tout l'équipage, eut un plein succès, éclata le 28 avril 1789, et amena les événements sur lesquels nous glisserons le plus brièvement possible.

Un officier du nom de Christian fut le promoteur de la révolte. Ayant découvert qu'une partie de l'équipage ainsi que quelques officiers étaient, comme lui, aigris contre le capitaine, qui faisait toujours une affaire d'État des moindres fautes, il sonda l'équipage pendant quelque temps, et un matin qu'il avait donné le mot d'ordre à tout son monde, après lui avoir distribué des armes, il se dirigea vers la chambre du capitaine avec d'autres révoltés, et après s'en être rendu maître, il lui fit lier les mains derrière le dos. Cette opération étant terminée sans effusion de sang, il fut facile aux révoltés de s'emparer du reste de l'équipage. Le lendemain de cette victoire, et après que les mesures furent prises entre Christian et ses acolytes pour se débarrasser de Bligh et de ceux qui lui étaient restés fidèles, dix-huit hommes et le capitaine furent jetés dans une chaloupe de vingt-deux pieds de longueur, avec cent cinquante livres de biscuit pour toute nourriture, et allèrent en dérive sur une vaste mer, n'ayant que les étoiles pour se conduire et dépourvus d'armes pour se défendre. Par un prodige, ou plutôt par un miracle, cette frêle embarcation, après quarante-huit jours de navigation et un trajet de douze cent six lieues marines, aborda à Timor et ensuite en Angleterre sans avoir perdu un seul homme.

Les révoltés ne furent pas si heureux, quoique l'élite de l'équipage et le meilleur matériel fussent restés sur *le Boutny*, ainsi que l'armurier, le charpentier et sir Adams, dont nous parlerons plus tard, que l'on avait en quelque sorte forcés de rester à bord. Après avoir voulu aborder à quelques îles dont il se trouvait proche et en avoir été repoussé par les naturels, l'équipage se décida, sur l'avis de Christian, à aller à Taïti prendre des interprètes et des femmes pour fonder ensuite une colonie dans une île quelconque.

Le premier point réussit d'abord au gré de leurs désirs; mais ayant voulu s'établir dans l'île de Tabouai, ils eurent bientôt à soutenir des attaques partielles et constantes de la part des naturels. Ils furent donc forcés de retourner à Taïti où ils cherchèrent à se faire recevoir comme des Anglais protégés par leur gouvernement; cependant quelques matelots du *Boutny* préférèrent rester à Tabouai, où ils furent bientôt enlevés par un bâtiment anglais qui les livra à une cour martiale.

Ceux qui étaient retournés à Taïti n'y étaient restés que vingt-quatre heures et en étaient partis avec des provisions et des femmes taïtiennes pour aller fonder une colonie dans une île inhabitée. L'île qu'ils choisirent fut l'île Pitcairn.

Après l'entière exploration de cette île, ils reconnurent que cette terre était propice à leur projet. Le sol était fertile et procurait tous les objets nécessaires à la vie, et la position avantageuse du terrain leur permettait de se défendre, de quelque côté qu'ils fussent attaqués. Après avoir débarqué tout ce qui était indispensable à terre,

le 23 janvier 1790, de peur qu'on ne découvrit leur retraite, ils mirent le feu à la carcasse du *Boutny*.

Les attaques que les révoltés anglais redoutaient ne devaient pas venir du dehors; les malheureux Taïtiens qu'ils avaient pris avec eux pour en être aidés dans leur colonisation furent bientôt forcés de secouer le joug de leurs prétendus amis qui les avaient réduits à l'esclavage. Après une première conspiration que les femmes firent avorter en en donnant l'éveil aux Anglais, et qui coûta la vie à deux révoltés, les Taïtiens, devenus plus discrets, parvinrent à s'emparer des armes à feu, ce qui leur donna le plus grand avantage sur leurs ennemis. Ceux-ci furent atteints à l'improviste et massacrés sans merci, à l'exception d'Adams, qui parvint à s'enfuir, et de trois autres que les femmes avaient pris sous leur protection. Après cette première catastrophe, arrivée en octobre 1793, la paix semblait sur le point d'être rétablie quand les Anglais, avec raison très-défiants, ne voulurent rendre communs les secours de leur industrie qu'à condition que l'on se déferait des peaux jaunes. L'on n'obéit que trop à cette exigence : trois malheureux furent encore égorgés. Plus tard, un Anglais fut encore assassiné pour avoir sommé un de ses compatriotes de lui livrer la seule femme que celui-ci possédât. Enfin, deux ans après cet événement, il ne restait plus dans l'île Pitcairn qu'un seul homme, c'était Adams. Tous les révoltés du *Boutny* étaient morts misérablement; les Taïtiens étaient morts de leurs excès.

Quand Adams se vit seul dans cette île, à la tête de dix-neuf enfants qui avaient à peine l'âge de raison, et d'une dizaine de femmes qui n'avaient aucune idée des lois de la famille, il sentit toute l'importance de sa position. Naguère c'était un homme d'équipage qui se laissait entraîner par des révoltés, puis qui faisait le coup de fusil ou le coup de hache, maintenant c'est un missionnaire qui veut devenir législateur. Il tire une Bible d'un vieux coffre et cherche le moyen de donner une éducation analogue à la position de ceux qu'il a à conduire. Il convertit les femmes, les fait étudier, les fait penser. Il dirige lui-même les enfants, il leur inculque les meilleurs principes de vertu, il les empêche de se dépraver en les retenant toujours sous sa garde; enfin il forme à Pitcairn une société régulière plus vertueuse et plus tranquille que beaucoup de colonies fondées par des missionnaires. Ainsi donc le succès de ses efforts dépasse ses espérances, et il sent que la reconnaissance qu'on lui doit est au-dessus des reproches qu'on peut lui faire.

Le total de la population de Pitcairn en décembre 1825 était de soixante-six individus. Cette population était beaucoup augmentée en 1831 et les hommes étaient plus nombreux que les femmes. Il y avait une très-belle école et les maisons étaient bien tenues.

Nous transcrivons ici ce que publie sur cette intéressante colonie le *Journal Asiatique* et les *Mémoires de la Société géographique de Londres* dans les numéros de 1832 et 1833 :

« John Adams, le patriarche de l'île Pitcairn, craignant qu'à une époque future l'eau qui s'y trouvait ne pût suffire aux besoins de la population, dont l'accroissement était très-rapide, remit à un capitaine de navire une lettre adressée au gouvernement britannique; il demandait, au nom de tout son monde, à être transporté ailleurs.

» Un des missionnaires des îles de Taïti se trouvait en Angleterre, lorsque cette requête parvint. On le consulta pour qu'il indiquât le lieu le plus convenable pour y déposer les habitants de l'île Pitcairn; il recommanda Taïti, dont il représenta les naturels comme le peuple le plus vertueux du monde.

» En conséquence, des ordres furent expédiés aux autorités de New-South-Wales d'envoyer à Pitcairn des vaisseaux pour y prendre les colons. *La Comète* et le navire de transport *Lucy-Ann* partirent de Sidney le 13 octobre 1830, touchèrent à la Nouvelle-Zélande puis continuèrent leur voyage. A l'arrivée de ces vaisseaux, les colons sem-







Jeune fille de l'île Pitcairn.



blaient avoir changé d'avis; ils montrèrent naturellement une grande répugnance pour quitter l'île où presque tous étaient nés et avaient été élevés.

» Ils parurent aux équipages comme des hommes dont l'éducation morale et religieuse avait été très-soignée; ce qui frappa d'autant plus les marins de *la Comète* qu'à la Nouvelle-Zélande ils avaient observé absolument le contraire, car le plus grand relâchement de mœurs y régnait, et toutes les tentatives des missionnaires pour y répandre de bonnes semences avaient été inutiles.

» Après un court séjour, les deux navires embarquèrent toute la population de l'île, qui se montait à quatre-vingt-sept personnes. Tout ce monde fut heureusement débarqué à Taïti : la reine avait préparé de grandes concessions de terrain pour ces nouveaux venus. On doit se rappeler que les hommes de l'équipage du *Bounty*, en partant pour Pitcairn, avaient amené des femmes de Taïti. Deux d'entre elles revinrent au lieu de leur naissance; leur entrevue avec leurs parents présenta une scène comique.

» Un contrat fut passé avec des habitants de Taïti pour fournir à ceux de Pitcairn des vivres pendant les premiers six mois; mais ces derniers furent tellement dégoûtés par le spectacle de la dépravation des premiers, qu'ils refusèrent de s'en laisser approcher.

» Tout ce que voyaient ces hommes paisibles leur faisait horreur. Dans leur affliction extrême d'avoir été déçus par les faussetés qu'on leur avait débitées sur le caractère moral des Taïtiens, plusieurs tombèrent malades; douze moururent de chagrin, et douze s'embarquèrent sur une petite goëlette pour retourner dans leur île. Il en décéda deux dans la traversée. Le reste a été ramené à Pitcairn par un brick américain, après avoir été obligés, pour payer leur passage, de se défaire des couvertures de laine que le gouvernement britannique leur avait données. »

La description géographique de Pitcairn n'est pas aussi brillante que celle de ses habitants. L'île est très-petite et peut suffire à peine à nourrir quatre cents colons; l'eau y est rare. Elle n'a aucun bon mouillage et son débarcadère est misérable, ce qui l'empêchera toujours d'établir un commerce quelconque avec les étrangers. Cette cause devrait faire prendre aux habitants la résolution d'émigrer; mais quoiqu'ils y soient trop nombreux, les beautés pittoresques de l'île et le souvenir de leurs pères les retiennent toujours sur une terre qui n'offre pour ressources que des végétaux, des porcs et du poisson.

En 1830 on a eu d'autres nouvelles sur l'île Pitcairn. Le capitaine Waldegrave a dit que John Adams était mort en 1829, laissant après lui beaucoup de souvenirs et de regrets, et que trois vagabonds anglais s'étant introduits dans l'île, un d'entre eux, nommé Noobs, voulait succéder au respectable John Adams; mais que ses tentatives n'avaient aucune chance de succès, parce que les habitants étaient catholiques purs et qu'ils ne reconnaîtraient pour chefs que des missionnaires.

En 1833 le capitaine anglais Freemantle, ayant visité Pitcairn, rapporta que les descendants des révoltés anglais ont un peu perdu de leur simplicité et de leur bonté naturelles depuis leur voyage à Taïti. Il a aussi confirmé le rapport de Waldegrave sur les trois vauriens anglais qui, indépendamment du mal qu'ils font par leurs mauvais exemples, ont introduit à Pitcairn une liqueur spiritueuse qu'ils fabriquent facilement avec la racine d'une certaine plante : ce qui répand le vice de l'ivrognerie parmi les habitants. Mais, en compensation de ce malheur, Freemantle dit qu'un Anglais, Josué Hill, missionnaire et surintendant de l'île, était le digne successeur du patriarche Adams.

Le caractère général des habitants du groupe Pomotou a beaucoup d'analogie avec celui des habitants de Roggeween. Cependant, pour en faire juger plus particulièrement, nous rapporterons ce qu'a dit à ce sujet un observateur distingué.

« Ces hommes qui n'avaient jamais vu que peu ou point d'étrangers, j'ai pu les observer dans toute la naïveté de leurs mœurs, dit M. Morenhout, dans cet état qu'on appelle l'état de nature; et ces hommes, tant que la fréquentation des Européens ne les a pas encore corrompus, tant que la brutalité des Européens et leur injustice ne les ont pas rendus vindicatifs et traîtres; quand, d'ailleurs, on peut se faire entendre d'eux et les fréquenter, en ne heurtant pas leurs préjugés, en se conformant à leurs usages, sont toujours, et je les ai constamment trouvés, malgré l'extérieur d'une farouche défiance, du caractère le plus doux et le plus débonnaire, hospitaliers surtout, au dernier point, et recevant ceux qui les visitent avec une franchise, un abandon, une cordialité qu'on chercherait en vain aujourd'hui chez les nations les plus civilisées. Le plus souvent, ces pauvres ichthyophages viendront, à votre approche, danser sur leurs rivages, en brandissant leurs lances en signe de défi... mais ne craignez rien, abordez-les avec confiance; ils ne vous auront pas plutôt entendus parler, ils n'auront pas plutôt compris que vous ne leur voulez pas de mal, qu'ils vous accableront de caresses, vous offriront à l'envi les produits de leurs baies, les fruits de leurs terres, et verseront souvent des larmes de joie sur le sein que naguère ils menaçaient de leurs dards.

» Mes recherches ont été bien plus fécondes en résultats variés, que je ne l'avais d'abord espéré; car, après avoir observé, chez ces peuples peu nombreux et isolés des îles basses, l'homme encore endormi, pour ainsi dire, dans la première enfance de ses inclinations et de ses goûts purement instinctifs, je l'ai vu, dans les îles Gambier et ailleurs, encore entouré d'antiques coutumes, gouverné par les rites d'une religion imparfaitement connue jusqu'ici, dont l'origine et le but ont été l'objet constant de mes recherches. »

Les deux terres les plus reculées de la Polynésie et qui méritent une mention importante sont : l'île VAÏHOU ou de PAQUES, et l'île SALA-Y-GOMEZ.

La situation de Vaïhou, selon Beechey, est par 27° 6' 28'' latitude sud et 111° 32' 42'' longitude est. Sa plus grande largeur est d'environ cinq lieues. Sa meilleure baie, qui a reçu le nom de Baie de Cook, est par 27° 9' latitude sud et 111° longitude est. Un Taïtien, nommé Hidi-Hidi, qui accompagnait le capitaine dans ces parages, résuma en peu de mots toute l'importance de Vaïhou : « Les hommes bons, la terre mauvaise. »

Depuis l'époque de la découverte, faite le 6 avril 1772 par Roggeween qui la baptisa du nom de *Paassen* (île de Pâques, en l'honneur de la solennité du jour), jusqu'au mois de mars 1774, l'île de Vaïhou ne fut pas visitée. Cook, qui la reconnut à cette dernière époque, sut établir des relations avec les naturels beaucoup plus facilement que son devancier qui avait été obligé de les combattre. Il a donc pu les examiner particulièrement et donner des notions exactes sur ce qu'il était essentiel de connaître alors.

Forster, compagnon de Cook, fut d'abord frappé du petit nombre de femmes qu'ils rencontrèrent; mais bientôt cette portion des habitants lui parut si minime en comparaison des mâles, qu'il fit partager à Cook l'opinion erronée que ce sexe allait fatalement en décroissant. Il a été reconnu depuis que les femmes se cachaient à l'approche des Européens : ce qui a fait commettre une seconde erreur à Forster, qui n'estima la population de l'île qu'à neuf mille âmes. C'est à Vaïhou que le Taïtien Hidi-Hidi, que Cook avait pris à bord, rendit de grands services à l'équipage en remplissant à merveille son ministère d'interprète. Les habitants de cette île reconnaissaient le pouvoir d'un chef nommé Tohi-Taï, dont l'autorité très-limitée se bornait pour ainsi dire à donner des conseils.

Le tatouage était fort suivi chez ces insulaires, et quoique les femmes le pratiquassent moins que les hommes, elles avaient, comme ces derniers, le corps entièrement couvert d'une couleur blanche ou rouge. Les hommes n'avaient qu'un tablier pour ceinture,

mais les femmes portaient ordinairement une grande pièce d'étoffe qui leur enveloppait tout le corps. Il est presque inutile de dire que pour ornement, comme dans beaucoup d'endroits de la Polynésie, les hommes portaient des espèces de diadèmes de plumes, et les femmes un bonnet de paille de forme pointue et des pendants d'oreilles de différentes matières. Leur manière de construire les habitations consistait à ficher en terre quelques bâtons recourbés ensemble au sommet, pour former une charpente, puis de les couvrir de feuilles pour figurer un toit ; l'entrée était un trou de deux pieds de hauteur par lequel on ne pouvait s'introduire qu'en rampant.

Les Hollandais avaient pris pour des idoles des monuments, singuliers par leur structure, consacrés à la mémoire des guerriers de Vaïhou. Ces monuments étaient des blocs informes de pierre, taillés tout d'une pièce et n'ayant de la forme humaine que le tronc. Cook et Forster en ont donné des descriptions ainsi que de l'aspect général de l'île, qui leur a paru tout à fait dépourvue de grands arbres, quoiqu'ils eussent vu des pirogues dans la baie. Le sol y est calcaire et annonce un ancien terrain volcanique.

Les animaux domestiques étant littéralement inconnus à Vaïhou, les navigateurs anglais ont pensé que les naturels se nourrissaient de rats. Ce qui ferait ajouter foi à leur rapport, c'est que les poules et les oiseaux étant très-rares et la pêche peu abondante dans cette île, les habitants n'ont guère d'autres ressources que ce mets peu délicat.

Ces indigènes cultivent des ignames, des patates, des citrouilles, des bananiers et des cannes à sucre.

Comme il n'y a point de ruisseaux ni de sources naturelles, les habitants se servent, pour tous leurs besoins, de l'eau de pluie, souvent fétide, par suite de son séjour dans des trous.

La Peyrouse fut le dernier navigateur qui ait été bien reçu à Vaïhou. Après lui, des aventuriers, s'étant rendus coupables de violences, furent chassés de l'île; mais ils y revinrent bientôt en plus grand nombre, et enlevèrent des hommes et des femmes. D'autres descentes plus audacieuses ont encore augmenté l'indignation des naturels, de sorte qu'aujourd'hui ils accueillent très-mal tous les navires européens.

L'île Sala-y-Gomez, que nous avons placés après Vaïhou, est trop peu importante pour mériter une description particulière.

## GROUPE DE TOUBOUAÏ.

On peut comprendre dans ce groupe les cinq îles dont voici les noms : Toubouaï, Rouroutou ou Ohiteroa, Rimetara, Vavitou ou Raïvavaï et Routoui. Les habitants de ces îles ressemblent beaucoup aux Taïtiens, mais leurs rapports entre eux ne sont pas aussi étendus, parce que les îles que nous venons de nommer sont très-éloignées les unes des autres.

TOUBOUAÏ, l'île principale qui, par son importance et son port, donne son nom au groupe, est située par 23° 24' latitude sud, et 151° 41' longitude ouest. Dominée par de belles collines boisées, cette île peut avoir cinq milles de largeur.

Ses habitants ont le teint cuivré; forts et vigoureux, ils vont toujours nus, à l'exception de quelques-uns qui se font des colliers d'huîtres perlières, ou qui se drapent avec des étoffes blanches ou rouges.

Toubouaï ne fut découverte qu'en 1777, par Cook; sans y mouiller, il communiqua avec les habitants qui vinrent à lui dans de grandes pirogues. Après l'intrépide

navigateur, parurent les révoltés du *Bounty*, qui cherchèrent en vain à s'y établir.

En 1821, les missionnaires de l'Église anglicane, plus heureux que dans d'autres parages, y débarquèrent et firent de nombreux prosélytes. Paulding, qui visita Toubouaï en 1826, pense que toute la population sera bientôt chrétienne.

VAVIROU a possédé une population de trois mille habitants; mais une affreuse épidémie l'a réduite, dans ces derniers temps, à sept cents. Elle fut découverte le 5 février 1773, par l'Espagnol Gayangos, et revue plus tard par Broughton; mais, quoique le capitaine Henry l'ait aussi vue en 1811, et qu'elle soit visitée de temps en temps par des navires de commerce, on ne possède encore rien de précis sur ses habitants et sur leurs anciennes coutumes. Gayangos est le seul qui affirme que les naturels n'étaient point tatoués lors de son passage; qu'ils avaient de belles armes, de grandes pirogues, mais qu'ils étaient voleurs et tracassiers.

Au reste, on ne peut porter un jugement exempt d'erreurs sur un peuple avec lequel on n'a pas vécu quelque temps; tout ce que l'on peut assurer, c'est que les naturels de cette île ont été convertis au culte calviniste par des néophytes taïtiens.

D'une étendue de quinze milles environ, VAVIROU est située par 23° 50' de latitude sud et 150° 12' de longitude ouest.

Les productions et les habitants de ROUROUTOU diffèrent si peu des habitants et des productions de VAVIROU, qu'une description à part de cette île serait une répétition.

RIMERATA fut découverte par Henry, en 1811; mais elle resta oubliée jusqu'à l'époque de l'expédition des missionnaires qui s'y établirent en 1821. Après cet établissement, Rimerata eut quelques relations avec les groupes environnants. Visitée en 1826, par Paulding, la population lui parut toute chrétienne et très-avancée. Le sol est extrêmement fertile.

## ARCHIPEL DE TAÏTI,

NOMMÉ AUSSI GEORGIEN ET DE LA SOCIÉTÉ.

L'archipel ou groupe de Taïti est composé des îles suivantes : Maïlia, Taïti, Eïméo, Tabou-Émanou, Wahine, Raïatea, Tahaa, Bora-Bora, Toubai, Maupiti et Tatoua-Roa. Cette dernière est basse.

L'île TAÏTI est la plus grande et la plus importante de toutes celles que nous venons de nommer, et c'est elle qui donne son nom à l'archipel entier. Elle est divisée en deux parties inégales; mais on s'accorde à ne la considérer que comme une seule, parce qu'un isthme, couvert seulement par les hautes marées, permet aux habitants de la parcourir dans toute son étendue. Ses deux parties comprises, l'île a une longueur de quarante milles sur une largeur de six à vingt et un milles. Elle s'étend de 17° 20' jusqu'à 17° 56' de latitude sud, et de 151° 24' jusqu'à 152° 1' longitude ouest.

Taïti est avantageusement située et jouit d'un beau climat et d'une belle végétation. Sa population fut évaluée par Cook à 100,000 habitants, et par Forster à 145,000. Qu'on juge des malheurs qu'a éprouvés Taïti en comparant ce chiffre de l'ancienne population à celui de la nouvelle, c'est-à-dire depuis que les Européens ont émigré dans la colonie; en 1828, les missionnaires ont fait un recensement général et ont trouvé 7,000 Taïtiens!

Il est impossible de trouver des champs plus fertiles et peut-être mieux cultivés qu'à

Taïti; partout le terrain est couvert de cocotiers, d'arbres à pain; partout des plantations de bananiers, de mûriers étonnent les étrangers qui s'attendent à n'y trouver qu'une nature sauvage. Des plantes utiles, des ignames, des cannes à sucre, etc., etc., servent à la fabrique des étoffes et aux commodités de la vie; tandis que les grands arbres et les pierres servent à la construction de maisons presque européennes.

La partie sud-est de Taïti est admirable par sa position et les beautés naturelles qu'elle renferme. Des collines d'une pente douce, quelquefois escarpée, couvertes d'arbres, d'arbrisseaux, de fleurs, offrent un coup d'œil des plus pittoresques; les plaines qui les entourent, coupées de petites vallées, surprennent encore davantage par les productions de tous genres dont elles sont couvertes. Enfin le sol y est d'une fécondité si extraordinaire, qu'à la vue de ses richesses il semble que les rochers eux-mêmes produisent la végétation qui les entoure. De nombreux ruisseaux, parcourant toute l'île, fertilisent les plantations qu'ils servent à arroser. Au milieu des champs, sur le penchant des collines, dans les plaines, sous les arbres, se trouvent bâties les maisons ou les pavillons des Taïtiens; aussi lorsque de la dunette d'un navire on jouit de cette perspective enchanteuse, on voudrait n'en jamais détourner les yeux.

Quant aux curiosités naturelles de Taïti, elles ne sont pas aussi nombreuses qu'on l'espère d'abord, car on ne peut regarder comme telles qu'un lac et une mare d'eau. Le lac se trouve au sommet d'une haute montagne que l'on n'atteint qu'après deux jours de marche. Il est très-profond, et parmi les poissons qui y pullulent, on y trouve des anguilles monstrueuses. A peu près à la même distance de la côte se trouve la mare d'eau douce, citée plus haut. Cette eau dépose un sédiment jaune, et devient très-funeste à ceux qui en boivent beaucoup. Les personnes qui commettent l'imprudence de s'y baigner ont bientôt la peau couverte de pustules.

Après Quiros, qui découvrit Taïti en 1606, mais qui ne fit que lui donner un nom, Wallis, capitaine du *Dolphin*, est le premier qui ait exploré le pays. Ayant mouillé dans la baie de Matavaï en 1767, il fut bientôt entouré de naturels qui, disaient-ils, n'avaient jamais vu d'Européens; depuis le départ de Quiros jusqu'à l'arrivée de Wallis il s'était écoulé cent soixante-deux ans.

Quoiqu'ils n'eussent pas encore vu d'Européens, les Taïtiens ne tardèrent pas à se rendre trop familiers avec eux, et pour mettre un frein à leur turbulence, le capitaine se vit contraint d'employer, peut-être un peu vite, le mousquet. Deux jours après l'arrivée de Wallis, ils assaillirent son vaisseau d'une grêle de pierres. L'Anglais attendit que les pirogues se trouvassent à portée, puis il fit feu et dispersa l'escadre indigène.

Après leur avoir donné deux autres leçons non moins terribles, il conclut la paix, à condition qu'il pourrait visiter toute l'île, ce qu'on lui accorda.

Lorsqu'il eut exploré le pays, Wallis établit des relations avec les chefs; mais il ne parle que de la veuve du roi, princesse de l'île, nouvelle Didon de laquelle il fut l'Énée et qui lui permit de prendre possession de Taïti au nom de George III, roi d'Angleterre.

Bougainville, en 1768, prit aussi possession de cette île au nom du roi de France. C'est ainsi que les navigateurs, au nom de leur souverain et chacun à leur tour, disposent des peuples qu'ils trouvent, sans s'inquiéter ni de leur consentement, ni des malheurs qui pourront leur en arriver. Bougainville trouva peu de changements depuis le passage de Wallis; d'ailleurs nous croyons qu'il serait oiseux de nous arrêter à des détails et à des noms qui n'ont plus aucun rapport avec les événements plus récents, sur lesquels nous appuierons davantage.

Un an après le passage de Bougainville, c'est-à-dire en 1769, Cook aborda à Matavaï. Selon son habitude, le capitaine anglais y punit les plus petits larcins d'un châtiment terrible. Voici un exemple de sa justice : Deux de ses marins désertent la frégate et se

réfugient à Taïti; Cook veut avoir ses déserteurs, et pour cela il s'empare du roi et de la famille royale, signifiant aux naturels qu'ils aient à lui amener ses marins s'ils veulent qu'on leur rende leurs chefs; les Taïtiens parvinrent à trouver les déserteurs, et l'échange eut lieu.

Après cette première excursion à Taïti, le célèbre navigateur y revint encore deux fois, et comme quelques autres marins avaient aussi exploré l'archipel, les Taïtiens établirent bientôt des relations suivies et souvent commerciales avec les Européens. Enfin le capitaine Domingo Bonechea y débarqua deux missionnaires envoyés par le vice-roi du Pérou; un interprète dont ils étaient accompagnés devait faciliter leurs relations avec les indigènes; mais ces missionnaires firent peu d'efforts en faveur du prosélytisme, et, malgré la bienveillance des naturels, qui avaient trouvé les Espagnols moins durs que les Anglais, cette tentative n'eut aucun succès, et les missionnaires ainsi que l'interprète se rembarquèrent en 1776.

Ce ne fut que vingt et un ans plus tard, en 1797, et après que bien des événements eurent passé sur l'île, que *le Duff*, capitaine Wilson, débarqua à Taïti des missionnaires plus nombreux qui devaient, à la longue, amener une révolution complète dans la religion, le gouvernement et les usages de ce peuple.

Malheureusement cette révolution devait coûter à l'archipel autant de sang et de massacres qu'en avaient produit jusque-là toutes les guerres intérieures.

C'est ici que nous devons placer le nom de Pomare, parce que la dynastie de ce roi est remarquable dans l'histoire de Taïti et qu'un descendant de cette race occupe le trône aujourd'hui.

Sur la fin de 1777, et peu de temps après le départ de Cook, le roi Otou, qui régnait avec son frère sur l'archipel, eut un fils qui fut nommé roi à sa naissance selon les anciens usages du pays, et son père en devint le régent. En abdiquant son titre de roi il dut changer aussi de nom; il prit celui de Pomare (rhume) par allusion à un rhume qu'il avait contracté, et ses descendants ont conservé ce nom bizarre.

Le roi mourut subitement à l'âge de cinquante-cinq ans, pleuré de tous les habitants et regretté de tous les étrangers. Il eut pour successeur un fils qui régna sous le nom de Pomare II. Voici ce que l'on nous apprend de ce dernier. Ces détails sont dus à la plume élégante de M. Reybaud :

« Pomare II est le Clovis, le Constantin de Taïti : le premier il embrassa le christianisme, et l'archipel s'empressa de l'imiter. Ce roi fut toute sa vie un fervent néophyte; il se voua au progrès du culte nouveau, non-seulement comme souverain, mais encore comme apôtre. On lui doit la première traduction de l'Évangile en taïtien. Sous lui, la religion fut florissante, mais non pas despotique : quand les pasteurs européens voulurent empiéter, il les contint et les limita. Aussi nous verrons plus tard qu'il fut médiocrement regretté par eux.

» Jusqu'à lui les prédications des missionnaires n'avaient eu aucun succès. Dans tous les districts où ils s'étaient présentés, on les avait tournés en ridicule, quand on ne les avait pas maltraités. Les naturels riaient de leur dieu, leur disant qu'il n'était que le serviteur du grand dieu Oro, et qu'ils ne changeraient pas l'un pour l'autre. Quelquefois même, quand un insulaire tombait malade pendant le passage d'un missionnaire, on accusait ce dernier de maléfice, et on le forçait à déguerpir du canton. Malgré ces obstacles, la mission n'en continuait pas moins son œuvre difficile. En janvier 1805, on prépara un catéchisme détaillé, et au mois de mars suivant, on adopta l'alphabet qui servit de base aux traductions ultérieures.

» On commençait à espérer des résultats plus heureux, quand la trêve indéfinie qui régnait entre les chefs, ayant été brusquement rompue, fit place à de longues et déplo-

rables hostilités. Au mois de juin 1807, les troupes royales tombèrent à l'improviste sur le district d'Ata-Hourou, ravagèrent, massacrèrent tout devant elles, chassèrent la population entière vers les montagnes, et se retirèrent avec les cadavres qui furent portés sur les autels d'Oro. Cette horrible expédition ne fut pas sur-le-champ expiée. Les chefs d'Ata-Hourou méditaient depuis longtemps leur vengeance; aussi elle éclata enfin terrible et complète. Avant l'explosion pourtant, les missionnaires avaient pu se retirer sur le navire anglais *Persévérance*, qui se trouvait alors mouillé dans la rade. Le pasteur Nott ne se rendit à bord que le dernier, ayant voulu tenter un dernier effort auprès des rebelles pour les concilier avec Pomare. Il échoua.

» Alors commença la guerre désastreuse connue dans les annales de Taïti sous le nom de *Tamaï rahi ia Arahou-Raïa* (grande guerre d'Arahou-Raïa). Le chef des insurgés était Tanta, ancien ministre du roi, alors son plus rude adversaire, et le guerrier le plus redouté de tout l'archipel. Son nom seul était un gage de victoire. Quand il quitta le parti de Pomare, celui-ci se tint pour battu; il en versa des larmes de douleur. Cependant il ne voulut pas renoncer à la partie sans combattre. Conseillé par le grand prêtre d'Oro, il prit même l'initiative: il attaqua son adversaire qui avait l'avantage du nombre et de la position; mais vivement repoussé, il fut obligé de s'enfuir jusqu'à Paré, où il n'attendit pas l'ennemi. Il quitta Taïti, et se réfugia à Wahine, où les missionnaires avaient déjà cherché un asile.

» Taïti et Taïarabou appartenaient aux rebelles; aucun chef de marque ne se présentait plus pour les leur disputer. Leur premier acte de possession fut entaché de sang et de ravages; ils foulèrent les districts de Paré et de Matavaï, ravagèrent les habitations des chefs du parti royal, saccagèrent l'établissement des missions, pillèrent les objets de quelque valeur, fondirent les caractères d'imprimerie en balles, et roulèrent les livres en cartouches, enlevèrent les armes existantes, ou en fabriquèrent d'étranges avec les ustensiles de cuisine. Enivrés par le succès, ils espéraient davantage encore; ils épiaient l'occasion d'enlever le premier navire qui se serait présenté, après en avoir massacré les officiers. Ce coup de main eut lieu en effet sur le schooner *Vénus*, qui ne put être prévenu à temps du péril; mais le bonheur voulut que l'équipage, au lieu d'être égorgé sur-le-champ, fût réservé aux sacrifices du dieu Oro, ce qui donna le temps à l'*Urania*, navire anglais qui survint, de sauver tout des mains de ces barbares, hommes et navire. La place n'était plus tenable. A l'exemple de Taïti, les autres îles étaient tourmentées par des factions turbulentes et diverses: une étincelle avait incendié toutes ces têtes guerrières, et désormais, au milieu de ces querelles flagrantes, des ministres de paix n'avaient plus de rôle à jouer. Aussi, le 26 octobre 1809, tous les ministres quittèrent-ils l'archipel pour se rendre à Port-Jackson. On ne laissa que deux pasteurs, Haywood à Wahine, et Nott à Eiméo.

» Ce dernier fit alors sa plus grande et sa plus décisive conquête; ce fut la guerre qui la lui valut. Dépossédé, malheureux, abattu, Pomare vivait à Eiméo sans espoir pour l'avenir, sans consolation pour le présent. Il se trouvait dans une situation d'esprit favorable à un enseignement religieux. Le dieu Oro se déclarait contre lui; le dieu chrétien pouvait lui être propice. Tel était l'argument religieux; l'argument politique avait un côté plus péremptoire encore: la puissance anglaise secourrait sans aucun doute un roi chrétien, et le réinstallerait sur son trône. Que ce fût par l'un ou par l'autre de ces motifs, ou que la foi lui fût venue d'en haut, Pomare n'en devint pas moins un catéchumène du pasteur Nott, appliqué comme un adolescent, apprenant à lire et à écrire pour ne rien ignorer des dogmes chrétiens. Quand un homme de cette importance eut donné l'exemple, les insulaires le suivirent à l'envi, et bientôt Eiméo compta une foule de baptêmes et de conversions. Le prosélytisme alla si bien et si vite,

que le pasteur Nott ne put plus suffire à l'église nouvelle; il demanda des aides, et ses collègues revinrent à Eiméo au commencement de 1812.

» A leur retour, Pomare, voyant que les éléments existaient pour une grande péripétie religieuse, résolut de consacrer par un acte public son adhésion officielle au culte nouveau. Voici comment il s'y prit. Un jour, on venait de lui offrir une tortue, animal essentiellement tabou, et qui ne devait être préparé que dans l'enceinte du moraï, la part du dieu prélevée. Au lieu d'attendre que la cérémonie habituelle fût accomplie, Pomare ordonna de cuire l'animal au four comme les viandes ordinaires, et de le lui offrir sans en rien réserver pour l'idole. Là-dessus grande rumeur, grand scandale parmi la domesticité du palais et parmi les prêtres du temple. On s'attendait à voir le roi frappé de la foudre pour cette violation effroyable du tabou, ou du moins étouffé par la tortue qu'il mangeait d'une façon aussi sacrilège. Il n'en fut rien, comme on le pense; le repas eut lieu fort tranquillement; la tortue n'en fut pour cela ni moins bonne ni moins saine. Après que Pomare eut consommé cette rupture éclatante avec les anciennes adorations, il se leva et harangua le peuple : « Vous voyez, lui dit-il, ce que sont les dieux de votre fantaisie : ni bons, ni mauvais, impuissants à vous servir et à vous nuire; faites comme je fais. Nul n'aura à s'en repentir. » Beaucoup, en effet, imitèrent son exemple. Le culte nouveau, consolant et bon, n'avait aucune de ces expiations sanglantes auxquelles ce peuple tenait plus par crainte que par sympathie. Peu à peu il s'habitua à avoir moins de foi en la puissance de ces mystérieuses idoles; il les redouta moins; il s'en moqua, et dès lors tout fut fini. Les chefs se rangèrent les premiers parmi les néophytes : Tapoa, chef de Raïatea, Tamatoua, beau-père de Pomare, Mahine, chef de Wahine, et une foule d'autres, se firent instruire. La glace était rompue, les premières conquêtes étaient faites : la puissance de l'imitation fit le reste. Pomare, devenu chrétien fervent, voulut que la religion eût son temple. On y installa une chaire, où les apôtres purent prêcher leur culte à des milliers d'insulaires, les uns convaincus, les autres ébranlés.

» Ce fut alors que deux chefs, arrivés de Taïti, vinrent proposer à Pomare de retourner dans cette île en proie à l'anarchie, et d'y ressaisir ses anciens pouvoirs. Tous les partis l'appelaient à cette heure de crise, et le regrettaient. Depuis son expulsion, en effet, l'île était restée en proie aux plus horribles désordres et aux plus révoltantes saturnales. Au lieu d'organiser leur conquête, les chefs vainqueurs avaient cherché à la gaspiller. Le travail des champs avait été négligé, et l'on s'était adonné seulement avec fureur à la distillation de la racine du ti (*dracaena terminalis*), dont on tirait une liqueur spiritueuse. Dès lors l'île entière fut un vaste cabaret et un atelier de distillerie. La chaudière était un rocher creux, la cornue un couvercle en bois, le réfrigérant un conduit en roseau. La liqueur était reçue dans un vase en bois ou dans une gourde decoco. Autour de cet alambic, établi à peu de frais, se tenaient dix, vingt, trente naturels, qui buvaient la liqueur distillée à mesure qu'elle tombait dans le récipient. Puis, quand ils étaient tous ivres, une fureur sauvage s'emparait d'eux; ils tombaient les uns sur les autres, se terrassaient, s'égorgeaient sur le lieu même de ces sanglantes orgies. Plus tard, au retour des missionnaires, des ossements humains semés çà et là indiquaient la place où s'opérait cette fabrication meurtrière.

» Pomare sut tous ces détails; il jugea que l'heure était venue de mettre un terme à ces désordres, supposant, un peu trop promptement peut-être, que leur durée lui avait préparé une restauration tranquille. Il se rendit donc à Taïti, où il trouva d'abord peu d'obstacles à son établissement. Ne sachant pas comment tourneraient les choses, il n'avait pas voulu que les missionnaires le suivissent; mais il se consolait de leur absence par de pieuses missives.

« Puissé-je, écrivait-il au pasteur Nott, puisse-je désarmer la colère de Jéhovah envers moi, qui suis un méchant homme, coupable de crimes accumulés, coupable d'indifférence et d'ignorance du vrai Dieu, coupable de persévérance dans le mal! Puisse aussi Jéhovah me pardonner ma folie, mon incrédulité et mon dédain pour sa loi! Puisse Jéhovah m'accorder son bon esprit pour sanctifier mon cœur, afin que je puisse aimer ce qui est bon, et qu'il me rende capable d'abjurer mes mauvaises habitudes pour devenir un homme de son peuple, et être sauvé par Jésus-Christ, notre unique Sauveur. Je suis un méchant homme, et mes péchés sont grands et nombreux. »

» Un autre jour, souffrant d'une maladie, il écrivait :

« Mon affliction est grande; mais si je puis seulement obtenir la faveur de Dieu avant de mourir, je m'estimerai heureux. Mais hélas! si je venais à mourir avant d'avoir obtenu mon pardon, ce serait un malheur pour moi! Puisse mes péchés être pardonnés, et mon âme sauvée par Jésus-Christ! Puisse Jéhovah jeter encore les yeux sur moi avant que je meure, et je m'en réjouirai! »

» Voilà où en était le royal catéchumène, ardent pour la foi, enthousiaste et profondément pénétré. Aussi ne se cacha-t-il pas des habitants de Taïti, tous persévérants idolâtres. Il se dit chrétien devant eux, parla du culte d'Oro comme d'une profanation, et pratiqua publiquement les rites chrétiens. Dans le début, sa conviction religieuse fit du tort à sa réintégration politique. Ce fut à peine si le canton de Matavaï se résigna à souffrir son autorité; les autres districts restèrent indépendants avec leurs chefs et leurs prêtres, regardant Pomare comme un apostat indigne désormais du trône. Ce fut pendant cette période que Pomare eut un enfant, Aïmata, d'une des filles de Tamatoua de l'île Raïatea. Du reste, peu d'incidents vinrent traverser ces deux années 1812 et 1813. Le commerce européen semblait avoir fui les parages de Taïti; çà et là quelques navires mouillaient bien sur la rade, mais sans y séjourner. Deux seulement firent quelque bruit par suite de catastrophes analogues, *la Queen-Charlotte*, commandée par le missionnaire Shelly; le second, *le Dolphin*, capitaine Folger; l'un et l'autre occupés, avec un équipage taïtien, à la pêche des perles sur les îles Pomotou, et enlevés l'un et l'autre à l'improviste par ces auxiliaires dangereux. Le capitaine de *la Queen-Charlotte* fut sauvé; celui du *Dolphin* périt dans la bagarre. Le premier navire, arrivé sur la rade de Matavaï, sous la conduite des rebelles, fut restitué par Pomare à son propriétaire; le second fut repris en mer par le capitaine Walker de *l'Endeavour*.

» L'église d'Eïméo prospérait pendant ce temps. L'affluence des prosélytes était immense; on ne pouvait suffire ni aux prêches ni aux baptêmes. Le 25 juillet 1813, la chapelle publique d'Eïméo fut inaugurée; on y célébra le service divin en présence d'une troupe nombreuse de fidèles, et la cérémonie se termina par la communion solennelle des nouveaux convertis. Une foule de chefs de la société des Aréoïs figuraient parmi eux; le grand prêtre d'Eïméo lui-même. Le grand desservant des idoles, Paii, convaincu un jour par la parole du pasteur Nott, mit le feu à ses divinités, et se déclara chrétien. Tout l'archipel suivait peu à peu l'impulsion donnée. D'éclatantes et nombreuses conversions s'opérèrent à Wahine, à Raïatea et à Tahaa. Des chefs arrivèrent même de Taïti, conduits par Pomare qui les avait gagnés à la foi. Dans le nombre se trouvait Oupa-Parou, l'un des plus influents personnages de l'île. Les missionnaires voyaient enfin leur persévérance couronnée de succès. Vers la fin de 1814, cinq ou six cents chrétiens existaient dans l'archipel, et le mouvement de progression allait augmentant chaque jour. Il fallait donc accroître aussi les moyens d'action des directeurs de la nouvelle église. On demanda un renfort d'apôtres; on termina une traduction de l'Évangile en taïtien, et on l'envoya à Port-Jackson pour qu'elle y fût imprimée.

« Ces succès éveillèrent toutefois la jalousie des dissidents. Tant que les chrétiens

n'avaient formé qu'un petit noyau d'hommes isolés, on s'était borné à les combattre par le dédain ; quand ils furent plus forts, on chercha à les tuer par le ridicule ; on les stigmatisa du sobriquet de *boure-atoua* (de *boure*, prières, *atoua* dieux) ; mais quand ils eurent gagné du terrain, malgré l'orgueil des uns et le sarcasme des autres ; quand la propagande, étendue sur la famille royale, se fut révélée plus active, plus puissante que jamais, alors les idolâtres jurèrent dans le cœur qu'ils tueraient par le fer ce qui avait résisté jusqu'alors à des efforts d'un autre genre. Les chefs, en querelle jusque-là, signèrent une trêve et une ligue contre l'ennemi du dieu commun. Les districts de Paré, de Matavaï, de Wapaï-Ano s'associèrent pour exécuter des vêpres chrétiennes. Invités à prendre part à ce meurtre, les chefs d'Atahourou et de Papara promirent leur secours. Les boure-atouas résidant à Taïti devaient tous être égorgés dans la nuit du 7 au 8 juillet 1814. Sans une indiscretion, sans un avis donné à ce dernier instant, pas un chrétien n'échappait à cette boucherie. Ils eurent à peine une demi-heure devant eux pour pousser leurs pirogues à la mer et se sauver à Eïméo.

» Les conjurés marchaient déjà, ainsi qu'ils en étaient convenus. Mais qu'on juge de leur fureur et de leur surprise lorsque, dans toutes les maisons marquées de la croix fatale, ils ne trouvèrent pas une âme vivante. Voyant leur proie échappée, ils entrèrent dans d'horribles fureurs, s'accusèrent de trahison réciproque, récriminèrent d'abord, puis passèrent des paroles aux voies de fait. Alors les scissions politiques, un instant effacées devant un but religieux, reparurent plus violentes, plus implacables que jamais. Les naturels de Papara et de Atahourou, ennemis éternels de Pori-Onou, nom collectif des peuplades qui habitent le nord-est de Taïti, violèrent les premiers l'alliance temporaire, fondirent sur leurs antagonistes, les taillèrent en pièces, exterminèrent leurs principaux chefs et leurs meilleurs guerriers. Les gens de Taïarabou, étant survenus, se déclarèrent pour le parti vainqueur, pillèrent à sa suite ; de sorte que tout ce littoral taïtien, les riches districts de Paré et de Faha, les vallées romantiques de Hautouah, Matavaï et Wapaï-Ano, ne furent plus qu'un vaste champ de deuil et de misère. Quand tout fut tombé, hommes et cases ; quand rien ne resta debout devant les conquérants, ils se disputèrent le butin, et faute de pouvoir s'entendre sur le partage, ils se battirent entre eux. Atahourou et Papara se liguèrent contre ceux de Taïarabou, et les chassèrent vers les parcs des montagnes. Le meurtre, l'incendie, le pillage, le viol désolèrent la plaine, et décidèrent de fréquentes migrations à Eïméo, qui recevait des idolâtres pour en faire des chrétiens. La guerre civile elle-même servait ainsi la cause de la foi nouvelle. Pomare était devenu l'instrument le plus actif de cette conversion générale ; il parcourait les villages d'Eïméo comme l'aurait fait un apôtre, et se donnant comme exemple, et se portant fort pour les vérités qu'il enseignait.

» L'année 1815 s'ouvrit ainsi. Eïméo, pacifique et prospère, se peuplait de chrétiens ; Taïti, livrée à des chefs turbulents, allait à sa ruine. Les chefs insurgés comprirent où tendait cette marche inverse ; ils résolurent de tenter une perfidie. Par des messagers, ils firent conjurer les émigrants taïtiens de rentrer dans leurs possessions, leur en promettant la jouissance tranquille, et le libre exercice de leur culte. On pressentit bien une ruse, mais on accepta. Pomare se chargea de surveiller le retour des exilés ; il rassembla les guerriers les plus illustres d'Eïméo et des îles voisines, tous chrétiens dévoués et soldats intrépides. La flotte partit : à sa vue l'alarme gagna les idolâtres ; ils descendirent en grand nombre et armés sur le rivage, signifiant par leurs gestes et par leurs cris qu'ils s'opposeraient au débarquement d'une troupe aussi nombreuse. Ils allèrent même jusqu'à faire feu sur les pirogues. Pomare ne voulait point d'abord repousser la force par la force : il parla à ces énergumènes, et obtint d'eux la permis-

sion de prendre langue avec ses guerriers. La paix se fit en apparence; mais elle n'était pas sincère, et ne pouvait durer.

» Le 12 novembre 1813, jour mémorable dans les annales taïtiennes, un dimanche dans l'après-midi, Pomare et ses trois cents guerriers, venus d'Eiméo, se réunirent pour célébrer le service divin dans un lieu nommé Narii, près du village de Bouna-Auïa, dans le district d'Atahourou. Les idolâtres attendaient cette occasion; ils l'avaient prévue. Leurs détachements nombreux et bien armés entouraient l'enceinte où les boure-atouas (chrétiens) étaient réunis. A peine Pomare avait-il entonné un hymne, que la fusillade commença. Des bandes nombreuses de guerriers, l'étendard d'Oro sur leur front de bataille, marchèrent à l'attaque, en poussant des cris de *guerre! guerre!* Malgré l'imminence du péril, Pomare voulut qu'on achevât le service. « Jéhovah vous protège, criait-il, que craignez-vous? » Les guerriers restèrent.

» Ils se formèrent, quand les prières furent dites, s'échelonnèrent sur le rivage en trois colonnes qui faisaient face à l'ennemi éparpillé vers la montagne. A l'avant-garde de Pomare figuraient trois chefs célèbres, Auna, Oupa-Parou et Hitoti; le corps avancé obéissait à Mahine et à l'amazone Pomare Wahine, armée d'un mousquet et d'une lance, et couverte d'une bonne cotte de mailles en tresses de romaha. Quant à Pomare, il avait choisi son poste sur une pirogue avec plusieurs fusiliers qui devaient inquiéter le flanc de l'ennemi. Sur une autre pirogue, commandée par un Anglais nommé Joe, se trouvait un pierrier qui rendit à la cause royale des services fort essentiels.

» Pomare avait à peine terminé ces préparatifs, que les idolâtres fondirent sur lui. Le choc fut terrible; il ébranla l'avant-garde; une foule de guerriers qui la composaient furent mis hors de combat; Oupa-Parou n'échappa qu'en laissant entre les mains de l'ennemi les lambeaux de ses vêtements. Il fallut, par une fuite à travers les broussailles, se replier sur le corps d'armée de Mahine. Là, une lutte plus sérieuse fut engagée. Le chef des insurgés, Oupou-Fara, tomba percé d'un coup de lance. Comme on cherchait à le secourir: « C'est inutile, cria-t-il: vengez-moi plutôt; voici celui qui m'a frappé. » Et il montrait un soldat de Mahine, nommé Raveae. Vingt idolâtres se jetèrent sur lui, mais on arracha la victime à leurs coups. Malgré la perte de leur général, les insurgés n'en continuèrent pas moins la lutte avec un acharnement farouche; cependant l'attitude de Mahine, le feu meurtrier du pierrier de Joe, et la mousqueterie de Pomare, décidèrent la bataille. Une peur panique acheva la victoire; les idolâtres avaient fui vers les forteresses des montagnes.

» Quand le rivage fut libre d'ennemis, les guerriers de Pomare, emportés par leurs habitudes anciennes, allaient poursuivre et massacrer les fuyards, ou du moins achever les blessés gisant sur le lieu du combat; mais Pomare dit d'une voix forte: « *Atira!* » (c'est assez). Il voulait faire la guerre en chrétien. Au lieu d'inmoler les prisonniers, on les pansa; au lieu de maltraiter les familles des vaincus, on les entoura de soins. On rappela les rebelles par des promesses d'amnistie religieusement tenues. Le corps du chef ennemi Oupou-Fara était encore étendu sur le sol; il ordonna qu'on l'ensevelît, suivant la coutume, dans le tombeau de ses pères; il envoya vers les parisiens de l'intérieur pour promettre individuellement à tous les chefs le pardon et l'oubli du passé. Cette conduite, si étrange dans le pays, gagna à Pomare et à son Dieu une foule de partisans. On compara ces deux religions: l'une, toute de douceur et de clémence, ne répandant du sang que pour se défendre; l'autre, farouche et impitoyable, demandant à toute heure des victimes nouvelles. La comparaison fut un beau plaidoyer pour le christianisme, et cette journée lui valut la conquête de Taïti.

» Pour ajouter à ces moyens de conversion une influence de plus, Pomare voulut dépouiller les vieilles idoles du prestige de respect et de puissance qui les environnait

encore. Il voulut les insulter d'une façon si brutale et si publique, que chacun se trouvât guéri de la peur qu'elles inspiraient. Pour cela, il envoya une élite de guerriers à Tautira, où se trouvait alors la fameuse statue d'Oro. D'après les ordres reçus, cette troupe entra dans le moraï, et aux yeux des apôtres et des adorateurs scandalisés, les soldats renversèrent les autels, pillèrent les offrandes et les réduits sacrés, saisirent l'idole, la couchèrent sur le sol, la décapitèrent (c'était un bloc de casuarina grossièrement sculpté), et portèrent sa tête aux pieds de Pomare. Celui-ci affecta d'abord de s'en servir pour les plus vils usages, par exemple comme billot de cuisine, puis il la jeta au feu. Cette exécution, réalisée publiquement sans que le dieu pût se venger, fut le signal d'un auto-da-fé universel pour tous les moraïs et toutes les idoles de l'île.

» L'idolâtrie n'existait plus sur Taïti; elle fut bientôt extirpée des îles voisines, qui suivirent l'exemple de la métropole. Temples et dieux disparurent en six mois de l'archipel. Maupiti seul persévéra jusqu'en 1817, où elle fut convertie par les habitants de Borabora. »

Pomare II ne commença vraiment à régner que lorsqu'il en eut fini avec les séditeux. Après avoir constitué une administration presque régulière, il organisa dix missions qu'il dissémina dans l'archipel, se faisant ainsi le protecteur suprême d'une religion qu'il avait prêchée à ses sujets. Ce n'est pas tout; il voulut donner à son peuple tous les moyens nécessaires à son instruction; il recommanda donc aux missionnaires de faire venir de Port-Jackson des Bibles traduites en taïtien. Après ce premier pas, dont on comprenait fort peu l'importance, il ne resta pas stationnaire. Les Bibles de Port-Jackson ne suffisant plus aux demandes des Taïtiens, Pomare se mit en relation avec le savant missionnaire Ellis pour avoir une presse, et celui-ci débarqua bientôt à Eiméo avec tout l'attirail d'un imprimeur. Le roi lui fit bâtir une belle maison, et le premier de tous ses sujets, il voulut composer la première page d'impression; émerveillé de son travail quand il l'eut fini, il le montra avec orgueil aux chefs et au peuple. Dès ce jour, les imprimeurs ne purent plus suffire aux demandes qui leur étaient faites; on crut les diminuer en mettant à prix les syllabaires et les Bibles; mais rien n'y fit; l'impulsion était donnée. Voici d'ailleurs un trait admirable par sa simplicité, raconté par Ellis, et qui donnera une idée de l'émulation que l'écriture avait produite à Taïti :

« Souvent, dit-il, je voyais arriver trente ou quarante canots des parties les plus éloignées d'Eiméo ou de quelque île voisine, amenant chacun cinq ou six personnes qui ne faisaient le voyage que pour se procurer des livres de dévotion, et qui parfois étaient obligées de les attendre pendant cinq ou six semaines; elles apportaient d'énormes paquets de lettres écrites sur des feuilles de platane et roulées comme de vieux parchemins : c'étaient autant de suppliques de ceux qui, ne pouvant venir eux-mêmes, demandaient qu'on leur fit des envois.

» Un soir, au coucher du soleil, une pirogue arriva de Taïti montée par cinq hommes. Ils débarquèrent, plièrent leurs voiles, tirèrent leur embarcation sur la grève, et s'acheminèrent vers ma demeure. J'allai au-devant d'eux : *Louka ! te paran na Louka !* me dirent-ils tous à la fois en me montrant des cannes de bambou pleines d'huile de coco, qu'ils offraient en paiement. Je n'avais point d'exemplaires prêts; je leur en promis pour le lendemain, en les engageant à se retirer chez quelque ami dans le village pour y passer la nuit. Le crépuscule, toujours très-court sous les tropiques, venait de finir. Je me retirai. Quelle fut ma surprise quand le lendemain, au soleil levant, je les aperçus couchés à terre devant la maison, sur des nattes de feuilles de cocotier, sans autre couverture que le large manteau de toile d'écorce qu'ils portent habituellement. Je me hâtai de sortir, et je sus d'eux qu'ils avaient passé là toute la nuit. Lorsque je leur demandai pourquoi ils n'étaient pas allés loger dans une maison,

ils répondirent : « Oh ! nous avons trop peur qu'en notre absence quelqu'un ne vint de grand matin vous demander les livres que vous aviez préparés, et qu'alors nous ne fussions obligés de repartir les mains vides : nous avons tenu conseil hier soir, et nous avons résolu de ne nous éloigner qu'après avoir obtenu ce que nous sommes venus chercher. » Je les conduisis dans l'imprimerie; et, ayant rassemblé des feuilles à la hâte, je leur donnai à chacun un exemplaire; ils m'en demandèrent deux autres, l'un pour une mère, le second pour une sœur. Ils enveloppèrent les livres dans un morceau de toile blanche du pays, les mirent dans leur sein, me souhaitèrent une bonne journée, et sans avoir bu, mangé, ni visité une seule personne de l'établissement, ils coururent au rivage, remirent leur canot à flot, hissèrent leur voile de cordes de palmier nattées, et se dirigèrent tout joyeux vers leur île natale. »

Mais ce qui étonnera bien des penseurs en Europe, c'est la présence d'esprit et la sagesse que montra Pomare II dans une occasion difficile : lorsque les missionnaires, qui avaient acquis sur lui une grande influence, voulurent établir une sorte de gestion commerciale et agricole, Pomare eut le courage de leur défendre une pareille entreprise, leur disant qu'il connaissait assez l'histoire pour se rappeler que l'envahissement des prêtres avait toujours été funeste aux rois et aux nations. Cependant, pour les consoler du peu de succès de leur tentative, il leur accorda le produit d'une imposition qui pouvait subvenir à leurs besoins. Hélas ! Pomare ne se doutait guère qu'après sa mort les prêtres changeraient cette taxe fixe en une dime ou mainmorte qui absorbe aujourd'hui les principaux revenus du pays.

Vers l'âge de 45 ans environ, Pomare II s'adonna aux funestes excès des boissons spiritueuses, et il mourut le 7 septembre 1821, âgé de 48 ans, peu regretté des prêtres, mais pleuré par tous ceux qui vécurent sous son administration protectrice.

Il laissa deux enfants qui devaient lui succéder au trône; l'aîné était une fille de huit ans, nommée Aïmata, et le dernier un fils âgé de quatre ans, qui fut proclamé roi de tout l'archipel, sous le nom de Pomare III. Ce fut Pomare-Wahine, tante du jeune prince, qui obtint la régence. Nous transcrivons ici un récit de M. Dumont-d'Urville, qui fera juger du gouvernement et de la situation de l'île :

« Au moment de notre arrivée, l'assemblée générale des Taïtiens allait ouvrir ses séances et le 13 mai on célébra un service divin en guise de prélude. Curieux de voir ce spectacle, je m'embarquai avec MM. Bennet et Wilson, les missionnaires, et plusieurs officiers du bord. Arrivés à Papaoa, je vis les habitants, hommes et femmes, marchant sur deux files, en bon ordre et dans un profond silence, dans la direction de l'église. On eût dit une ligne noire de dévots pèlerins. Dans le temple, chacun prenait place suivant son district et son canton. Bientôt cet immense hangar, long de 700 pieds, fut en grande partie rempli; et pourtant, malgré l'affluence, un tel silence régnait, que la voix du missionnaire se faisait entendre dans toutes les parties de la salle. Le service commença à dix heures, par un hymne que les assistants chantèrent en chœur. Ensuite vint une lecture de quelques pages des Actes des Apôtres; puis M. Barff fit un long discours sur un passage des prophéties d'Isaïe. Son débit expressif et fortement accentué semblait produire la plus grande impression sur cet auditoire. Quelques fidèles cherchaient à tracer à la hâte sur un papier des passages du sermon; les autres écoutaient le prêtre dans l'attitude la plus fervente et la plus respectueuse. La famille royale assistait au service, mais confondue dans la foule et sans distinction apparente. L'inspecteur Bennet, placé à mes côtés, me désigna les principaux personnages du pays : Tati, Hitoti, Oupa-Parou, Outami, et d'autres encore qui avaient joué un rôle dans les derniers événements.

» Le service dit, on nous conduisit vers une table modeste dressée sous la tente de

la régente, près du tombeau de Pomare II. Des bancs, des coffres et des planches servaient de sièges. La table était couverte de fruits d'arbre à pain, de cochon et de volailles; le tout flanqué de carafons, dont les uns étaient pleins de rhum, les autres d'eau de coco. Les vrais seigneurs de la fête, les amphitryons apparents, n'étaient ni la régente, ni la famille royale, mais les missionnaires, qui s'étaient placés à l'écart avec leurs familles, et dans des postes d'honneur. Quant aux princes et aux chefs, ils avaient été relégués au bout de la table, et vraiment, si nous ne nous étions pas rapprochés d'eux à dessein, si nous ne leur avions pas fait des amitiés dont ils semblèrent fort reconnaissants, ils auraient figuré à ce repas comme des intrus plutôt que comme les souverains de l'île. C'étaient pourtant d'excellentes gens, ne manquant ni d'esprit ni de sagacité, capables de tourner à bien s'ils avaient eu quelque culture. Le petit Pomare et la jeune Aïmata me parurent surtout deux créatures fort intelligentes.

» Le dessinateur de l'expédition, M. Lejeune, assista seul à la séance du lendemain, où des questions politiques furent soumises à l'assemblée populaire. Elle dura plusieurs heures, pendant lesquelles les chefs prirent tour à tour la parole. Le plus brillant orateur de cette foule était le chef Tati. La principale question agitée fut une capitation annuelle à établir, à raison de cinq bambous d'huile par homme. Ensuite on traita des impôts qui devaient être perçus, soit pour le compte du roi, soit pour le compte des missionnaires. Nous sûmes plus tard que la première question avait été résolue dans le sens affirmatif; mais que la seconde, celle qui concernait les missionnaires, avait été ajournée par eux dans la prévision d'un échec. Quatre mille personnes environ assistaient à cette espèce de congrès national. »

Après Dumont-d'Urville, Kotzebuë a recueilli des notions importantes sur Taïti. Il dit que les prêtres y ont acquis une influence qui pourra devenir pernicieuse. Il paraît certain que les punitions et les pénitences qu'ils infligent aux habitants et principalement aux femmes leur attireront tôt ou tard dans le peuple des ennemis dangereux.

Sous l'administration du jeune Pomare, les missionnaires établirent une espèce de représentation nationale, en formant en dehors de la royauté un pouvoir populaire et aussi puissant que le premier; mais cet état de choses, qui allait donner à Taïti un gouvernement théocratique dont les exécuteurs auraient été les prêtres; cet état de choses, disons-nous, fut changé de fond en comble à la mort du jeune Pomare III.

Sa jeune sœur, Aïmata, qui a été élevée au trône aussitôt après sa mort, s'étant soustraite à la tutelle des missionnaires qui laissaient les terres et l'industrie incultes, s'est déclarée libre; cette femme, jeune, belle, aimable et gracieuse, a malheureusement une conduite qui s'éloigne beaucoup de la décence. Voici ce que dit à ce sujet M. Dumont-d'Urville :

« Difficile à dominer et à conduire, elle devait renouveler à sa cour les dissolutions encore récentes de la célèbre Hidia, femme de son aïeul Pomare I<sup>er</sup>. Au début de son règne, elle mit quelque mesure dans ses déportements; mais peu à peu, enhardie par l'exemple de sa mère et de sa tante, sous la tutelle de laquelle elle avait été placée, elle s'abandonna entièrement à son organisation ardente. C'était la reine, on ne pouvait la condamner à cent toises de route. Cependant la cour l'imitait; elle eût été bigote sous l'élève des missionnaires, elle devint débauchée sous la jeune Messaline, et l'exemple gagna les classes inférieures. Jusqu'ici les missionnaires n'ont rien trouvé d'efficace contre ce fatal débordement. Il a été question à diverses reprises de prononcer la déchéance de la reine, mais on ne l'a pas encore osé. Le pasteur Wilson écrivait naguère qu'il venait de se former une ligue de chefs mécontents qui se sont réunis à Papaï-Iti. On attend quelque chose de cette levée de boucliers. Menacés par la reine Aïmata, les missionnaires le sont aussi dans leur métropole. La Société des missions a

connu la tendance ambitieuse de ses délégués; elle a eu vent que les évangélistes de la Polynésie se mêlaient trop souvent et trop ardemment des choses temporelles; que lorsqu'ils ne visaient pas au pouvoir, ils se laissaient aller à convoiter la richesse, à devenir grands propriétaires, négociants même. Elle a pensé que cette direction n'était ni dans la lettre, ni dans l'esprit de leur mandat, et qu'il était temps de leur rappeler cette parole du Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » En conséquence, on a soulevé pour Taïti cette question spéciale, que l'île étant toute chrétienne, il n'y avait nul inconvénient à la laisser sans apôtres, qui seraient mieux employés, d'ailleurs, dans les pays sauvages et idolâtres. Il est facile de deviner combien cet incident lointain les préoccupe au milieu des complications locales. »

De nouveaux renseignements sur Taïti, rapportés par le capitaine Waldegrave qui y a séjourné en 1830, apprennent que les Taïtiens sont divisés en deux partis, dont l'un (les chefs) regrette les anciennes coutumes, et l'autre (le peuple) se trouve heureux de son émancipation. Quant aux prêtres, n'ayant pu obtenir une place dans le gouvernement, ils se sont jetés dans les affaires commerciales, tout en conservant leur mission religieuse. Ils ont obtenu le monopole du bétail; ils en attendent d'autres, et ils fournissent eux-mêmes les provisions des navires.

Nous nous sommes trompés en cherchant à dépeindre, plus haut, les beautés de Taïti. Hélas ! ces merveilles sont bien changées. Autrefois Taïti était riche et prospère; aujourd'hui ce n'est plus qu'un lambeau de colonie que les Européens et les aventuriers ruinent encore tous les jours. Plus de ces habitants aimables, aux manières libres, mais innocentes; plus de ces fleurs de la nature primitive : tout a été fané par le contact de la race blanche; les Taïtiens ont laissé pénétrer dans leurs mœurs trop libres les vices hideux des étrangers.

Les campagnes sont presque désertes et en friche; les collines sont déboisées; les hommes de la basse classe sont adonnés au vol et à l'ivrognerie; leurs filles sont souillées de toutes les maladies impures. Au-dessus de cette misère publique sont les prêtres régissant en maîtres ceux qu'ils devraient civiliser, et dont les durs travaux les font vivre dans une coupable mollesse.

Quant à la nouvelle religion, nous avons vu quels succès on en avait obtenu, mais ces succès ne peuvent changer le moral des Taïtiens.

Avant de nous étendre sur les nouveaux usages que le christianisme a introduits à Taïti, disons un mot des anciennes croyances. Les premiers missionnaires qui se sont initiés à la religion d'Oro pour en donner une idée aux Européens sont tous tombés d'accord sur ce point, et on les a crus, que les Taïtiens avaient aussi une trinité; mais M. Ellis, à qui de longues études sur cette matière donnent une autorité incontestable, dit d'abord que les catholiques, et principalement les missionnaires, prétendent trouver une trinité dans chaque religion, pour faire croire à une idée innée; ensuite cet écrivain rapporte ce que les récits des habitants lui ont appris sur la théogonie taïtienne.

Tous les dieux étaient enfants de la Nuit. Taaora lui-même, le premier des dieux, en était issu. Cependant quelques sages croyaient à la préexistence de l'univers sur Taaora qu'ils ne considéraient du reste que comme un homme déifié après sa mort; mais l'opinion générale lui donnait une double nature et le regardait à la fois comme créature et comme Dieu. Ce dieu eut un fils que l'on nomma Oro, lequel devint la divinité nationale de Taïti et se communiquait aux prêtres et aux idoles en entrant dans leur corps sous la forme d'un oiseau. C'est sans doute cette combinaison théogonique qui fit croire les missionnaires à la trinité taïtienne. Enfin Oro eut deux enfants qui, réunis aux dieux principaux, formaient une sorte d'hierarchie céleste qui régla longtemps les destinées de l'île.

Mais ce qui donne une pauvre idée du génie de ces sauvages, quoi qu'en ait dit Pomare II, c'est qu'on ne trouve guère de pensée profonde ou philosophique au milieu de ce chaos des attributs divinitaires; cette remarque peut faire présumer que la religion d'Oro était un mélange d'histoire positive et de grossières idéalités cousues ensemble par les prêtres.

On trouvera des renseignements intéressants sur le fétichisme taïtien dans notre *Histoire des Coutumes et Cérémonies religieuses*.

Le costume des Européens est en grande vogue à Taïti. Autrefois les habitants étaient nus; aujourd'hui les chapeaux, les habits, les autres vêtements, et même les bottes qui mettent leurs pieds à la torture, tout est de mode chez ces indigènes. Il est vrai que les missionnaires ne permettent plus que personne se contente du *maro*, parce qu'alors le commerce en souffrirait. Autrefois quand un navire arrivait à Taïti, les naturels auraient donné toutes leurs richesses pour un peu de verroterie et de vieille ferraille, aujourd'hui, dans la même occasion, ils donneraient leur corps, s'ils le pouvaient, pour des friperies et un peu de rhum.

En 1830 on a pu constater déjà la circulation des piastres d'Espagne, et certainement les autres monnaies de l'Europe y circulent à l'heure qu'il est. Une chose remarquable à Taïti, c'est que tous les échanges, achats, trafics, etc., se font par l'intermédiaire d'un *tāio* (ami) avec lequel on échange son nom et que l'on paye selon son savoir et sa discrétion. Voici une description du capitaine Kotzebuë sur la passion des vêtements à Taïti.

Le navigateur russe est engagé par M. Wilson, missionnaire, à assister au service divin :

« Curieux, dit-il, de connaître les usages de ce pays, j'acceptai de grand cœur. Un joli chemin bordé de fossés et de cocotiers conduisait de chez lui à l'église, qui avait vingt pieds de long sur dix de large; la construction de cet édifice était appropriée au climat; de larges et grandes fenêtres sans vitres, inutiles en ce pays, transmettent l'air dans l'intérieur; la façade était en argile recouverte de chaux; la toiture était formée d'une espèce de jonc artistement recouvert de feuilles. Il n'y avait pas de clocher; les croix de bois noir du cimetière voisin lui donnaient seules un caractère religieux. Dans la grande salle de l'intérieur il y avait une rangée de bancs le long du mur. La chaire se trouvait placée au milieu de l'église, de sorte que le prédicateur était vu à la fois de tous les fidèles. Lorsque nous arrivâmes, la salle était déjà pleine, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre.

» Malgré la gravité de cette réunion, tout Européen qui verrait les Taïtiens pour la première fois, lorsqu'ils fêtent leur dimanche, serait saisi d'une envie de rire inextinguible.

» Nos habillements ont le plus grand prix à leurs yeux : ils en sont aussi fiers que nos dames européennes peuvent l'être de leurs diamants et de leurs cachemires. N'ayant aucune idée des modes, la coupe de nos habits leur est indifférente : vieux et usés, décousus, troués même, ils ne leur paraissent pas moins élégants et moins magnifiques. Aussi les marins, qui connaissent ce faible, ont soin de se munir de vieilles défroques pour les vendre aux Taïtiens à un prix très-élevé. Un costume complet est-il trop cher, l'acheteur se contente d'en acquérir une partie, ce qui introduit dans cette île des accoutrements bizarres. Les uns n'ont sur le corps qu'une veste d'uniforme de soldat anglais; d'autres un pantalon ou une redingote; plusieurs ne portent qu'une chemise; enfin il s'en trouve qui poussent la manie du vêtement européen jusqu'à s'envelopper d'un grand manteau de drap, au risque d'étouffer dessous. Notez qu'ils ne portent ni bas ni souliers. Qu'on juge alors de l'aspect que pouvait offrir une réunion d'hommes

avec des vestes, des habits trop courts ou trop étroits, percés aux coudes, et de vieux manteaux drapés à la romaine !

» Le costume des femmes n'était guère moins bizarre : elles portaient des chemises d'homme très-courtes, d'une grande blancheur et parfaitement plissées, qui ne descendaient que jusqu'au-dessus des genoux ; quelques-unes étalaient une large cravate sur la poitrine, ou bien elles étaient enveloppées dans des draps de lit, comme dans un manteau. Leur tête, rasée à la mode des missionnaires, était recouverte d'un petit chapeau d'étoffe européenne, dont la forme, dénuée de goût, était entourée de rubans et de fleurs fabriquées à Taïti même. Un drap de coton bariolé était un grand objet de luxe, et désignait l'aisance de celle qui le portait.

» Lorsque M. Wilson fut monté en chaire, il baissa la tête et la plongea dans une grande Bible ouverte devant lui ; il demeura quelques instants à prier, tandis que tous les habitants imitaient son exemple. Au lieu de Bible, ils tenaient des livres de cantiques. Ils entonnèrent bientôt un chant ; mais ce fut à qui chanterait le plus faux, et à qui braillerait le plus. M. Wilson lut ensuite quelques chapitres de la Bible, qu'on interrompait de temps en temps, en faisant des génuflexions. La plupart des assistants prenaient une grande attention à la lecture ; leur recueillement était digne de remarque. Quelques jeunes filles, assises derrière, moins ferventes que les autres, ne faisaient que rire et chuchoter, malgré les regards sévères que les missionnaires jetaient sur elles ; aussitôt que ceux-ci avaient le dos tourné, elles recommençaient de plus belle. Après que M. Wilson eut achevé sa lecture, on chanta encore un cantique, et le service divin fut terminé. Les fidèles s'en allèrent bien dévotement, le livre sous le bras, à travers une belle et large allée, chacun très-satisfait de son costume.

» J'ajouterai ici un exemple qui montre jusqu'où va la coquetterie des Taïtiennes. La famille royale, composée de la reine et de ses sœurs, faisait une visite à mon navire. Après en avoir examiné tous les détails, et témoigné le désir de posséder les objets les plus précieux pour elles, l'officier qui recevait les princesses leur fit cadeau d'une fausse natte de cheveux très-large, qui avait au moins deux aunes de long. Ce cadeau excita leur joie au dernier point ; elles se le partagèrent entre elles, et chacune en orna son chapeau. La mode s'en répandit tellement dans l'île parmi les dames du haut rang, que celles qui ne pouvaient s'en procurer tombaient malades de chagrin. Les demandes de tresses ne discontinuaient pas : plus la marchandise était rare, plus elles en étaient avides ; un morceau grand comme la main suffisait pour les combler de joie. Les maris, tourmentés par leurs femmes, arrivaient journellement sur notre navire, et nous harcelaient jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu un bout de fausse natte. On nous donnait un gros cochon et huit poules pour une demi-aune de tresse. Ma demeure fut alors continuellement envahie par des gens qui venaient m'en demander ; ils s'étonnèrent qu'un capitaine comme moi ne possédât pas une provision de faux cheveux. Plusieurs Taïtiennes tombèrent dans une mélancolie insurmontable, faute de tresses. »

Aujourd'hui l'idolâtrie n'existe plus dans aucun endroit de l'archipel, et la religion chrétienne réformée se pratique partout. Les femmes n'abordent plus les navires européens ou américains ; dans les rues et dans les places publiques elles sont d'une réserve extrême. S'il en était de même dans les habitations ! Les baptêmes, les confessions, les mariages s'y font comme en Europe, et le roi lui-même n'a plus qu'une femme, qui mange à la table de son mari comme dans la dernière classe du peuple. Les sacrifices humains sont abolis depuis longtemps et les guerres continuelles ont cessé.

Enfin la transformation est si complète depuis la puissance reconnue des missionnaires que celui qui aurait visité Taïti du temps de Cook et de Bougainville et qui la verrait

aujourd'hui ne pourrait pas, ne voudrait pas reconnaître cette île ni ses habitants.

En 1823 les Taïtiens remplacèrent le pavillon anglais qui flottait sur leurs murailles par un pavillon rouge au milieu duquel s'encadre une étoile blanche : c'est leur emblème de liberté, et s'ils savaient secouer l'influence des prêtres, ils seraient réellement indépendants. Le pouvoir exécutif est confié à la jeune reine dont nous avons parlé précédemment.

Le parlement national, institué par les missionnaires, est convoqué tous les ans dans l'église de *Papahoa*. C'est dans cette église qu'eut lieu pour la première fois, devant la population entière, la discussion des lois fondamentales ; c'est aussi dans cette église que les chefs ou fonctionnaires taïtiens parlent à leurs frères pendant de longues heures, toujours avec bon sens et modestie, souvent avec une simple et admirable éloquence.

La première fois que le peuple s'assembla pour discuter les lois qui devaient le régir, les séances durèrent huit jours, et chacune d'elles commença et finit par la prière. Après la nomination du président, qui fut M. Nott, le plus âgé des missionnaires, ses collègues prirent place à ses côtés et il fut décidé qu'à l'avenir un étranger ne prendrait plus part à la délibération. Les articles du recueil des lois étaient au nombre de quarante. Ils avaient été rédigés en grande partie par M. Nott, et ils entouraient de toutes les garanties désirables la vie, la liberté et la propriété des habitants.

Nous devons nous appesantir sur un de ces articles, parce que les débats qu'il a occasionnés sont devenus célèbres, ensuite parce que la question qu'il soulève a été admirablement résolue à Taïti, tandis que les législateurs et les philosophes de l'Europe sont, et seront longtemps encore, divisés sur cette matière : il s'agissait de savoir quelle serait la punition des meurtriers, c'est-à-dire quel était le meilleur moyen d'arrêter les progrès du meurtre : deux genres de punition étaient proposés, la mort ou le bannissement perpétuel dans une île inhabitée. A l'unanimité, on adopta bientôt la dernière peine. Suivons ce débat intéressant.

Lorsque l'ouverture de la séance eut été annoncée, Hitoti, chef de Papiti, se leva, et après avoir salué l'assemblée, il s'exprima ainsi :

« Sans doute le bannissement à perpétuité dans une île déserte est une bonne proposition ; mais une pensée s'est élevée dans mon cœur depuis plusieurs jours, et vous la comprendrez quand vous aurez entendu mon petit discours. Les lois de l'Angleterre, de ce pays d'où nous avons reçu tant de biens de toute espèce, ne doivent-elles pas être bonnes ? et les lois anglaises ne punissent-elles pas de mort le meurtrier ? Eh bien ! la pensée qui m'agite est celle-ci : Ce que fait l'Angleterre, nous ferions bien de le faire. Voilà ma pensée. »

On pourrait penser qu'après ce discours les adversaires de Hitoti se levèrent en tumulte pour faire valoir leur opinion ; loin de là : pendant huit jours que durèrent ces séances, jamais deux orateurs ne furent à la fois debout dans les tribunes ; jamais un chef n'attaqua les arguments d'un orateur du peuple sans faire comprendre tout ce qu'il y avait de bon, selon lui, dans ce que son prédécesseur avait dit. Enfin c'était un mélange de modestie et de fermeté que l'on ne trouve pas dans nos assemblées législatives.

Le second orateur fut Outami, premier chef de Bouanaania, qui prit la parole en ces termes :

« Le chef de Papiti a bien dit ; nous avons reçu beaucoup de bonnes choses du bon peuple chrétien d'Angleterre. En même temps que n'avons-nous pas reçu de *Beretani* (la Grande-Bretagne) ! N'est-ce pas elle qui nous a envoyé l'*Area* (l'Évangile) ? Mais le discours d'Hitoti ne va-t-il pas plus loin ? Si les lois de l'Angleterre doivent nous servir de guide, ne nous faudra-t-il pas aussi punir de mort les voleurs qui forcent une maison, ceux qui signent un faux nom, ceux qui dérobent un mouton ? Et y

a-t-il personne à Taïti qui prétende que ces crimes doivent être punis de mort? Non, non, c'est aller trop loin; il me semble qu'il faut nous arrêter. Je crois que la loi, telle qu'elle est proposée, est bonne: je puis avoir tort; mais c'est là ma pensée. »

Après Outami, dont le discours fit une profonde impression, le chef Oupouparou prit la parole. C'était un homme de haute stature, très-intelligent et d'un maintien noble et animé. Lorsqu'il eut adressé quelques mots pleins de politesse à ceux qui avaient ouvert la discussion, il dit avec une grande réserve: « Mon frère Hitoti, qui a proposé de punir de mort le meurtrier, parce que l'Angleterre le fait, s'est trompé comme Outami l'a fait voir; en effet, ce ne sont pas les lois de l'Angleterre qui doivent nous guider, quoiqu'elles soient bonnes. La Bible est notre seul guide. Or, Mitti Trattou (M. Crook, missionnaire) nous a parlé un jour sur ce chapitre: « Celui qui a répandu le sang de l'homme, son sang sera répandu par l'homme; » et il nous a dit que c'était là le motif de la loi anglaise. Ma pensée est donc d'accord avec Hitoti et contre l'avis d'Outami; non pas cependant à cause de la loi anglaise, mais parce que la Bible l'ordonne, que nous devons punir de mort quiconque sera convaincu de meurtre. »

En entendant ces paroles, tous les assistants se regardèrent. En s'appuyant sur l'autorité des saintes Écritures, et non sur l'exemple de l'Angleterre, Oupouparou avait remué tous les cœurs. Cependant un autre chef se leva: c'était un homme de haute intelligence et dont les talents étaient reconnus de tous ses compatriotes. Aussi tous les yeux étaient-ils attachés sur lui, et il semblait qu'on attendît son avis. Il se leva avec empressement, et, plein de déférence pour ses collègues, il commença ainsi:

« Peut-être quelques-uns de vous s'étonnent-ils que j'aie gardé le silence si longtemps, moi qui suis ici le premier chef et le plus rapproché de la famille royale. Je désirais entendre ce que nos frères avaient à dire, afin de recueillir les pensées qui s'étaient élevées dans leur cœur sur cette importante question. Je me réjouis de les avoir entendus, parce que plusieurs pensées que je n'avais pas apportées avec moi s'élèvent maintenant dans mon cœur. Les chefs qui ont parlé avant moi ont bien parlé. Mais le discours d'Oupouparou n'est-il pas, sous un rapport, comme celui de notre frère Hitoti? En effet, si nous ne pouvons suivre en tout les lois de l'Angleterre, comme Hitoti voulait nous y engager, parce qu'elles vont trop loin, ne devons-nous pas éviter l'avis d'Oupouparou parce que sa pensée va trop loin aussi? La Bible, dit-il, est un guide parfait, d'accord; mais que signifie cette parole: « Celui qui aura répandu le sang de l'homme, son sang sera répandu par l'homme? » Ce précepte ne va-t-il pas tellement loin que nous ne pouvons pas plus le suivre jusqu'au bout, que nous ne pouvons observer en entier les lois de l'Angleterre? Je suis Tati, je suis juge; un homme est amené devant moi; il a répandu du sang, j'ordonne qu'il soit mis à mort; je répands son sang, qui donc répandra le mien? Ici, ne pouvant aller aussi loin, je m'arrête. Tel ne peut pas être le sens de ces paroles; mais peut-être, puisque plusieurs des lois de l'Ancien Testament ont été abolies par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que quelques-unes subsistent seulement, peut-être, dis-je, cette loi est-elle une de celles qui ont été abolies. Cependant, je suis ignorant. Quelque autre pourra-t-il me montrer que, dans le Nouveau Testament, notre Sauveur ou ses apôtres ont dit la même chose que ce que nous lisons dans l'Ancien Testament, sur celui qui aura répandu le sang de l'homme? Qu'on me montre un tel précepte dans le Nouveau Testament, et alors il nous servira de guide. »

Ici une approbation générale fut manifestée par les chefs comme par le peuple.

Le discours qui suit n'est pas moins admirable; il fut prononcé par Papi, chef et député d'Eïméo, autrefois grand prêtre des faux dieux, qu'il renia au péril de sa vie.

« Mon cœur, s'écria-t-il, est rempli de pensées; je suis plein de surprise et de joie,

quand je regarde cette *fare bure oua* (cette maison de Dieu) où nous sommes assemblés. Quand je considère qui nous sommes, nous qui tenons si doucement conseil ensemble, c'est pour moi *mea harae* (un sujet d'admiration) et *mea fau oaoa* (une chose qui remplit mon cœur de joie). Tati a bien posé la question; car n'est-ce pas l'Évangile qui est notre guide? Et qui peut y trouver des instructions pour mettre à mort? Je connais beaucoup de passages qui défendent de tuer; mais je n'en connais pas un qui demande de le faire. Mais une autre pensée s'élève dans mon cœur, et si vous voulez écouter mon petit discours, vous saurez quelle elle est. Il est bon que nous ayons des lois pour punir ceux qui commettent des crimes. Mais, dites-moi, pourquoi les chrétiens punissent-ils? Est-ce par colère ou pour le plaisir de faire du mal? Est-ce par amour de la vengeance, comme nous le faisons quand nous étions païens? Rien de cela: les chrétiens n'aiment point à se venger; les chrétiens ne doivent point être en colère; ils ne sauraient trouver du plaisir à faire du mal. Ce n'est donc pas par ces motifs que les chrétiens punissent. Les châtimens auxquels le criminel est condamné n'ont-ils pas pour but de l'empêcher de recommencer, en même temps qu'ils doivent effrayer les autres hommes, en leur montrant ce qu'ils attireraient sur eux s'ils agissaient de la même manière? Eh bien! ne savons-nous pas tous que ce serait une punition plus sévère d'être banni pour toujours de Taïti, et envoyé dans une île déserte, que d'être mis à mort dans un instant? Le banni pourrait-il encore se rendre coupable de meurtre? Une pareille condamnation n'effrayera-t-elle pas plus que si nous ôtions la vie au criminel? Ma pensée est donc que Tati a raison, et qu'il vaut mieux laisser la loi telle qu'elle a été proposée. »

Enfin, un homme du peuple, un *taata rii* (petit homme), se lève à son tour, et le silence n'est pas moins grand, l'attention n'est pas moins générale. L'égalité morale règne à Taïti. Voici comment s'exprima l'homme pauvre, mais instruit :

« Puisque personne autre ne se lève, je vais faire aussi mon petit discours, parce que plusieurs bonnes pensées se sont élevées dans mon cœur, et que je désire vous les communiquer. Peut-être les chefs ont-ils déjà dit tout ce qui est bon et nécessaire. Néanmoins, comme nous ne sommes pas ici pour adopter telle loi ou telle autre parce qu'elle est appuyée par tel ou tel homme puissant, et que nous, les *taata rii*, devons, aussi bien que les chefs, jeter ensemble nos pensées, pour que cette assemblée tire ensuite de la masse les meilleures, de quelque part qu'elles soient venues, voici ma pensée. Tout ce qu'a dit Pati est bon; mais il a oublié de dire qu'un des motifs pour punir (comme l'a dit un missionnaire, en nous expliquant la loi en particulier) est de corriger le criminel et de le rendre bon, s'il est possible. Or, si nous tuons le meurtrier, comment le rendrons-nous meilleur? Si nous l'envoyons dans une île déserte, où il sera livré à lui-même et contraint de réfléchir, Dieu peut juger à propos de faire mourir les mauvaises choses qui sont dans son cœur et d'y faire naître de bonnes choses. Mais si nous le laissons mourir, où ira son âme? »

Après plusieurs autres discours, qu'il serait trop long de rapporter, et qui éclairèrent suffisamment l'assemblée, tous les assistants déposèrent leur vote et le résultat du dépouillement fut que la peine du meurtre serait le bannissement perpétuel, et non la mort.

Le code criminel d'un petit État de la Polynésie ne ferait-il pas croire à plus de civilisation que celui de la vieille Europe?

Ce qui va suivre sur les mœurs et usages des Taïtiens leur sera moins favorable que ce que nous venons de dire. Ils n'ont aucune connaissance astronomique, mais ils se croient très-savants relativement aux variations de l'atmosphère. Parmi leurs observations bizarres, en voici deux qui ne sont guère plus justes que les autres : quand les

vagues de la mer battent la côte ou le rocher avec lenteur et qu'elles produisent un son creux, c'est un signe assuré de beau temps; mais si les flots se succèdent avec rapidité et produisent un son aigu, c'est un présage de tempête.

La culture est peu mise en pratique à Taïti; il est même certaines contrées couvertes de productions riches et variées qui sont laissées à l'état sauvage. On peut attribuer cette insouciance des Taïtiens à la fertilité du sol. Ils ne prennent un soin constant que de la plante dont on fait des étoffes et de l'*ava* (poivre) dont on s'enivre, tandis que l'introduction par les Européens de nouveaux besoins et de nouvelles plantes devraient les encourager à l'agriculture en grand. Mais les Taïtiens, sous le gouvernement d'une femme et sous la conduite des missionnaires, ne veulent s'occuper que de parties de plaisir et de *pala-pala* (prières). Il n'en était pas ainsi pendant la sage administration de Pomare II; ce prince avait fait construire des écluses qui existent encore et que l'on entretient pour élever l'eau dans un bassin et la conduire dans les plantations de *taro* (*arum esculentum*), plante qui exige un sol presque toujours inondé.

Si notre cadre était moins étroit, nous aurions rapporté textuellement l'article de loi qui élève ou abaisse presque toutes les peines à une corvée sur les chemins publics: ce qui fait que les routes à Taïti sont merveilleusement construites. Tout autour de l'île existe une chaussée qui peut rivaliser avec les fameuses voies romaines. Toutes les infractions qui ne méritent pas un jugement spécial ou une correction exemplaire, sont punies, selon les délits, de deux à cent toises de route que les délinquants sont obligés d'exécuter. Les missionnaires sont les inventeurs de ce système pénitentiaire. Les péchés des Taïtiens, les galanteries trop relâchées de leurs femmes ou de leurs filles, etc., ont creusé, battu, comblé les rigoles royales et vicinales. Mais l'abus s'est glissé dans cette partie de la justice comme dans beaucoup d'autres: dans le principe personne n'était exempt de la corvée, mais bientôt les riches y ont fait travailler leurs domestiques quand ils devaient y travailler eux-mêmes; les maris se sont fait remplacer par leurs femmes, et les filles galantes par leurs amants.

On peut voir par ce qui précède que la distinction des classes selon le mode européen n'a pas tardé à s'établir à Taïti. Ainsi les privilèges sont pour les classes riches et les pauvres seuls sont astreints à travailler personnellement. Il est bon de faire remarquer que dans les commencements les prêtres avaient organisé une espèce d'espionnage pour obtenir un plus grand nombre de délinquants; mais par la suite ce système a tourné à leur désavantage: l'excès de rigueur a fait naître le relâchement; maintenant on cherche à voiler les péchés et les fautes, mais on pêche bien plus. Le mensonge a fait place à la franchise; mais bientôt le raisonnement fera place à l'obéissance passive, et les prêtres perdront leur pouvoir pour en avoir abusé.

La navigation principale à Taïti se fait avec des pirogues. Nous devons dire que la manière de les construire s'est peu améliorée jusqu'ici. Les plus communes sont les pirogues de pêche faites d'un seul arbre et qui peuvent contenir dix à douze hommes; les plus belles et les plus grandes sont construites en planches, très-bien jointes ensemble, et peuvent contenir de vingt à quarante hommes. Ces pirogues sont ordinairement pourvues d'un mât et d'un balancier; mais quelquefois ces peuples attachent ensemble deux grandes pirogues, et ils ont alors un navire à deux mâts. Ils lancent souvent ces navires bien avant dans la mer, et ils abordent même à des îles inconnues où ils vont chercher des bananes, des ignames et des fruits du platane assez rares à Taïti. Dans ces derniers temps ils ont aussi construit de grands bâtiments sans voiles destinés aux parties de plaisir pendant les grandes fêtes, et qui ont beaucoup d'analogie avec les gondoles de Venise. Pour construire ces pirogues, ils abattent d'abord un arbre avec une hache de pierre dure et verdâtre à laquelle un manche est fort adroitement adapté.

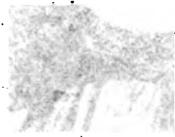
Après cette première opération, ils fendent l'arbre, dans la direction de ses fibres, en planches très-minces, qui leur servent ensuite à parfaire leur premier ouvrage. Les pirogues de pêche ne sont jamais autrement travaillées. Quant aux grands bâtiments, ils emploient une autre méthode : quand l'arbre est abattu, ils en brûlent un des bouts jusqu'à ce qu'il commence à se gercer; ils le fendent ensuite avec des coins, et ils en font des planches qui ont souvent vingt pieds de longueur sur deux pieds de largeur. Après avoir aplani avec de petits instruments de pierre, ces planches qui n'ont pas plus d'un pouce d'épaisseur, ils y font des trous avec un os qui leur sert de vilebrequin; ils introduisent ensuite des chevilles dans ces trous, et ils calfatent les coutures avec des joncs secs et de la gomme. Le reste de la construction est fort facile à achever. On se fera une idée des difficultés de ce travail quand on saura que les haches en pierre sont si vite émoussées qu'il faut les repasser toutes les minutes pour leur faire conserver un tranchant passable. Il est inutile de dire que depuis l'arrivée des Européens les Taïtiens en général se servent d'outils d'acier et qu'ils ont des clous; il n'y a plus que les pauvres qui emploient des instruments en pierre.

Presque toutes les rivières de Taïti produisent des poissons de différentes espèces que l'on pêche avec des lignes, des hameçons et d'autres instruments qui ressemblent à ceux dont nous nous servons pour la pêche des écrevisses. Les Taïtiens emploient des filets à petites mailles dans lesquels ils prennent certains poissons de la taille des sardines. Ils ont aussi des lignes et des hameçons de nacre de perle pour prendre les perroquets de mer, que les pêcheurs aiment si passionnément qu'ils ne veulent en vendre à aucun prix.

Les indigènes des deux sexes connaissent l'art de la natation; ils fendent l'onde avec une habileté et une vitesse étonnantes. Mais on est moins surpris de leur adresse quand on pense qu'ils en font une espèce de délassement ou de récréation. Pour une branche d'arbre, pour une fleur, ils se jetteraient à l'eau, et ils plongeraient longtemps pour chercher un morceau de fer. Il n'est pas rare de voir des femmes, revenant sur des pirogues avec des enfants à la mamelle, se jeter à la mer de crainte du ressac, et traverser un long espace de mer sans causer le moindre mal à leurs nourrissons.

On a prétendu que la langue taïtienne était facile à apprendre, mais elle offre au contraire beaucoup de difficultés pour celui qui veut la connaître à fond. La douceur, ou plutôt la mélodie, est le caractère qui lui est propre; et on s'explique facilement cette douceur quand on remarque ce fait singulier que tous les mots sont terminés par une voyelle. Le principal défaut de cette langue consiste dans les nombreuses modifications que présente la prononciation. Un mot peut signifier plusieurs choses opposées, selon la manière dont on le prononce. L'*o* et l'*e* sont les articles qu'ils joignent à presque tous leurs substantifs. Une autre difficulté, c'est le peu d'inflexion que l'on donne aux noms et aux verbes; les noms n'offrent presque jamais plus d'un cas, et les verbes ont rarement plus d'un temps. Malgré ces difficultés, les Taïtiens accompagnent leurs paroles de gestes si expressifs qu'ils se font sans beaucoup de peine comprendre des étrangers.

Les seules consonnes articulées dans la langue taïtienne sont *b, d, f, m, n, p, r, t* et *v*. Cette indigence de consonnes multiplie les sons vocaux et amoindrit beaucoup la richesse de ce dialecte polynésien, parce que les consonnances sont souvent imparfaites. Cependant la langue taïtienne n'est pas dépourvue de beautés. Plusieurs tribus sauvages ont souvent mis à profit son éclat et son énergie pour émouvoir une assemblée par des mouvements oratoires puissants. Les discussions parlementaires feront faire un grand pas à l'éloquence taïtienne, car elles donnent lieu tous les jours à des discussions intéressantes, qui forceront les orateurs à élargir le champ de leurs connaissances.







Danseuse à Taïti.  
(Océanie.)



Nous rapporterions volontiers des morceaux de poésie taïtienne; mais, par un vandalisme inconcevable, toutes les traces de poésie ont été détruites. Les indigènes craintifs n'osent même pas raconter à leur famille quelque légende traditionnelle; dix jours de corvée feraient justice de cette désobéissance aux commandements des missionnaires. Cette langue, si douce et qui ne trouvait pas de sons assez durs pour nommer les Anglais, ne devait pas abonder en expressions profondes ou énergiques, mais elle devait être admirable dans ses odes amoureuses et mélancoliques. Les vers taïtiens sont divisés en syllabes régulières; on ne les déclame point, mais généralement on les chante. Comme il arrive souvent en Italie, les femmes improvisent en chantant. Le célèbre capitaine Cook dit que les discours de quelques chefs poètes étaient de véritables poèmes, et que les jeunes femmes de Taïti qui venaient à bord avec les officiers, célébraient en vers harmonieux le lever de l'astre de la nuit.

Si la poésie taïtienne est d'une grande beauté, on n'en peut pas dire autant de la musique. Pour tout instrument ils ont une flûte et un tambour. La première est faite de bambou et n'a que trois trous. Lorsqu'ils veulent en tirer des sons, ils soufflent dedans avec le nez. Pour le tambour, il a bien quelque ressemblance avec le nôtre, mais ils s'en servent différemment; ils le frappent seulement des mains et des doigts sans jamais employer de baguettes. Les notes de musique, seulement au nombre de quatre, *ut, la, sol, mi*, sont sans ordre et sans variété. Quand les Taïtiens veulent s'égayer par un morceau d'harmonie, ils placent devant eux un musicien avec une flûte, puis un tambour, et, à un signal donné, tous les assistants accompagnent de leur voix les musiciens, et produisent tous ensemble une espèce de bourdonnement qui ne blesse pas l'oreille par des sons barbares, mais qui n'a rien d'harmonieux. Ces insulaires observent la mesure dans leurs danses tout aussi bien que des danseurs européens. Mais n'est-il pas surprenant que le goût de la musique étant si général sur la terre, les idées de l'harmonie soient si différentes? Les Taïtiens se bouchaient les oreilles à l'audition d'un morceau de musique européen exécuté à grand orchestre!

Avant de parler du commerce de Taïti, nous devons dire un mot des entrepôts anglais que l'on trouve dans toutes les parties du monde et par conséquent dans l'archipel taïtien. En créant ses nombreuses colonies et en les peuplant d'entrepôts, l'Angleterre semble avoir eu pour but l'approvisionnement universel. Aussi toutes les positions qu'elle exploite et qu'elle occupe sont-elles les mieux placées pour venir en aide à ses projets: Jersey et Guernesey dans la Manche servent à balancer avec la France, par la contrebande, la différence des importations; Hélioland vers l'Allemagne. Malte et Corfou touchent l'Angleterre au Levant, et lui assurent une prépondérance marquée sur le commerce de la Méditerranée, dont Gibraltar est le point principal et lui permet encore d'introduire des produits en Espagne; les îles d'Ormus et de Kechmis absorbent à elles seules tout le commerce du golfe Persique et des pays qui l'entourent; la grande île Socotora est une possession importante par rapport à la mer Rouge; Pinang est la clef du détroit de Malakka, les possessions Melville et Bathurst lui livrent le passage des Moluques et de la Malaisie, pendant que le cap de Bonne-Espérance lui assure la suprématie de l'océan Indien; Annonobon et Fernando-Po lui livreront la Guinée; par les Barbades et la Jamaïque, elle peut dominer le golfe du Mexique.

En Cochinchine, l'Angleterre s'oppose aux établissements de la France; bien mieux, feignant d'oublier la prise de possession des Malouines par Bougainville, elle s'empare de cet archipel comme si la France n'y avait aucun droit. De cette position des Malouines elle va s'étendre sur la Patagonie, que ses baleiniers ruinent déjà en s'emparant de toutes les richesses en échange d'un peu de tabac et d'eau-de-vie.

Si tous ces établissements eussent été faits et se faisaient dans un but de civilisation et de philanthropie, certes on ne pourrait qu'applaudir à des entreprises colonisatrices aussi gigantesques; mais qui ne sait que l'ambition, le désir de la suprématie, et plus que tout, l'intérêt, sont les seuls mobiles de l'envahissement britannique!

Comme nous l'avons dit, ce sont les Anglais qui ont accaparé pour eux seuls le commerce de Taïti. Il roule principalement sur des échanges; les perles, le nacre, les racines de *taro*, les fruits, l'huile de coco se donnent pour des tissus de coton, de la quincaillerie, de vieux habits et de la ferraille.

On trouve aussi dans ces parages les Américains, les Russes et les Espagnols, mais les Français y sont peu connus. Ces derniers échangent principalement des clous et des plumes rouges contre des cochons et de la volaille.

Indépendamment du commerce que les habitants de Taïti font avec les Européens, ils négocient encore, et continuellement, avec les indigènes des îles voisines qui sont à l'est de Taïti. Ce commerce consiste à échanger leurs étoffes et des fruits contre des perles fines et des soies de barbeta. Il est à remarquer que toutes les graines d'Europe, moins celles de la moutarde, du melon et du cresson, croissent vite et en abondance sur le sol taïtien; mais, pour donner une idée du peu de succès des transplantations, nous devons rapporter un passage de Montesquieu qui a fort bien apprécié les peuples polynésiens :

« Notre luxe, dit-il, ne saurait être le leur, ni nos besoins être leurs besoins. Leur climat ne leur demande ni ne leur permet presque rien de ce qui vient de nos climats : ils vont en grande partie nus; le peu de vêtements qu'ils ont, le pays les leur fournit convenables. Ils n'ont donc besoin que de nos métaux, qui leur sont infiniment essentiels, surtout le fer; ils sont le signe de valeurs, et pour lesquels ils donnent des marchandises que leur fragilité et la nature de leur pays leur procurent en abondance. Ainsi, de tous les temps, comme à présent, les voyageurs qui négocieront aux Indes (lisez en Océanie) y porteront des métaux, et n'en rapporteront pas. C'est à la politique à réfléchir sur le bien ou le mal de cette espèce de commerce; les nouveaux besoins ne les rendront pas plus malheureux. »

L'air en général est si pur à Taïti, ainsi qu'aux îles de l'ouest dont nous avons parlé, que les voisins échangent des provisions de bouche qui restent souvent sept ou huit jours en voyage, et qui à leur arrivée sont aussi fraîches qu'à leur départ. Les grenouilles, les crapauds, les serpents et les autres reptiles sont inconnus dans tout l'archipel; quelques rares fourmis et les mouches sont les seuls insectes incommodes.

Dans la partie sud-ouest de Taïti le flux et le reflux sont peu considérables, et la marée y est même irrégulière, parce que les vents la maîtrisent; aussi presque toujours il arrive de ce côté des bateaux chargés de fruits et de toutes sortes de provisions, ce qui y attire constamment les étrangers et les indigènes.

## ILE TONGA.

Le véritable découvreur des îles Tonga est Tasman, le plus célèbre navigateur hollandais. Ce fut le 19 janvier 1643 qu'il aperçut les îles Pylstart et Eoa; quelque temps après il aborda à Tonga-Tabou, qu'il nomma Amsterdam. C'est sur le rivage de cette île qu'il reçut pour la première fois la visite des habitants de ce groupe. Les relations de la part de ces indigènes furent toutes bienveillantes et hospitalières, et, sauf quelques vols de peu d'importance, Tasman, n'eut aucunement à se plaindre

de ses visiteurs. Ayant pris des renseignements sur les autres îles qui l'environnaient, et s'étant assuré que l'île Namouka était fort étendue, il alla y débarquer et lui donna le nom de Rotterdam. Voici en quels termes il s'exprime sur cette partie de l'archipel : « Les habitants de l'île que nous avons nommée Rotterdam ressemblent à ceux de l'île précédente (Tonga-Tabou). Ils sont doux et n'ont point d'armes, mais ce sont de grands voleurs. On y fit de l'eau et on y trouva quelques autres rafraîchissements. Nous allâmes d'un bout à l'autre de cette île, et nous y vîmes quantité de cocotiers placés fort régulièrement les uns auprès des autres, et de très-beaux jardins bien ordonnés et garnis de toute sorte d'arbres fruitiers, tous plantés en droite ligne, ce qui faisait un très-bel effet. Après avoir quitté Rotterdam (Namouka) on découvrit quelques autres îles. »

Après cette reconnaissance des îles par le capitaine hollandais, l'archipel de Tonga resta cent trente ans dans l'oubli. Ce fut en 1773 que Cook aborda la côte d'Eoa. Les Anglais furent reçus avec le même empressement que l'avaient été leurs prédécesseurs. Forster, naturaliste et compagnon de Cook, dit de cette réception : « Les vieillards et les jeunes gens, les hommes et les femmes nous comblaient des plus tendres caresses; ils baisaient nos mains avec l'affection la plus cordiale; ils les mettaient sur leur sein en jetant sur nous des regards d'amitié qui nous attendrissaient. » Cependant il faut dire que tous les insulaires étaient armés de flèches, de lances, d'arcs et de casse-tête de toutes les formes; mais ces armes ne devaient être offensives que pour les voyageurs qui vinrent longtemps après Cook.

Forster, accompagné de quelques hommes de l'équipage, parcourut toute l'étendue de l'île. Voici quelques-unes de ses observations : « Après avoir admiré la plus belle campagne, nous montâmes sur une haute colline, pour examiner l'intérieur du pays, traversant de riches plantations ou jardins enfermés par des haies de bambou ou des haies vives d'*erythrina corallodendron*. Nous atteignîmes ensuite un petit sentier bordé d'enclos, et nous vîmes des ignames et des bananes plantées des deux côtés avec autant d'ordre et de régularité que nous en mettons dans nos jardins. Ce sentier débouchait dans une plaine fort étendue où se découvraient de riches pâturages, des allées délicieuses formées de cocotiers; aux confins de la plaine se trouvait une vallée cultivée. Sur les côtés se déployaient des prairies revêtues d'un gazon vert et fin où se jouaient des oiseaux de toute espèce et de toute couleur. Comme tous les habitants d'alentour étaient sur le rivage, un silence profond, interrompu seulement de temps en temps par le chant des oiseaux, faisait de ce paysage un lieu enchanteur. Il serait impossible de trouver un coin de terre plus favorable à la retraite, s'il y existait une fontaine limpide ou un ruisseau; mais malheureusement l'eau est la seule chose qui manque à cette île agréable. Des bambous plantés en terre, à la distance d'un pied l'un de l'autre, environnaient la colline, et l'on voyait sur le devant plusieurs *casuarinas*. Les naturels qui nous accompagnaient ne voulurent point en approcher. Nous avançâmes seuls et parvinâmes avec beaucoup de peine à regarder dans les huttes, parce que l'extrémité du toit était à un palme au plus au-dessus du sol. L'une de ces huttes contenait un cadavre déposé depuis peu; l'autre était vide. »

Le lendemain, l'équipage alla mouiller devant Hifo, et les habitants de Tonga-Tabou l'accueillirent avec le même empressement et la même hospitalité que ceux d'Eoa. Les Anglais y échangèrent des bagatelles contre des provisions abondantes.

Un an après cette visite à l'archipel de Tonga, Cook vint mouiller sur la côte nord de Namouka (Rotterdam). Pendant son séjour dans cette île, l'inflexible capitaine donna encore des preuves de sa sévérité : quelques larcins ayant été commis au préjudice de son équipage, il fit saisir deux doubles pirogues et tirer à petit plomb sur un naturel qui voulait les défendre. La décharge porta en plein sur le malheureux Tonga, qui poussa

des cris lamentables dont ne fut point ému le terrible commandant. Les pirogues ayant été amenées, le premier chirurgien vint pour pauser le blessé et appliquer des cataplasmes sur ses blessures; mais les naturels firent eux-mêmes à leur compagnon une préparation de pulpes de canne à sucre, et le chirurgien fut obligé, trois ou quatre jours après, de reconnaître qu'elles étaient plus efficaces que ses cataplasmes. Cette affaire n'eut aucune suite. L'appareil était à peine posé que tous les insulaires, oubliant la manière cruelle dont on venait de punir un des leurs, firent de nouveau les démonstrations les plus amicales à leurs hôtes.

« Les femmes, dit Forster, qui assistèrent au pansement du pauvre blessé paraissaient fort jalouses de rétablir la paix, et leurs timides regards nous reprochaient notre superbe et violente conduite. Elles s'assirent, et, formant un groupe de plus de cinquante, elles nous invitèrent à nous placer à leurs côtés en nous prodiguant toutes les marques possibles de tendresse et d'affection. L'amie du chirurgien fut une des plus caressantes; elle occupait un des premiers rangs parmi les beautés de l'île; sa taille avait de la grâce et ses formes d'heureuses proportions; ses traits, parfaitement réguliers, étaient pleins de douceur et de charme; ses grands yeux noirs étincelaient; son teint était plus blanc que celui du bas peuple. Elle portait une étoffe brune qui lui serrait le corps au-dessous du sein et qui ensuite s'élargissait par le bas. Ce vêtement était plus gracieux qu'une élégante robe européenne. »

Dans cette seconde exploration de l'archipel de Tonga, Cook reconnut les îles Hapaï, au nord de Namouka; et ayant passé entre Kao et Tofoua, il reconnut un volcan actif que renfermait cette dernière.

En 1777, Cook revint explorer une troisième fois cet archipel. Dans ce dernier voyage, le grand navigateur recueillit divers renseignements sur la situation politique du pays; il fit quelques démarches pour amener des relations entre lui et plusieurs chefs. Peu de temps après son arrivée dans la rade de Namouka, il reçut la visite d'un *égni* (petit chef), qu'il combla d'égards dans le but d'attirer des chefs plus puissants. Deux jours plus tard, il reçut la visite de Finau qui, s'il n'était pas le personnage le plus important, comme il le disait, devait être le plus extraordinaire par sa corpulence et sa haute taille. Sur l'invitation de Finau, Cook fit relâche aux îles Hapaï et y débarqua avec son nouveau conducteur. A son arrivée, et sans s'y attendre, le capitaine fut présenté au véritable souverain du pays, Poulaho-Fata-Faï, revêtu de la dignité de *toi-tonga*. Nous ferons connaître les privilèges de ce chef sacré, dont la puissance religieuse s'étendait non-seulement sur l'archipel, mais encore dans les îles Niouha, Samoa et Viti. Nous décrivons plus loin le cérémonial dont on faisait usage à son mariage, à ses funérailles et à son deuil; nous dirons seulement ici qu'il était exempt du tatouage et de la circoncision; qu'on mettait à ses pieds, dans la grande fête du *Natchi*, les prémices de tous les fruits de l'archipel, qui étaient taboués jusqu'à ce moment, et qu'alors, en parlant de lui, on se servait de mots particuliers.

Nous devons dire qu'après celui-ci, le présomptueux Finau, son cousin, était le chef le plus puissant et le plus redoutable de toutes ces îles. Ensuite venait Mari-Wagui, beau-père de Poulaho, et chef de la famille de Toubo, oncle de Finau, qui était mort quelque temps avant l'arrivée de Cook.

Nous croyons inutile à l'intérêt de l'histoire de nommer tous les chefs qui rivalisèrent de prévenances pour donner aux Anglais une haute idée de leur hospitalité.

La durée de la station de l'équipage dans ces parages fut d'environ un mois, et toutes les fois qu'il se rendait à terre, une fête solennelle était célébrée pour sa réception.

Nous transcrivons ici les détails d'une fête donnée aux Anglais par le politique Finau :

« Une multitude d'habitants étant rassemblée, Cook se doutait qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire, mais sans pouvoir deviner ce que c'était ni l'apprendre de Maï. Le capitaine et les chefs vinrent s'asseoir; une centaine de naturels parurent et s'avancèrent chargés d'ignames, de fruits à pain, de bananes, de cocos et de cannes à sucre. Ils déposèrent leurs fardeaux et en firent deux pyramides à notre gauche, dit Cook, qui était le côté par lequel ils étaient entrés. Bientôt il en parut cent autres à notre droite, portant une quantité à peu près semblable des mêmes fruits dont ils firent aussi deux pyramides. Ils attachèrent à celle-ci deux cochons de lait et six poules, et aux deux autres six cochons de lait et deux tortues. Un chef s'assit devant les pyramides du côté gauche, et un autre chef devant celles du côté droit; chacun d'eux se tenait sans doute auprès de ce qu'il avait recueilli par ordre de Finau qui leur avait imposé cette contribution, et qui paraissait être aveuglément obéi.

» Dès que toutes ces provisions eurent été déposées en ordre et rangées avec beaucoup de symétrie, ceux qui les avaient apportées se joignirent à la foule, et l'on fit un grand cercle autour. Aussitôt un certain nombre d'hommes s'avancèrent au milieu du cercle, armés de massues faites de branches vertes de cocotier. Ils figurèrent quelques instants, puis se retirèrent moitié d'un côté, moitié de l'autre, et s'assirent devant les spectateurs. Peu après commencèrent les combats d'homme à homme. Un champion sortait de son rang, s'avancait vers le rang opposé, et défiait par une pantomime expressive, plutôt que par des paroles, quelqu'un au combat. Si le défi était accepté, les combattants faisaient leurs dispositions, puis s'attaquaient aussitôt. Le combat durait jusqu'à ce que l'un des deux antagonistes s'avouât vaincu ou que quelques armes fussent brisées. A l'issue de chaque combat le vainqueur venait se mettre par terre devant le chef, après quoi il se levait et se retirait. Les vieillards qui faisaient les fonctions de juges du camp le complimentaient en peu de mots; le public et surtout les hommes du parti auquel il appartenait célébraient l'avantage qu'il venait de remporter, par deux ou trois acclamations. »

Comme ce spectacle était interrompu de temps en temps, des combats à la lutte et au pugilat remplissaient les intervalles. Jusque-là il n'y avait rien d'extraordinaire ni de fort intéressant, sinon que le pugilat se faisait comme en Angleterre; mais Cook se trouva intrigué quand il vit entrer en lice deux jeunes femmes d'une belle taille et d'une grande beauté; il se demandait, en les admirant, ce qu'elles allaient faire, lorsqu'il les vit s'élançer tout à coup l'une vers l'autre et faire le coup de poing avec une aisance et une facilité merveilleuses. L'équipage anglais admira avec son impassibilité ordinaire le combat qui ne dura pas longtemps, car au bout de trente secondes environ, il y eut une femme hors de combat, et les félicitations de l'assemblée les accompagnèrent hors de la lice. Après ce premier combat d'amazones, deux autres femmes succédèrent aux premières et cherchèrent à donner à cette scène un intérêt croissant en se saisissant aux cheveux et en se donnant de terribles bourrades: heureusement pour leurs yeux, deux vieilles femmes vinrent les séparer. Ces combats se livraient devant plus de trois mille spectateurs, et autant du côté des insulaires que du côté des Anglais, la gaieté fut toujours à l'unisson, ce qui ne pouvait manquer d'encourager les champions, dont plusieurs, hommes ou femmes, n'en furent pas quittes sans de graves contusions.

Les deux pyramides de provisions dont il vient d'être parlé furent données, celle de gauche, et la plus considérable, au capitaine, et celle de droite à Maï, insulaire de Taïti que Cook avait emmené avec lui. Le roi Finau dit à son hôte qu'il pourrait les faire prendre quand bon lui semblerait, mais qu'il était inutile d'y mettre une garde, parce que tous les objets ayant été taboués, personne n'oserait y toucher. Effectivement, quand on vint sur le soir les prendre pour les conduire à bord, il n'y manquait abso-

lument rien, et cependant il y avait assez de provisions pour charger quatre chaloupes. Tous les Anglais furent frappés de la munificence de Finau, et notamment Cook qui, dans toutes les îles qu'il avait parcourues, n'avait jamais rencontré de roi si généreux; aussi le capitaine s'empessa-t-il de lui envoyer une grande carabine et une quantité considérable de petits miroirs. Le roi Tonga fut si enchanté de ces présents qu'il envoya encore deux beaux cochons et deux paniers de fruits à son ami Cook.

« Le roi Finau avait témoigné le désir de voir faire l'exercice à nos soldats de marine, ajoute Cook. Voulant lui procurer cette satisfaction, je fis débarquer tous ceux de nos deux bâtiments. Nous leur fîmes faire d'abord quelques évolutions, et ensuite l'exercice à feu. Les spectateurs en furent enchantés. Finau nous donna à son tour un spectacle qui, à mon avis, fut exécuté avec une dextérité et une précision fort au-dessus de nos exercices militaires. C'était une espèce de danse si différente de tout ce que nous avions vu jusque-là, qu'il n'est pas aisé d'en faire la description. Elle fut exécutée par cent cinq hommes, ayant chacun en main une espèce de rame de deux pieds et demi de long avec un petit manche, laquelle nous parut très-légère. Ainsi armés et placés sur trois rangs, ils firent diverses évolutions, accompagnées chacune d'une attitude différente. Ils conservaient peu de temps la même position, et leurs changements s'opéraient avec assez de vitesse. Tantôt ils ne formaient qu'une seule ligne, tantôt un demi-cercle, quelquefois deux colonnes, et enfin un bataillon carré. Lorsqu'ils exécutaient ce dernier mouvement, un danseur s'avancait chaque fois vers moi. Le tout se termina par une danse grotesque.

» Leurs instruments de musique se composaient de deux tambours ou plutôt de deux blocs de bois creux, dont ils tiraient quelques sons en frappant dessus avec deux baguettes. Cependant les danseurs semblaient moins dirigés par ces sons que par un chœur de musique vocale formé par les danseurs eux-mêmes. Leur chant avait une mélodie assez agréable, et tous les mouvements qui y correspondaient étaient d'une telle précision, que les danseurs ressemblaient à autant d'automates. Je ne doute pas qu'un pareil ballet exécuté sur un de nos théâtres n'eût le plus grand succès. Quant à nos instruments, ils n'en font aucun cas, surtout du cor de chasse : le tambour seul avait trouvé grâce à leurs yeux; encore le croyaient-ils inférieur au leur.

» Afin de leur donner une idée plus favorable de nos amusements, et de les convaincre de notre supériorité d'une manière frappante, j'ordonnai de préparer un feu d'artifice qu'on tira dès que la nuit fut venue, en présence de Finau, des autres chefs et d'un grand concours de peuple. Quelques-unes des pièces étaient endommagées, mais les autres répondirent parfaitement à l'effet que j'en attendais. Nos fusées surtout les surprirent au delà de toute expression. Nous eûmes décidément la palme.

» Toutefois cette supériorité ne servit qu'à piquer davantage leur émulation. Dès que le feu d'artifice fut terminé, les danses, que Finau avait ordonnées pour notre amusement, commencèrent aussitôt par un concert de dix-huit hommes, qui s'assirent devant nous au centre du cercle formé par les nombreux spectateurs, et où les exercices et les danses devaient avoir lieu. Cinq ou six d'entre eux tenaient chacun, à peu près verticalement, un gros morceau de bambou de trois, cinq et six pieds de long, et dont l'une des extrémités était ouverte, et l'autre bouchée par un des nœuds. Les musiciens frappaient constamment la terre de celle-ci, et produisaient ainsi différents sons dans le ton grave, selon le plus ou moins de longueur du bambou. Pour former une espèce de dessus, un autre musicien frappait vivement et sans interruption avec deux baguettes sur un morceau de bambou fendu et étendu par terre, lequel rendait des sons assez aigus. Le reste de la troupe, et ceux mêmes qui jouaient de ce dernier instrument, chantaient un air lent et doux, qui tempérait si bien la dureté du son des instruments,

que celui d'entre nous qui avait l'oreille la plus musicale, était forcé de convenir de l'effet agréable de cette harmonie si simple.

» Le concert durait depuis environ un quart d'heure, lorsque vingt femmes entrèrent dans l'arène. La plupart d'entre elles avaient la tête ornée de fleurs cramoisies de la rose de Chine ou d'autres; quelques-unes aussi étaient parées de feuilles d'arbres très-ingénieusement découpées. Elles formèrent un cercle autour des musiciens, le visage tourné de leur côté, et chantèrent un air auquel ceux-ci répondirent sur le même ton, et ainsi alternativement. Pendant ce temps, les femmes accompagnaient leurs chants de mouvements très-gracieux, et en faisant constamment un pas en avant et l'autre en arrière. Peu après, elles se tournèrent vers l'assemblée, chantèrent pendant quelque temps, et se retirèrent ensuite lentement en corps à l'endroit de l'arène qui était opposé à celui où étaient les spectateurs; il s'en détacha alors une de chaque côté qui se rencontrèrent, passèrent l'une devant l'autre, et continuèrent à tourner autour de l'arène jusqu'à ce qu'elles eussent rejoint leurs compagnes. Celles-ci rendues à leur place, quatre autres de chaque côté se levèrent, deux desquelles passèrent aussi l'une devant l'autre, et allèrent s'asseoir; mais les deux premières, étant restées où elles se trouvaient, furent rejointes, l'une après l'autre, par la troupe entière, qui forma de nouveau un cercle autour des musiciens.

» Bientôt la danse prit un caractère plus vif. Les danseuses faisaient des espèces de demi-tours en sautant; elles battaient des mains, faisaient claquer leurs doigts, et répétaient quelques mots avec le chœur des musiciens. Comme vers la fin la vitesse de la mesure allait toujours en augmentant, leurs gestes et leurs attitudes variaient avec une vélocité et une souplesse étonnante. Peut-être y aurait-on trouvé quelque chose à dire du côté de la modestie; mais il nous parut que les danseuses avaient plutôt en vue de montrer leur agilité qu'autre chose.

» Ce ballet de femmes fut suivi d'un autre exécuté par quinze hommes. Quelques-uns paraissaient vieux; mais l'âge ne leur avait rien ôté de leur vivacité et de leur ardeur pour la danse. Ils formaient une espèce de fer à cheval, et ne faisaient face ni à l'assemblée ni au chœur, mais ils étaient tournés de biais dans deux sens opposés. Tantôt ils chantaient lentement en accompagnant le chœur, et en faisant avec leurs mains beaucoup de gestes très-gracieux, mais différents de ceux des femmes. Ils s'inclinaient alternativement à droite et à gauche, en levant une jambe qu'ils tenaient étendue, tandis qu'ils se reposaient sur l'autre, ayant le bras du même côté aussi étendu. Dans un autre moment, ils psalmodiaient quelques sentences auxquelles le chœur répondait; et à de certains intervalles, ils accéléraient la mesure de la danse en frappant des mains et en redoublant le mouvement des pieds, sans cependant changer ceux-ci de place. A la fin, la rapidité de la mesure devint telle, qu'il était difficile de distinguer les différents mouvements que faisaient les danseurs, quoiqu'ils dussent être très-fatigués, attendu que le ballet avait duré près d'une demi-heure.

» Après un assez long entr'acte, il parut douze hommes qui se placèrent sur deux rangs, en face les uns des autres, sur les côtés opposés de l'arène. Un autre, qui était posté à part comme une espèce de coryphée, répétait aussi quelques paroles auxquelles les douze hommes et le chœur répondaient également. Ils chantèrent d'abord lentement, mais allant toujours crescendo. Ils finirent par chanter et danser avec la même vélocité que les premiers danseurs.

» Neuf femmes se présentèrent ensuite, et s'assirent en face de la cabane où était Finau. Un homme se leva et assena un coup de poing dans le dos à la première de ces femmes, puis à la seconde et à la troisième; mais quand il fut à la quatrième, soit par méprise ou exprès, il la frappa à la poitrine. Un homme sortit alors brusquement de la

foule, et porta au premier un coup de poing à la tête qui l'étendit par terre sans mouvement; après quoi on l'emporta sans que personne eût l'air d'y faire la moindre attention. Toutefois, cet événement ne sauva pas les autres femmes d'une attaque aussi cruelle qu'extraordinaire; car un troisième homme se présenta dans la lice qui les traita tout aussi mal; et, pour comble de disgrâce, elles eurent la mortification d'être improuvées deux fois de suite, et obligées de recommencer leurs exercices, qui furent, à quelque chose près, les mêmes que ceux qui avaient été exécutés par les premières femmes. Ensuite parut un *loustic*, un *gracioso*, qui fit quelques plaisanteries sur le feu d'artifice, ce qui provoqua le rire de la multitude aux dépens de Cook et de ses compagnons. »

Nous ne pourrions continuer l'histoire des coutumes de Tonga sans parler de la fête du *natchi*. Cook seul avec ses compagnons en fut témoin. Personne ne l'a revue depuis, et l'on croit généralement que cette cérémonie est tout à fait abolie. M. Reybaud nous en fournira la description.

« La fête eut lieu le 8 juillet. Dans la matinée, Cook et ses compagnons débarquèrent à Moua, où ils trouvèrent, dans un enclos assez mal tenu, Poulaho présidant un *kava*. Vers les dix heures seulement, on se rendit au grand *maï*. Bientôt, par tous les chemins qui aboutissaient à cette place, arrivèrent des groupes d'hommes armés de lances et de casse-tête; rangés sur le malaï, ils psalmodièrent en chœur un chant plaintif et doux. Pendant ce temps, le reste des insulaires défilaient un à un, chacun portant au bout d'une perche une igname, qu'il déposait aux pieds des chanteurs. Le *touï-tonga* et son fils, âgé de douze ans, parurent à leur tour, et s'assirent sur le gazon. Alors seulement on invita les Anglais à aller se placer auprès de ces illustres personnages; mais, comme marque de déférence, on leur fit quitter leurs souliers, et délier leurs cheveux. Quand tous les porteurs d'ignames furent arrivés, on releva chaque perche, que l'on plaça sur les épaules de deux hommes. Ces porteurs, se disposant d'une manière processionnelle, marchèrent par groupes de dix ou douze, et traversèrent ainsi le malaï au pas accéléré. Chaque peloton était conduit par un guerrier armé d'une massue ou d'une espèce de sabre, et escorté par d'autres guerriers. Un naturel, portant un pigeon en vie sur une perche ornée, suivait cette troupe, composée de deux cent cinquante personnes environ. Ces individus se dirigèrent vers le *faï-toka* voisin, où les ignames furent déposées en deux tas.

» Quand ces préliminaires furent achevés, Poulaho fit dire à Cook qu'il devait retenir ses équipages dans leurs canots, attendu qu'un tabou solennel allait bientôt frapper toute l'île, et que les personnes que l'on trouverait dans la campagne, étrangers ou indigènes, couraient le risque d'être *maté*, assommées. La capitaine insista pour être admis, ou seul, ou faiblement accompagné, au reste de la cérémonie. Le *touï-tonga* s'y refusa; il chercha des biais, et ce fut après de grands efforts que Cook, longtemps repoussé par les naturels, parvint à se placer dans un endroit d'où il put voir toute la scène du *faïtoka*.

» Un grand nombre de naturels se trouvaient déjà groupés dans l'enceinte. Ils marchaient encore processionnellement avec des perches, au bout desquelles pendait un petit morceau de bois simulant une igname; ils affectaient l'allure d'hommes accablés sous leur fardeau. Ils défilèrent ainsi devant les Anglais, avant de se rendre vers la grande case de Poulaho. Là, nouvel obstacle pour Cook et pour ses compagnons, nouvelle et rigoureuse consigne. Enfin, ils parvinrent à obtenir une place derrière les palissades élevées, qui leur eussent masqué tout le coup d'œil, sans de larges trouées qu'ils y pratiquèrent avec leurs couteaux.

» La place du malaï et ses avenues étaient couvertes d'une foule éparse, au travers de laquelle on voyait arriver des hommes portant de petits bâtons et des feuilles de cocotier.

Un vieillard alla au-devant d'eux, s'assit au milieu du chemin, leur adressa gravement un long discours, et se retira ensuite. Les survenants construisirent alors à la hâte un petit hangar au milieu du malaï, s'accroupirent un moment après l'avoir terminé, puis se confondirent dans la foule. Le fils de Poulaho, précédé de quatre ou cinq naturels, alla s'asseoir à son tour près du hangar, et une douzaine de femmes d'un rang élevé se dirigèrent vers lui deux à deux, chaque couple tenant dans les mains une pièce d'étoffe blanche de deux ou trois aunes de longueur, déployée dans l'intervalle qui séparait les deux couples. Cela formait comme une immense draperie vivante. Arrivées auprès du jeune prince, elles s'accroupirent, passèrent autour de son corps quelques-unes de ces pièces; après quoi elles revinrent se mêler au reste de l'assistance.

» Alors Poulaho parut, précédé de quatre hommes, et alla s'asseoir à la gauche du jeune prince; ce qui obligea ce dernier à se lever pour prendre place, parmi les chefs de la suite, sous le hangar voisin. Ce mouvement donna lieu à quelques manœuvres singulières. Des hommes coururent vers le bout de la pelouse, et s'en retournèrent ensuite; d'autres s'élançèrent vers le prince avec des rameaux verts; puis, après diverses haltes, reprirent leurs places.

» A ce moment arriva la grande procession venue du fai-toka par de longs détours. Elle se dirigea vers la droite du hangar, où se tenait le jeune prince, se prosterna, déposa ses ignames simulées, se retira dans une attitude recueillie, et alla s'accroupir sur les côtés du malaï. Pendant ce long défilé, trois hommes, assis auprès du prince, prononçaient une sorte de formule sacramentelle, lente et monotone. Après une nouvelle pause, un orateur, placé au haut de la prairie, débita un long discours, qu'il interrompait de temps à autre pour venir briser les bâtons apportés par les hommes de la procession du fai-toka. Quand cette harangue ou prière fut dite, le prince et sa suite se relevèrent, traversèrent une double haie d'assistants et d'acteurs, et disparurent. L'assemblée se dispersa aussi; les bâtons brisés restèrent épars sur la pelouse du malaï. Ainsi finit le premier jour du natchi.

» Les cérémonies recommencèrent le jour suivant de fort bonne heure, et, malgré les résistances des naturels, Cook y assista encore. Quand il arriva, la foule était déjà nombreuse, et sur le sol gisaient dispersés de petits paquets de feuilles de cocotier attachés à des bâtons. Tout ce que le capitaine put apprendre, c'est qu'ils étaient tabous. Peu à peu la multitude augmentait; et, à chaque groupe survenu, un dignitaire préposé *ad hoc* adressait une harangue, dans laquelle se trouvait souvent le mot *ariki*.

» Cependant, l'heure solennelle approchant, on voulut encore éloigner le capitaine. Il tint bon avec son opiniâtreté habituelle; et, par une sorte de compromis, on toléra de nouveau sa présence, à la condition qu'il mettrait ses épaules à découvert comme les sauvages. Cook ne recula pas devant la formalité exigée. A demi-nu, il put rester et voir. C'était l'instant où le prince, les femmes et le roi arrivaient dans le malaï. On recommença les cérémonies de la veille, la marche des femmes avec les étoffes, les courses et les prières. Dans un moment où la troupe évoluait à deux ou trois pas de Cook, on l'obligea à tenir les yeux baissés et à prendre l'air réservé et modeste d'une jeune fille. C'était une loi un peu dure pour ce visage rébarbatif et cet œil si altier d'habitude.

» Comme la veille, la procession entra sur le malaï; elle défila comme la veille. Seulement, au lieu d'une igname vraie ou simulée, les naturels portaient une feuille de cocotier au milieu de leurs bâtons. Ces bâtons, une fois déposés à terre, une autre bande arriva, dont chaque couple tenait à la main un panier en feuilles de palmier; puis une troisième avec diverses sortes de petits poissons au bout de bâtons fourchus. Les bâtons furent placés aux pieds d'un vieillard, qui les prit tour à tour, les déposa sur le

sol, en marmottant une sorte de prière. Quant aux poissons, on les présenta à deux hommes armés de rameaux verts, en déposant le premier poisson à leur droite, le second à leur gauche. Cela se fit avec ordre; mais, au troisième poisson, un insulaire, assis derrière les deux officiers, s'élança vers l'objet pour le saisir. Ceux-ci, de leur côté, le disputèrent, et il en résulta que le poisson fut déchiré en plusieurs morceaux. L'agresseur jetait derrière lui tous les lambeaux qu'il pouvait empoigner; les deux autres continuaient à les placer à leurs côtés. Cette scène burlesque dura jusqu'à ce que le tiers survenu eût pu enlever un poisson entier; alors l'assemblée applaudit en criant : *Malié! malié!* (bravo! bravo!). Après cet incident, le classement du poisson continua sans conteste.

» Cette opération finie, des prières eurent lieu pour préparer l'assistance à l'acte essentiel de la fête. C'était le moment où le roi allait admettre son fils à l'insigne faveur de manger en même temps que lui, cérémonie qui se consommait avec un morceau d'igname grillée servie à la fois à l'un et à l'autre. Pendant cette solennelle minute, on fit tourner le dos à Cook, afin qu'il ne pût rien voir. Le capitaine viola bien la consigne, mais un mur de naturels le séparait du lieu de la scène; il n'en put distinguer aucun détail.

» D'autres marches, contre-marches, évolutions, processions, tantôt silencieuses, tantôt accompagnées de chants bruyants, de mouvements de mains et de pieds, suivirent cette cérémonie du natchi entre le père et le fils. La fête se termina par des combats stimulés de troupe à troupe, de champion à champion, par des scènes de lutte et de pugilat. accessoire obligé de tous les divertissements populaires.

» Évidemment ce natchi, si dépourvu de sens pour un spectateur européen, devait avoir sa signification allégorique. Les ignames, les bâtons qui en tenaient lieu, les feuilles de cocotier, les longues perches, les prières, les combats, les défilés, le cérémonial, la communion entre le fils et le père, tout cela était autant d'emblèmes religieux et de mythes indigènes. Il était impossible de s'y tromper à l'air recueilli de l'assistance, à l'appareil grave et prévu de toute cette fête, au choix des témoins et des acteurs, tous pris dans les hautes classes; enfin à l'étiquette rigoureuse à laquelle on soumit même les Européens présents. Pour satisfaire leur curiosité, les Anglais furent obligés de se découvrir jusqu'à la ceinture, de laisser flotter leurs cheveux sur leurs épaules, de s'asseoir par terre les jambes croisées, et d'y affecter une posture humble et modeste. Du reste, ce natchi, au dire des insulaires, n'était pas l'un des plus solennels. On apprit à Cook que trois mois plus tard, Tonga-Tabou en célébrerait un autre, où accourraient tous les naturels de l'île et ceux de Hapai et de Vavao, avec des tributs de tous genres; cérémonie terrible et imposante, que devaient consacrer des sacrifices humains. »

Cook quitta Tonga-Tabou le 10 juillet 1777, et alla mouiller devant Eoa. Un sanglant épisode marqua son passage dans cette île : un homme ayant été surpris en flagrant délit avec une femme tabou (inviolable) fut amené au milieu du peuple, et, après quelques pratiques usitées en pareil cas, on lui ouvrit le crâne et on lui brisa une cuisse à coups de casse-tête. La femme fut seulement punie de plusieurs coups de bâton. Ce fut le 17 juillet que Cook mit à la voile après avoir reconnu tout l'archipel, moins Vavao et les îlots qui l'environnent.

Quatre ans après l'Espagnol Maurelle, commandant *la Princesa*, découvrit l'île Amargura sans oser y mouiller, mais une disette de vivres l'ayant forcé de revenir sur ses pas; il entra dans la baie de Vavao qu'il nomma *le Port du Refuge*. Quoique Maurelle n'eût point la pensée d'explorer l'île qu'il venait de découvrir, la bienveillance et les preuves d'amitié des indigènes l'engagèrent à y séjourner.

A peine Maurelle avait-il hissé son pavillon que des groupes nombreux d'indigènes lui

apportèrent toute sorte de provisions que l'équipage ne pouvait manquer de bien recevoir, puisqu'il en était totalement dépourvu. Le lendemain, le toubou (sans doute le toubou de Cook, oncle de Finau) vint pour rendre visite au capitaine, mais il était d'une telle corpulence qu'il lui fut impossible de monter à bord; heureusement qu'un marin ingénieux donna le moyen de le hisser sur l'avant, d'où il se rendit avec sa jeune et jolie femme dans la chambre du commandant. Le 7 mars Maurelle lui rendit sa visite et il fut honoré d'un kava. A son approche le toubou alla au-devant de lui et l'embrassa cent fois. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu de la résidence, le chef fit ranger ses sujets en cercle, et quand on lui eut apporté deux tapis de palmier, il s'assit sur l'un et, mettant Maurelle à sa droite, le fit asseoir sur l'autre. Le silence fut général tant que le roi ne parlait pas; mais aussitôt qu'il eut parlé, tous ceux qui l'entendaient répétaient ce qu'il avait dit. Des jeunes insulaires apportèrent bientôt des racines de différentes plantes que l'on écrasa dans des vases de bois grossiers pour en extraire le jus que l'on servait en guise de boisson à ceux qui se trouvaient les plus rapprochés du toubou. On en offrit à Maurelle, mais quand il ne s'en serait pas senti le cœur soulevé, il n'eût pas accepté, car il avait déjà remarqué les grimaces que faisaient les buveurs. A la suite de ce rafraîchissement, sans doute pour lui ouvrir l'appétit, on apporta devant le capitaine des bananes parfaitement mûres et des patates grillées qu'il mangea avec plaisir. Quand il eut fini sa collation, il vit venir des canots remplis jusqu'aux bords de provisions de toute espèce, elles étaient destinées à être réparties entre tous les hommes de son équipage.

Lorsque toutes les distributions eurent été faites, la reine fut introduite dans le cercle, soutenue par douze femmes de quinze à dix-huit ans, qui l'allégeaient de leur mieux de la charge d'étoffe qu'elle voulait donner elle-même à l'étranger. En arrivant près du capitaine elle se déchargea et lui dit en souriant : *lélé! lélé!* (bien! bien!).

Voici la narration pleine de simplicité que Maurelle donne des fêtes et des preuves d'affection qu'il reçut à Vavao :

« Le roi m'invita à une réjouissance qu'il avait dessein de me donner. Quand je débarquai le 12, je vis dans le bois touffu qui avoisinait le bord, un vaste espace circulaire qu'on avait fait essarter, de manière à ce qu'il n'y restât plus le moindre tronc. Peu après les Indiens, deux à deux, se rendirent dans la maison du toubou, portant sur leurs épaules de longues perches d'où pendaient beaucoup de patates, de bananes, de cocos et de poissons : le toubou fit conduire ces provisions au camp nouvellement défriché; on en fit un monceau de forme cubique haut de deux vares.

» Les éguis et les vénérables anciens arrivèrent pour conduire le toubou, qui me prit par la main, et nous nous rendîmes au vaste cercle, où nous étions attendus par plus de deux mille Indiens. Nous nous assimes sur des tapis de palmes préparés à cet effet; tout le peuple en fit autant, mais en conservant toujours la distinction des castes et des familles, les unes ne se mêlant point avec les autres.

» Le roi m'offrit alors tous ses fruits, et les fit porter à la chaloupe qui en fut entièrement remplie. Les porteurs étant de retour à leurs postes respectifs, on fit un profond silence pendant que le roi parlait; ceux à qui leur âge ou leur dignité avait donné le droit d'être assis auprès du roi, répétaient toutes ses paroles.

» Je ne savais à quoi tout cela aboutirait, et cependant j'ordonnai à ceux de mes soldats qui avaient à leur tête le premier pilote, de se tenir prêts à faire feu de leurs fusils et de leurs pistolets s'ils s'apercevaient de quelques mouvements hostiles.

» Il sortit aussitôt des rangs un jeune homme fort et robuste, la main gauche sur la poitrine, et frappant de la droite sur son coude. Il fit autour de la place beaucoup de gambades vis-à-vis des groupes qui n'étaient pas de sa tribu. Un autre de ceux-ci, s'étant

présenté en faisant les mêmes gestes, ils commencèrent à lutter, se prenant corps à corps, se poussant et repoussant avec tant d'animosité que leurs veines et leurs nerfs paraissaient très-gros. Enfin un des deux tomba si violemment que je crus qu'il ne pourrait jamais se relever. Il se releva pourtant tout couvert de poussière, et se retira sans oser retourner la tête. Le vainqueur vint présenter son hommage au roi, et ceux de sa tribu chantèrent; je ne sais si c'était à la honte du vaincu ou à l'honneur du vainqueur.

» Ces combats de lutte durèrent plusieurs heures; un des combattants eut un bras rompu; j'en vis d'autres recevoir des coups terribles. Pendant que cette lutte continuait, d'autres champions se présentèrent, les poignets et les mains enveloppés de grosses cordes, ce qui leur servait comme de cestes. Cette espèce de combat était bien plus terrible que la lutte. Dès les premiers coups, les combattants se frappaient au front, aux sourcils, aux joues, à toutes les parties du visage, et ceux qui recevaient ces fières décharges en devenaient plus impétueux et plus ardents. J'en vis qui étaient renversés du premier coup de poing qu'ils recevaient. Les assistants regardaient ces combats avec un certain respect, et tous n'y étaient pas indifféremment admis.

» Des femmes, surtout celles qui servaient la reine, assistèrent à cette fête. Je les trouvai tout autres qu'elles ne m'avaient paru jusqu'alors. Je ne les avais pas jugées désagréables; mais ce jour-là elles étaient parées de leurs beaux atours, ayant leurs mantes bien repliées et assujetties par un grand nœud sur le côté gauche, portant des chapelets à gros grains de verre à leur cou, les cheveux bien arrangés, le corps lavé et parfumé d'une huile dont l'odeur était assez suave, et la peau si propre qu'elles n'auraient pu y souffrir le plus léger grain de sable. Elles fixèrent toute mon attention, et me parurent beaucoup plus belles.

» Le roi commanda que les femmes se battissent à coups de poing comme les hommes. Elles le firent avec tant d'acharnement qu'elles ne se seraient pas laissé une dent, si, de temps à autre, on ne les eût séparées. Ce spectacle me toucha l'âme: je priai le roi de mettre fin au combat; il accéda à ma prière, et tous célébrèrent la compassion que j'avais eue de ces jeunes demoiselles.

» Le toubou fit ensuite chanter une vieille femme qui portait au cou une burette d'étain; elle ne cessa de chanter pendant une demi-heure, accompagnant son chant d'actions et de gestes qui auraient pu la faire prendre pour une actrice déclamant sur un théâtre.

» Enfin le jeu se termina, et nous retournâmes à la maison du roi; j'y trouvai la reine qui me reçut avec les marques accoutumées de sa bienveillance: je lui demandai pourquoi elle n'avait pas assisté à la fête; elle me répondit que ces sortes de combats lui déplaisaient.

» Les nœuds de notre amitié ainsi resserrés au point que le toubou me nommait son *hoza*, c'est-à-dire son fils (plutôt *ofa*, ami), je pris congé de lui et de la reine, et je retournai m'embarquer. La plage était toute couverte d'Indiens qui faisaient mille caresses à mes gens sur ce qu'ils avaient bien voulu assister à leur fête.

» Les vainqueurs me prirent sur leurs épaules, et me placèrent dans la chaloupe. Le toubou qui, de sa maison, voyait cette multitude, et qui savait combien je souffrais quand les Indiens se mêlaient avec mes gens, ordonna à ses capitaines de poursuivre ces insulaires, et il entra lui-même dans une telle colère, qu'il sortit avec un gros bâton frappant ceux qui lui tombaient sous la main. Tous se sauvèrent dans les bois; deux, plus maltraités que les autres, furent laissés comme morts sur la place. J'ignore s'ils se sont rétablis. »

En partant, Maurelle laissa à ce groupe le nom de Don Martin de Mayorga, qui avait

pour île principale Vavao. Le nom indigène est Hafoulou-Nou. Maurelle dit qu'avant de partir il vit encore plusieurs îles qui appartiennent à ce groupe.

Sur la fin de 1787 La Peyrouse visita ces parages, mais il n'y fit qu'un court séjour. Bligh y parut en 1789. Le capitaine Edwards, pendant la dernière année de 1794, toucha deux fois à Namouka. Le 22 mars 1793 d'Entrecasteaux aborda à Tonga-Tabou. Ce dernier navigateur parle dans ses récits d'un certain Finau qui joua un grand rôle dans les événements de l'île, dont il donne peu de relation. Il est du reste impossible de compléter ses renseignements parce que ce nom est commun dans la dynastie des Toubou (les Toubou de Maurelle). Singleton, qui passa après ce savant général, rapporte que ce dernier eût été victime d'un guet-apens s'il était resté deux jours de plus dans l'archipel. L'habitude qu'avaient prise les naturels de voir des Européens, leur avait donné l'idée de la rapine. Nous verrons par la suite, que pour mettre leurs desseins à exécution, ils n'épargnaient pas la vie des étrangers.

Le capitaine Wilson, commandant *le Duff*, vint en 1797 mouiller dans l'archipel, pour y laisser quelques-uns des missionnaires qui étaient, en grand nombre, dans le navire. A son arrivée les fonctions de Touï-Tonga étaient remplies par Foua-Nounouï-Hava, que Wilson nomme Fata-Faï. Aussitôt que le commandant put descendre à terre, ils s'empressa de visiter les chefs et de sonder leurs dispositions au sujet de son entreprise. Dès les premières ouvertures, les chefs les plus influents répondirent qu'ils seraient charmés d'avoir des Européens parmi eux et qu'ils les assuraient de toute réussite dans leurs entreprises. En entendant cette réponse les missionnaires voulurent débarquer tous à la fois. Wilson en établit dix à Hifo sous la protection de Tougou-Aho, le plus terrible de tous les prêtres idolâtres. Le capitaine en parle en ces termes : « C'était un homme d'une quarantaine d'années, d'un maintien sombre et taciturne. Il parlait peu, mais quand il était en colère, les éclats de sa voix retentissaient comme les rugissements du lion ; Fata-Faï, au contraire, homme à peu près du même âge, vigoureux aussi, et bien proportionné, avait des manières gracieuses, affables et prévenantes ; sa démarche était noble et majestueuse, et tout en lui annonçait l'intelligence et le désir de s'instruire. »

Après le départ de Wilson, et quand les missionnaires entreprirent les conversions, la guerre civile éclata à Tonga-Tabou, et Tougou-Aho fit preuve d'une grande cruauté. Trois missionnaires furent égorgés au milieu des troubles ; les autres furent obligés de chercher ailleurs un refuge. Mais leur départ ne mit pas fin à l'anarchie ; au point que le Touï-Tonga fut forcé de se retirer à Vavao, où beaucoup de naturels le suivirent. Le rival de Tougou-Aho, Finau, se réjouissait intérieurement de ces circonstances, car elles faisaient aller à lui tous les mécontents, et elles lui permettaient de traiter d'impies et de rebelles ses ennemis et ses rivaux.

Cette situation déplorable devait être fatale aux Européens : l'équipage du navire *Argo*, ayant fait naufrage sur les côtes de Niti, parvint à gagner Tonga ; mais des malheurs plus terribles l'y attendaient. Les naturels, voyant les étrangers dans une position qui permettait de les attaquer impunément, les assaillirent avec fureur, et tout l'équipage fut massacré à l'exception d'un seul homme qui fut recueilli par un bâtiment de guerre. Quelque temps après, des attaques plus audacieuses vinrent rendre ces parages vraiment dangereux. Jusqu'à cette époque les Tongas n'avaient osé faire aucune tentative contre les navires qu'ils voyaient bien équipés et bien armés ; mais lorsqu'ils reconnurent des bâtiments marchands, ils songèrent au moyen de s'en rendre maîtres. Le capitaine Melon, commandant *the Duke of Portland*, devint leur première victime par la trahison d'un Malais et la connivence d'un déserteur américain nommé Doyle. Après plusieurs signaux entre les deux traitres (que l'équipage du *Duke* ne comprenait pas) un groupe nombreux de sauvages vint assaillir le navire, et après

un court combat, tout l'équipage fut massacré à l'exception de quatre mousses, d'une femme de couleur et d'un vieillard décrépît, qui ne durent la vie qu'à leur âge, et à condition qu'ils aideraient au déchargement et à la destruction du navire. Le traître Doyle présidait au pillage et donnait des ordres à tout le monde; mais son crime ne devait pas rester impuni : la veille du jour fixé pour la destruction du navire, et quand il n'y avait plus que quelques naturels à bord, le vieillard et les quatre mousses se jetèrent sur Doyle, et, après l'avoir poignardé, ils le jetèrent à l'eau; pendant cette lutte les naturels s'étaient enfuis pour appeler du renfort, mais le vieillard, ayant coupé les câbles, prit le large sans attendre ses ennemis, au milieu desquels se trouvait la femme de couleur dont nous avons parlé. Dumont-d'Urville dit que l'on n'a jamais recueilli de nouvelles de ces malheureux, qui seront sans doute morts de faim ou auront été dévorés par des anthropophages.

Quelque temps après cette catastrophe, le beau navire *l'Union* de New-York faillit éprouver le même sort; le capitaine et trois hommes perdirent la vie, et il en eût été de même du reste de l'équipage, si le second lieutenant n'eût fait couper les câbles. Une heure après la scène terrible, les naturels changèrent de manœuvres, et de furieux qu'ils étaient devinrent hypocrites; mais la femme de couleur dont nous avons déjà parlé se dévoua pour les étrangers : elle s'offrit aux sauvages pour l'exécution du second guet-apens qui devait avoir lieu sur le canot, et sa demande ayant été acceptée, on lui donna des instructions pour persuader et tromper l'officier qui commandait à bord. Arrivée sur le canot, cette femme courageuse le fit diriger sur le vaisseau au lieu de le mener à terre. On la poursuivit, mais elle se jeta à la nage avec ceux qu'elle voulait sauver, et arriva bientôt sur *l'Union* que l'officier fit mettre au large. Hélas! ces malheureux n'échappèrent à ce danger que pour tomber aux mains d'ennemis plus cruels : après cinq jours de navigation périlleuse, le beau navire se perdit sur les côtes de Viti, et son équipage fut rôti presque vivant et dévoré par les cannibales.

Après le désastre de *l'Union* on ne connaît qu'un navire marchand qui se soit arrêté à Tonga. Cette témérité lui a coûté cher.

Le 29 novembre 1806, le *Port-au-Prince*, armé de vingt-quatre canons de douze, et de huit caronades du même calibre, vint relâcher sur le groupe Hapaï dans la baie de Lefonga. L'imprudent capitaine se nommait Brown.

Le *Port-au-Prince* avait été armé de cent hommes pour faire à la fois la pêche de la baleine et la course contre les Espagnols sur les côtes occidentales de l'Amérique. Après la mort du premier capitaine, qui avait été remplacé par Brown, et après qu'on eut fait quelques prises, le navire avait été dirigé sur les îles Haouaï pour y être radoubé en partie; il avait relâché à Ouahou et y avait recruté huit indigènes pour compléter son équipage; mais, s'étant alors trouvé trop éloigné du port Jackson, il avait été dirigé sur Tonga. Vers la fin de novembre, le *Port-au-Prince* se trouva en vue des îles Hapaï qui font partie de l'archipel, et le 27, il jeta l'ancre devant Lefonga.

Les détails qui vont suivre sont empruntés en partie à Mariner, le seul homme instruit qui ait échappé à l'entière destruction du *Port-au-Prince*.

Le soir de son arrivée dans la baie, l'équipage reçut la visite des chefs indigènes, qui firent ensuite apporter une grande quantité de provisions. Un insulaire d'Haouaï, nommé Touï-Touï et qui savait un peu d'anglais, employa tous les moyens en son pouvoir pour persuader à l'équipage qu'une brillante réception l'attendait à terre, et qu'il serait traité par les indigènes avec toutes les marques de la meilleure hospitalité; ses avances furent reçues avec joie, malgré l'avertissement que donna un Taïtien d'Ouahou, qui mit également tout en œuvre pour empêcher le capitaine de se rendre

à cette invitation qu'il savait n'être pas sincère. Malheureusement on ne l'écouta point, et Brown, tout le premier, ne fit qu'en rire. A cette première faute, le capitaine en joignit une seconde, le lendemain, dimanche, en commandant aux matelots de caréner le navire. Cet ordre excita du mécontentement, et dans la journée une vingtaine d'hommes se rendirent à terre pour ne point travailler. Dans l'après-dîner tous les officiers et une partie de l'équipage allèrent trouver le capitaine et l'informèrent qu'un groupe nombreux d'insulaires armés de massues et de lances étaient réunis dans l'entrepont et qu'ils paraissaient avoir des intentions hostiles. Brown, qui n'en voulait rien croire d'abord, monta enfin sur le pont à la prière de Mariner. Les chefs qui crurent pour un moment leur complot découvert, furent même saisis de terreur; mais, voyant la tranquillité du capitaine, ils se rassurèrent bientôt, et quand celui-ci leur marqua son étonnement de voir tant d'hommes armés autour de lui, ils firent jeter, pour le convaincre de leurs bonnes intentions, quelques armes à la mer et renvoyèrent tous les insulaires. Lorsqu'ils furent partis, plusieurs ouvriers, charpentiers et voiliers, conseillèrent au capitaine de prendre des dispositions pour les empêcher de revenir, mais le capitaine ne prit aucune précaution et resta sourd à tous les conseils.

Le 1<sup>er</sup> décembre 1806, à neuf heures du matin, et quand le pont était déjà couvert de naturels, Brown reçut la visite du perfide Touï-Touï. Il venait l'inviter, de la part des chefs, à se rendre à terre où on l'attendait avec impatience. Le capitaine accepta l'invitation et accompagna Touï-Touï sans même se munir de quelques armes. Brown mit une demi-heure à se rendre à terre. A peine eut-il débarqué que tous les Tongas poussèrent un grand cri et assaillirent l'équipage. Aucun Européen n'eut le temps de se mettre sur ses gardes, et il n'y eut que Mariner et le tonnelier qui purent se réfugier à la sainte-barbe. De là, ils entendirent les gémissements de leurs malheureux compagnons mêlés aux cris féroces des sauvages; mais leur anxiété était trop cruelle, ils résolurent d'aller affronter la mort. Mariner marcha le premier. Il allait monter sur le pont, lorsqu'en jetant un regard dans la chambre du capitaine il y vit Touï-Touï qui la visitait; il alla se placer devant lui et le pria de le tuer de suite s'il était destiné à mourir. Touï-Touï lui répondit qu'il serait sauvé s'il voulait dire combien il y avait encore d'Européens dans le bâtiment. Mariner dit qu'ils n'étaient plus que deux, lui et le tonnelier. Touï-Touï les conduisit sur le pont et les présenta au premier chef. Quel spectacle pour Mariner! presque tous ses compagnons étaient rangés côte à côte, dépouillés de leurs vêtements, et tous avaient la tête écrasée. Le chef était assis sur le capuchon de dunette et portait sur une épaule la plus belle veste du capitaine, et sur l'autre une massue ensanglantée à laquelle pendaient des lambeaux de chair. Après avoir considéré un moment Mariner, le sauvage le fit remettre entre les mains d'un autre chef qui, après l'avoir dépouillé de sa chemise, le conduisit à terre.

Ils marchèrent pendant une heure et arrivèrent à la partie la plus septentrionale de l'île, à Ko-Oulo, où on le plaça auprès des cadavres du capitaine et de ceux qui l'avaient suivi dans son imprudente excursion. De Ko-Oulo, les insulaires embarquèrent Mariner sur un canot et le firent aborder à un autre endroit de l'île où de nouveaux insulaires vinrent le prendre pour le conduire auprès d'un grand feu. Là encore il eut la douleur de voir trois cadavres de ses compagnons. Les sauvages firent rôtir quelques cochons et conduisirent ensuite le prisonnier du côté de Foa. Toutes ces courses n'avaient d'autre but que de le faire souffrir et de le montrer aux habitants comme un objet curieux. A Foa, Mariner fut dépouillé de son pantalon, le dernier vêtement qui cachât sa nudité. Pieds nus, la tête et tout le corps découverts, par une chaleur si excessive que son corps en fut couvert de cloches, il fut promené par toute l'île. Les habitants accouraient pour le voir; on le tâtait, on frottait sa peau pour

voir si elle n'était pas blanchie, et comme elle restait toujours la même, on lui disait que sa peau ressemblait à celle des cochons. On lui cracha au visage, on le renversa, on l'assaillit d'une grêle de bâtons, de noix de cocos; après quoi une femme lui donna par pitié un tablier de feuilles de *shea toulou*, pour qu'il pût s'en couvrir. Enfin ses conducteurs entrèrent dans une espèce de taverne et le firent asseoir, parce que chez eux il est malséant de rester debout devant ses supérieurs. Pendant que ses bourreaux faisaient d'amples libations de kava, le pauvre Mariner eut un instant de repos, mais il ne fut pas de longue durée. Un insulaire entra précipitamment dans la hutte, parla avec véhémence aux indigènes et emmena ensuite Mariner, à qui il ordonna d'employer toutes ses forces pour le suivre. Après une longue course qui lui ensanglanta les pieds il arriva enfin au but de sa course. Sans lui donner le temps de s'essuyer le corps, on le présenta au fameux Finau, le roi de l'île. Ce roi avait conçu une vive amitié pour le jeune étranger dès la première fois qu'il s'était rendu sur le bâtiment. Aussi, malg é l'horreur qu'inspirait le malheureux Européen, il fut reçu avec toutes les marques de courtoisie dont soit susceptible un Tonga.

A son arrivée, Finau s'avança vers lui et posa son nez sur le front de son protégé, signe de la plus grande amitié dans tout l'archipel. A la suite de cette cérémonie, le roi fit conduire Mariner dans un étang voisin, où il put se laver. A son retour on l'introduisit dans une case particulière où on lui prépara de l'huile de bois de sandal pour panser ses blessures. On lui donna ensuite une natte pour se coucher, et au milieu de la nuit on lui apporta du porc et de l'yam. Il ne mangea que ce dernier, craignant que l'autre ne fût de la chair humaine. Il n'avait pas mangé depuis trente-six heures.

Le lendemain dans la matinée, Finau manda Mariner, et, après quelques préparatifs, il le conduisit à bord du *Port-au-Prince*. Ils n'y trouvèrent plus, de tout l'équipage, que quatorze hommes vivants, que l'on avait épargnés pour faire manœuvrer le navire. Quand le roi eut visité le bâtiment, il donna ses ordres pour le faire échouer; mais Touï-Touï lui dit qu'on ne pourrait y parvenir avec les quatorze marins qui restaient, qu'il fallait mettre à l'œuvre deux cents indigènes, et faire rester en repos quatre cents autres qui gambandaient sur le pont et dans la cale. Au premier commandement de Finau, tous ceux qui n'étaient pas occupés restèrent immobiles, et le *Port-au-Prince* fut conduit jusqu'à une demi-encablure du rivage, où il échoua.

Deux jours après, c'en était fait du beau navire; les mâts, les caronades, les huit barils de poudre, tout le fer des garnitures et le reste du chargement avaient été portés à terre.

Pendant ce pillage il se passa un épisode qui suffira pour faire juger du caractère et de la puissance de Finau : ayant aperçu un indigène qui coupait une clef au grand mât de perroquet, il s'adressa à un chef qui s'amusa à tirer des coups de fusil et lui dit d'essayer une décharge sur le coupeur de clef qui, perché au haut du mât, ne s'attendait pas à ce qui allait lui arriver : au commandement de Finau, le malheureux fut aussitôt mis en joue et percé d'une balle. En tombant sur le pont il se brisa la tête et se cassa les deux cuisses. A son râle de mort se joignirent les éclats de rire de Finau, qui félicita le chef de la promptitude qu'il avait mise à exécuter son ordre. Quelque temps après et quand Mariner put se faire comprendre, il demanda au roi comment il pouvait faire mourir si gratuitement un de ses sujets. Finau répondit que ce n'était qu'un cuisinier, et que la société s'inquiétait peu de la vie ou de la mort d'un tel homme.

Les insulaires mirent le feu au bâtiment le 9 décembre au soir, afin d'en retirer les morceaux de fer qui s'y trouvaient enclavés. A peine le feu avait-il gagné les sabords, que les canons, chargés depuis plusieurs jours, éclatèrent les uns après les autres,

Répouvante se répandit aussitôt parmi les assistants, et ils parcoururent toute l'île pour trouver Mariner, qu'ils conjurèrent de venir arrêter la fureur du navire. Celui-ci eut toutes les peines du monde à les rassurer et à leur expliquer la cause des décharges.

Afin de le soustraire aux insultes des sauvages, Finau imposa à Mariner une longue reclusion; mais bientôt on les vit partir ensemble pour aller à la chasse aux rats. Les Européens furent témoins de grandes réjouissances à cette occasion. Le peuple faisait alors sa principale nourriture des rats; mais les chefs et surtout le roi ne les tuaient que pour leur plaisir.

Quelques jours après cette excursion, plusieurs indigènes vinrent à la demeure de Mariner, et le prièrent mystérieusement de sortir. Arrivé au milieu d'un groupe, le chef lui présenta la montre dont on l'avait dépouillé, et lui demanda ce que c'était. Le jeune blanc s'empressa de monter la montre et en fit écouter le mouvement à l'oreille d'un sauvage. Celui-ci témoigna son admiration en disant que c'était une bête vivante, et chacun voulut s'en emparer. Elle passa de main en main, et tous la serraient de toutes leurs forces, ou lui donnaient des croquignoles pour la faire crier davantage; ensuite ils se regardaient avec surprise, faisaient claquer leurs doigts en riant aux éclats, et marquaient leur étonnement en imitant le gloussement d'une poule qui appelle ses poussins. Pour éviter que sa montre ne fût détruite, Mariner fit tous les signes imaginables pour faire comprendre aux sauvages qu'elle renfermait d'autres secrets, et il se promettait bien de la retenir après l'avoir ouverte; mais à peine eut-il montré le mouvement que toutes les mains tombèrent sur la montre et la disloquèrent en quelques minutes. Cette rixe finie, les Tongas se lamentèrent sur ce qu'ils avaient fait mourir la petite bête.

De retour à Lefonga avec le roi Finau, Mariner y fut en butte aux insultes et aux avanies des indigènes des basses classes, comme il l'avait été à son arrivée à terre. Il apprit même, plus tard, que sa vie avait été en danger, parce que Touï-Touï avait cherché à persuader au roi qu'il devait, pour sa sûreté, faire massacrer tous les Anglais dans la crainte qu'au passage d'un navire ils n'apprirent aux étrangers la fin malheureuse du *Port-au-Prince*. Finau avait heureusement rejeté cet avis comme contraire à son intérêt.

Malgré cette protection ouvertement accordée à Mariner, Finau ne laissa pas que de le faire surveiller. Ayant appris qu'il avait des choses extraordinaires dans sa malle, il la fit vider devant lui, et ces choses extraordinaires se trouvant être des livres et du papier; il les fit brûler aussitôt, prétendant que c'étaient des instruments de magie qui servaient à faire des conjurations et des sortilèges.

Jusqu'à-là Mariner et ses compagnons d'infortune ne pouvant se faire comprendre que par des signes, que les sauvages affectaient de ne pouvoir interpréter, avaient souvent souffert de la faim; mais un jour, par l'entremise de Touï-Touï, Mariner parvint à faire savoir au roi la malheureuse position dans laquelle se trouvaient les Européens. Finau parut surpris de ce que les blancs n'étaient pas bien traités par ses sujets. — « Eh! demandez à manger! » reprit Finau, l'usage des îles Tonga est que quand un homme a faim il entre dans la première maison qu'il voit et demande à manger, à quoi l'on obéit aussitôt sans rien réclamer en retour. » — Mariner et ses compagnons firent comme le roi leur avait dit, et l'expédition leur réussit parfaitement.

Quand les Anglais virent que tout espoir de retourner dans leur patrie était perdu pour eux, ils résolurent de se plier aux usages du pays où la mauvaise fortune les avait jetés; et, pour parvenir à ce but difficile, ils demandèrent à Finau la permission de l'accompagner dans une expédition que celui-ci allait entreprendre. Avant de parler de cette expédition, nous devons donner quelques détails qu'on ne trouvera pas sans intérêt.

Un jour Finau demanda à Mariner s'il avait encore sa mère, et, sur la réponse affirmative de celui-ci, il s'écria : « Et pourquoi l'avez-vous quittée? » et sans attendre les explications qu'il demandait, il fit appeler une de ses femmes, nommée Mafi-Habé, et lui dit en montrant Mariner : « Voilà votre fils adoptif. » Jusqu'à leur séparation, Mafi-Habé prit autant de soin de Mariner que s'il avait été son fils véritable.

Un autre jour, Finau se promenant avec son protégé qui était armé d'un fusil, lui dit en montrant une femme : « Tuez cette vieille! elle est folle, elle est inutile à la société; il faut s'en débarrasser. » Mariner s'en excusa en disant qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour son protecteur, mais que sa religion lui défendait de tuer un de ses semblables. Le roi, loin de s'offenser de cette réponse, épargna la malheureuse, mais ce ne fut que pour quelques jours. Elle fut massacrée sur le rivage où elle venait donner cours à sa folie.

L'épisode suivant, qui tourna au comique, jeta Mariner dans la plus vive anxiété : ayant appris que plusieurs bâtiments devaient toucher à l'île Tonga, il employa toutes ses ressources d'imagination pour leur transmettre les détails de sa situation et de celle de ses compagnons. Après bien des efforts, il parvint à aller déposer une lettre au port où ils devaient s'arrêter. Ayant été secrètement averti, Finau envoya chercher la lettre, et en l'absence de Mariner, il se la fit traduire par un Anglais. Le roi sautait d'étonnement à chaque phrase qui renfermait une pensée; et c'était pour lui une énigme inexplicable qu'une lettre parlât comme un homme. Il tournait le papier dans tous les sens, le regardait de côté, etc., et n'en était pas plus instruit. Enfin il appela Mariner, qui s'attendait à une correction exemplaire, et le roi, qui ne s'attachait qu'au merveilleux de l'affaire, le fit asseoir et lui dit d'écrire quelque chose, comme, par exemple, son nom; après quoi il appela un Anglais qui se trouvait éloigné du lieu de la scène, et lui dit de lire ce qui était écrit sur le papier. L'Anglais lut : *Finau*. Celui-ci saisit le papier, le regarda encore dans tous les sens et s'écria : « Mais cela ne me ressemble pas! où donc est mon corps? où sont mes jambes? comment pouvez-vous savoir que c'est moi? » Et durant trois heures entières le roi occupa Mariner à écrire différents mots ou différentes phrases, et à les faire lire par d'autres Anglais que l'on tenait éloignés. Tous les indigènes et tous les chefs présents criaient au sortilège; mais Finau, qui avait plus de bon sens, chercha encore longtemps à s'expliquer le phénomène. Enfin il s'écria qu'il avait trouvé la fameuse solution, et il expliqua avec une grande vivacité comment deux personnes pouvaient employer des signes particuliers pour désigner les objets que l'on voyait. Qu'on juge de sa stupéfaction quand Mariner lui dit que l'on pouvait écrire non-seulement le nom de ce qu'on n'avait pas encore vu, mais encore celui d'une personne ou d'une chose dont on n'avait jamais entendu parler. Finau le prit au mot. Il lui dit à l'oreille : *Tonga-Ahou* (nom d'un chef très-ancien qui avait été assassiné) et *Tiba-Thoou* (nom d'un endroit que Mariner n'avait jamais vu). Un Anglais appelé comme pour les autres opérations lut couramment les deux noms, au grand étonnement de l'auditoire. Mariner expliqua ensuite au roi qu'en Europe on envoyait à de grandes distances des messages écrits de la même manière et qui restaient inconnus à celui qui les portait. Il ajouta que l'histoire était transmise par ce moyen à la postérité. Quand Finau se fut bien expliqué la chose, il dit qu'on ne devait pas apprendre cette admirable invention aux Tongas, parce qu'ils la regarderaient comme un moyen de sorcellerie.

Dans l'expédition où Mariner et ses compagnons suivirent le roi, celui-ci parvint à mettre le siège devant Vavao; mais, malgré les secours de sa mousqueterie et des quatre caronades qu'il avait recueillies du pillage du *Port-au-Prince*, il fut obligé de lever le siège et de s'enfermer lui-même dans un camp retranché à quelque distance

de cette ville. Après le mauvais succès de cette entreprise, la guerre se réduisit à de simples escarmouches où l'on se faisait réciproquement des prisonniers, bientôt victimes des vengeances les plus atroces. On peut même affirmer que la légèreté avec laquelle les Tongas exécutent leurs cruautés, les fait paraître plus féroces que les sauvages de l'Amérique qui réfléchissent aux moyens qu'ils emploieront pour faire souffrir davantage leurs victimes. Et pour preuve de ce que nous avançons, nous dirons que les sauvages américains ne se livrent à une cruauté raffinée que contre leurs ennemis, contre ceux qu'ils sont habitués à regarder comme des êtres voués à leurs vengeances, tandis que les Tongas se portent gratuitement à des actes de cruauté qui révoltent l'imagination. En voici un exemple : pendant le cours de la campagne contre Vavao, quatre Tongas furent surpris cachant en terre quelques misérables provisions de bouche : ils furent condamnés à avoir la gorge coupée avec une scie d'écaillés d'huitre, et une lente exécution suivit cet ordre abominable.

Un fait qui s'accomplit pendant la campagne dont nous venons de parler fera juger du caractère naturellement féroce de Finau. Ayant appris que des femmes ennemies venaient se baigner non loin de son camp, il y dressa une embuscade et en donna le commandement à plusieurs chefs. Le lendemain, trente malheureuses furent à peine dans l'eau que les Tongas les assaillirent. Cinq furent assommées, treize faites prisonnières, et le reste gagna le fort. Quand les prisonnières furent amenées au camp de Finau, des disputes très-vives s'élevèrent entre les chefs, qui réclamaient leur part du butin. L'un en voulait une grande, l'autre une jolie. Finau, que ces disputes impatientaient, fit venir une espèce de billot et des scies d'écaillés d'huitre; puis commanda que des treize femmes on fit vingt-six moitiés égales, pour que les disputeurs eussent plus de choix. L'affaire s'arrangea à l'amiable; mais au commandement du roi, pas un chef n'avait froncé le sourcil.

Voici maintenant un exemple de bonté paternelle qui n'étonnera pas moins que ce que nous avons dit sur la barbarie de Finau : peu de temps après le partage des prisonnières, la plus jeune des filles du roi, qui avait environ sept ans, tomba malade; la maladie était grave, et son père fit transporter l'enfant dans le temple consacré au patron des Hous, dynastie régnante. Là, son père fit offrir tous les jours un cochon cuit à la divinité; mais aucun changement ne se faisant remarquer dans l'état de la malade, Finau la fit transporter à Hounga, autre lieu consacré, où un prêtre se disait inspiré par le génie tutélaire des Hous. Le roi s'y rendit lui-même pour visiter le prêtre; mais celui-ci étant absent, un chef fut député vers lui pour questionner l'inspiré. Le prêtre répondit à toutes les demandes : « La maladie de la fille du roi est pour le bien général du pays. »

Le lendemain, Finau fit venir le prêtre et lui dit avec la plus grande sensibilité : « Si les dieux sont irrités contre nous, que le poids de leur vengeance pèse sur ma tête, je ne la crains pas; mais épargnez ma fille; et je vous demande avec instance, Tonbo-Tataï, d'exercer toute votre influence auprès des autres dieux, pour que je subisse seul la peine qu'ils veulent nous infliger. » Le prêtre, après avoir religieusement écouté ces paroles, regarda en haut; mais le dieu n'ayant rien répondu, il alla se mêler parmi la foule.

Finau parut anéanti de ce silence; il était blessé dans son orgueil et dans ses espérances. Rentré dans sa case, il se sentit gravement indisposé, et se coucha. Le lendemain son mal avait empiré, et comme il se sentait faible, il fit appeler ses mataboulès et les chefs. Tous arrivèrent avec empressement et firent paraître la plus grande affliction en le trouvant sans voix. Finau voulut leur parler, mais il se sentit bientôt suffoqué

par la véhémence des sentiments qu'il voulut exprimer; alors il versa d'abondantes larmes, et croyant sa fin prochaine, il reconnut la justice des dieux, mais il se lamenta sur la fatalité qui le forçait de mourir sur un lit de douleur, quand il aurait dû trouver la mort en combattant. Un peu remis de ses émotions, il ajouta avec regret : « Je tremble à l'idée des maux qui menacent mon pays; et je prévois qu'après ma mort l'état des affaires subira de fâcheux changements; car j'ai eu de fréquentes preuves que l'obéissance que me montrent mes sujets vient moins de leur amour pour moi que de la crainte que je leur inspire. »

Le lendemain le roi se trouva beaucoup mieux, mais il n'en fut pas de même de sa fille qui expira dans la journée. En apprenant ce triste événement il défendit toute démonstration d'affliction publique, ce qui était contre la coutume générale des îles Tonga, et que l'on interprétait comme un signe de mécontentement contre le vénéré patron des Hous. Vingt jours après le décès, les chefs et le peuple furent assemblés pour rendre les honneurs à la défunte. Quand on l'eut placée dans un cercueil, qui avait presque la même forme qu'un canot, on la déposa dans le *faitoka* (cimetière), et les combats et les luttes commencèrent.

Lorsqu'on arriva au dernier combat, que l'on rend toujours le plus général, et dans lequel les lutteurs se cassent quelquefois les bras et les jambes, Finau forma ses guerriers en deux bandes, et plaçant la dernière autour de son habitation d'où il examinait le spectacle, il donna le signal. Après une lutte acharnée de part et d'autre, la bande composée des hommes qui habitaient la partie de l'île où se trouvait la demeure royale commença à plier, ce que voyant, Finau s'élança au plus fort de la mêlée, et par sa présence et ses efforts, parvint à faire reculer le parti vainqueur qui se dispersa bientôt aux acclamations des protégés du roi.

Les naturels n'ont jamais pu expliquer si Finau avait été blessé dans cette occasion ou s'il était sujet à quelques attaques, mais à peine fut-il rentré dans sa case qu'il tomba sans connaissance. Aussitôt tout le monde s'empressa autour de lui, et pour obtenir son rétablissement on égorgea un enfant qu'il avait eu d'une de ses femmes. Le roi reprit connaissance, mais il ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

D'après les calculs de Cook, Finau pouvait avoir alors cinquante et quelques années. Il était doué d'un grand caractère, d'une fermeté et d'un savoir au-dessus de sa position, et possédait à fond toute la science d'un ambitieux et d'un grand homme politique. On peut dire en passant que les hommes de sa trempe sont très-rares en Océanie, où la barbarie et la brutalité sont le caractère distinctif des rois.

Voici quelques détails qui offrent des particularités remarquables au sujet des cérémonies funèbres que l'on pratique à la mort des principaux chefs.

Quand le corps de Finau eut été déposé sur le *malaï* (lieu d'exposition), tous les chefs et mataboulès, vêtus de natte, s'assirent à l'entour; et les pleureuses, composées de ses veuves, parentes, concubines, servantes, vinrent donner cours à leurs larmes à quelque distance du lieu consacré. Leur extérieur était fait pour inspirer la pitié et la tristesse; car elles n'étaient vêtues que de vieilles nattes déchirées, et leurs cheveux pendaient en désordre sur leurs épaules. Ajoutez à cela les meurtrissures qu'elles s'étaient faites pendant la nuit, et dont les traces bleues défiguraient leurs traits.

Mais tous les chefs et mataboulès, ainsi que les domestiques et les gens du peuple qui étaient attachés au roi ou à sa cour, surpassèrent bientôt ces marques de tristesse par des pratiques plus qu'atroces et barbares. Les uns se donnaient des coups de massue qui les faisaient tomber presque morts sur la place; les autres se faisaient des entailles par tout le corps avec des couteaux ou des haches; ceux-ci se meurtrissaient la tête à coups de bâton; ceux-là s'enfonçaient des coquillages dans les bras et dans les cuisses;

et tout cela en courant et en gémissant au milieu du cercle formé de tous les sauvages de l'île; ce qui formait une scène vraiment infernale. Cependant quelques-uns se montraient plus modérés dans leurs gestes; mais ils étaient loin de l'être dans leurs paroles. En se promenant à grands pas, l'air égaré, se frappant la tête de leur massue, ils s'écriaient d'une voix saccadée et terrible : « Hélas! ma massue, qui m'aurait dit que tu m'aurais rendu ce service et mis à même de donner ainsi un témoignage de mon respect pour Finau! Jamais, non, jamais, tu ne serviras plus à faire voler les cervelles de ses ennemis! hélas! quel grand, quel puissant guerrier a succombé! O Finau, cesse de douter de ma loyauté! Sois convaincu de ma fidélité! Mais quelles absurdités, dis-je, si j'avais été un traître j'aurais éprouvé le sort de ces nombreux guerriers, victimes de ta juste vengeance. Cependant ne crois pas, Finau, que je te fasse des reproches; non, je ne cherche qu'à te convaincre de mon innocence; car quel est celui qui, ayant envie de nuire à ses chefs, verra comme moi sa tête blanchir? O dieux cruels! nous priver ainsi de notre père, de notre seule espérance, pour qui seul nous désirions vivre! Nous avons, il est vrai, d'autres chefs, mais ils n'ont pour eux que leur rang, ils ne sont pas comme toi, hélas! grands et puissants à la guerre. »

Ces pratiques cruelles et ces lamentations durèrent trois heures consécutives. Le fils de Finau, Moë-Ngongo, fit ensuite conduire le corps de son père à Fellétoa. On plaça donc le corps sur une balle de gnatou qui, à son tour, fut mise sur une espèce de claie, et lorsqu'on eut tiré quelques coups de caronade le cortège se mit en marche. Les pleureuses formaient la tête du cortège, le corps du défunt venait ensuite. Puis les chefs et mataboulès, et derrière eux le jeune prince qui, craignant quelque révolte, se faisait suivre par les caronades, mèches allumées, et commandées par Mariner.

Quand le cortège fut arrivé à Fellétoa le corps fut déposé dans le faitoka, et lorsque la balle de gnatou sur laquelle était le défunt eut touché la terre, toutes les femmes tombèrent assises en poussant un cri lamentable, tandis que les hommes découvrirent l'ouverture du caveau. Avant d'y descendre le corps royal on l'oignit d'huile de sandal, et on l'enveloppa de nattes fines de samoa. Aussitôt que le corps fut au fond du caveau, qui avait dix à douze pieds de profondeur, tous les spectateurs renouvelèrent la scène des coupures et des meurtrissures, puis ils se mirent à courir comme des forcenés en hurlant : « Hélas! que notre perte est grande! Finau, vous n'êtes plus, recevez ce témoignage de notre amour et de notre loyauté. »

Après cette dernière cérémonie le cortège reprit en chantant le chemiu des habitations, et le lendemain Moë-Ngongo assembla tous les chefs, se fit encore quelques blessures au souvenir de la mort de son père, prit le nom de Finau II et, dans un discours-programme, déclara qu'il se bornerait à gouverner le groupe de Hafoulou-Hou. Pour éviter des divisions sur le point d'éclater, il renonçait à une partie du royaume de son père, et se retirait à Vavao, emmenant avec lui Mariner, qui devait trouver sa délivrance dans cette partie de l'archipel.

Le successeur de Finau, ayant mis Fellétoa en état de défense au moyen des caronades dont disposait Mariner, voulut établir une paix durable entre lui et les principaux chefs qui régnaient sur les autres îles. Quand cette paix fut conclue, après bien des difficultés, Finau II s'occupait tout entier à relever l'agriculture laissée dans un état déplorable pendant les dernières guerres. Il commença par se rendre, avec les chefs et Mariner, dans les différents districts de son petit royaume, et y organisa des travailleurs qui devaient être visités tantôt par les chefs, tantôt par l'Anglais qui donnait de bons conseils. Après cette excursion dans les terres, le roi se rendit avec le même cortège dans les baies d'alentour pour y organiser des canots de pêche, avec lesquels il se rendit ensuite dans les petites îles qui entourent Vavao. Plus tard ce fut Mariner qu'il

chargea de surveiller ces excursions, qui devaient lui rapporter les meilleurs bénéfices de la pêche. Celui-ci, qui se mourait d'ennui à terre parce qu'il pensait sans cesse à sa patrie, saisit avec plaisir cette occasion d'interrompre la monotonie de son existence, et résolut de faire tous les jours une course en pleine mer. Un soir qu'il revenait d'une excursion lointaine, il découvrit un vaisseau non loin des côtes. A cette vue il fit un bond dans le canot, et se plaçant devant les rameurs il leur ordonna de virer de bord et de se diriger vers le navire. Ceux-ci lui déclarèrent que s'ils le perdaient, le supplice les attendait et que par conséquent ils ne pouvaient obtempérer à sa demande. Tout en parlant ils faisaient force de rames pour regagner Fellétoa. Alors Mariner parla en maître et dit qu'il mourrait plutôt que de ne pas aller où il voulait; mais ces paroles n'ayant fait aucune impression sur les rameurs, il en frappa un d'un coup de crosse de fusil et l'étendit sans connaissance aux pieds de ses compagnons. Il ajouta aussitôt qu'il casserait la tête au premier qui ne lui obéirait pas. Cette menace ayant intimidé les Tongas qui se trouvaient sans défense, ils se dirigèrent vers le bâtiment et l'atteignirent le lendemain à quatre heures du matin. Sans parlementer et sans dire un mot Mariner, impatient, sauta dans les haubans du grand mât, et à l'homme de quart qui allait le tuer il cria : Anglais! On le fit monter à bord et on le présenta au capitaine qui, ne reconnaissant pas un Anglais dans un sauvage vêtu seulement d'un tablier de feuilles de *chi*, le fit habiller pour voir sa tournure. La connaissance fut bientôt faite, et après cinq minutes de conversation le capitaine apprit à Mariner qu'il était à bord du brick *la Favorite*, commandé par Fish, ayant un demi-chargeement de perles, qu'il devait compléter aux îles Viti, et de là faire voile pour la Chine, ne venant que du port Jackson. Aussitôt Mariner pria le capitaine de donner des verroteries aux hommes qui l'avaient amené, et une hache pour le roi Finau, qu'il invitait à venir à bord, ce que le capitaine s'empressa d'exécuter. A midi, plus de deux cents canots entourèrent le bâtiment. Finau II, qu'ils escortaient, monta à bord accompagné de sa sœur et de plusieurs femmes, et vint offrir à Mariner cinq gros cochons et quarante ignames de quarante livres chacune. Après ces préliminaires et quelques autres présents, le capitaine invita Finau à passer la nuit sur le bâtiment, ce que celui-ci accepta avec plaisir, décidant même les dames qui l'accompagnaient à en faire autant. Le lendemain, tout le peuple et tous les chefs de Vavao, de Fellétoa, etc., craignant que le roi ne prit la résolution de visiter la terre des *Papalanguis* (Européens), lui envoyèrent une députation pour l'engager à revenir à Fellétoa; Finau II répondit qu'il voulait encore goûter du kava (du vin) des Papalanguis, qui était meilleur que le sien. Il déjeuna donc, ainsi que les dames de sa suite, avec le capitaine. C'était la première fois que Finau mangeait avec des couteaux et des fourchettes; aussi fit-il rire l'équipage. Quand il s'oubliait et qu'il prenait rapidement la viande avec les doigts, il la rejetait aussitôt dans son assiette en disant : *Woé! gouate gnalo!* (hé! je m'oublie!).

Dans la journée, Finau se rendit à terre pour rassurer ses sujets et pour prendre encore une provision de présents; quand il revint à bord il demanda au capitaine la permission de rester pour toujours avec les Papalanguis, mais Mariner lui fit comprendre que cela était impossible. Avant la séparation, Mariner se souvint heureusement qu'il avait laissé son journal dans l'île, entre les mains de Mafi-Habé, sa mère adoptive, qui avait toujours si bien caché les feuilles écrites que personne n'en supposait même pas l'existence. Pour se le faire rendre, il pria le capitaine de retenir à bord Finau et sa sœur pendant qu'il enverrait chercher son précieux journal. Le capitaine ayant fait comme il lui était recommandé, quelques Tongas furent envoyés à Fellétoa pendant qu'on retenait le roi. Quand Finau vit qu'il était surveillé, il alla se placer devant Mariner, et lui dit avec beaucoup d'expression : « Pourquoi me retenez-vous?

Vous savez que j'ai toujours été votre ami, que je ne suis pas un traître, et que, loin d'aider à prendre un vaisseau papalangui, je ferai tout mon possible pour m'y opposer. » Mariner le rassura pleinement en lui disant la vérité, qu'il serait libre aussitôt que les Tongas seraient arrivés. Finau reprit sa gaieté après cette explication; mais il n'en fut pas de même de tous les indigènes qui montaient les canots. Ils demandèrent à grands cris l'élargissement de leur chef qui fut obligé de venir crier sur le pont qu'il était libre. La sœur de Finau, âgée de quinze ans, belle jeune fille enjouée, ne faisait nulle attention à toutes ces clameurs. Brûlant d'envie de se parer comme les femmes blanches, elle demandait si vraiment on la conduirait en Angleterre; puis, se reprenant et voulant sans doute prouver que la femme est la même dans toutes les parties du monde, elle disait dans un babil charmant : « Dans votre pays me permettrait-on de porter ce costume de Tonga? Mais il ne serait pas assez chaud dans un pays où il fait si froid pendant l'hiver. J'ignore ce que je deviendrais alors; cependant Pogui m'a dit que vous aviez des serres pour les plantes des climats chauds, et j'y passerais toute cette saison. Pourrais-je me baigner deux ou trois fois par jour sans être vue? Croyez-vous que je trouverais à me marier? Ma peau brune ne répugnerait-elle pas aux jeunes Papalanguis? Ce serait grand dommage de laisser à Vavao tant de jeunes et beaux chefs pour aller en Angleterre vivre dans le célibat! La seule chose qui m'engagerait à y aller, ce serait pour amasser une grande quantité de verroteries, et revenir à Tonga; car cet ornement est si commun chez vous, qu'il n'ajouterait pas à mes charmes, et je souffrirais trop de ne pouvoir faire des jalouses. »

Elle fut interrompue par l'arrivée du canot, dans lequel étaient le journal de Mariner et tous les Anglais, à l'exception d'un vieillard infirme qui, prévoyant qu'il ne pourrait subvenir à ses besoins en Angleterre, aimait mieux rester à Vavao.

Lorsque le bâtiment fut sur le point de mettre à la voile, Finau fit accepter à Mariner une balle de gnatou, différents colliers de verre et trois nattes précieuses de samoa. Alors des larmes viurent mouiller ses yeux et il ne put retenir des sanglots en disant adieu et en embrassant Mariner et ses compagnons.

Le brick anglais mit aussitôt à la voile vers les îles Hapai, où il prit encore trois Anglais du *Port-au-Prince*, puis appareilla pour Macao, où il arriva cinq semaines après. A Macao, Mariner se mit au service d'un capitaine de la Compagnie des Indes, qui devait toucher à Gravesend : Mariner y arriva sans nouveau malheur, et de là se rendit au sein de sa famille.

L'histoire de l'archipel Tonga s'arrête au départ de Mariner, c'est-à-dire en 1810. Dans l'espace de douze ans, les désastres de trois navires, qui eurent à peu près le même sort que le *Port-au-Prince*, donnèrent bien à quelques marins les moyens de connaître la situation du pays, mais ils ne rapportèrent aucune nouvelle importante, si ce n'est la mort de Finau II, qui n'a survécu que peu de temps à la perte de son ami Mariner. On ne sait pas encore le nom de celui qui a dû s'emparer de la royauté.

On doit attribuer ce manque de renseignements sur les îles de Tonga à la juste défiance qu'ont les navigateurs des mauvaises dispositions des naturels. En 1822, des missionnaires osèrent enfin y aborder, mais ils n'y restèrent que quatorze mois, et ne firent aucun prosélyte. En 1826, d'autres missionnaires voulurent reprendre l'œuvre de leurs prédécesseurs, mais ils n'obtinrent guère plus de succès. Après avoir converti à la foi le chef de Nioukou-Lafa et sa famille, ils se virent bientôt menacés par d'autres chefs; et pour que les menaces fussent plus efficaces, on déposséda de son autorité le chef converti, afin de faire craindre la même punition à ceux qui se laisseraient aller aux prières des missionnaires.

En avril 1827, l'*Astrolabe*, commandé par le savant d'Urville, parut devant Tonga-

Tabou. Arrivée devant Ésa, la corvette française fut dirigée vers le mouillage de Pangai-Modou, mais une violente tempête la jeta hors de sa route, et, pendant dix jours entiers, elle eut à lutter contre le vent et les courants qui la jetèrent dans un chenal hérissé de récifs où elle donna contre les brisants du nord. Heureusement qu'une manœuvre prompte et habile vint la relever de sa position dangereuse et la préserver d'un danger imminent. Une heure de travail suffit pour l'adosser contre un mur de coraux sous-marins, auprès duquel on trouva plus de quatre-vingts brasses de fond. Les ancres à jet furent élongées, les chaînes furent lancées, et l'équipage se crut bientôt à couvert de toute catastrophe.

Cependant, sur le soir, les houles furieuses firent éprouver de telles secousses au navire que les ancres furent cassées et les cordages brisés; il n'y eut que les chaînes qui tinrent pendant trois jours et trois nuits. Si l'un de ses supports se fût brisé, l'équipage tombait tout entier entre les mains des Tongas avides qui étaient déjà venus entourer le bâtiment, et qui ne dissimulaient pas leurs désirs de voir la corvette hors d'état de se défendre. Mais le 24, après des travaux inouïs et quatre-vingt-quatorze heures d'angoisse, le bâtiment, au moyen de plusieurs risées folles et de la touline des embarcations, put quitter les accores du fatal récif et se diriger vers la baie, où il mouilla le 26 au soir, en vue du Pangai-Modou.

Quand les naturels virent la corvette hors de danger, ils dissimulèrent leur convoitise, et pour établir des rapports entre eux et l'équipage, ils apportèrent à bord une grande quantité de présents; le prudent capitaine les accepta avec plaisir et en fit d'autres en échange, mais il se tint sur la plus grande réserve et commanda une sévère discipline aux officiers, se souvenant des manœuvres qu'avaient déjà employées les Tongas pour s'emparer des navires qui tombaient sous leurs mains. On ne permit donc qu'aux naturalistes de se rendre à terre. Ceux-ci furent reçus avec une telle bienveillance que le lendemain ils décidèrent le capitaine à aller rendre une visite aux missionnaires de Hifo, qui reçurent M. d'Urville avec empressement, lui firent voir toutes les parties curieuses de l'île, et l'excursion se termina par une entrevue avec un chef de district, nommé Hota. Le lendemain et les jours suivants, le capitaine visita Wioukou-Lofa, Mafanga et Moua, et se dirigea même vers la demeure du chef Palou, qui avait déjà témoigné le désir de recevoir le navigateur français; mais au lieu de trouver sur leur passage une foule empressée, des hôtes affables, des jeux, des danses, des fêtes, les Européens ne rencontrèrent que quelques hommes du peuple, des femmes et des enfants. Le chef Palou les accueillit avec un air froid et embarrassé. Après cette entrevue qui avait fait réfléchir le capitaine, il continua son exploration et visita les tombeaux de Finau, de Tongou-Hao et de Tafoa, mais rien ne lui parut digne d'être décrit ou rapporté, excepté la visite qu'il rendit à la tamaha, et dont nous offrons le récit :

« Je fus, dit M. d'Urville, conduit à la résidence de la tamaha, située dans une position fort agréable au bord de la mer, dans le petit village de Palea-Mahou. La tamaha, dont le nom propre est Fana-Kana, me reçut entourée de ses femmes et avec la plus aimable politesse. C'est une femme de cinquante-cinq à soixante ans, qui a dû être très-bien dans sa jeunesse et qui conserve encore les traits les plus réguliers, les manières les plus aisées, et je dirai même un mélange de grâce, de noblesse et de décence, bien remarquable au milieu d'un peuple sauvage. C'était d'elle que j'attendais les renseignements les plus précieux, et je ne fus pas trompé dans mon attente.

» Elle se rappelait avec beaucoup de satisfaction le passage des vaisseaux de M. d'Entrecasteaux, qu'elle avait visités avec sa mère, veuve du toui-tonga Poulaho. Le nom de *Tiné*, que donne ce navigateur à la sœur aînée du même Poulaho, qui occupait alors le

premier rang dans Tonga, s'est trouvé d'abord inconnu, non-seulement de la tamaha, mais encore de tous ceux qui se trouvaient présents à l'entretien. Il paraît cependant qu'il aurait eu rapport à Tineï-Takala, qui avait alors le rang de touï-tonga-fafiné.

» La tamaha ne se souvenait que confusément des vaisseaux de Cook, n'ayant alors que neuf ou dix ans, ce qu'elle m'exprimait en me montrant une jeune fille de cet âge.

» Alors je voulus savoir si, entre Cook et d'Entrecasteaux, il n'était pas venu d'autres Européens à Tonga. Après avoir réfléchi quelques moments, elle m'expliqua très-clairement que, peu d'années avant le passage d'Entrecasteaux, deux grands navires, semblables aux siens, avec des canons et beaucoup d'Européens, avaient mouillé à Namouka où ils étaient restés dix jours. Leur pavillon était tout blanc et non pas semblable à celui des Anglais. Les étrangers étaient fort bien avec les naturels; on leur donna une maison à terre où se faisaient les échanges. Un naturel, qui avait vendu, moyennant un couteau, un coussinet en bois à un officier, fut tué par celui-ci d'un coup de fusil, pour avoir voulu remporter sa marchandise après en avoir reçu le prix. Du reste, cela ne troubla point la paix, parce que le naturel avait tort en cette affaire. Les vaisseaux de La Peyrouse furent désignés par les naturels sous le nom de *Louadji*, de même que ceux de d'Entrecasteaux le furent sous celui de *Sénéri* (dérivé de général).

» Dès lors, il ne me resta plus de doutes que La Peyrouse n'eût mouillé à Namouka, à son retour de Botany-Bay, comme il en avait eu l'intention. »

Pendant les explorations du capitaine et des naturalistes, aucun incident fâcheux ne vint troubler les relations; mais plus tard, quelques marins s'étant pris de querelle avec les naturels, il en résulta des hostilités. Un mauvais sujet nommé Simonet profita de cette circonstance pour pénétrer dans l'île, où un complot fut bientôt organisé contre l'équipage de l'*Astrolabe*. Ce complot poussa de telles ramifications dans le pays que les missionnaires en furent instruits le lendemain de sa formation. Ils s'empressèrent d'en avertir M. d'Urville. Celui-ci redoubla de surveillance et résolut d'appareiller deux jours plus tôt que l'époque fixée pour son départ. Il envoya donc la yole à terre pour y prendre le chef de timonerie; mais les Tongas, qui avaient sans doute remarqué les préparatifs de départ, attaquèrent audacieusement la yole, et, s'en étant emparés, ils s'enfuirent avec leur proie à l'approche d'un canot que l'on avait armé pour la secourir. Le nombre des captifs était de neuf personnes, un élève et huit matelots. Cette attaque subite des naturels fit prendre une prompte résolution au capitaine. Il fit d'abord armer le canot de vingt hommes sûrs et éprouvés, et leur commanda d'aller saccager toutes les côtes de l'île, ce qu'ils firent avec beaucoup de sang-froid et sans être inquiétés par leurs ennemis.

Le lendemain, le canon tonna contre Hafanga, où était le lieu saint de l'île, c'est-à-dire le malaï. A la première décharge, le figuier qui l'ombrageait fut coupé en deux, ce qui fit pousser des cris aigus et perçants aux superstitieux indigènes. On redoubla les charges à mitraille; une d'entre elles blessa horriblement un des principaux chefs. Alors tout le peuple et les autres chefs accoururent et demandèrent à rendre les prisonniers à condition que le feu cesserait. Le capitaine s'empressa d'acquiescer à cette demande, car il lui tardait de quitter cet archipel dangereux, et quand tout fut rentré dans l'ordre, l'*Astrolabe* appareilla le 21 mai, et quitta Tonga-Tabou après avoir échappé à deux grands dangers, le naufrage et la guerre.

On trouvera dans nos *Cérémonies Religieuses de tous les Peuples* des renseignements aussi curieux qu'intéressants sur les coutumes suivies par les Tongas pour tout ce qui a rapport au culte.

Le *touï-tonga* (souverain pontife) passe pour descendre des dieux qui visitèrent jadis Tonga; toutefois on ne sait pas s'il eut pour mère une déesse ou une femme du pays.

Quoique le touï-tonga ne doive qu'à son origine divine le respect et les égards dont il est l'objet, son autorité allait chaque jour s'affaiblissant. Finau supprima ses fonctions, qui sans doute ont disparu entièrement et pour toujours depuis l'introduction du christianisme aux îles Tonga.

Le *véachi* était également un autre égui ou chef, mais de beaucoup inférieur au touï-tonga.

On a donné aux prêtres le nom de *fohé guéhé*, mot qui signifie séparé, distinct. Ils passent pour avoir une âme différente de celle des autres hommes, et la croyance populaire est qu'ils sont inspirés par les dieux. Leur qualité de prêtre ne leur donne droit au respect que dans leurs moments d'inspiration. Dans toute autre occasion, on n'a pour eux que les égards dus à la classe à laquelle ils appartiennent. Rien, au reste, ne les distingue des autres hommes du même rang, si ce n'est peut-être qu'ils sont plus réfléchis, plus taciturnes. Leurs habitudes, leur manière de vivre sont communes aux autres habitants. Mariner, qui fut admis dans leur intimité, s'informa de la réputation dont ils jouissaient dans le pays, et il assure qu'ils ne s'entendent jamais pour abuser de la crédulité de leurs compatriotes.

On peut diviser ainsi la société séculière aux îles Tonga :

Le *hou* ou roi, les *éguis* ou nobles, les *mataboulès*, les *mouas* et les *touas*.

Le monarque (*hou*) est absolu. Il tient la couronne par voie d'hérédité, aussi bien que par la force des armes auxquelles il est souvent contraint d'avoir recours pour conserver le trône. Le *hou* est la première personne de l'État sous le rapport du pouvoir ; mais il n'en est pas de même quant à la noblesse, puisqu'il le cède non-seulement au touï-tonga et au *véachi*, mais encore aux chefs alliés aux familles de ceux-ci. Il arrive même que si le roi a le malheur de toucher quelque chose appartenant à l'un d'eux, comme sa personne, son vêtement ou son lit, il devient taboué, et ne peut se soustraire au tabou qu'en se soumettant au *moë-moë*, opération qui consiste à prendre dans les deux mains les pieds d'un chef supérieur ou de même rang.

Il est indispensable que les *éguis* (nobles ou chefs) soient alliés aux familles du *touï-tonga*, du *véachi* ou du *hou* ; et à eux seuls appartient la faculté de remettre la peine du tabou.

Les *mataboulès* occupent des places d'honneur auprès des chefs, et président à toutes les cérémonies ; la considération dont ils jouissent est proportionnée au rang du chef auquel ils sont attachés. Ils peuvent prendre des métiers ou des professions ; mais ils ne travaillent que pour le *hou* et les *éguis*. On fait étudier les rites, les cérémonies religieuses et les affaires de Tonga aux fils des *mataboulès*, qui prennent ce titre après la mort de leurs pères.

La classe des *mouas* est composée des fils, frères ou descendants des *mataboulès*. Ils remplacent quelquefois ces derniers dans leurs fonctions, les secondent au besoin dans les cérémonies publiques, et professent aussi pour la plupart un métier quelconque.

Ce sont les *mataboulès* et les *mouas* qui, chargés de maintenir le bon ordre, surveillent les jeunes chefs et les dénoncent aux chefs les plus âgés, quand ils commettent des excès ou cherchent à opprimer le peuple.

Les *touas*, qui forment la classe du peuple, et par conséquent la plus nombreuse, sont fils et frères des *mouas*. Ils exercent souvent la même profession que leurs pères ; car, l'industrie étant respectée et très-encouragée à Tonga, il est rare de les voir changer de condition.

L'intendance des cérémonies funèbres est confiée aux *mataboulès* ; ils sont encore chargés de la construction des canots, de la fabrication des massues, des lances et des autres armes. La hache surtout est celle qu'ils excellent à manier avec une force et une







Guerrier de Tonga Tabou.



adresse remarquables : l'exercice de cette arme entre comme une partie importante dans l'éducation des mouas ou fils des mataboulès. Ils font aussi des ornements en dents de baleine, et exercent indistinctement avec les touas toutes les autres professions, excepté cependant celles de cultivateur, barbier et cuisinier, lesquelles sont regardées comme étant les plus viles et abandonnées aux touas qui, par leur naissance, sont tous *ky fonnona* ou paysans.

L'obéissance aveugle des subordonnés envers les chefs est considérée comme un devoir par les Tongas. Ils taxent de ridicule la manie que les Européens, et surtout les Français, ont de révéler les défauts ou les imperfections de leurs compatriotes. Ils admirent tout ce qui est grand et généreux ; mais lorsqu'une personne a accompli une action vraiment digne de louanges, ils s'abstiennent d'en parler devant son auteur, de peur de le rendre trop vain.

Les femmes mariées sont rarement infidèles ; Mariner, durant son long séjour aux îles Tonga, n'eut connaissance que de trois intrigues amoureuses. Cette réserve des femmes est peut-être due aux circonstances plus qu'au penchant ; car, outre qu'elles ne peuvent sortir sans être accompagnées de leurs suivantes, le mari qui surprend sa femme *flagrante delicto* est en droit de la tuer.

La fidélité conjugale n'est pas obligatoire pour les hommes, et ils peuvent partager leurs affections entre plusieurs femmes, pourvu qu'ils évitent des excès inconvenants. Au reste, ils s'arrangent de manière à laisser ignorer à leurs épouses légitimes toute transgression à la foi promise.

Le divorce est fort simple, et l'ordre donné à la femme par le mari de sortir de chez lui, est suffisant. Dans ce cas, les enfants sont laissés aux femmes, qui se montrent bonnes institutrices et excellentes mères. Il est juste de dire qu'elles sont toujours respectées à cause de leur sexe ; si l'une d'elles, appartenant au peuple, épouse un mataboulès, elle en occupe le rang ; si elle est noble, elle conserve sa supériorité de caste, et n'est tenue à l'obéissance maritale qu'autant qu'il s'agit des affaires domestiques : la fabrication des objets de parure est de leur ressort ; les femmes d'un rang élevé trouvent dans cette occupation une source de délassements et de profits, sans pour cela déroger.

La médecine des Tongas se réduit à quelques infusions de plantes, et ils paraissent avoir infiniment plus de confiance en leurs dieux qu'en leurs docteurs pour la guérison de leurs maladies. Cependant on voit chez eux quelques chirurgiens qui ont étudié leur science aux îles Viti. Presque tous les naturels s'entendent d'ailleurs à traiter les fractures et les dislocations. Les accouchements sont ordinairement faciles.

On voit peu d'hommes ayant atteint l'âge viril qui soient exempts du tatouage ; mais les femmes ne suivent pas cette coutume.

Bon nombre de professions sont héréditaires ; les unes appartiennent aux hommes, les autres sont l'apanage du beau sexe.

Ils ont emprunté aux Vitiens l'art du *fonolé*, qui consiste à tailler des ornements de dents de baleine pour le cou ; c'est encore aux Vitiens qu'ils doivent la manière de construire leurs pirogues ; mais l'art de marqueter les massues, des oreillers de bois, etc., leur est propre, et on est surpris de la beauté de leur travail.

La forme de leurs maisons est oblongue ou presque ovale ; elles sont fermées sur les côtés et ouvertes devant et derrière ; à proprement dire, elles ne renferment qu'un seul appartement divisé par des cloisons de sept à huit pieds de haut. Au toit, qui est fait de feuilles sèches de cannes à sucre pour les grandes habitations, et d'une espèce de natte de cocotier pour les petites, on attache une sorte de jalousie en natte, qui sert à garantir du froid ou de la pluie.

Leurs arcs sont en bois de manglier; les cordes faites de l'écorce intérieure d'un arbre appelé *olonga*; les flèches ne sont que des roseaux garnis de pointes d'un bois très-dur (*casuarina*).

Le gnatou, substance dont la texture se rapproche de celle du papier, et qui est principalement employé pour les habillements, est fabriqué par les femmes, de même que les nattes, etc.

Leurs danses et leurs instruments de musique ont beaucoup de ressemblance avec ceux des autres peuples polynésiens.

Les hommes portent une pièce de gnatou qui entoure leur corps et qu'ils drapent avec assez de goût. Ils ont plusieurs manières de mettre cette pièce qui a six à huit pieds de long; mais la plus élégante est celle adoptée par les chefs. Leur gnatou prend du milieu du corps, laisse à découvert les bras, les épaules et la poitrine, et descend jusqu'à la cheville. Une ceinture très-large, qui se détache facilement, est placée sur les hanches, et leur sert à se couvrir la tête lorsqu'ils sortent la nuit.

L'habillement des femmes diffère peu de celui des hommes; une petite nappe d'un pied de large fixée autour de la ceinture distingue les premières; celles qui sont enceintes ou qui ont atteint un certain âge se voilent le sein.

## NOUVELLE - ZÉLANDE.

Cette partie de l'Océanie est une grande terre composée de deux îles, et qui présente une bande de 400 lieues de longueur sur une largeur moyenne de 25 à 30 lieues. Elle s'étend dans la direction du nord-est au sud-ouest, et le canal de Cook la coupe vers le milieu. La circonférence des deux îles réunies n'est guère moindre que celle des îles Britanniques.

L'île septentrionale est appelée Ikana-Maouï; celle du sud se nomme Tavaï-Pounamou. Selon M. d'Urville, le premier nom signifie *poisson de Maouï*, fondateur de ce peuple, et le second indique le lac où se recueille le *pounamou* (jade vert).

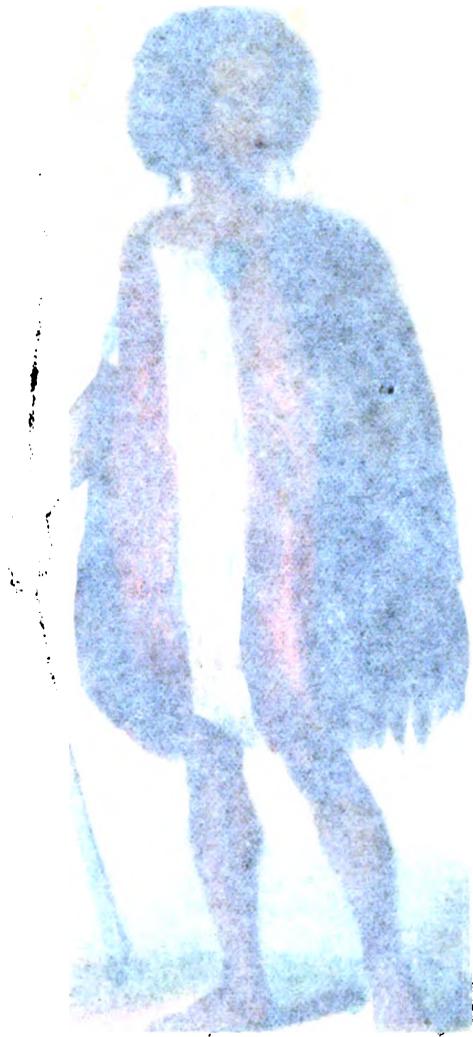
La conformation montueuse de l'île méridionale et le peu de sûreté que présente le petit nombre de ports dont elle est pourvue, sont autant de causes qui empêchèrent les navigateurs de l'explorer avec soin.

En revanche l'île septentrionale renferme des ports et des havres naturels nombreux; les plus fréquentés sont : les baies Chalky, Dusky, Tasman, de l'Amirauté, le canal de la reine Charlotte, la baie Cloudy, le port Otage et le havre Molyneux sur l'île Tavaï-Pounamou; les baies Mounoukao, Tara-Naké, Nanga-Ourou, Oudoudou, Wangarua, Taoue-Roa, Hawke et des Îles; la rivière Chouki-Anga, le golfe Chouraki et ses havres en grand nombre.

Les îles les plus remarquables qui dépendent géographiquement de la Nouvelle-Zélande sont : l'île Stewart qui renferme le port Marion, le port Facile et le port Pégase, deux îles qui portent le nom de Résolution, l'île d'Urville, les îles Pain-de-Sucre (*Sugar-Loaf*), Touboua, Tea-Houra, Pouhia-i-Wakadi, Otea, Choutourou, les îles Mercure, celles de la baie Chouraki, les îles Manaoua-Touï ou les Trois-Rois, les îles Motou-Koau, et les îles Taou-Iti-Rahi.

La température uniforme et modérée rend, surtout dans la grande île, le climat salubre et le sol fertile. Mais les vents déchainent leur fureur sur les côtes.

L'aspect n'est pas des plus pittoresques : souvent les rochers apparaissent nus et







**GUERRIER DE SOURAKI.**



déchiquetés, et ceux qui avoisinent la mer étant percés d'outré en outré n'offrent jamais à l'œil qu'une face morne et terne. Les accidents de terrain sont de grandes chaînes de montagnes qui renferment des volcans. Des cascades majestueuses et des chutes partielles forment souvent des rivières considérables, mais qui n'ont pas de longs cours. Les lacs dignes d'être cités sont : le lac de Roto-Doua et celui de Maupère : tous deux dans l'intérieur d'Ika-na-Maoui.

Les richesses du sol de la Nouvelle-Zélande sont innombrables, et la culture des nouvelles plantes ajoute encore aux ressources générales. Les arbres surtout sont d'un développement si prodigieux que souvent un seul tronc transformé en pirogue de guerre contient cinquante à soixante hommes.

Le *phormium tenax*, le plus beau lin du monde, y naît sans culture; sa plus grande récolte a lieu dans les crevasses des rochers et sur les bords de la mer. Quand il est bien peigné et bien nettoyé par les femmes, on peut en fabriquer des étoffes du plus beau tissu.

L'on peut citer cependant Tavaï-Pounamou comme moins fertile que le reste de la Nouvelle-Zélande. Le navigateur Wallis n'évalue la partie des terres cultivées qu'à un dixième de la totalité. Il avoue néanmoins que toutes les parties boisées sont très-riches, et que les arbres, surtout quelques-uns de l'espèce du pin, atteignent jusqu'à quatre-vingt-dix pieds de haut et vingt de diamètre.

Aucun arbre de cette partie du pays n'offre de fruits qui puissent servir à la nourriture des indigènes et par conséquent à celle des Européens. Les habitants mangent principalement la racine des fougères, que les naturalistes appellent *pteris esculenta*, et que l'on fait cuire comme des pommes de terre dans des fours faits exprès. Les autres plantes qui fournissent principalement à la subsistance des naturels sont : le blé d'Inde, la pomme de terre, les choux, les navets et l'yam, dont les semences y auront été importées par quelque navigateur européen.

Jusqu'à présent on ne connaît dans cette terre d'autres animaux que le rat, le chien et un gros lézard nommé *gouana* par les naturels. Les reptiles et les insectes venimeux y sont inconnus; mais les ours, les lions de mer ou phoques fréquentent souvent les grandes rivières et les bords de la mer.

Les seules curiosités de cette partie de l'Océanie sont les lacs blancs. M. Marsden découvrit le premier la source blanche en 1819. A quelque distance, il lui parut blanc comme du lait, mais cette teinte diminue à mesure qu'on approche de ses bords. Toute la surface du pays, à plusieurs milles de ce lac, paraît avoir été bouleversée par des volcans. Ce ne sont que des terres dépouillées, des sources d'eau blanche et des marais.

Il existe aussi dans un bois un grand lac blanc dont un filet s'échappe à travers une crique rocailleuse en y laissant une couche de chaux que l'eau dépose en coulant. Les naturels ont offert à M. Marsden de le conduire au loin dans l'intérieur des terres, visiter une autre source blanche dont l'eau est si mauvaise que l'on n'y a jamais vu ni canards, ni poules sauvages, ni poissons.

Après ces lacs, les seules choses dignes d'être citées sont : le fort de Waï-Maté, l'arcade de Wangaroa et l'anse de l'Astrolabe. Waï-Maté est entouré de remparts et défendu par un fort assez bien bâti. Le *pa* ou fort se trouve sur une colline et est entouré de palissades. Au sommet était autrefois le trône de Kangaroa. C'était un pilier de bois de six pieds de hauteur et tout bariolé de dessins grotesques. Les degrés du trône étaient deux escabeaux. Kangaroa ne montait sur ce trône que pour donner des ordres à son peuple, ou pour célébrer une grande fête; le siège de la reine était toujours placé à côté du sien, et entre eux deux se trouvait la caisse aux provisions.

Sous le nom d'arcade de Wangaroa on comprend un lieu romantique d'une beauté singulière et quelquefois terrible : à la pointe du nord se trouve un gros rocher percé au milieu en forme d'arcade gothique. Dans les temps calmes les canots et les bâtiments peuvent y passer, et s'y trouvent à l'abri de tous les vents dans le plus beau havre du monde; mais par les temps d'orage et de tempête, l'entrée est obstruée par les flots et les lames qui viennent se briser contre le rocher et qui font trembler tout ce qui le touche,

Pour l'anse de l'Astrolabe, voici comment d'Urville, qui lui a donné le nom du bâtiment qu'il commandait, en parle dans sa description :

On sait que le baron de Thierry a conçu le projet gigantesque de canaliser l'isthme de Panama, qu'il rattache à un projet de canalisation de la Nouvelle-Zélande. L'avantage que ce projet apporterait dans sa réalisation est incalculable. Voici, à ce sujet, le paragraphe d'un journal de la Jamaïque que nous croyons devoir rapporter :

« La Nouvelle-Zélande a jusqu'à présent été gouvernée par ses chefs indigènes (appelés arikis ou rois), et c'est de ces chefs que le baron de Thierry a acheté, il y a quinze ans environ, plusieurs capitaineries, en vertu desquelles il a été reconnu par eux chef souverain des possessions qu'il a acquises.

» La vive amitié qui s'est établie entre lui et les puissants chefs de la Nouvelle-Zélande qui ont visité l'Angleterre, a engagé M. de Thierry à céder aux pressantes sollicitations qui lui ont été faites de gouverner ce pays avec le titre de *chef des chefs*, et de lui procurer les bienfaits de la civilisation et de la prospérité sociale. »

M. d'Urville fait monter la population d'Ikana-Maouï à deux cent mille âmes, et celle de Tavai-Pounamou à cinquante mille; mais il fait observer que les guerres continues, occasionnées par l'introduction des armes à feu, diminuent ce chiffre tous les jours, et il craint pour plus tard, si cela continue, une extinction complète de cette race belliqueuse.

M. de Rienzi, au contraire, pense que la diminution de ces guerres, la destruction graduelle de la féodalité et de l'anthropophagie, et un plus grand soin des enfants nouveaux-nés augmenteront cette population qui, dit cet auteur, acquerra un nom distingué dans l'histoire des hommes.

Les individus de la première race zélandaise ont une taille au-dessus de cinq pieds quatre pouces; ils ressemblent pour le teint aux habitants des Algarves ou de Malte, et leurs cheveux sont plats, lisses et plus souvent noirs que châains. Les individus de la deuxième et dernière race sont plus petits, d'une couleur de mulâtre, et ont les cheveux crépus. La première race fournit les chefs et les guerriers; la seconde se compose des gens du peuple et des esclaves; mais généralement les Zélandais sont robustes et ont des muscles fermes et souples. Ils sont braves, et cette bravoure leur donne une fierté et un port qui les font ressembler à la belle race juive dont le beau type est resté dans l'Asie Mineure; seulement la mauvaise habitude qu'ont les Zélandais de rester accroupis dans leurs cabanes leur donne parfois une démarche qui manque de grâce et de majesté. Avant de parler de leurs distinctions, de leur tatouage et de leurs mœurs, nous retracerons le plus succinctement possible l'histoire de ce pays.

Comme la plus grande partie des peuplades polynésiennes, les Nouveaux-Zélandais n'avaient que la parole pour se communiquer leurs idées, et il n'y avait même parmi eux aucune trace de symbole hiéroglyphique. Par conséquent, il a été impossible de fouiller dans leurs annales, et, à part les traditions du peuple sur son origine, on ne peut faire commencer l'histoire de la Nouvelle-Zélande qu'à la date de sa découverte.

La tradition la plus remarquable touchant les premiers habitants du pays est celle que Cook a trouvée généralement répandue au détroit qui porte son nom : elle rapporte que







Types des naturels de la Nouvelle Zélande.



les premiers indigènes du cap Nord (Oudi-Mara), s'étant embarqués sur une grande pirogue pour un voyage de long cours, il ne serait revenu, au bout d'un mois, que quelques hommes. Au dire des habitants de Tatara-Nouï, quatre étrangers de couleur auraient abordé sur leur terre et auraient été massacrés. Le capitaine Cook rapporte aussi que les habitants de la baie des Iles lui ont parlé du pays d'Oudi-Mara. D'Urville, à son tour, se demande si les Nouveaux-Zélandais auraient conservé des notions sur les îles situées près de la ligne, et s'ils auraient eu des communications avec leurs habitants depuis l'époque où ils furent condamnés à occuper des régions aussi éloignées les unes des autres. Jusqu'à présent l'on n'a pas encore eu assez d'indices certains pour résoudre cette question.

Ce fut Tasman, dont le nom est devenu célèbre, qui, après avoir découvert les terres de Van-Diémen, vint jeter l'ancre sur les côtes zélandaises, inconnues jusque-là au reste du monde; c'était le 13 décembre 1642. Le 17, il entra dans un détroit qu'il prit d'abord pour une baie commode; mais il s'aperçut bientôt qu'elle manquait d'eau, et il envoya deux canots à la recherche d'une aiguade ou d'un port. A la nuit tombante, les deux canots revinrent escortés de deux pirogues pleines de naturels qui semblaient se concerter entre eux. Bientôt ils firent entendre la conque marine en signe de fanfare; mais les Hollandais leur ayant répondu par la trompette, ils se retirèrent en continuant à se parler avec volubilité. Le lendemain, quoique leur nombre fût peu augmenté, ces hommes intrépides vinrent assaillir les Européens. Voici comment Tasman parle de ces sauvages et de leur entreprise :

« Le 19 au matin, dit Tasman<sup>1</sup>, un canot de naturels, monté par treize hommes, s'approcha de notre navire, à la distance d'un jet de pierre seulement. Ils nous appelèrent plusieurs fois; mais leur langage ne ressemblait en rien au vocabulaire des îles Salomon, qui nous avait été remis à Batavia par le général et le conseil. Ces hommes, autant que nous pûmes en juger, étaient d'une taille ordinaire; ils avaient les os saillants et la voix rude. Leur couleur est entre le brun et le jaune. Leurs cheveux sont noirs, liés sur le sommet de la tête à la façon des Japonais, et surmontés d'une grande plume blanche. Leurs embarcations étaient de longues et étroites pirogues réunies deux à deux, et recouvertes de planches pour s'asseoir. Les pagaies avaient plus d'une toise de long, et se terminaient en pointe. Leurs vêtements semblaient être en nattes ou en coton; mais la plupart d'entre eux avaient la poitrine nue.

» Nous leur montrâmes du poisson, de la toile blanche et des couteaux, pour les décider à s'approcher de nous; mais ils s'y refusèrent et s'en retournèrent à la fin vers le rivage. Sur ces entrefaites, les officiers du *Zeehann* vinrent à notre bord, et nous résolûmes d'approcher de la côte avec nos navires, vu qu'il y avait un bon mouillage, et que les habitants paraissaient désirer notre amitié. Aussitôt que nous eûmes pris cette résolution, nous vîmes sept embarcations qui venaient de terre. L'une d'elles, montée de dix-sept hommes, arriva très-prompement, et vint se placer derrière le *Zeehann*. Une autre, portant treize hommes vigoureux, s'approcha à un demi-jet de pierre de notre navire. Ils se hélèrent plusieurs fois les uns les autres. Nous leur montrâmes encore, comme auparavant, de la toile blanche; mais ils restèrent immobiles. Le maître du *Zeehann*, Gérard Janszoon, qui se trouvait à notre bord, donna ordre à son canot, armé par un quartier-maître et six matelots, de se rendre sur leur navire pour recommander aux officiers de se tenir sur leurs gardes, et, dans le cas où les naturels l'accosteraient, de ne pas permettre à un trop grand nombre d'entre eux à la fois de monter à bord. Quand le canot du *Zeehann* déborda de notre bâtiment, les natu-

<sup>1</sup> Le Journal de Tasman se trouve dans l'excellente collection du capitaine Burney.

rels, dans leurs pros ou pirogues les plus voisines de nous, appelèrent à grands cris ceux qui se trouvaient derrière *le Zeehann*, et firent avec leurs pagaies un signal dont nous ne pouvions deviner la signification. Mais, quand le canot du *Zeehann* fut tout à fait au large, les pirogues qui se trouvaient entre les deux navires coururent dessus avec impétuosité, et l'abordèrent avec une telle violence qu'il tomba sur le côté, et se remplit d'eau. Le premier de ces traitres, armé d'une pique grossièrement aiguisée, donna au quartier-maître, Cornélius Joppe, un coup violent dans la gorge, qui le fit tomber dans la mer. Alors les autres naturels attaquèrent le reste de l'équipage du canot avec leurs pagaies et de courtes et épaisses massues que nous avions prises d'abord pour des *parangs* grossiers, et les taillèrent en pièces. Dans cet engagement, trois des hommes du *Zeehann* furent tués, et un quatrième blessé à mort. Le quartier-maître et deux matelots se mirent à nager vers notre navire, et nous envoyâmes le canot qui les recueillit en vie. Après ce combat, les meurtriers prirent un de nos hommes morts dans leur pirogue; un autre des morts tomba à l'eau et coula. Ils laissèrent aller le canot. Notre vaisseau et *le Zeehann* firent feu sur eux avec les mousquets et les canons, mais sans les atteindre, et ils pagayèrent vers le rivage. Nous envoyâmes notre canot pour ramener celui du *Zeehann*; nous y trouvâmes un homme mort et un autre blessé mortellement.

» Après cet événement, nous ne pouvions plus établir de relations amicales avec les naturels, et il n'y avait pas d'espoir de se procurer chez eux de l'eau ni des vivres. Ainsi nous levâmes l'ancre, et nous appareillâmes. Quand nous fûmes sous voiles, vingt-deux de leurs pirogues partirent de terre, et s'avancèrent sur nous. Onze étaient pleines de monde. Quand elles se trouvèrent à la portée de nos canons, on leur tira deux coups, mais sans effet. *Le Zeehann* fit aussi feu, et atteignit un homme de la pirogue la plus avancée, qui était debout avec un pavillon blanc à la main, et que le coup fit tomber. Nous entendîmes le bruit de notre mitraille sur les pirogues, mais nous ne savons pas quel en fut l'effet : seulement il les força d'opérer tout à coup leur retraite vers la côte, où ils demeurèrent tranquilles, et ne revinrent plus contre nous. »

Si Tasman fut le premier à faire connaître les Européens aux Nouveaux-Zélandais, il fut aussi le premier qui éprouva leur perfidie et leur cruauté. Quatre de ses matelots y furent traîtreusement massacrés, puis dévorés. Cent ans plus tard, Cook perdit de la même manière l'équipage entier d'un canot dont il avait donné le commandement au capitaine Furneaux; et deux ans après, Marion du Fêne, avec seize de ses gens, devait aussi tomber aux mains de ces cannibales, qui le rendirent victime d'une exécrable trahison. De nos jours plusieurs navigateurs ont vu renouveler ces catastrophes; mais il est juste de dire que l'agression ne vint pas toujours de la part des naturels. Revenons à Tasman : après la perte de ses quatre matelots, il s'empressa de quitter la baie où il avait mouillé; et après lui avoir donné le nom de *baie des Meurtriers*, il longea toute la côte occidentale d'Ika-na-Maouï, et arriva à la pointe nord le 4 janvier. Il ne put y faire de l'eau, comme il l'espérait, à cause du ressac et des dispositions hostiles des naturels; il mit bientôt à la voile, laissant à ces terres le nom de *Staten-Land* (terre des États), parce qu'il pensait qu'elles faisaient partie du *continent inconnu du sud*; mais cette erreur ayant été reconnue par ses successeurs, les découvertes du sage navigateur hollandais furent baptisées du nom de Nouvelle-Zélande, on ne sait trop comment.

Ainsi, nous l'avons dit, après Tasman, celui qui reconnut ces terres australes fut Cook, qui atterrit dans la partie orientale, et vint mouiller dans la baie de Taone-Roa le 6 octobre 1769.

Dans ses premiers rapports avec les Zélandais, Cook fut forcé de changer son

opiniâtreté ordinaire en une aménité qu'il n'avait pas coutume d'employer. Les naturels ayant commencé leurs relations par des scènes sanglantes, Cook, pour les ramener, chargea le Taïtien Toupaiā, son interprète, de leur faire comprendre des paroles de paix et d'accommodement. Après s'être emparé de trois indigènes, il les fit coucher à bord et les accabla de prévenances; puis il les remit à terre le lendemain pour engager leurs compagnons à venir commercer sans crainte. Cette manière d'agir n'eut qu'un médiocre succès. Quelques sauvages se rendirent bien à bord sur les instances de ceux qui y étaient déjà venus; mais dans cette partie des îles les relations ne s'étendirent pas davantage, et Cook s'avança vers le sud-est où, près de l'île Téa-Houra, il remarqua des terres cultivées.

En passant sous la presqu'île de Tera-Kako, il vit venir à lui deux pirogues chargées de naturels qui écoutèrent les discours de l'interprète et parurent y répondre avec politesse. Comme ils refusèrent de monter à bord, Cook continua sa marche, et l'*Endeavour* passa dans la baie de Hawke, où il fut souvent entouré par des indigènes qui poussaient des cris de défi, et provoquaient, par des gestes insultants, les Anglais au combat. Avant de quitter cette baie, Cook vit se diriger vers lui neuf pirogues montées par des guerriers qui venaient en hurlant assaillir le navire, mais il ne leur laissa pas achever le chant guerrier; un coup de canon à mitraille ayant détruit quelques pirogues, les autres regagnèrent la côte.

Cook alla mouiller, le 20 du même mois, dans la baie de Tégadou, sans doute la même que le savant d'Urville nomme Toko-Malou. Ici l'aspect du pays et le caractère des habitants étaient tout autres que ceux que l'on avait observés jusque-là. Les naturels étaient si pacifiques et si bienveillants, que les naturalistes firent des excursions dans l'intérieur des terres. Nous y observâmes, dit Cook, des plantations de patates douces, de taro et de citrouilles, tenues avec beaucoup de soin et de régularité. Deux cents arpents étaient ainsi en culture par lots d'un et de deux arpents. La population ne s'élevait guère au delà d'une centaine d'âmes. La bonne harmonie se maintint si bien sur ce point entre les habitants et l'équipage, que les botanistes furent souvent transportés à bord par les pirogues des naturels quand aucune embarcation appartenant aux navires ne se trouvait sur le rivage.

Ayant quitté cette baie et s'étant éloignée, puis rapprochée des côtes, l'expédition mouilla, le 3 novembre, à Miti-Anga, que Cook nomma *baie Mercure*. De nombreuses pirogues entourèrent l'*Endeavour*, et ceux qui les montaient ne répondirent que par des menaces aux avances des étrangers; mais rien d'important ne se passa jusqu'au 10. auquel jour un officier ayant donné un morceau d'étoffe à un naturel pour en avoir une natte, celui-ci, non-seulement ne voulut pas se dessaisir de l'objet promis, mais répondit même par des railleries et des insultes aux reproches de l'Anglais. L'officier, exaspéré, le coucha en joue et l'étendit roide mort aux pieds des chefs. Alors les sauvages s'assemblèrent gravement, et ayant débattu l'affaire, ils n'y donnèrent point de suites, parce qu'ils reconnaissaient, firent-ils comprendre, que le naturel était dans son tort.

Cook fait ainsi la description d'un pā plus important que ceux qu'il avait visités jusqu'alors :

« Après déjeuner, j'allai avec la pinasse et la yole, accompagné de MM. Banks et Solander, au côté septentrional de la baie, afin d'examiner le pays et deux villages fortifiés que nous avons reconnus de loin. Nous débarquâmes près du plus petit, dont la situation est des plus pittoresques qu'on puisse imaginer. Il était construit sur un rocher détaché de la grande terre, et environné d'eau à la grande marée. Ce rocher était percé, dans toute sa profondeur, par une arche qui en occupait toute la plus

grande partie. Le sommet de l'arche avait plus de soixante pieds d'élévation perpendiculaire au-dessus de la surface de la mer, qui coulait à travers le fond à la marée haute. Le haut du rocher au-dessus de l'arche était fortifié de palissades à la manière du pays; mais l'espace n'en était pas assez vaste pour contenir plus de cinq ou six maisons; il n'était accessible que par un sentier escarpé et étroit, par où les habitants descendirent à notre approche, et nous invitèrent à monter. Nous refusâmes cette offre, parce que nous avions dessein d'observer un fort beaucoup plus considérable de la même espèce, situé à peu près à un mille de là. Nous fîmes quelques présents aux femmes; et, sur ces entrefaites, nous vîmes les habitants du bourg vers lequel nous nous dirigeons, s'avancer vers nous en corps, au nombre de cent environ, y compris les hommes, les enfants et les femmes. Quand ils furent assez près pour se faire entendre, ils firent un geste de leurs mains, en nous criant : *Hare māi*; ils s'assirent ensuite parmi les buissons de la grève. On nous dit que ces cérémonies étaient des signes certains de leurs dispositions amicales à notre égard. Nous marchâmes vers le lieu où ils étaient assis; et, quand nous les abordâmes, nous leur fîmes quelques présents, en demandant la permission de visiter leur pâ : ils y consentirent avec joie, et nous y conduisirent sur-le-champ. Ce pâ est appelé *Ware-Tawa*, et il est situé sur un promontoire, ou pointe élevée, qui s'avance dans la mer, sur le côté septentrional, et près du fond de la baie. Deux des côtés, baignés par les flots de la mer, sont entièrement inaccessibles. Deux autres côtés sont contigus à la terre; il y a depuis la grève une avenue qui conduit à l'un de ceux-ci, qui est très-escarpé; l'autre est plat. On voit sur la colline une palissade d'environ dix pieds de haut, qui environne le toit, et qui est composée de gros pieux, joints fortement ensemble avec des baguettes d'osier. Le côté faible, près de la terre, était aussi défendu par un double fossé, dont l'intérieur avait un parapet et une seconde palissade. Les palissades du dedans étaient élevées sur le parapet près du bourg, mais à une grande distance du bord et du fossé intérieur, pour que les indigènes pussent s'y promener et s'y servir de leurs armes. Les premières palissades du dehors se trouvaient entre les deux fossés, et elles étaient enfoncées obliquement en terre, de sorte que leurs extrémités supérieures étaient inclinées vers le second fossé. Ce fossé avait vingt-quatre pieds de profondeur, depuis le pied jusqu'au haut du parapet; tout près et en dehors de la palissade intérieure, il y avait une plate-forme de vingt pieds d'élévation, de quarante de long et de six de large; elle était soutenue par de gros poteaux, et destinée à porter ceux qui défendent la place, et qui peuvent de là accabler les assaillants avec des dards et des pierres, dont il y a toujours des tas en cas de besoin. Une autre plate-forme de la même espèce, et placée également en dedans de la palissade, commandait l'avenue escarpée qui aboutissait à la grève. De ce côté de la colline il y avait quelques petits ouvrages de fortification et des huttes qui ne servaient pas de postes avancés, mais d'habitations à ceux qui, ne pouvant se loger faute de place dans l'intérieur du fort, voulaient cependant se mettre à portée d'en être protégés. Les palissades, ainsi qu'on l'a déjà observé, environnaient tout le sommet de la colline, tant du côté de la mer que du côté de la terre; le terrain, qui originellement était une montagne, n'avait pas été réduit à un seul niveau, mais formait plusieurs plans différents qui s'élevaient en amphithéâtre les uns au-dessus des autres, et dont chacun était environné par une palissade séparée. Ils communiquaient entre eux par des sentiers étroits, qu'on pouvait fermer facilement; de sorte que si un ennemi forçait la palissade extérieure, il devait en emporter d'autres avant que la place fût entièrement réduite, en supposant que les habitants défendissent opiniâtrément chacun de ces postes. Un passage étroit, d'environ douze cents pieds de long, et qui aboutit à l'avenue escarpée qui vient du rivage, en forme la seule entrée. Elle passe sous une

des plates-formes ; et, quoique nous n'ayons rien vu qui ressemblât à une porte ou à un pont, elle pouvait aisément être barricadée, de manière que ce serait une entreprise très-dangereuse et très-difficile que d'essayer de la forcer. En un mot, on doit regarder comme très-forte une place dans laquelle un petit nombre de combattants déterminés peut se défendre aisément contre les attaques de tout un peuple armé. En cas de siège, elle paraissait bien fournie de toute espèce de provisions, excepté d'eau. Nous aperçûmes une grande quantité de racines de fougère qui leur servent de pain, et des poissons secs amoncelés en tas ; mais nous ne remarquâmes point qu'ils eussent d'autre eau douce que celle d'un ruisseau qui coulait tout près et au-dessous du pied de la colline. Nous n'avons pu savoir s'ils ont quelque moyen d'en tirer de cet endroit pendant un siège, ou s'ils connaissent la manière de la conserver dans des citrouilles ou dans des vases. Ils ont sûrement quelques ressources pour se procurer cet article nécessaire à la vie ; car autrement il leur serait inutile de faire des amas de provisions. Nous leur témoignâmes le désir que nous avions de voir leurs exercices d'attaque et de défense. Un jeune indigène monta sur une des plates-formes de bataille, qu'ils appellent *parawa*, et un autre descendit dans le fossé : les deux combattants entonnèrent leurs chansons de guerre, et dansèrent avec les mêmes gestes effrayants que nous leur avions vu employer dans des circonstances plus sérieuses, afin de monter leur imagination à ce degré de fureur artificielle qui, chez toutes les nations sauvages, est le prélude du combat. Nous aperçûmes sur le côté de la colline, près de ce fort sauvage, l'espace d'environ une demi-acre de terrain plantée de citrouilles et de patates douces, et qui était le seul endroit cultivé de la baie. Il y a deux rochers au pied de la pointe sur laquelle est construite cette fortification, l'un entièrement détaché de la grande terre, et l'autre qui ne l'est pas tout à fait ; ils sont petits tous les deux, et ils paraissent plus propres à servir de retraite aux oiseaux qu'aux hommes. Cependant il y a des maisons et des places de défense sur chacun d'eux. Nous vîmes plusieurs autres ouvrages de même espèce sur de petites îles, des rochers et des sommets de collines en différentes parties de la côte, outre quelques autres villages fortifiés qui semblaient être plus considérables que celui-ci. »

Lorsque Cook quitta la Nouvelle-Zélande, le 31 mars 1770, il avait reconnu toutes les côtes et recueilli les documents géographiques les plus précieux. Il laissa beaucoup de noms anglais à ces parages alors presque inconnus ; par exemple, il nomma Tamise la rivière de Wahi-Kahou-Rounga, il donna le même nom à la baie de Chouraki, il appela une autre baie le port de l'Amirauté, et laissa son nom à un détroit, etc., etc. Banks et Solander, deux de ses plus judicieux compagnons, ont réuni de leur côté, sur l'histoire de ces deux grandes îles, les notions les plus étendues.

Le premier navigateur français qui ait reconnu cette grande terre fut Surville, qui ne l'a considérée que comme une seule île sous la latitude australe de 35° 37'. Le 12 décembre 1769, la vigie cria *terre!* mais les vents ne permirent pas d'aborder avant le 17, jour où l'on jeta l'ancre dans une baie que le capitaine nomma baie de Lauriston. Le lendemain, Surville descendit à terre avec un petit détachement, et à peine y était-il arrivé qu'il vit venir à lui un chef de village que tous les naturels saluaient sur son passage. Cette première entrevue se passa de part et d'autre en salutations. Le lendemain, les choses avaient changé ; tous les naturels étaient armés et se tenaient rassemblés par groupes. Cependant le chef vint au-devant de Surville et le pria de ne pas faire descendre à terre tout son équipage, parce que cette crainte avait fait armer ses sujets. Le capitaine se conforma à cette prière ; et comme le chef lui demanda la permission de visiter le vaisseau, il s'empressa de mettre un canot à sa disposition et de l'accompagner ; mais à peine étaient-ils à quelques toises du rivage que tous les

sauvages se mirent à redemander leur chef à grands cris. Force fut donc au capitaine de regagner la terre, où il vit tous les indigènes s'empressez autour de leur chef et lui donner les plus grandes marques d'affection.

Quelques jours après le départ de Surville, l'illustre Cook, qui côtoyait en même temps que lui la Nouvelle-Zélande, vint relever cette baie sans se douter qu'un vaisseau français eût abordé cette terre encore inconnue. Voici comment il s'exprime à ce sujet dans la relation de son second voyage : « Lorsque je prolongeais sur l'*Endeavour*, en décembre 1769, la côte de la Nouvelle-Zélande, le capitaine Surville était mouillé dans la baie *Douteuse*, sans que les insulaires m'en eussent instruit. »

Le même journal de Cook fait mention d'une tempête qui assaillit dans ces parages l'équipage français, lequel, après avoir couru les plus grands dangers, ne fut sauvé que par le sang-froid et l'intrépidité du capitaine.

Quand la tempête éclata, une chaloupe dans laquelle étaient les malades, n'ayant pu gagner ni le navire ni le rivage, fut jetée dans une anse où elle resta pendant toute la durée du grain. Dès le premier instant de son arrivée, la chaloupe fut entourée par les sauvages ; mais Nagui-Nouï, chef de ce district, fit bientôt transporter les malades dans sa demeure, et leur donna tous les secours qu'il lui fut possible de leur procurer sans vouloir accepter aucun salaire pour ses soins désintéressés ; après quoi il les rembarqua dans la chaloupe qui parvint à regagner le navire. Surville alors s'informa d'un canot dont les amarres avaient été brisées, et qu'il croyait dans la même anse d'où venaient les malades. Ce ne fut qu'après bien des recherches que l'on rencontra le canot échoué sur un rivage écarté. Le capitaine l'envoya aussitôt chercher ; mais quand les insulaires virent courir les embarcations vers le canot, ils furent plus alertes que les Européens et s'en emparèrent. Ils le cachèrent ensuite avec tant de dextérité, que l'on ne put jamais le retrouver. Témoin de la manœuvre des naturels et irrité de la perte de son canot, Surville voulut en avoir raison : il fit faire par son équipage des signes de réconciliation aux Zélandais, et lorsqu'il les vit à portée, il ordonna qu'on courût sus. Les sauvages très-agiles ne laissèrent qu'un des leurs entre les mains des Européens ; mais ceux-ci, pour punir une faute relativement légère, eurent l'imprudence de s'emparer des pirogues, qu'ils détruisirent, et allèrent incendier et anéantir le village qui avait servi de refuge à leurs malades. Après avoir ainsi laissé des marques, sinon sanglantes, au moins dévastatrices de son passage, le capitaine Surville quitta la Nouvelle-Zélande, ne s'inquiétant pas du prisonnier qu'il avait à bord, et ne devinant pas que cette vengeance serait expiée par les Européens qui devaient venir après lui, et sur lesquels on devait exercer les plus horribles représailles. Les Zélandais ne perdent jamais le souvenir de la défaite ou de la mort d'un de leurs chefs, et le venger est leur vœu le plus ardent. Un fait de nature à produire une triste impression, c'est que Nagui-Nouï est ce même chef qu'on a vu secourir si généreusement les malades jetés dans son district par la tempête. Nous rapportons ici textuellement le paragraphe que le lieutenant Potier de l'Orme écrivit sur le journal du bord :

« Je fus très-surpris de voir que l'Indien que l'on conduisait à bord, pieds et mains liés, était ce chef qui, à mon arrivée à l'anse du Refuge, m'avait fait apporter du poisson séché, sans exiger de paiement, avec l'air du monde le plus compatissant. Cet infortuné ne m'eut pas plutôt reconnu, qu'il se jeta à mes pieds, les larmes aux yeux, en me disant des choses que je n'entendais pas, et que je pris pour des prières d'intercéder en sa faveur, et de le protéger, parce qu'il m'avait rendu service dans une circonstance où j'en avais le plus grand besoin. Je fis pour cet homme tout ce qui était en mon pouvoir, pour lui montrer qu'on ne voulait pas lui faire du mal. Il me serra dans ses bras, et il me montrait sa terre natale qu'on le forçait d'abandonner ; heu-

sement pour moi, le capitaine le fit mener dans la chambre du conseil, car il me faisait peine de voir cet homme alarmé du sort qu'on lui préparait. »

Certes, ses inquiétudes devaient être grandes ; car lorsqu'il fut pleinement rassuré, il dit à cet officier que dans son pays, lorsqu'ils font des prisonniers, ils leur écrasent la tête d'un coup de massue pour partager ensuite son cadavre et en faire un festin qui dure quelquefois plusieurs jours. Il croyait qu'on en faisait autant sur les vaisseaux des Européens. Nagui-Nouï mourut de chagrin en vue de l'île Juan-Fernandez, le 12 mars 1770.

Ce fut le 24 mai 1772 que le capitaine Marion du Frêne mouilla à la baie des Iles, après avoir reconnu la Nouvelle-Zélande à la hauteur du cap Borrel. Marion commandait les deux navires *le Mascarin* et *le Castries*. Écoutons le capitaine Crozet qui raconte le massacre de Marion et de plusieurs de ses compagnons :

« Lorsque nous fûmes à deux lieues de distance du cap Bret, nous aperçûmes trois pirogues qui venaient à nous ; il ventait peu, et la mer était belle. Une des pirogues s'approcha de notre vaisseau ; elle contenait neuf hommes. On les engagea par signes à venir à bord ; on leur envoya diverses bagatelles pour les y déterminer. Ils y vinrent avec un peu de difficulté, et parurent, en entrant dans le vaisseau, n'être pas sans crainte. M. Marion les fit entrer dans la chambre du conseil, et leur offrit du pain. Il mangea le premier, et ils en mangèrent aussi. On leur présenta de la liqueur, ils en burent avec répugnance. On les engagea à se dépouiller de leurs pagnes et on leur fit présent de chemises et de caleçons, dont ils parurent se laisser habiller avec plaisir. On leur fit voir différents outils, tels que haches, ciseaux et erminettes. Ils se montrèrent extrêmement empressés de les avoir ; et s'en servirent aussitôt pour nous faire voir qu'ils en connaissaient l'usage. On leur en fit présent ; ils s'en allèrent peu de temps après, très-satisfaits de notre réception. Dès qu'ils furent un peu éloignés du vaisseau, nous les vîmes quitter leurs chemises et leurs caleçons, pour prendre leurs premiers vêtements et cacher ceux qu'ils avaient reçus de nous. Ils abordèrent ensuite les deux autres pirogues dont les sauvages n'avaient pas osé s'approcher du vaisseau : ils parurent les rassurer et les engager à venir aussi nous voir. Ils vinrent effectivement, et montèrent sur le vaisseau, sans témoigner ni crainte ni défiance. Il y avait parmi eux des femmes ; on leur donna du biscuit et quelques autres bagatelles.

» Le soir, le vent étant augmenté, les pirogues se retirèrent à terre. Cinq ou six de ces sauvages restèrent de leur bonne volonté à bord du vaisseau. On leur fit donner à boire et à manger ; ils soupèrent même avec nous et mangèrent de tous nos mets avec beaucoup d'appétit. Ils ne voulurent boire ni vin ni liqueur. Ils couchèrent dans le vaisseau. On leur arrangea des lits dans la grande chambre ; ils dormirent bien, sans marquer la moindre défiance. Cependant on les surveilla toute la nuit. Parmi ces sauvages était le nommé Takouri, un de leurs chefs, dont on aura occasion de parler dans la suite, lequel témoignait beaucoup d'inquiétude toutes les fois que le vaisseau s'éloignait un peu de la côte pour courir des bordées, en attendant le bateau que nous avions envoyé le matin à terre.

» Ce bateau revint vers les onze heures du soir. L'officier nous rapporta avoir trouvé une baie dans laquelle il y avait un village considérable et un enfoncement très-étendu où il paraissait y avoir un beau port, des terres cultivées, des ruisseaux et des bois.

» Le 4 mai, nous mouillâmes entre des îles, et nous y restâmes à l'ancre jusqu'au 11 dudit mois, que nous mîmes de nouveau sous voiles pour entrer dans un port plus assuré ; c'est celui que M. Cook avait nommé baie des Iles.

» Le 12 mai, le temps étant fort beau, et les vaisseaux en sûreté, M. Marion envoya établir des tentes sur une île qui était dans l'enceinte du port, où il y avait de l'eau et du bois, et qui présentait une anse très-abordable vis-à-vis des vaisseaux; il y établit un corps de garde, et y fit transporter les malades. Les naturels nomment cette île Motou-Aro.

» A peine fûmes-nous mouillés, qu'il nous vint à bord une quantité de pirogues, qui nous apportèrent du poisson, et nous témoignèrent l'avoir pêché exprès pour nous. Nous ne savions quel langage parler à ces sauvages. J'imaginai par hasard de prendre le vocabulaire de l'île de Taïti, que nous avait remis l'intendant de l'île de France. Je lus quelques mots de ce vocabulaire, et je vis avec la plus grande surprise que les sauvages m'entendaient parfaitement. Je reconnus bientôt que la langue du pays où nous étions était absolument la même que celle de l'île de Taïti, éloignée de plus de six cents lieues de la Nouvelle-Zélande. A l'approche de la nuit, les pirogues se retirèrent, et nous laissèrent à bord huit ou dix sauvages, qui passèrent la nuit avec nous, comme si nous étions leurs camarades et que nous fussions connus d'eux de tout temps.

» Le lendemain, le temps étant très-beau, il nous vint beaucoup de pirogues remplies de sauvages, qui nous amenaient leurs enfants et leurs filles; ils vinrent sans armes et avec la plus grande confiance. En arrivant dans le vaisseau, ils commençaient par crier *taro*; c'est le nom qu'ils donnent au biscuit de mer. On leur en donnait à tous de petits morceaux, et avec une certaine économie; car ils étaient grands mangeurs, et en si grand nombre, que, si on leur en eût donné suivant leur appétit, ils eussent bientôt achevé nos provisions. Ils nous apportaient du poisson en très-grande quantité, et nous le donnaient en troc de quelques verroteries et de morceaux de fer. Dans ces premiers jours, ils se contentaient de vieux clous de deux ou trois pouces; par la suite, ils devinrent plus difficiles, et demandaient, en échange de leurs poissons, des clous de quatre ou cinq pouces: leur objet, en demandant ces clous, était d'en faire de petits ciseaux pour travailler le bois. Dès qu'ils avaient obtenu un petit morceau de fer, ils allaient aussitôt le porter à quelque matelot, et l'engageaient par signes à le leur aiguïser sur la meule; ils avaient toujours soin de ménager quelques poissons pour payer à ce matelot le service qu'il leur rendait. Les deux vaisseaux étaient pleins de ces sauvages; ils avaient un air fort doux et même caressant. Peu à peu, ils connurent tous les officiers des vaisseaux, et les appelaient par leurs noms. Nous faisons entrer dans la chambre du conseil seulement les chefs, les femmes et les filles. Les femmes étaient distinguées par des plumes d'aigrette, ou d'autres oiseaux aquatiques, plantées dans leurs cheveux, au sommet de la tête.

» Les femmes mariées se reconnaissaient à une espèce de tresse de jonc qui leur liait les cheveux au sommet de la tête. Les filles n'avaient point cette marque distinctive; leurs cheveux tombaient naturellement sur le cou, sans aucune tresse pour les attacher. C'étaient les sauvages eux-mêmes qui nous avaient fait connaître cette distinction, en nous faisant entendre par signes qu'il ne fallait pas toucher aux femmes mariées, mais que nous pouvions en toute liberté nous adresser aux filles. Il n'était pas possible, en effet, d'en trouver de plus faciles.

» Dès que nous eûmes connaissance de ces distinctions, on en fit passer l'avis dans les deux vaisseaux, afin que chacun fût circonspect à l'égard des femmes mariées, pour conserver la bonne intelligence avec des sauvages qui nous paraissaient si aimables, et ne pas les indisposer contre nous. La facilité d'avoir des filles fit que nous n'eûmes jamais le moindre reproche de la part des sauvages, au sujet de leurs femmes, pendant tout le temps que nous vécûmes avec ces peuples.

» Lorsque nous eûmes bien fait connaissance avec eux, ils nous invitèrent à descendre

à terre, et à venir les visiter dans leurs villages. Nous nous rendîmes à leur invitation. Je m'embarquai, avec M. Marion, dans notre chaloupe bien armée, avec un détachement de soldats. Nous parcourûmes d'abord une partie de la baie, où nous comptâmes vingt villages, composés d'un nombre suffisant de maisons pour loger quatre cents personnes. Les plus petits pouvaient en contenir deux cents.

» Nous abordâmes à plusieurs de ces villages. Dès que nous mettions pied à terre, les sauvages venaient au-devant de nous, sans armes, avec leurs femmes et leurs enfants. Nous nous fîmes des amitiés réciproques; nous leur offrîmes de petits présents, auxquels ils parurent très-sensibles. Des chefs de quelques-uns de ces villages nous firent des instances très-pressantes pour nous engager à monter avec eux. Nous les suivîmes.

» Peu de jours après notre arrivée dans la baie des Iles, M. Marion fit diverses courses le long des côtes, et même dans l'intérieur du pays, pour chercher des arbres propres à faire des mâts pour le vaisseau *le Castries*. Les sauvages l'accompagnaient partout. Le 23 mai, M. Marion trouva une forêt de cèdres magnifiques, à deux lieues dans l'intérieur des terres, et à portée d'une baie éloignée d'environ une lieue et demie de nos vaisseaux. »

Dans cette partie de l'île on fit camper les deux tiers des équipages, avec les haches, les outils et tous les accessoires de charpentier, pour abattre les arbres, faire les mâts et frayer un chemin pour amener ces mâts au bord de la mer, à travers trois petites montagnes et un marais.

Dès que toutes ces choses furent déposées, les Français établirent trois postes à terre, le premier sur l'île Motou-Aro, au milieu du port où étaient les malades, la forge, les cercles de fer et les futailles vides; le second poste était sur le rivage, à une lieue et demie des vaisseaux; et le troisième se trouvait au fond des bois, à deux lieues du rivage. Chacun de ces postes était occupé par environ dix hommes armés, commandés par des officiers.

Dans ces trois postes et dans toutes les excursions au milieu des terres, les sauvages étaient continuellement avec les Français. En échange de clous et de morceaux de fer, ils leur donnaient du poisson, des cailles, des pigeons ramiers; et comme chaque sauvage était fort comme deux Européens, ils aidaient puissamment à tous les travaux.

Les officiers et les matelots des deux équipages étaient tellement attirés par les caresses des naturels, et plus particulièrement par les avances des jeunes filles, qu'ils faisaient souvent de longues courses dans l'intérieur des terres; et lorsqu'ils étaient arrêtés par un marais ou un bras de rivière, c'était à qui les porterait sur son dos à l'autre rive; aussi, lorsqu'ils regagnaient le bâtiment, ne tarissaient-ils point sur l'affection et la bonté incroyables des Nouveaux-Zélandais.

Jusque-là, le capitaine s'était tenu sur ses gardes et il n'avait jamais permis qu'on se rendit à terre sans être bien armé, ni que les sauvages abordassent les vaisseaux avec leurs massues: mais lorsqu'il fut témoin de toutes ces marques d'hospitalité, qui ne pouvaient être que naturelles aux habitants, il se relâcha de sa sévérité, et, malgré les représentations du capitaine Crozet, il ordonna de désarmer les canots et les chaloupes, ne voulant pas croire que le port où il se trouvait se nommât la baie des Meurtriers, ni que Cook y eût trouvé des anthropophages.

Dirigeant donc les travaux avec douceur, et vivant dans la plus grande sécurité, Marion ne trouvait, après son travail, de plus agréable délassement que parmi les sauvages. Lorsqu'il s'en trouvait sur le vaisseau, il en faisait toujours remplir la salle du conseil, et, après les avoir comblés de présents, il les questionnait à l'aide du dictionnaire de Taïti. Les sauvages, de leur côté, ne négligeaient aucune occasion de contenter cet excellent homme; ils lui apportaient tout ce qu'il pouvait désirer, et

aussitôt qu'il descendait à terre, il était entouré et fêté par tout le monde, et conduit par les enfants et les jeunes filles qui criaient partout : « Marion!... Marion!... »

Un jour que trois esclaves désertaient, leur pirogue chavira en arrivant à terre; le chef Takouri fit arrêter et ramener à bord ceux qui ne s'étaient pas noyés, accompagné de son fils âgé d'environ quatorze ans, qu'il laissa une nuit entière sur le bâtiment : enfin on eût dit que c'était un même peuple dont tous les individus étaient frères, et qui pratiquaient, dans leurs rapports réciproques, les vertus les plus chrétiennes. Crozet dit de cette situation : « Si nous étions partis dans ce temps-là, nous eussions rapporté en Europe l'idée la plus avantageuse de ces sauvages. Nous les eussions peints dans nos relations comme le peuple le plus affable, le plus humain, le plus hospitalier qui existe sur la terre. »

Le 8 juin, Marion, étant descendu à terre, y fut d'abord, comme de coutume, entouré d'une foule d'indigènes qui redoublèrent leurs démonstrations d'amitié. Bientôt les chefs zélandais s'assemblèrent, et, d'un commun accord, déclarèrent Marion le chef suprême du pays. Quatre plumes blanches en forme de couronne furent placées sur sa tête, et au bruit des acclamations le commandant revint à bord plus satisfait que jamais de ses sujets improvisés.

Les équipages du *Mascarin* et du *Castries* étaient, depuis 33 jours, dans la baie des Iles. La meilleure intelligence n'avait pas été troublée un seul instant, et les Français étaient émerveillés de la bonté des sauvages.

Le capitaine Crozet parlera de la rupture mieux que nous ne le pourrions faire :

« Le 12 juin, à deux heures de l'après-midi, le commandant Marion descendit à terre dans son canot armé de douze hommes, emmenant avec lui deux jeunes officiers, MM. de Vaudricourt et Lehoux, un volontaire et le capitaine d'armes du vaisseau. Le nommé Takouri, chef du plus grand village, un autre chef, et cinq ou six sauvages qui étaient sur le vaisseau, accompagnèrent M. Marion, dont le projet était d'aller manger des huîtres, et de donner un coup de filet au pied du village de Takouri.

» Le soir, M. Marion ne vint point, comme à son ordinaire, coucher à bord du vaisseau. On ne vit revenir personne du canot, mais on n'en fut pas inquiet; la confiance dans l'hospitalité des sauvages était si bien établie parmi nous, qu'on ne se défiait plus d'eux. On crut seulement que M. Marion et sa suite avaient couché à terre dans une de nos cabanes, pour être plus à portée le lendemain de voir les travaux de l'atelier, qui était à deux lieues dans l'intérieur du pays, occupé à la mâture du vaisseau *le Castries*. Cette mâture était fort avancée, et une partie des matériaux se trouvait transportée déjà assez près du rivage. Les sauvages nous aidaient tous les jours à ces transports très-fatigants.

» Le lendemain 13 juin, à cinq heures du matin, le vaisseau *le Castries* envoya sa chaloupe faire de l'eau et du bois pour la consommation journalière, suivant l'usage établi entre les deux bâtiments, qui envoyaient ainsi alternativement tous les jours pour les provisions communes. A neuf heures, on aperçut à la mer un homme qui nageait vers les vaisseaux : on lui envoya aussitôt un bateau pour le secourir et l'amener à bord. Cet homme était un chaloupier, qui s'était seul sauvé du massacre de tous ses camarades, assommés par les sauvages. Il avait deux coups de lance dans le côté, et se trouvait fort maltraité. Il raconta que, lorsque la chaloupe avait abordé à terre, sur les sept heures du matin, les sauvages s'étaient présentés au rivage, sans armes, avec leurs démonstrations ordinaires d'amitié; qu'ils avaient, suivant leur coutume, porté sur leurs épaules, de la chaloupe au rivage, les matelots qui craignaient de se mouiller; qu'ils s'étaient montrés enfin, comme à l'ordinaire, bons camarades; mais que les matelots s'étant séparés les uns des autres pour ramasser chacun leur paquet de bois, alors

les sauvages, armés de casse-tête, de massues et de lances, s'étaient jetés avec fureur, par troupes de huit ou dix, sur chaque matelot, et les avaient massacrés; que lui, n'ayant affaire qu'à deux ou trois sauvages, s'était d'abord défendu, et avait reçu deux coups de lance; mais que, voyant venir à lui d'autres sauvages, et se voyant plus près du bord de la mer, il s'était enfui et caché dans les broussailles, et que de là il avait vu tuer ses camarades; que les sauvages, après les avoir tués, les avaient dépouillés, leur avaient ouvert le ventre, et commençaient à les hacher en morceaux, lorsqu'il avait pris le parti de gagner un des vaisseaux à la nage.

» Après un rapport aussi affreux, on ne douta plus que M. Marion et les seize hommes du canot, dont on n'avait aucune nouvelle, n'eussent éprouvé la même fin que les hommes de la chaloupe.

» Les officiers qui restaient à bord des deux vaisseaux s'assemblèrent pour aviser aux moyens de sauver les trois postes que nous avions à terre. On expédia aussitôt la chaloupe du *Mascarin*, bien armée, avec un officier et un détachement de soldats commandé par un sergent. L'officier avait ordre d'examiner le long de la côte s'il ne découvrirait pas le canot de M. Marion et la chaloupe; mais il lui était surtout commandé d'avertir tous les postes, et d'aller d'abord au débarquement le plus voisin de l'atelier des mâts, pour porter promptement à ce poste, le premier et le plus important, l'avis de ce qui venait de se passer. L'officier découvrit, en passant, la chaloupe du *Castries* et le canot de M. Marion, échoués ensemble dans le village de Takouri, et entouré de sauvages armés de haches, sabres et fusils, qu'ils avaient pris dans les deux bateaux, après avoir égorgé nos gens.

» L'officier, pour ne rien compromettre, ne s'arrêta point en cet endroit, où il aurait pu facilement dissiper les sauvages et reprendre les embarcations. Il craignit de ne pas arriver à temps au poste de la mâture. Il se conforma donc à l'ordre qu'il avait reçu d'y porter promptement secours, avec l'avis des événements tragiques de la veille et du matin.

» Je me trouvais heureusement au poste; j'y avais passé la nuit, et, sans rien savoir du massacre de M. Marion, j'y avais fait bonne garde. J'étais sur une petite montagne, occupé à diriger le transport de nos mâts, lorsque, vers les deux heures de l'après-midi, je vis paraître un détachement marchant en bon ordre, avec des fusils armés de baïonnettes, que je reconnus de loin, à leur éclat, pour n'être pas les armes ordinaires du vaisseau.

» Je compris aussitôt que ce détachement venait m'annoncer quelque événement fâcheux. Pour ne point effrayer nos gens, dès que le sergent, qui marchait à la tête, fut à la portée de ma voix, je lui criai d'arrêter, et je m'approchai pour apprendre seul ce dont il pourrait être question. Lorsque j'eus entendu ce rapport, je défendis au détachement de parler, et je me rendis avec lui au poste. Je fis aussitôt cesser les travaux, rassembler les outils et les armes; je fis charger les fusils, et partager entre les matelots tout ce qu'ils pouvaient emporter. Je fis faire un trou dans une de nos baraques pour enterrer le reste; je fis ensuite abattre la baraque, et donnai l'ordre d'y mettre le feu, pour cacher sous les cendres le peu d'outils et d'ustensiles que j'avais fait enterrer, faute de pouvoir les emporter.

» Nos gens ne savaient rien des malheurs arrivés à M. Marion et à leurs camarades. J'avais besoin, pour nous tirer d'embarras, qu'ils conservassent toute leur tête; j'étais entouré de sauvages, chose dont je ne m'étais aperçu qu'au moment où le détachement m'avait rejoint, et après que le sergent m'eut fait son rapport. Les sauvages, rassemblés par troupes, occupaient toutes les hauteurs.

» Je partageai mon détachement, que je renforçai de matelots armés de fusils, partie

à la tête, précédés du sergent, et partie à la queue : les matelots chargés d'outils et d'effets étaient au centre; je faisais l'arrière-garde. Nous partimes au nombre d'environ soixante hommes; nous passâmes à travers plusieurs troupes de sauvages, dont les différents chefs me répétaient souvent ces tristes paroles (*Takouri mate Marion*, Takouri a tué Marion). L'intention de ces chefs était de nous effrayer, parce que nous avions reconnu que, chez eux, lorsque le chef est tué dans une affaire, tout est perdu pour ceux qui le suivent.

» Nous fîmes ainsi près de deux lieues jusqu'au bord de la mer, où les chaloupes nous attendaient, sans être inquiétés par les sauvages, qui se contentaient de nous suivre sur les côtés, et de nous répéter souvent que Marion était mort et mangé. J'avais dans le détachement de bons tireurs qui, entendant dire que M. Marion était tué, brûlaient d'envie de venger sa mort, et me demandaient souvent la permission de casser la tête à ces chefs qui semblaient nous menacer. Mais il n'était pas temps de s'occuper de vengeance : dans l'état où nous étions, la perte d'un seul homme était irréparable; et, si nous en avions perdu plusieurs, les deux vaisseaux ne fussent jamais sortis de la Nouvelle-Zélande. Nous avions d'ailleurs un troisième poste, celui de nos malades, qu'il fallait mettre en sûreté. J'arrêtai donc l'ardeur de nos gens, et je leur défendis de tirer, leur promettant de donner carrière à leur vengeance dans une occasion plus favorable.

» Lorsque nous fûmes arrivés à notre chaloupe, les sauvages semblaient nous serrer de plus près. Je donnai l'ordre aux matelots de s'embarquer les premiers; puis, m'adressant au chef sauvage, je plantai un piquet à terre, à dix pas de lui, et je lui fis entendre que, si un seul des siens passait la ligne de ce piquet, je le tuerais avec ma carabine, dont je fis la démonstration de vouloir me servir. Le chef répéta docilement mon commandement aux siens, et aussitôt les sauvages, au nombre de mille hommes, s'assirent tous.

» Je fis successivement embarquer tout le monde; ce qui fut assez long, parce qu'il y avait beaucoup de bagages à mettre dans la chaloupe; que ce bateau chargé, tirant beaucoup d'eau, ne pouvait accoster la terre, et qu'il fallait entrer dans la mer pour s'embarquer. Je m'embarquai enfin le dernier, et, aussitôt que je fus entré dans l'eau, les sauvages se levèrent tous ensemble, forcèrent la consigne, poussèrent le cri de guerre, nous lancèrent des javalots de bois et des pierres, qui ne firent de mal à personne. Ils brûlèrent nos cabanes qui étaient sur le rivage, et nous menacèrent avec leurs armes, qu'ils frappaient les unes contre les autres, en poussant des cris affreux.

» Aussitôt que je fus embarqué, je fis lever le grappin de la chaloupe; je fis ensuite ranger nos gens de manière à ne pas embarrasser les rameurs. La chaloupe était si chargée et si pleine, que je fus obligé de me tenir debout à la poupe, la barre du gouvernail entre les jambes. Mon intention était de ne pas faire tirer un coup de fusil, mais de regagner promptement le vaisseau, pour envoyer ensuite la chaloupe sur l'île Motou-Aro, relever le poste de nos malades, notre forge et notre tonnellerie.

» A mesure que nous commençâmes à nous éloigner du rivage, les cris, les menaces des sauvages augmentaient de telle sorte, que notre retraite avait l'air d'une fuite. Les sauvages entraînaient dans l'eau, comme pour venir attaquer la chaloupe. Je jugeai alors, avec le plus grand regret, qu'il était important et nécessaire à notre propre sûreté de faire connaître à ces barbares la supériorité de nos armes. Je fis lever les rames; je commandai à quatre fusiliers de tirer sur les chefs, qui paraissaient plus agités, et animaient tous les autres; chaque coup fit tomber un de ces malheureux. La fusillade continua ainsi pendant quelques minutes. Les sauvages voyaient tomber leurs chefs et leurs camarades avec une stupidité incroyable; ils ne comprenaient pas comment ils pouvaient être tués par des armes qui ne les touchaient pas. »

Lorsque Crozet fut arrivé à bord du *Mascarin*, il résolut d'envoyer aussitôt une chaloupe armée relever le poste des malades, et, ayant fait embarquer un détachement, il en donna le commandement à un officier, lui ordonnant de renvoyer à bord tous les malades et tous les effets de l'hôpital, d'abattre les tentes, et d'aller ensuite à la forge, d'y faire un retranchement pour la nuit, de poser une sentinelle du côté du village, et de veiller aux surprises.

Ainsi que le capitaine Crozet l'avait ordonné, les malades, vers les onze heures du soir, furent ramenés sur les vaisseaux sans aucun accident, et le poste passa le reste de cette nuit à observer les sauvages qui semblaient guetter les Français.

Le même capitaine envoya, le lendemain 14, un second détachement, aussi commandé par un officier, à qui il ordonna de rassembler tous les hommes du poste, et, au moindre mouvement hostile de la part des ennemis, de prendre le village d'assaut, de le brûler et de chasser au loin ses habitants, pour assurer l'aiguade et sauver tous les objets qui étaient encore à terre.

Dans l'après-midi, les sauvages, armés, la menace à la bouche et avec des gestes de défi, se présentèrent devant le poste. Les Français firent aussitôt leurs dispositions et marchèrent à eux, sans tirer, avec l'intention de les attaquer à la baïonnette; mais les insulaires s'enfuirent jusqu'à l'entrée de leur village, où ils se tinrent rassemblés devant une porte. Là, en poussant des cris affreux, ils s'excitèrent au combat en attendant l'arrivée des Européens. Ceux-ci remarquèrent un groupe composé de six chefs et de guerriers qui entouraient le traître Matou, celui-là même qui, parmi les chefs, avait eu le plus de relations amicales avec ceux que maintenant il voulait perdre.

Cependant, malgré les excitations et les cris des guerriers, aucun naturel n'osa faire un pas. Les Français, arrêtés en ordre de combat à une portée de pistolet, commencèrent alors la fusillade et tuèrent les six chefs. Il n'en fallut pas davantage pour faire prendre la fuite aux guerriers et aux sauvages qui traversèrent le village d'une seule course, se dirigeant vers leurs pirogues. Tous ne purent les atteindre, car cinquante morts jonchèrent le chemin qui y conduisait. Le reste fut culbuté dans la mer; et quand les Français revinrent de cette expédition où ils avaient détruit une peuplade et brûlé un village, ils ne trouvèrent qu'un soldat grièvement blessé à la tête; le reste était revenu sain et sauf de cette attaque.

« Après cette expédition, continue Crozet, nous rembarquâmes notre forge, nos fers, nos pièces à eau, et je fis retirer entièrement le poste; je renvoyai ensuite couper les fougères qui étaient sur l'île, dans lesquelles les sauvages auraient pu se cacher pour nous surprendre, car ces fougères étaient hautes de six pieds, et fort épaisses. Je donnai ordre d'enterrer les sauvages tués dans le combat, avec l'attention de leur laisser à tous une main hors de terre, pour faire voir aux sauvages que nous n'étions pas gens à manger, comme eux, nos ennemis. J'avais recommandé à nos officiers de faire leurs efforts pour nous amener quelques sauvages vivants, de tâcher de prendre des jeunes gens des deux sexes, ou des enfants; j'avais même promis aux soldats et aux matelots cinquante piastres par chaque sauvage qu'ils pourraient amener vivant; mais ces insulaires avaient eu soin de mettre en sûreté, avant le combat, leurs femmes et leurs enfants, qu'ils avaient fait passer sur la grande terre. Nos soldats tentèrent d'arrêter et de lier des blessés qui ne pouvaient fuir; mais ces malheureux étaient enragés, et mordaient comme des bêtes féroces; d'autres rompaient comme des fils les cordes avec lesquelles on les avait liés. Il n'y eut pas moyen d'en avoir un seul.

» Cependant le vaisseau *le Castris* n'avait encore ni mât de beaupré, ni mât de misaine. Il n'était plus question d'aller chercher notre belle mâture de bois de cèdre que nous avions trouvée sur la grande terre, et qui nous avait coûté des travaux inlinis

pour la tirer de la forêt où nous l'avions abattue. Nous fîmes des mâts par un assemblage de plusieurs petites pièces de bois que nous trouvâmes dans nos vaisseaux, et nous remâtâmes enfin *le Castries*.

» Il nous fallait sept cents barriques d'eau et soixante et dix cordes de bois à brûler pour les deux bâtiments; il ne nous restait qu'une seule chaloupe pour ces travaux, nous les achevâmes peu à peu dans l'espace d'un mois.

» J'envoyais tous les jours la chaloupe sur l'île, pour faire alternativement un voyage à l'eau et l'autre au bois; je faisais escorter les travailleurs par un détachement qui revenait tous les soirs coucher à bord du vaisseau. »

Le voyage de la chaloupe inquiéta les sauvages, qui résolurent une attaque aussitôt que l'occasion favorable se présenterait. Pour cela, ils choisirent un jour que la chaloupe était restée à terre plus tard que de coutume. Ils s'avancèrent donc en groupes serrés vers un endroit où l'on pouvait passer de la grande terre sur l'île sans être aperçu. Heureusement la sentinelle, placée sur une hauteur, découvrit un homme habillé en matelot qui se glissait vers elle avec beaucoup de précautions, et semblait craindre d'être aperçu. Le soldat cria qui vive! mais le Zélandais déguisé, ne comprenant pas, continua d'avancer. Un coup de feu l'étendit mort. Alors une multitude de sauvages s'avancèrent en poussant le cri de guerre; mais le détachement, qui se trouvait déjà sur pied, s'avança à son tour, et les sauvages, mis en fuite, laissèrent assez des leurs sur le terrain pour qu'on pût reprendre une grande partie des vêtements des matelots assassinés, et dont ils s'étaient partagé les habits. Après cette échauffourée inutile, les indigènes ne se montrèrent plus comme agresseurs.

« Depuis le jour où M. Marion avait disparu, nous apercevions de la dunette des vaisseaux les mouvements continuels des sauvages, qui s'étaient retirés sur leurs montagnes; nous distinguons clairement leurs sentinelles, placées sur les éminences, d'où elles avertissaient toute la troupe du moindre de nos mouvements.

» Les sauvages avaient toujours les yeux tournés sur nous, et nous entendions parfaitement les cris des sentinelles, qui se répondaient les unes aux autres avec des voix d'une force surprenante. Pendant la nuit, ils faisaient des signaux avec des feux.

» Lorsque les sauvages passaient en troupes à la portée de l'artillerie de nos vaisseaux, nous leur envoyions de temps en temps quelques coups de canon, surtout pendant la nuit, pour leur faire connaître que nous étions sur nos gardes; mais, comme ils étaient hors de la portée de nos canons, ils n'en éprouvaient jamais l'effet, et il était à craindre qu'ils ne s'enhardissent à mépriser notre artillerie.

» Une de leurs pirogues, dans laquelle il y avait huit ou dix hommes, passa un jour à côté du vaisseau *le Castries*, qui, d'un coup de canon, coupa la pirogue en deux, et tua quelques sauvages; les autres gagnèrent la terre à la nage.

» Cependant nous n'avions pas de certitude sur le sort de M. Marion, des deux officiers qui l'avaient accompagné le 12 juin à terre, et de quatorze matelots qu'il avait emmenés avec lui dans son canot; nous savions seulement, par le rapport du matelot échappé le jour suivant du massacre des chaloupiers, que les onze hommes tués dans cette horrible trahison avaient eu le ventre ouvert après leur mort, et que leurs corps avaient été partagés par quartiers et distribués entre tous les sauvages complices du massacre. Le matelot qui avait eu le bonheur d'échapper, avait vu, au travers des broussailles où il s'était caché, cette scène d'horreur.

» Pour nous éclaircir sur le sort de M. Marion et sur celui de ses compagnons de malheur, j'expédiai la chaloupe, avec des officiers de confiance et un fort détachement, au village de Takouri, que les sauvages nous avaient dit avoir tué M. Marion, où nous savions qu'il avait été à la pêche, accompagné de ce même Takouri, et où nous avions

vu son canot, ainsi que la chaloupe, échoués, portés à terre et entourés de sauvages armés. Je donnai ordre aux officiers de faire les perquisitions les plus exactes, d'abord là où on avait vu les jours précédents nos bateaux échoués, puis de monter dans le village, de le forcer s'il était défendu, d'en exterminer les habitants, de fouiller scrupuleusement toutes leurs maisons publiques et particulières, d'y ramasser tout ce qu'on pourrait trouver avoir appartenu à M. Marion ou à ses compagnons d'infortune, afin de pouvoir constater leur mort par un procès-verbal; de finir l'expédition par mettre le feu au village, d'enlever les grandes pirogues de guerre qui étaient échouées au pied du village, de les amener à la remorque au vaisseau, ou de les brûler en cas qu'on ne pût les amener. »

La chaloupe partit donc, armée d'espingoles et de pierriers. Au moment où l'officier commandant aborda l'endroit où étaient échoués les bateaux, il n'en trouva plus que les cendres. Les sauvages y avaient mis le feu pour en extraire le fer. Pour tirer vengeance de cette action et de toutes celles qui étaient restées impunies jusque-là, le détachement monta en bon ordre au village de Takouri. Le chef qui avait comblé Marion de caresses se montra aussi lâche qu'il avait été hypocrite : on le vit hors du village gravir une colline en se pavanant sous le manteau écarlate et bleu dont l'infortuné commandant s'était revêtu pour sa partie de pêche. Le village était entièrement abandonné, excepté de quelques vieillards qui n'avaient pas pu suivre leurs enfants, et qui se tenaient tranquillement assis à la porte de leur cabane. Un d'entre eux, ayant frappé d'un javelot un soldat du détachement, fut tué sur la place. On laissa tranquilles les autres, qui restèrent paisibles spectateurs de tout ce qui se passait. Après avoir fouillé dans toutes les cases, on trouva dans la maison de Takouri le crâne d'un homme qui sans doute avait été rôti la veille, car on y trouvait encore des parties charnues qui avaient conservé l'empreinte des dents des anthropophages. On trouva dans la même maison une partie de cuisse humaine, aux trois quarts mangée, et qui pendait à une broche de bois.

On découvrit, dans une autre case assez spacieuse, la chemise que portait Marion lors de sa dernière descente à terre. Le col en était ensanglanté, et sur les côtés on voyait plusieurs trous tachés de sang. Enfin on finit par trouver des pistolets, des armes qui se trouvaient dans le canot, et une grande quantité de lambeaux de hardes qui avaient appartenu aux malheureux compagnons du commandant.

Aussitôt que ces objets eurent été recueillis et que l'on eut rassemblé toutes les preuves de l'assassinat des Français, on mit le feu au village, et on ne le quitta qu'après son entière destruction.

Le détachement allait regagner le rivage lorsqu'on remarqua que les naturels évacuaient un village voisin, beaucoup plus considérable que celui dont on sortait. Ce village se nommait Piki-Oré, du nom de son chef, qui certainement était complice de Takouri. On marcha sur le village, qui était entièrement abandonné. Après avoir trouvé, comme dans le précédent, bon nombre d'effets pris dans les bateaux brûlés, et des lambeaux de hardes qui avaient appartenu aux soldats massacrés, on se consulta pour savoir si l'on brûlerait le village. Sur ces entrefaites on apporta aux chirurgiens des entrailles bien nettoyées et cuites : c'étaient des entrailles humaines..... Le village fut réduit en cendres.

En remplacement de Marion, MM. Duclesmeur et Crozet ayant pris le commandement, *le Castris* et *le Mascarin* quittèrent la Nouvelle-Zélande le 14 juillet 1772. Les Français laissaient dans la mémoire des sauvages de terribles souvenirs de leur vengeance.

En 1773, Cook y commença une seconde exploration par la baie de Dusky, près du cap ouest des grandes terres. Après la reconnaissance de l'intérieur du pays, il alla

mouiller dans le canal de la reine Charlotte. Tous les naturels des environs vinrent trafiquer à bord, et l'on peut dire que le principal commerce était celui des jeunes filles qui venaient, et avec plaisir, se livrer aux marins pour quelques misérables futilités. Il faut dire que les femmes mariées se distinguaient par une chasteté à toute épreuve.

Après une seconde apparition dans la baie de Hawke, Cook vint faire une nouvelle relâche dans le canal de la reine Charlotte sur la fin d'octobre. Il avait pour but principal de s'assurer si les Nouveaux-Zélandais étaient anthropophages. Les officiers chargés de rechercher les indications, ayant un jour trouvé à terre les membres mutilés et découpés d'un jeune homme, s'en emparèrent et les portèrent à bord. On les fit cuire et préparer aussitôt pour les abandonner aux indigènes, qui se jetèrent dessus avec avidité et les mangèrent avec délices. Un Taïtien, témoin de cet horrible repas fait par des Polynésiens qui parlaient la même langue que lui, fut si attristé de sa ressemblance avec ces sauvages, qui avaient peut-être la même origine, qu'il alla se cacher à fond de cale, où il pleura durant tout le reste du jour.

Dès que Cook eut quitté ces parages, le capitaine Furneaux, son compagnon, vint y mouiller; mais il ne fut pas aussi heureux dans ses excursions que son prédécesseur : ses matelots ayant été agresseurs dans une affaire de peu d'importance, un de ses canots fut enlevé, et ceux qui le montaient furent assommés et dévorés.

Après deux autres visites, l'illustre Cook quitta enfin la Nouvelle-Zélande le 25 février 1777, emmenant avec lui deux jeunes naturels qui ne devaient plus revoir la terre natale.

En 1791, Van Couver stationna durant vingt jours dans la baie Dusky. Il n'y trouva d'habitations que deux misérables cabanes.

D'Entrecasteaux releva, en 1793, les îles Manaoua-Taouï et la partie du nord d'Ika-na-Maouï, sur une étendue de vingt-cinq milles. Ses communications avec les naturels ne lui permirent pas de hasarder sur eux aucune notion.

Après lui parurent devant la Nouvelle-Zélande les capitaines marchands Hansen et Dalrymple, et quelques autres capitaines de navires de commerce.

Dans le courant de 1805, M. Savage, médecin, visita la baie des Iles, où il fit un séjour de cinq semaines qui le mit à même de rédiger des notes très-exactes et très-étendues.

Sur la fin de la même année 1805, un capitaine nommé *Baden*, commandant le baleinier *l'Argo*, vint mouiller dans la baie des Iles pour se ravitailler. A son départ, le capitaine emmena avec lui trois indigènes, au nombre desquels se trouvait Doua-Tara, neveu de Tepahi, chef de Rangui-Hou, et de Chongui, le plus puissant de tous les chefs. Ne pouvant entrer dans les détails du voyage de Doua-Tara, rapportés tout au long dans les mémoires de M. Marsden, il nous suffira de dire que ce jeune homme de grande espérance, après bien des vicissitudes, amenées pour la plupart par l'ingratitude des Anglais, devint à Londres le protégé de M. Marsden qui, après lui avoir fait acquérir toutes les connaissances superficielles dont il avait besoin, l'embarqua sur un bâtiment en partance pour Port-Jackson, afin que de ces parages il pût regagner sa patrie qu'il appelait de tous ses vœux. De Port-Jackson, et après avoir quitté les Anglais, qui le faisaient travailler sans vouloir le payer, il put regagner enfin la baie des Iles, où il introduisit la culture du blé et d'autres plantes utiles. En 1812, Doua-Tara, étant devenu chef de Rangui-Hou, encouragea l'agriculture et le travail, protégea les missionnaires qui y étaient venus depuis quelque temps, et il se promettait même de faire bâtir des maisons à l'européenne, lorsque la mort le surprit au milieu de ses projets de civilisation, et l'enleva à l'âge de vingt-huit ans, regretté à la fois des Européens et des Zélandais.

Au mois d'août 1815, deux navires, du nom de *Trial* et *Brothers*, furent attaqués par les Nouveaux-Zélandais, qui, à cette époque, étaient cependant bien changés de caractère et de civilisation, mais qui étaient toujours anthropophages. Il est bon de faire remarquer que les indigènes n'étaient pas toujours les plus traîtres : au nombre des traits de perfidie dont les Européens se sont rendus coupables à l'égard des sauvages, nous citerons celui-ci, qui n'est peut-être pas le plus révoltant : Le capitaine Dalrymple, du navire *Wellesley*, arrive à la baie des Iles. Il a besoin d'une espèce d'interprète : un nommé Bruce se présente, et, par sa position (il était marié à la fille du chef Tépahi), rend de signalés services au capitaine. Bruce, voulant faire une excursion aux Indes avec sa femme, s'arrange pour son passage et paye le capitaine, qui met bientôt à la voile. Arrivé à Malakka, Dalrymple y abandonne le mari et vend la femme à Poulo-Pinang. Ces malheureux époux, après bien des souffrances, parvinrent à regagner la baie des Iles, où ils n'exaltèrent pas la bonne foi des Anglais.

En 1816, M. Kendall, missionnaire, ouvrit une école.

Dans le courant de la même année, le brick américain *l'Agnès*, ayant mouillé sur Tako-Malou, trois hommes de l'équipage furent tués; douze autres, tant Anglais qu'Américains, furent assommés, et ensuite dévorés; de tout l'équipage il n'échappa qu'un Anglais du nom de Rutherford, qui, ayant plu à Émaï, chef puissant, devint bientôt chef à son tour. Après avoir subi le tatouage et éprouvé toute sorte d'aventures, il se sauva et parvint à regagner l'Angleterre.

Deux jeunes indigènes qui avaient étudié pendant dix mois dans les écoles des missionnaires, s'embarquèrent pour Londres en 1817. La relation de leur voyage est très-intéressante, mais elle est trop détaillée, et d'ailleurs elle ne se rattache pas assez, comme beaucoup d'autres épisodes, à l'histoire de la Nouvelle-Zélande; seulement nous rapporterons une lettre de l'un d'entre eux, comme spécimen du style d'un sauvage à demi civilisé.

Entre autres remarques, ce Zélandais disait que ses compatriotes ne voudraient jamais croire que ce fût le même Dieu qui a créé les blancs et les noirs. Il disait vrai : quand les missionnaires expliquent qu'il n'y a qu'un seul Dieu, tous les Nouveaux-Zélandais, nouveaux Thomas, emploient leur logique à prouver que cela est impossible.

*Lettre de Titari<sup>1</sup> au secrétaire de la Société, écrite par cet insulaire, à son retour d'Angleterre à la Nouvelle-Galles du Sud.*

« Paramatta, 12 juillet 1819.

» Mon cher père et ami M. Pratt,

» Je vous remercie, vous si poli pour moi. J'espère toute votre famille très-bien. Titari fort bien.

» *Le Baring* touche à Madère. Nous allons tous à terre, nous dormons à terre. Le matin, avant déjeuner, nous allons un peu à cheval, nous montons une très-haute colline. — Visiter grande, belle église. — Grande chandelle et boîte, comme la boîte des missionnaires. — L'homme me demande de mettre de l'argent dans la boîte pour Vierge Marie. — Puis nous descendons; faisons un bon déjeuner. — Peuple très-curieux, peuple portugais. Nous rencontrons ensuite capitaine Lamb; il conduit Touai et moi à la maison du gouvernement. — Beaucoup d'oranges. — Beaucoup limons. — Beaucoup vin. — Allons à bord matin suivant à la voile.

<sup>1</sup> Traduit du *Missionary register*, 1850.

» Nous passons la ligne. M. Neptune vient à bord. On fait la barbe à chacun avec un morceau de fer. Chacun trempé dans un baquet d'eau.

» Quand auprès du cap de Bonne-Espérance, beaucoup de vent. Souffle très-fort. Très-grosse mer. Seulement deux voiles dehors. Beaucoup roulis. Dimanche matin la vergue de misaine casse; très-bon charpentier à bord la répare, elle retourne en place. Quelquefois neuf nœuds.

» Bientôt près de la côte de l'Australie. — Vent contre nous. — Ne pouvoir approcher terre. — Reste très-peu d'eau. — Nous très-contents d'atteindre la terre de la Tasmanie. — Aller dans le port. — Aller chacun tour à tour voir le gouverneur. — Moi connais lui déjà. — Belles patates. — Bon mouton. — Bon bœuf. — Convicts assez contents. — Beaucoup kaï-kaï '.

» Lundi matin le vaisseau fait voile. — Souffle très-fort. — Bon vent vient. — Capitaine Lamb chante : « Contrebasse partout. » Et nous faisons voile. — Et nous voyons Sidney. — Et nous mouillons le navire.

» Nous allons à terre dans le canot du capitaine Pepper. Tous les amis de la Nouvelle-Galles du Sud très-contents de nous voir. — Moi très-heureux de voir mon ami M. Marsden, et toute sa famille bien portante, et très-contente de nous voir.

» Nous allons bientôt à la Nouvelle-Zélande. M. Marsden il va avec nous. — Six hommes de mon pays à Paramatta. — Charles Marsden, allant en Angleterre, à apprendre à être un docteur. — Très-bon garçon. — Très-passionné pour monter à cheval.

» Donnez ma tendre affection à madame Pratt et à toute votre famille, à M. et à madame Bickersteth, à madame Garnon, et à tous les missionnaires amis en Angleterre.

» Je vous remercierai de prier pour moi et mes pauvres hommes du pays. Je prie Jésus-Christ de me faire un bon garçon, et de pardonner mes péchés. Je prie Jésus-Christ de retirer mon cœur méchant. Dieu vous bénisse.

» De la part de votre jeune ami,

» TITARI. »

De 1819 à 1823 environ, Chongui, chef de Kidi-Kidi, se distingua par ses exploits contre ses rivaux, et principalement contre Koro-Koro. Cependant le chef de Kaï-Parabalança longtemps sa puissance; il se nommait Moundi-Temarangai-Panga. Pendant les guerres entre ces deux chefs, la politique du premier changea souvent, surtout à l'égard des prisonniers que l'on avait jusque-là l'habitude de manger. Chongui leur accordait presque toujours la vie, mais à condition d'un dur esclavage. Puisque nous avons parlé de politique, voici un petit épisode qui pourra faire juger de quelle manière les chefs et leurs sujets se traitaient entre eux : Temarangai, un des chefs de Toe-Ame, perdit un jour une de ses nièces, qui avait été volée et vendue par des Anglais à Warou, chef de Witi-Anga. Le chef, ayant eu à se plaindre de sa jeune esclave, la fit tuer et la mangea avec ses amis. C'était l'insulte publique la plus terrible que l'on pût faire aux parents de l'esclave dévorée. Temarangai s'était fait instruire des moindres particularités de ce drame, et avait résolu d'en tirer une vengeance éclatante. Ne se croyant pas assez puissant pour attaquer son ennemi, il employa toutes ses ressources pour se procurer des armes à feu; et ses préparatifs ayant duré seize ans, il dissimula pendant tout ce temps afin de pouvoir tomber à l'improviste sur Warou et de l'écraser d'un seul coup. Le moment favorable s'étant présenté, il alla offrir la bataille à son ennemi, qui l'accepta; et ses armes à feu l'ayant complètement secondé, il s'empara du père

» Manger.

de Warou et de quatre cents de ses guerriers, qu'il ramena dans la baie des Iles, où il les fit manger. C'était la peine du talion.

Le 4 avril 1824, M. Duperrey, commandant *la Coquille*, vint mouiller dans la baie des Iles. Ses rapports avec les Nouveaux-Zélandais furent de la nature la plus amicale. Après avoir débarqué le missionnaire Clarke et sa famille, ainsi que deux insulaires, il envoya ses officiers et se mit lui-même à la recherche de tout ce qu'il y avait d'intéressant à recueillir sur cette grande terre.

L'ambitieux Chongui était toujours en guerre avec ses rivaux. Ayant fait prisonnier, en 1825, le fameux Moundi-Panga dont nous avons déjà parlé, il le fit rôtir et le dévora tout entier. Quelque temps après, ayant appris qu'une de ses femmes lui était infidèle, il la fit étrangler. Cet homme devait pourtant être à moitié civilisé; il avait été à Londres pour s'instruire et pour savoir si les missionnaires étaient des *rangatiras* (des nobles); il avait joui de l'entretien du roi George IV; il en avait reçu une armure de chevalier, qu'il avait vendue à Port-Jackson pour quelques fusils; enfin c'était un demi-Européen, et pourtant il conservait la férocité d'un tigre. Il faut dire cependant que, malgré le dédain qu'il manifestait pour les missionnaires, il était le seul à les protéger; et lorsque ceux-ci apprirent qu'il avait été blessé dans un combat, ils firent aussitôt transporter leurs effets à Port-Jackson, car ils avaient tout à craindre des autres chefs qui se permettaient les exactions les plus injustes et quelquefois les plus cruelles.

En 1826, un baleinier anglais, ayant jeté l'ancre dans la baie des Iles, fut pris, pillé et détruit; il n'y eut que l'équipage qui parvint à se sauver.

Un an plus tard, en 1827, le capitaine Dillon y parut deux fois. Quelques jours avant son arrivée, le chef Bomaré avait été atteint d'une balle et assommé à coups de *méré*. Le capitaine fut témoin du repas que les chefs ennemis firent de son corps et de celui de son fils aîné, et dont les têtes furent mises au four et préparées selon la coutume du pays, pour être ensuite conservées comme trophées.

Ce fut le 12 mars 1827, après avoir accompli sur les côtes de la Nouvelle-Zélande la reconnaissance de trois cent cinquante lieues de côtes, que le savant d'Urville vint mouiller sur la baie des Iles, en vue du village ruiné et détruit de Paroa.

« Depuis que les naturels, dit M. de Sainson, attirés par la présence de *l'Astrolabe*, avaient élevé une espèce de village sur la longue plage de sable la plus voisine, nos communications avec eux étaient très-actives, mais elles cessaient toujours aux derniers rayons du soleil. Renfermés à bord chaque soir, nous pouvions apercevoir à terre beaucoup de mouvement; plusieurs grands feux s'allumaient à l'approche des ténèbres; de nombreux cercles se formaient autour des feux, et sans doute ces scènes du soir étaient très-animées; car souvent la brise apportait jusqu'à bord les rires, les cris et les chansons de la plage. M. Gaimard me communiqua le désir qu'il ressentait de connaître de plus près les habitudes nocturnes de nos voisins; je partageai vivement cette curiosité; M. Faraguet se joignit à nous; et le commandant ayant mis à nos ordres la petite baleinière, nous fûmes portés à terre, le 20 janvier, à la tombée de la nuit. Nous n'emportions aucune arme, aucun objet qui pût exciter la crainte ou la cupidité des naturels; seulement, par un plaisant hasard, M. Gaimard se trouva muni d'une bougie fine, et nous rimes d'avance du projet d'allumer en plein air, sur cette plage lointaine, cette cire façonnée à Paris pour le luxe de nos salons.

» A notre débarquement sur le sable, nous fûmes accueillis par des cris de joie et des caresses incroyables, surtout lorsque les sauvages virent le canot reprendre le large, et nous abandonner au milieu d'eux. C'était à qui nous serrerait les mains en répétant *kapai*, et il nous fallut subir bien des applications de nez qui écrasaient les nôtres; car

c'est ainsi qu'on s'embrasse à la Nouvelle-Zélande. Plus de cent naturels se pressaient autour de nous, et, en peu de minutes, nous fûmes séparés. On nous éloignait peu à peu du village, et les groupes qui nous entouraient nous conduisaient vers la lisière de la forêt, à l'endroit où un joli ruisseau, s'écoulant du sein des bois, traversait le sable pour se joindre à la mer. Je n'apercevais plus la troupe qui accompagnait M. Gaimard; M. Faraguet avait aussi disparu; pour moi, serré de près par ma bruyante escorte, j'avais déjà fait quelques pas sous les arbres, où l'obscurité devenait plus épaisse, lorsqu'un homme à l'air vénérable porta la main à mon cou, et en détacha, sans façon, la cravate de soie qui l'entourait. Dans ma position, je n'avais garde de réclamer contre les manières libres du vieillard; je me promettais même de laisser passer en sa possession toutes les pièces de mon habillement l'une après l'autre, si telle était sa fantaisie; mais combien je me repentis d'avoir jugé trop légèrement un honnête sauvage! Loin de prétendre à me dépouiller, comme je pouvais m'y attendre, il m'offrait aussitôt, en échange de la cravate, un objet de quelque prix pour lui, je le suppose, car cet objet, c'était sa fille.

» Elle était très-jeune, sa fille; des cheveux noirs et bouclés tombaient sur son front, et cachaient de grands yeux brillants de vivacité; sa grâce, encore enfantine, n'empruntait rien de l'art; son unique vêtement consistait en quelques feuilles de *phormium*, voile peu discret dérobé aux plantes du rivage. Le père devenait pressant, et ma position était réellement critique; mais, en prenant la main de la jeune fille, je m'aperçus qu'elle pleurait : les grâces, dit-on, sont encore embellies par les pleurs; il n'en était pas tout à fait ainsi de la jeune sauvage. Je ne fus plus frappé alors que de l'abus de pouvoir révoltant dont le père se rendait coupable; j'essayai même de le gronder; mais je ne vis pas que mon sermon produisit grande impression sur son esprit, car il redoublait de prières auprès de moi, et, il faut bien le dire, de menaces envers sa fille. Me voyant cependant inflexible, il m'offrit de me rendre cette précieuse cravate, à laquelle il avait voulu mettre un si haut prix. Ce trait d'honnêteté lui en valut la possession; je la lui donnai comme un gage d'estime. Il l'accepta avec joie; sa fille se mit aussitôt à rire, et tous deux disparurent à travers les arbres. Je me trouvai alors seul; car, durant mon colloque avec le vieillard, tous les autres avaient eu la discrétion de se retirer.

» Nos Zélandais n'étaient pas toujours aussi discrets; car, non loin du ruisseau dont j'ai parlé, une réunion nombreuse d'indigènes manifestait une bruyante gaieté par des rires et des gestes approbateurs. Telle fut jadis la joyeuse clameur qui s'éleva dans l'Olympe, lorsque les filets jaloux de Vulcain livrèrent deux amants surpris à la risée des dieux assemblés. A part les filets et l'époux irrité, l'étrange scène qui se passait alors rappelait en tous points ce scandale fameux de la mythologie. La bougie apportée de *'Astrolabe*, tenue par un brave guerrier, colorait de ses reflets vacillants vingt têtes expressives, et prêtait des formes fantastiques à un tableau digne de Callot ou de Charlet. Mais soudain tout rentra dans l'obscurité. L'homme qui portait la bougie, enchanté de cette charmante invention, n'avait pu résister au désir de se l'approprier; et, soufflant dessus, il avait pris sa course vers la forêt, laissant les curieux dans un singulier désappointement.

» Cependant, sur la plage, les feux étaient allumés, et de toutes parts se faisaient les apprêts du souper. Nous nous approchâmes tous trois d'un cercle où l'on nous fit place, et bientôt notre présence attira la majeure partie des habitants, qui voulaient jouir de notre vue. Les naturels étaient accroupis sur le sable; les uns mangeaient du poisson cru séché au soleil; d'autres écrasaient des racines de fougère dans de petites auges de bois. Lorsqu'ils ont réduit cette racine en filaments, ils en forment des boules,

qu'ils tiennent dans la bouche jusqu'à ce qu'ils en aient exprimé tout le suc. Nos hôtes ne manquèrent pas de nous offrir notre part de ce frugal repas ; et, nous voyant peu empressés d'accepter, plusieurs d'entre eux poussèrent la prévenance jusqu'à mâcher d'avance des morceaux de poisson, qu'ils nous présentaient ensuite dans le creux de leur main.

» Après souper vinrent les chansons graves et monotones des naturels ; nous leur répondîmes par l'air des *Enfants de la France*, par plusieurs de nos grands chants patriotiques, et par le chœur de *Robin des Bois*. Les sauvages parurent fort contents de nous. Nous essayâmes aussi leurs organes en leur faisant prononcer un grand nombre de noms propres français ; la plupart étaient singulièrement estropiés, mais quelques-uns étaient répétés exactement. C'était un plaisir piquant pour nous de faire redire aux échos de la Nouvelle-Zélande des noms illustres qui font chez nous la gloire des armes, de la tribune et de la scène. On ne se fait pas d'idée de quel charme s'environnait dans notre position le plus léger souvenir qui rappelait la patrie.

» La soirée s'écoula gaiement. Quand l'heure du sommeil arriva, les sauvages nous offrirent d'entrer dans leurs cabanes ; mais nous nous gardâmes bien d'accepter leur proposition. Les huttes de la Nouvelle-Zélande sont hautes à peine de trois à quatre pieds ; il faut y entrer en rampant, et il s'en exhale presque toujours une odeur extrêmement fétide. Nous préférâmes nous étendre sur le sable, au pied d'un petit arbre qui bornait la plage ; mais nous n'y trouvâmes guère de repos. A notre grand regret, un certain nombre de naturels vint nous tenir compagnie, et nous eûmes l'agrément de servir d'oreiller à ces messieurs, qui trouvèrent commode d'appuyer leurs têtes sur nos membres étendus. Le moyen de dormir au milieu des ronflements et des mouvements continuels de pareils voisins !... Il faut ajouter encore que, tourmentés par des insectes dont ils sont abondamment pourvus, ils se grattaient d'une manière horrible. Un sybarite serait mort de douleur dans notre position.

» Vers deux heures, une grosse pluie nous fit quitter la place, et nous allâmes nous abriter sous les flancs d'une pirogue qu'on avait halée à terre. La mer était mauvaise, et le vent soufflait assez fort ; nous attendîmes le jour un peu plus tranquillement ; car les sauvages nous avaient abandonnés pour chercher un meilleur asile que le nôtre. A cinq heures, une embarcation nous fut envoyée ; en approchant de la côte, une lame la remplit et les matelots, renversés, tombèrent à l'eau. Nous eûmes quelque peine à vider le canot et à le tirer à terre ; les sauvages nous aidèrent avec beaucoup de complaisance dans cette opération, malgré la pluie qui tombait par torrents. Enfin, à six heures, nous montâmes à bord où notre accoutrement excita la gaieté de nos camarades. Trempés par la pluie, couverts de sable et de boue, nous avions besoin de quelques heures de repos pour réparer les fatigues d'une nuit dont cependant nous ne regrettâmes pas l'emploi. »

Tous les navigateurs reconnaissent supérieurs à ceux de ses illustres devanciers les travaux hydrographiques que M. d'Urville a accomplis sur ces îles. Son évaluation de la hauteur du pic d'Egmont, auquel il donne sept mille pieds d'élévation, paraît conforme à celle de M. de Simonoff.

Nous devons rapporter ici une remarque de M. d'Urville, confirmée par tous les navigateurs français. A son arrivée à la Nouvelle-Zélande, les Anglais firent courir le bruit qu'il allait s'emparer des terres qu'il explorait. Entre autres preuves de ce bruit, il eut sous les yeux la pétition de treize des principaux chefs au roi d'Angleterre, pour lui demander des forces contre les terribles hommes du pays de Napoléon. Les missionnaires anglicans s'étaient beaucoup mêlés de cette ruse politique, qui n'avait pour but que de faire venir des garnisons anglaises sur les principaux points de la Nouvelle-Zélande.

On sait que cette politique, dont les Anglais ne se font pas faute, avait été recommandée à Wallis pour s'emparer de Taïti, à Parker pour se rendre maître de Nouka-Hiva, et aux employés de la Compagnie des Indes à Canton, qui répétaient partout que Napoléon allait venir les attaquer. Par ces bruits mensongers, ils parvinrent à en imposer aux Portugais à Goa (Indes), et mirent dans cette dernière ville une garnison anglaise. Cependant les Chinois seuls n'ajoutèrent pas foi à ces mensoûges grossiers et perfides.

Le célèbre chef Chongui ne semblait avoir vécu jusqu'à l'arrivée de d'Urville que pour permettre à ce grand navigateur d'en tracer le portrait; car il mourut peu de jours après le départ de *l'Astrolabe*: au milieu de ses triomphes, il fut frappé d'une balle, et s'il n'avait pas été transporté aussitôt sur le pà de Pinia, il aurait été mis en pièces comme toute la tribu voisine de Wangaroa, dernier fort où il s'était retiré. Cette peuplade ou tribu était donc punie, par les ennemis de Chongui, de la perfidie avec laquelle elle avait massacré, en 1820, l'équipage du *Boyd*, navire anglais sur lequel son capitaine nommé Thomson, homme lâche et cruel, attira la vengeance des Zélandais en faisant fustiger à bord le jeune fils d'un chef de Wangaroa.

Nous avons rapporté assez de descriptions des coutumes funèbres auxquelles restent fidèles les naturels de la Polynésie pour nous dispenser de donner des détails sur les funérailles de Chongui. Nous ferons seulement remarquer que, malgré les efforts des missionnaires et les quelques changements qu'ils ont apportés dans les mœurs, les Nouveaux-Zélandais sont encore anthropophages, et qu'à la mort d'un chef comme Chongui, ses parents lui demandent quel est celui qu'il faut immoler en satisfaction de sa mort. Nous ajouterons que depuis l'instant du dernier soupir du défunt jusqu'à son enterrement, les insulaires ne cessent de prononcer des harangues, de pousser des cris, de tirer des coups de fusil, de se déchirer le corps, et de danser pour finir la cérémonie; le tout cependant avec plus de réserve et moins de cruauté depuis leurs relations avec les Européens.

En 1829, des Anglais devaient être encore victimes de la terrible hypocrisie des Nouveaux-Zélandais. En décembre 1828, le *Hawes*, brick anglais de cent dix tonneaux, toucha à la baie des Iles pour y faire des échanges, but principal de son voyage. Ce brick était monté par quatorze hommes d'équipage et un interprète anglais, commandés par le capitaine John James. Du plus loin que les indigènes aperçurent le navire, ils montèrent de larges canots, et vinrent en foule écouter l'interprète qui les invita à faire des échanges comme ils en avaient l'habitude. Ils s'y refusèrent absolument en se parlant entre eux, ce qui aurait beaucoup étonné l'équipage si l'interprète n'eût crié au capitaine que les naturels poussaient leurs chants de guerre. L'on mit aussitôt toutes voiles dehors, et on fila vers la baie de Plenty, où les habitants sont nombreux, perfides et voleurs; cependant le capitaine, ayant bien traité quelques chefs et leur ayant fait des présents, n'eut aucunement à se plaindre des naturels, et au bout de deux jours il eut à bord autant de lin (*phormium*) qu'il en désirait.

De la baie de Plenty, le *Hawes* fit voile pour Taourouga, bon port pour les petits bâtiments. Dans ce port, l'équipage, ne trouvant pas de quoi s'approvisionner, gréa une barque, et après en avoir donné le commandement à un officier, il fut convenu qu'on attendrait son retour de Walkitanna, d'où elle devait rapporter des vivres en abondance.

L'officier qui commandait cette barque étant arrivé à sa destination, fut présenté au chef *Enararo* (lézard), qui voulut bien vendre une grande quantité de cochons, à condition toutefois que l'on irait les prendre à terre, alléguant que la guerre étant déclarée entre lui et un autre chef, il ne pouvait se hasarder à les faire transporter. L'officier

revint donc au bâtiment, que le capitaine dirigea sur Walkitanna, où il arriva le 4<sup>er</sup> mars 1829. L'ancre fut jetée entre la terre principale et l'île de Maltora. Jusque-là les Anglais avaient presque toujours été traités avec toutes les démonstrations de la plus parfaite amitié; et le chef *Enararo*, au moment même de leur arrivée, s'empressa de se rendre à bord; il parut le meilleur homme du monde : il était grand, bien fait et d'un aspect imposant. Il était tatoué sur toutes les parties du corps, et sa figure était barbouillée d'huile et d'ocre rouge; il avait les cheveux attachés sur le sommet de la tête, et ornés de plumes brillantes. Nous verrons maintenant comment l'officier du *Hawes* parle de sa conduite :

« Le lundi 2 mars, à six heures du matin, la barque fut envoyée à terre avec un officier et huit hommes, y compris l'interprète, pour tuer et préparer promptement nos porcs à une source d'eau chaude qui se trouvait sur la côte, à peu de distance du vaisseau. A une heure après-midi, nous les hélâmes pour qu'ils vissent dîner; comme ils ne nous entendaient pas, le capitaine alla les trouver, et me laissa, avec trois hommes, pour avoir soin du bâtiment, ne se méfiant nullement des intentions perfides des insulaires. Enararo était alors à bord avec dix ou douze des siens. Je remarquai plusieurs fois qu'ils parlaient avec chaleur du *kibbouki*, le bâtiment; et, soupçonnant quelque trahison, je dis au commis aux vivres, qui était un Taïtien, de sortir les sabres et de surveiller Enararo, que je vis redresser son arme. A ce signal, ses hommes se précipitèrent sur les haubans du grand mâ, ayant chacun un fusil qu'ils avaient caché dans leurs canots. Dans ce moment critique, nous n'avions pas de pistolets sur le pont, et je sentais bien que si l'un de nous descendait pour les chercher, Enararo en profiterait pour commencer l'attaque. Comme nos fusils avaient été placés dans la hune de misaine, non-seulement pour qu'ils fussent plus en sûreté, mais aussi crainte de surprise, j'ordonnai à l'un de mes hommes d'y monter et de tirer sur Enararo; mais comme il n'était pas convaincu aussi bien que moi des mauvais desseins des insulaires, il refusa d'obéir. Il n'y avait pas cependant un moment à perdre : je montai moi-même dans la hune, en ordonnant d'avoir l'œil au guet. Malheureusement mes hommes m'écoutèrent peu, disant que je méditais la mort d'un innocent, et ils continuèrent à plaisanter entre eux. Mais dès qu'Enararo me vit dans la hune occupé à dénouer les fusils, il tira sur un des nôtres, qui était à trois pas de lui, et qui s'amusait à jouer avec son sabre; la balle passa au travers de sa tête, qu'Enararo lui coupa aussitôt avec sa *méré*, sorte de petite massue ou casse-tête, qui se termine par un caillou aiguisé. Tous les siens sautèrent alors sur le pont, et les deux pauvres matelots qui nous restaient furent massacrés avec des lances, des massues, des casse-tête, des haches (*patou*), et autres armes. Les insulaires tirèrent ensuite sur moi sans m'atteindre; mais, au moment où j'armais mon fusil, Enararo m'envoya dans le bras droit une balle qui brisa l'os. Quand ils me virent tomber dans la hune, ils commencèrent leur danse de guerre en faisant d'horribles hurlements; puis ils se mirent à piller le navire. Quoique je fusse presque accablé par la douleur, je remarquai que, dans la chaleur du pillage, ces misérables n'avaient aucun égard pour l'autorité de leur chef; et, comme ils ne voulaient point lâcher prise, quelques-uns furent tués sur place. Leur diligence à remplir leurs canots fut extrême. Enararo ordonna à un des siens de venir me prendre; cet homme ne pouvant y parvenir à lui seul, appela à son aide, et je fus traîné dans un des canots. Le soleil était couché; les sauvages firent force de rames pour entrer dans la baie avant la nuit, ce qui alors est extrêmement dangereux. Nous y arrivâmes sans accident, quoique nous eussions à passer sur un brisant. Quelques-uns des canots trop chargés, principalement ceux qui l'étaient de nos armes et de nos munitions, chavirèrent; les insulaires parvinrent à se sauver, mais ils perdirent et leur butin et leurs canots.

» J'ignorais le sort du capitaine et celui de l'équipage; je croyais même qu'ils avaient tous été taillés en pièces; et je me voyais la seule victime qui eût survécu. Destiné à souffrir de la part de ces cannibales les plus horribles tortures, avant qu'ils assouvissent sur moi leur passion pour la chair humaine, j'aurais dû regarder avec indifférence la perte de leurs canots; mais, malgré l'agonie de corps et d'esprit dans laquelle j'étais, je vis avec ravissement cet acte de justice. Quand nous fûmes arrivés à l'établissement, les femmes nous entourèrent en chantant, en dansant, en faisant toutes les démonstrations d'une joie extravagante, et en louant leurs héroïques maîtres de l'action courageuse que, dans leur opinion, ils venaient de faire. Lorsque les indigènes eurent débarqué leur butin, ils allumèrent de grands feux, autour desquels ils se réunirent. La lueur des flammes faisait voir de plus en plus leurs horribles contorsions. Ils paraissaient discuter avec violence : j'entendais assez leur langage pour comprendre que j'étais l'objet qui les occupait si vivement. Mon sort me parut inévitable; la plupart des sauvages demandaient ma mort : Dieu en ordonna autrement. Je dus mon salut au chef qui m'avait servi de guide, et qui intercéda pour moi, promettant que, si ma rançon n'arrivait pas à une époque fixée, ce serait lui-même qui me tuerait, mais qu'un fusil valait bien mieux que ma personne. Ce raisonnement décida les insulaires à différer ma mort. Alors il me conduisit dans sa hutte. Tous les événements de cette pénible journée se retraçant tour à tour à ma pensée, j'offris à Dieu des actions de grâces pour ma délivrance miraculeuse, et j'implorai sa miséricorde.

» Je passai les deux premières nuits sans fermer l'œil; tout ce que j'avais éprouvé et la douleur que me causait mon bras ne m'en laissaient pas la possibilité. Mes plaintes importunèrent mon hôte, au point qu'il me mit hors de sa hutte; je me traînai sous une espèce de hangar qui était tout auprès. Pendant ces deux jours, personne n'avait pensé à me soulager : enfin je trouvai un morceau de cuir, que je plaçai comme une éclisse autour de mon bras; puis, déchirant mon bas pour me servir de bandage, mon hôte le serra sur ma blessure, et j'allai plusieurs fois la laver à la rivière, où l'un de mes gardiens m'accompagnait. La balle avait traversé l'os, et il restait encore du plomb que je ne pouvais extirper. Le second jour de ma captivité, me trouvant du côté du pâ qui fait face à la baie, la vue d'une goëlette attira mon attention. Lorsqu'elle fut proche de notre misérable navire, dont presque tous les agrès avaient été enlevés, je vis les insulaires l'abandonner en toute hâte, et la goëlette chercher à le remorquer hors de la baie. Je suppliai ces misérables de me mener à bord, leur promettant ma rançon et des indemnités; ils furent sourds à mes prières. On concevra mieux que je ne pourrais l'exprimer, ce que j'éprouvai, en voyant s'éloigner ces deux vaisseaux, qui pouvaient seuls m'assurer quelque chance de salut. Je tâchai de me résigner à mon sort, puisqu'il était inévitable; mais l'amour de la vie, et cette pensée que je venais d'échapper au plus grand danger, firent rentrer dans mon âme un rayon d'espoir. Ce qui m'arriva le lendemain n'était cependant pas de nature à diminuer mes mortelles anxiétés. Un des indigènes m'apporta la tête d'un de mes infortunés compagnons : c'était celle du Taïtien, qu'ils avaient préparée avec beaucoup de soins, et tatouée. Ils conservent ainsi un grand nombre de têtes, et c'est même une de leurs branches de commerce; je frissonnai à l'idée que la mienne ne tarderait pas à en faire partie.

» Le matin du quatrième jour de ma captivité, je fus vivement alarmé en voyant les insulaires se réunir autour de moi. J'en demandai la raison : c'était, me dirent-ils, le peuple de Taouronga, tribu voisine, qui venait les attaquer avec des forces supérieures aux leurs.

» Peu après, Enararo parut, tenant le sextant du capitaine; il me le donna, en me disant d'observer le soleil, et de l'instruire si véritablement la tribu de Taouronga

s'avançait vers la sienne. Le refuser m'eût été fatal ; il ne l'était pas moins de mal prophétiser. Toutefois, réfléchissant, d'après le caractère bien connu de ces insulaires, que la nouvelle du pillage de notre bâtiment devait avoir excité la cupidité des peuplades voisines, j'obéis aux ordres d'Enararo. J'observai la hauteur du soleil, et demandai un livre que j'eus l'air de consulter attentivement. « Oui, lui dis-je, la tribu de Taouronga s'avancera vers ton peuple avec des intentions hostiles. » — « Et quand ? » me demanda-t-il. Mon agitation était extrême ; je savais à peine ce que je disais, et lui répondis : « Demain. » Il parut content de moi, et se prépara à une défense vigoureuse. Les naturels construisirent, du côté de la rivière et au pied du pâ, une espèce de rempart en terre, de quatre pieds de hauteur, sur lequel ils placèrent nos caronades et nos pierriers ; et ils attendirent avec impatience et sans crainte l'aurore du jour suivant. Elle paraissait à peine, que j'entendis une décharge de mousqueterie. Enararo, se précipitant dans ma hutte, m'annonça que l'attaque de la tribu de Taouronga avait lieu, ainsi que je l'avais annoncé. Sa confiance en mes prédictions ne connaissait plus de bornes ; il me supplia de lui dire s'il serait vainqueur. Je lui répondis que oui, ce qui inspira une nouvelle ardeur à son peuple, parmi lequel ma première prédiction s'était promptement répandue. L'ennemi était alors de l'autre côté de la rivière ; il avait commencé un feu très-vif, auquel ceux de Walkitanna répondaient vigoureusement. Un d'eux me conduisit derrière l'établissement, pensant que j'y serais moins en danger ; ma vie était devenue un objet de sollicitude. J'entendis bientôt après le bruit d'un de nos canons, accompagné de chants de victoire. Cette décharge avait produit une telle frayeur parmi les assaillants, qu'ils s'étaient enfuis dès qu'ils l'avaient entendue. Enararo vint à moi, suivi de plusieurs chefs, m'appelant *Atoua*, Dieu. On coupa la tête des blessés ennemis qui étaient restés prisonniers ; on enleva et nettoya l'intérieur des corps ; on les fit cuire ; et l'avidité que montrèrent ces sauvages, hommes et femmes, dans cet horrible repas, dont je fus malheureusement spectateur, me persuada qu'ils préférèrent la chair humaine à toute autre nourriture. »

Arrivé dans la baie des Iles, l'officier y fut soigné par le missionnaire Williams, qui l'embarqua bientôt pour Sidney, où un chirurgien parvint à extirper de son bras trois plombs et plusieurs esquilles. Il put enfin regagner l'Angleterre après sa guérison.

Aux relations de l'officier du *Hawes*, nous ferons succéder celles de M. Earle, beaucoup plus célèbre, et généralement admiré, car c'est le type le plus remarquable des voyageurs, et même des penseurs.

C'est au mois d'octobre 1827 que M. Earle partit de Sidney pour la Nouvelle-Zélande, en compagnie d'un ami et de missionnaires méthodistes, dont il eut occasion de parler plus tard. Voici le tableau de ses premières impressions en touchant la terre des demi-sauvages :

« Étant allé me promener, je ne tardai pas à être témoin d'une scène qui me força bien de ne pas oublier, si j'en avais été tenté, que j'errais dans un pays sauvage, parmi une population de sauvages, et me fit bien réfléchir qu'il suffit souvent de quelques jours de traversée pour trouver dans les mœurs des différents pays une distance immense. Or, le tableau pittoresque dont ma vue et ma pensée étaient ainsi frappées, c'était un corps d'homme en lambeaux presque entièrement consumé, sur lequel s'acharnaient, en grognant et montrant les dents, une meute de chiens et de pourceaux. La vue de ce festin me fit plutôt horreur qu'elle ne me surprit, car j'avais assez entendu parler du cannibalisme des habitants de la Nouvelle-Zélande. Toutefois, l'impression fut si forte, que je renonçai, pour ce jour-là du moins, à poursuivre mes excursions. Je revins donc chez M. Butler, curieux de connaître les détails et la cause de ce que je venais de voir. Ce monsieur m'apprit que la nuit de notre arrivée, un chef avait posté un de ses *waris*

(esclaves) à l'entrée d'un champ de koumeras (patates douces), pour empêcher les porcs d'y faire des trouées. Il arriva que le pauvre diable, ravi à l'aspect de notre navire, qui cinglait vers la côte, et plongé dans l'extase quand il nous vit à l'ancre, se laissa aller à nous contempler, au lieu de guetter les porcs; en sorte que ceux-ci pénétrèrent dans le champ, et y firent une ample récolte aussitôt avalée que déterrée. Le maître survint précisément dans cet instant, et l'affaire de l'esclave en défaut ne fut pas longue : le malheureux reçut de son maître un coup de hache en pierre dans la tête, et il tomba mort sous le coup; puis on le fit rôtir sur un beau feu, et tout fut dit! »

Dégoutés, comme on le pense bien, de Parkounis, M. Earle et ses compagnons formèrent une espèce de caravane pour parcourir le pays jusqu'à la baie des Iles. Ayant rencontré sur la route un village zélandais où il fut l'objet d'une belle réception de la part du fils de Patou-One, le narrateur parle ainsi du voyage et de la réception :

« Comme le village, dit-il, était situé sur la côte opposée à celle par où nous arrivions, nous nous assimes quelque temps à l'ombre d'un grand arbre, pour contempler à notre aise l'aspect que présentait ce village, puis, en même temps, pour nous concerter sur la manière dont nous passerions tous les ruisseaux, et, enfin, pour me laisser le temps de dessiner une vue à la hâte. Les bois épais et couverts qui couvraient le versant de la colline, trempés de lumière à leur cime par la rouge et flamboyante clarté du soleil couchant, relevaient encore l'effet du paysage magnifiquement éclairé et un énorme arc-en-ciel couronnait ce tableau d'une auréole dont les nuances étaient merveilleusement pittoresques. Les naturels ne nous eurent pas plutôt aperçus de la côte opposée, qu'ils poussèrent un long cri de bienvenue, et se portèrent en foule à notre rencontre. Ils nous portèrent sur leurs épaules pour nous faire traverser le courant, nous conduisirent à leurs huttes, et là, ils demeurèrent en contemplation devant nous. Fatigués comme nous l'étions, nous défîmes promptement nos paquets pour y prendre ce dont nous avons besoin. Alors les habitants ouvrirent les yeux plus grands encore, et se mirent à pousser des cris aigus et prolongés à la vue de chaque objet nouveau. N'étant point encore naturalisé chez eux, je fus d'abord quelque peu effrayé de leurs cris; mais je ne tardai pas à reconnaître que c'était à tort. Nous vîmes là le fils de Patou-One, escorté de treize ou quatorze jeunes esclaves, tous assis ou couchés autour de lui. C'étaient tous de très-beaux hommes, malgré leur aspect sauvage et la férocité de leurs regards. Qu'on se figure ces messieurs portant la main sur chaque objet, à mesure que nous le montrions à ce groupe de sauvages, dont chacun avait en bandoulière un fusil chargé à balle, à la ceinture un étui à cartouches bien garni, au poing un *patou-patou*, ou hachette en pierre, et au cou, pour ornement, des ossements humains; et qu'on me dise s'il n'y avait pas de quoi effrayer un voyageur!... Cependant mes craintes étaient tout à fait injustes; car, après avoir admiré, l'un après l'autre, tous les objets de notre bagage (mais surtout nos fusils de chasse, qui étaient fort beaux, il est vrai), ils nous demandèrent un peu de tabac, se retirèrent à distance des huttes qu'ils avaient préparées pour nous recevoir; et, nous laissant souper seuls et tranquilles, ils revinrent ensuite, mais seulement pour loger nos effets dans les huttes, et nous montrer par là que nous étions en sûreté, nous et tout ce qui nous appartenait. La nuit fut sombre et pluvieuse. Nous la passâmes dans une méchante hutte fumeuse, autour d'un grand feu allumé au milieu, mais entassés les uns sur les autres; car à peine avions-nous eu fini de souper, que les naturels s'étaient jetés en masse dans cette hutte jusqu'à ce qu'elle fût comblée, et cela, pour jouir mieux et plus longtemps de notre présence. Ce fut donc une nuit bien fatigante à passer; mais j'en fus dédommagé par le tableau singulièrement neuf que cette réunion groupa et

fit mouvoir à mes regards d'artiste. Jamais Salvator Rosa n'eût pu concevoir quelque chose d'aussi admirablement horrible. Qu'on imagine, s'il est possible, une douzaine d'hommes aux formes éminemment athlétiques, étendus par terre, sur la natte qui leur sert de vêtement, étalant leurs membres sauvages sous la lueur empourpée du feu, tandis que leurs visages, hideusement tatoués partout, ressortaient presque bleus de soufre à l'éclat de la flamme; puis enfin, tous ces yeux, au regard naturellement si féroce, fixés sur nous avec l'expression d'un respect mêlé d'affection et de curiosité!...

Quand toutes ses craintes furent assoupies, M. Earle eut le temps d'étudier la scène bizarre qu'il avait devant lui. Après avoir fumé une pipe avec ses hôtes, qui étaient fous du tabac, il s'étendit pour dormir; mais, malgré ses efforts et la fatigue dont il était accablé, il ne put parvenir à fermer l'œil: d'abord les naturels faisaient entendre un tonnerre de paroles en causant les uns avec les autres; la fumée du tabac était si épaisse que l'on ne distinguait plus aucun objet; ajoutez à cela la piqûre des mouches, moucherons, mouches de sable noires, etc., dont le bourdonnement couvrait parfois la voix des causeurs.

Lorsqu'ils se furent un peu reposés, M. Earle et ses compagnons prirent congé de leurs hôtes, et continuèrent leur voyage qui n'offrit rien de particulier jusqu'à leur arrivée à la baie des Iles, où M. Earle visita l'établissement des missionnaires, qu'il traite, comme tous les navigateurs, avec une sévérité qui n'est peut-être que trop méritée.

La demeure des apôtres du Christ est confortable et admirablement située sur une côte pittoresque, où coulent des eaux argentées et d'où l'œil jouit d'une étendue immense; aussi M. Earle se promettait-il d'y passer quelques jours agréables au milieu de l'abondance commune dans ces espèces de retraite; mais grande fut sa déception lorsqu'il vit à sa première visite que les missionnaires ne voulaient pas plus faire sa connaissance que celle de tous les Anglais qui débarquent dans l'île. Ne pouvant converser avec ses compatriotes sur les résultats de leurs travaux, il s'enquit donc auprès des chrétiens, et de ceux qui ne voulaient pas le devenir, des progrès que les missionnaires avaient apportés dans ces îles.

Il put se convaincre que les malheureux sauvages ne pourront jamais profiter de l'Évangile tant qu'on le leur prêchera tous les jours sans s'occuper de leurs dispositions, dont la direction devrait être la première base de leur instruction. Mais les missionnaires ne veulent point changer de système, quoiqu'on leur ait dit qu'ils semaient le bon grain au milieu des pierres. M. Earle prétend, et ce sont, dit-il, ses renseignements qui le lui ont appris, que lorsqu'un missionnaire arrive à la Nouvelle-Zélande, il commence par se construire une bonne maison, solide, confortable, et entourée de fossés pour qu'elle soit à l'abri des incursions des sauvages; quand cette maison est bien meublée et bien approvisionnée, quand le jardin est bien planté et bien ensemenché, il commence à prêcher. Et pourtant la plupart de ces missionnaires anglicans connaissent la charpenterie et la mécanique, et ils se trouvent au milieu de sauvages qui ne désirent rien tant que ces arts. Pour la bienfaisance, voici, au dire de M. Earle et de beaucoup d'autres voyageurs, comment ils la pratiquent: ils recueillent çà et là quelques jeunes mais pauvres Zélandais, à qui ils apprennent à lire et à écrire la langue du pays (l'anglais y est prohibé), et quand ces pauvres jeunes gens leur sont inutiles et qu'ils en savent assez, ils les renvoient à leurs parents, qui leur rient au nez et les prennent en mépris, parce qu'ils ne savent que lire et écrire. Entre autres remarques plaisantes, M. Earle rapporte avoir vu un jeune missionnaire, grossier et stupide forgeron, assis au milieu d'un groupe de sauvages auxquels il expliquait les mystères de la Rédemption, et auxquels il soumettait les propositions les plus incohérentes et les

questions les plus absurdes. M. Earle pense que ce jeune homme aurait dû commencer par apprendre à ses ouailles la manière de battre et de limer un morceau de fer, ou de forger des clous, des bêches et des socs.

Ce que l'on peut assurer, c'est que la manière dont les missionnaires reçoivent les Européens nuit beaucoup à leur influence sur les naturels. Souvent, lorsque des voyageurs sortent des habitations de ces derniers et se dirigent vers le grand établissement des missionnaires, ils sont suivis par leurs hôtes qui rient et se moquent d'eux de la manière la plus aimable; les voyageurs comprennent bientôt cette risée, et elle leur fait faire de tristes réflexions : quand ils ont frappé à la porte de leurs frères en Jésus-Christ, ils sont obligés de revenir à la pauvre cabane des sauvages.

« Un jour, dit M. Earle, nos deux maisons, qui étaient assez bonnes, furent réduites en un amas de ruines, et presque tout ce qui nous appartenait fut emporté par les *Narpous*<sup>1</sup>. Cet accident nous donna l'occasion de connaître une autre coutume barbare. Quand un malheur arrive à un chef de communauté ou à individu isolé, chacun, même les amis de leur tribu, se jette sur eux et les dépouille de tout ce qui leur reste. Comme le poisson qui, à peine frappé par le harpon, est tout de suite entouré et dévoré par ses compagnons, le chef de famille zélandais n'est pas plutôt tué, que ses amis pillent sa veuve et ses enfants, et, par vengeance, maltraitent et assassinent même leurs esclaves, de manière qu'un malheur en amène plusieurs autres, assaisonnés de cruautés inouïes.

» Pendant l'incendie, nos alliés nous firent bien voir qu'ils étaient en effet les voleurs les plus adroits que l'on puisse imaginer. Chose étrange! car, avant cet événement, ils ne nous avaient rien pris, et tout ce que nous possédions était à leur disposition. Quand nous leur demandâmes ce qu'étaient devenus nos effets, ils nous déclarèrent franchement où ils étaient déposés; et, après quelques difficultés, moyennant une rançon fixée de gré à gré, nous recouvrâmes la plupart des objets volés, mais non pas (bien entendu) ceux que les pillards avaient emportés.

» Je ne ferai pas d'observation sur la cruauté de cette coutume, que sans doute je n'aurais jamais eu l'occasion de connaître, si je n'en avais été la victime. En rachetant des indigènes ce qu'ils avaient volé le jour de l'incendie, nous retrouvâmes bien quelques-uns de nos coffres, de nos pupitres et de nos habits, mais tous nos ustensiles de ménage furent perdus sans ressource. Quand l'incendie fut éteint, nous reçûmes une visite d'un missionnaire qui nous fit une petite offre de secours. Nous acceptâmes un peu de thé, du sucre et quelques articles de porcelaine; mais les missionnaires savaient que nous n'avions pas de maisons, que nous étions au milieu d'une horde de sauvages, et ils ne nous offrirent pas un asile chez eux! Certes, si un tel malheur leur était arrivé, nous leur eussions ouvert nos cabanes et nous aurions partagé avec eux tout ce que nous possédions. C'était bien là, pour des apôtres, l'occasion d'enseigner par l'exemple aux païens (car c'est ainsi qu'ils désignent les habitants de la Nouvelle-Zélande) le grand précepte chrétien : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent. »

» Je dois avouer que nous étions singulièrement contrariés d'être obligés de dormir, trois personnes serrées l'une contre l'autre, dans une petite cabane de la Nouvelle-Zélande, remplie d'ordure et de vermine de toute espèce, tandis que, à deux milles seulement de distance, il existait un village où la philanthropie anglaise avait apporté toutes les commodités, toutes les douceurs de la vie, par le canal de missionnaires dont j'étais moi-même un des pourvoyeurs, ayant fourni ma quote-part pour faire les frais de leur mission. »

<sup>1</sup> Les Ngapouis, selon M. de Rienzi.



GEORGE D. S. ...





GUERRIER MANGOWIEN.



Nous devons faire remarquer ici que M. Earle est un peu l'apologiste des Nouveaux-Zélandais, pour qui l'on doit désirer, il est vrai, une existence meilleure, mais au milieu desquels on ne serait en sûreté qu'autant que l'on pourrait s'habituer à leur vie et à leurs coutumes, impossibles à adopter pour des Européens.

Pour qu'on ne doute pas de l'impartialité de M. Earle, nous dirons qu'il a ainsi dépeint le caractère des Nouveaux-Zélandais : « Ils ont une férocité sans bornes dans leurs coutumes, un système d'esclavage plus étendu que partout ailleurs, une indifférence complète de la vie, ce qui les porte à commettre les plus grands crimes, et un besoin atroce de vengeance leur fait couvrir leurs projets pendant des années entières. »

M. Earle attribue la férocité et le cannibalisme des Nouveaux-Zélandais au manque total d'animaux dont ils puissent se nourrir. « Cependant, dit-il, on y voit une quantité immense d'oiseaux, à tel point que les volées obscurcissent quelquefois le jour en interceptant les rayons du soleil. » Les canards sauvages, les sarcelles, les huitriers, les chevaliers (excellent gibier, d'une nourriture succulente), pourraient aussi fournir abondamment à la subsistance des sauvages qui leur préfèrent pourtant la racine de fougère, l'huile de phoque et... la chair humaine!

« J'eus connaissance un jour, dit l'artiste-voyageur, de la promptitude que les Nouveaux-Zélandais mettent à rendre la justice. Un chef, qui demeurait dans le village, ayant la certitude de l'infidélité d'une de ses femmes, prit son *patou-patou* (hache de pierre) et partit pour sa cabane, où cette malheureuse se livrait aux soins de son ménage. Sans rien dire de ce qu'il savait et sans lui faire aucun reproche, il lui assena avec un sang-froid incroyable un coup de hache (*patou*) sur la tête, qui la tua sur-le-champ; et, comme elle était esclave, il traîna le cadavre hors du village, et le laissa à dévorer aux chiens. A peine eûmes-nous ouï le récit de cette mort, que nous allâmes sur les lieux pour demander la permission d'ensevelir le cadavre de la femme assassinée; ce qui nous fut tout de suite accordé. En conséquence nous cherchâmes deux esclaves, qui nous aidèrent à porter le corps jusqu'au rivage, où nous l'ensevelîmes comme nous pûmes.

» C'était le second assassinat dont j'avais manqué d'être le témoin depuis mon arrivée; et l'indifférence avec laquelle on m'avait parlé de ces deux meurtres me faisait croire que de pareilles cruautés se renouvelaient souvent. Cependant les mœurs en général me semblaient douces et sympathiques; mais l'infidélité d'une femme n'est jamais pardonnée ici; et ordinairement, si l'on peut trouver l'amant, il est immolé avec elle. La vérité m'oblige d'avouer que, malgré l'horrible châtement qu'elles ont devant les yeux, les Zélandaises ne reculent pas devant une intrigue<sup>1</sup>. »

L'auteur va nous raconter des choses bien plus terribles.

« Il y a bien longtemps déjà qu'on a, pour la première fois, accusé de cannibalisme les habitants de la Nouvelle-Zélande; mais nul homme grave et bien connu n'avait encore attesté cette allégation, atroce si elle eût été fausse; de sorte que, pour ne pas insulter à la nature humaine, on avait rejeté ce fait parmi les mille et un contes des voyageurs. On a d'ailleurs beaucoup écrit pour prouver qu'un penchant si affreux n'existait nulle part. Cependant j'étais destiné, moi, à le constater dans ses plus horribles détails. Un jour, vers les onze heures, comme je rentrais d'une longue promenade, le capitaine Burke m'apprit qu'il savait de source certaine (quoique les naturels du pays eussent voulu tenir la chose secrète), que, dans un village voisin, une esclave

<sup>1</sup> « Ceci est fort exagéré à l'égard des femmes mariées, de celles surtout qui ne sont pas esclaves. » Telle est l'opinion de M. de Rienzi.

nommée Matou avait été tuée, et que l'on préparait sa chair dans ce moment même pour la manger. En même temps il me parla d'un incident qui avait eu lieu la veille. « Atouï, me dit-il, m'avait rendu une visite, et en me quittant il reconnut une esclave qui, selon lui, s'était enfuie de chez lui. Aussitôt il l'arrêta et la donna à garder à ses gens. Cette fille avait été employée chez moi à porter du bois, et la réclamation d'Atouï ne me donnait aucune inquiétude pour la sûreté de sa vie; car je ne pensais pas que le crime fût aussi grave. Mais voilà que je viens d'apprendre que cette pauvre fille a été ou va être mise au four. »

Avec le capitaine Burke, M. Earle résolut d'assister au spectacle ou au repas qui se préparait et qui ne pouvait manquer d'être affreux. Ils partirent donc, ayant soin de ne faire naître aucun soupçon sur leur projet, car si les cannibales en eussent eu un seul doute, ils se seraient empressés de faire disparaître toutes les traces du meurtre. Après avoir pris une route détournée, et avoir employé toutes les précautions pour n'être pas aperçus, ils arrivèrent au lieu du festin et furent témoins de la plus abominable cérémonie.

« En approchant, dit M. Earle, nous reconnûmes les traces non équivoques du meurtre qui venait de s'accomplir. Des nattes sanglantes furent disposées de tous côtés. Un jeune garçon, debout sur la place, riait à gorge déployée; il toucha sa tête avec son doigt, et puis dirigea ce doigt vers un buisson. Je m'approchai de l'endroit qu'il indiquait ainsi, et mes yeux y rencontrèrent une tête humaine. Qu'on juge de l'horreur dont je fus saisi, en reconnaissant les traits de la malheureuse fille fugitive! Nous nous précipitâmes vers le lieu où le feu était allumé; là, un homme était debout, occupé à faire une cuisine dont la vue n'était pas de nature à éveiller la curiosité plus que l'appétit. Il apprêtait les quartiers d'un cadavre pour un festin; après avoir ôté les grands os, il avait coupé la chair en filets, et se disposait à la mettre au four.

» Comme nous étions là devant le feu, frappés d'horreur et stupéfiés, nous vîmes un gros chien arracher des lambeaux de la tête de la victime, en la trainant de buisson en buisson pour qu'elle ne lui fût pas ravie. Cependant le cuisinier de chair humaine acheva son rôti avec le plus grand sang-froid, en nous disant que le repas ne serait prêt que dans quelques heures. Hélas! ce fut ainsi que nous vîmes de nos yeux, le capitaine Burke et moi, un spectacle dont plusieurs voyageurs ont parlé sans être crus; car on a toujours révoqué en doute les faits de cette nature. Cependant, dans ce cas, il n'était pas question de manger la chair d'un prisonnier de guerre, ni de boire le sang d'un ennemi, afin de s'exciter contre les ennemis qui restaient après lui. Il n'y avait ni rage ni vengeance à satisfaire. On ne saurait invoquer ici, en faveur des Zélandais, la fureur indomptable qui survit quelques instants encore à un combat sanglant. C'était là un acte de *cannibalisme pur*, sans la moindre circonstance atténuante. Enfin, pas plus loin que la veille, Atouï nous avait vendu quatre porcs pour quelques livres de poudre; il ne pouvait donc alléguer non plus le défaut absolu de provisions. »

Les deux voyageurs prirent la résolution d'aller réprimander Atouï sur son inqualifiable cruauté. Le chef les accueillit comme il le faisait habituellement, et sa physionomie était loin de faire soupçonner l'acte barbare dont il venait de se rendre coupable. En jetant les yeux dans un coin de la chambre où il se trouvait, M. Earle ne put voir sans dégoût l'énorme quantité de pommes de terre que des esclaves préparaient froidement pour l'inférieur festin.

« Nous parlâmes à Atouï sans animosité; car, ne pouvant plus empêcher le meurtre, nous voulions au moins tâcher d'en connaître les détails. D'abord Atouï tâcha de nous faire croire qu'il ignorait l'affaire, et que ce n'était qu'un repas pour ses esclaves; mais nous lui dîmes que nous avions la certitude que le festin était pour lui et ses

compagnons. Après avoir longtemps encore tenté de nous cacher le fait, Atouï nous avoua franchement qu'il attendait que la cuisine fût faite pour en manger. Il ajouta que, connaissant l'aversion que les Européens avaient pour ces espèces de festins, les naturels faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour les cacher à nos yeux, et qu'il était très-fâché que nous eussions eu connaissance de l'affaire, mais qu'une fois le fait avoué il ne tenait pas à se taire. Donc, il nous dit que la chair humaine exigeait un apprêt plus long que toutes les autres; que, si elle n'était pas assez cuite, elle était trop ferme; mais que, bien cuite, elle était *tendre comme du papier*. Et, en disant cela, il tenait à la main un morceau de papier qu'il déchirait par manière d'explication. Il nous apprit que la chair qui se préparait alors ne serait pas cuite avant le lendemain matin; mais une de ses sœurs nous dit à l'oreille qu'il nous trompait, et que c'était au coucher du soleil qu'il avait l'intention de la manger.

» Nous lui demandâmes pourquoi il avait fait tuer cette pauvre fille, et comment la sentence avait été exécutée. Il répliqua que son seul crime était de s'être enfui de chez lui pour retourner chez ses parents. Alors il nous conduisit hors du village, et, nous montrant le pilier auquel il l'avait attachée, il se mit à rire en réfléchissant à la ruse qu'il avait employée pour donner le change à la victime : « Car, disait-il, je ne la menaçai que d'un léger châtement; mais je tirai et je la frappai au cœur. » Ces paroles barbares, cette naïveté féroce me glaça le sang, et je regardais ce sauvage avec un sentiment d'horreur, tandis qu'il se complaisait dans son récit.

» Et maintenant, le croira-t-on? ce barbare était, je le répète, un beau jeune homme aux manières douces et affables. Nous l'avions admis à notre table, et il n'y en avait pas un parmi nous qui ne l'aimât beaucoup; ce qui n'empêche pas que la victime qu'il venait de tuer était une jeune fille de seize ans. Au récit détaillé de cet événement, nous sentions notre cœur se soulever d'horreur, et je crus que j'allais m'évanouir.

» Nous primes congé d'Atouï, et nous nous dirigeâmes de nouveau vers l'endroit où se faisait l'infamie cuisine. Nous n'y trouvâmes plus un seul Zélandais. Une vapeur fétide, infecte, s'exhalait au-dessus du feu. Le chien, après avoir bien broyé la tête, s'en retournait pesamment, l'oreille basse, au village, et un faucon planait au-dessus du lieu de la scène, flairant l'odeur du sang et de la chair. Cela était affreux! »

Très-fatigués et dans un grand abattement, les deux Européens s'assirent devant la scène d'horreur, sur laquelle ils ne pouvaient porter les yeux sans lancer de sourdes malédictions contre les barbares. Cependant il leur vint, à tous deux en même temps, une idée qu'ils s'empressèrent de mettre à exécution : c'était d'enlever aux cannibales toutes les chairs de la victime et de détruire les apprêts du festin. Pendant que le capitaine resta en sentinelle sur les lieux, M. Earle courut au mouillage, d'où il ramena bientôt tous les Européens à qui il avait pu faire part de son projet, et qui s'empres- saient de venir le seconder, armés de pioches, de pelles, etc.

Arrivés sur les lieux, ils y rencontrèrent Atouï et les siens qui, ayant sans doute eu vent de ce qui allait se passer, étaient accourus pour l'empêcher; mais les Européens ne leur en donnèrent pas le temps, et, malgré les murmures et les menaces des cannibales, ils creusèrent une fosse, puis ils allèrent attaquer le four, qu'ils démolirent, et où ils trouvèrent les quatre membres de la jeune fille. La fumée et les exhalaisons faillirent les étouffer; mais enfin, ils parvinrent à tout jeter dans la fosse, qu'ils comblèrent en quelques instants. Nous devons ajouter que le cœur de la victime était préparé à part pour Atouï, comme le morceau le plus délicat.

« Le lendemain, ajoute M. Earle, notre vieil ami le roi George (le chef Choulitea à qui on avait donné ce nom) nous fit une longue visite, et nous lui parlâmes, sans nous échauffer, de cette abominable affaire. Il blâma hautement notre conduite.

» D'abord, dit-il, vous avez risqué votre vie pour une misérable échauffourée sans but; il fallait au moins enterrer ailleurs les débris du festin; car, vous n'avez pas été plutôt partis, qu'ils ont exhumé le corps, voyez-vous, et en ont dévoré jusqu'au dernier morceau....

» Il ne se trompait pas, nous en avons acquis depuis la preuve incontestable.

» D'ailleurs, continua le roi George, c'est une ancienne coutume, une coutume qu'ils tiennent de leurs pères, que leurs pères ont consacrée; et vous n'avez pas le droit de vous jeter à la traverse dans leurs cérémonies quelles qu'elles soient. Moi, j'ai bien voulu, et non pas pour vous complaire, messieurs les Européens, renoncer au cannibalisme, cela est vrai; mais vous croyez-vous en droit d'exiger la même renonciation des autres chefs? Quel châtiment infligez-vous, en Angleterre, aux voleurs et aux déserteurs?

» Quand on les a dûment jugés, répondimes-nous, on les fouette ou on les pend.

» Eh bien! répliqua-t-il, il vous plaît de les fouetter et de les pendre; à d'autres il plaît de les tuer et de les manger... Voilà toute la différence.

» Après nous avoir ainsi *réprimandés*, il nous fit des aveux fort curieux sur le chapitre du cannibalisme. Il se souvenait fort bien, nous dit-il, du temps antérieur à l'époque (époque notable pour les Zélandais) où l'on avait introduit dans le pays les pommes de terre et les porcs. Alors, lui, qui était né dans un district de l'intérieur du pays et qui l'habitait, ne connaissait d'autre nourriture que la racine de fougère et le *kou-mera*; alors les indigènes ne faisaient pas même usage du poisson, et ainsi s'expliquaient leurs habitudes de cannibalisme... »

Ainsi donc, il ne serait pas étonnant que l'esclavage se conservât encore longtemps à la Nouvelle-Zélande, puisque les naturels ne peuvent se défaire de leur goût pour la chair humaine. En général les esclaves sont des étrangers et des prisonniers. Tout individu qu'une tribu peut capturer chez une autre tribu, est de droit esclave; il faut en excepter les chefs qui ne sont jamais faits prisonniers, parce que leur tête sert de trophée. Les prisonniers que l'on recherche le plus sont les enfants, parce que l'on a espoir de les employer longtemps à divers travaux avant de les faire mourir; enfin, l'esclavage fait la richesse des chefs, et un individu ne prend rang dans la société qu'autant qu'il peut prouver qu'il a beaucoup d'esclaves.

A la première vue d'un rassemblement de Nouveaux-Zélandais, il est assez difficile de distinguer les hommes libres des esclaves, tant la différence est légère entre eux; mais bientôt on remarque que les premiers sont gais, rieurs, plaisants, d'un abord bienveillant, et que leurs yeux pétillent toujours de joie et de plaisir; tandis que l'esclave est toujours triste, morne, et son regard terne ne s'anime jamais que lorsqu'il voit quelque nourriture, fût-elle immonde, parce que l'on ne lui donne à manger que juste ce qu'il faut pour ne pas mourir. Aucun esclave ne peut se marier; et s'il est surpris en état de coït, il est puni de mort. De sorte que quand un être humain, à la Nouvelle-Zélande, est déclaré esclave, il ne doit plus avoir d'espérance que dans la mort; car s'il tombe aux mains d'un bon maître qui ne veuille pas le manger, à la mort de celui-ci il est égorgé lors de ses funérailles; aussi, combien d'esclaves ont provoqué la fureur de leur maître pour qu'il mette fin à la fois à leur misère et à leur vie. Il est inutile de dire que quoique les femmes esclaves servent à assouvir les passions de leur maître, elles n'ont pas un meilleur sort.

Pour la hiérarchie sociale de la Nouvelle-Zélande, les voyageurs ne s'accordent pas toujours quant au fond; cependant on sait que les liens du sang ne décident pas souvent de la position sociale, puisque nous avons vu que celui qui possède le plus d'esclaves est regardé comme le plus puissant; en effet, l'ainé d'une grande famille, quand

il peut réunir autour de lui le plus de guerriers de son nom, est toujours chef principal de son district ou de sa tribu, parce qu'une grande famille suppose une grande possession d'esclaves.

MM. Burke et Earle disent que chaque chef est maître et seigneur dans sa famille, et qu'il a droit de vie et de mort sur tous les siens. Ce qu'il y a de certain, c'est que les chefs sont d'excellents pères de famille, comme tous les Zélandais, qui idolâtraient leurs enfants et auxquels ils prodiguent tous les soins minutieux d'une nourrice. Mais ce qui distingue éminemment ce peuple de tous les sauvages, c'est que la femme, à la Nouvelle-Zélande, est traitée dans beaucoup de circonstances comme l'égal de son mari. En temps de paix, tous ces sauvages sont gais, sociables, généralement bons et hospitaliers; mais aussitôt qu'on blesse leur amour-propre, ou qu'on les raille, ils deviennent furieux, et alors ils sont à craindre.

« J'ai vingt fois essayé, dit M. Earle, de m'expliquer la différence frappante qui existe entre les habitants de l'Australie et ceux de la Nouvelle-Zélande, dont la position géographique et le climat sont à si peu de chose près les mêmes, et qui, par leur isolement de nos continents depuis des siècles, et leur manque de tout rapport avec les autres peuples, devraient se ressembler presque en tous points. D'où vient que les naturels de l'Australie sont d'une espèce bestiale, et forment le dernier anneau de la chaîne qui unit l'homme à la brute? d'où vient aussi que leur conformation est si différente de ceux de la Nouvelle-Zélande? L'Australien a les membres longs, maigres, les genoux et les coudes saillants et osseux, le front tout déjeté en avant, le ventre gros : au moral tout répond à cette structure; il n'a ni énergie, ni volonté, ni sagacité, ni désir d'apprendre, et ce n'est que rarement et avec beaucoup de peine qu'on parvient à piquer sa curiosité. A cela il y a bien quelques exceptions; mais ce portrait est fidèle en général. Le Zélandais, au contraire, mérite de servir de modèle : ses formes ont tellement de perfection dans l'enfance, qu'il pourrait poser pour l'*Hercule enfant*; les hommes faits sont remarquablement taillés et musclés; les femmes présentent à l'œil les plus harmonieux contours; et ils ont tous un regard si éloquent, de si beaux cheveux soyeux et bouclés; ils ont enfin, hommes et femmes, une telle supériorité intellectuelle, une telle soif d'apprendre, une énergie si infatigable et un amour si prononcé pour certains arts cultivés chez eux, qu'il est impossible de les comparer à leurs voisins. »

En 1831 parut dans la baie des Iles le capitaine Laplace, qui fait un portrait flatteur des Zélandais, tout en confirmant les remarques que l'on a faites sur la barbarie de ces sauvages. M. Laplace s'accorde encore avec M. Earle pour blâmer les missionnaires. Voici, du reste, comme il parle des habitants :

« Les mœurs des Nouveaux-Zélandais, dit-il, sont singulièrement belliqueuses. Jusqu'à ce jour les rangatiras faisaient des combats leur unique occupation; ils renonçaient volontiers au repos, et même à l'indépendance, pour se ranger sous les ordres d'un chef renommé par son courage, et entreprendre quelque expédition. Le rapt d'une jeune fille que ses ravisseurs avaient rôtie et mangée, la possession d'une baleine échouée sur la côte, ou une rivalité de puissance entre les tribus, était ordinairement le prétexte de leur agression. Alors commençait une série de dévastations et de massacres; les flottes, chargées quelquefois de plusieurs milliers de combattants, se rencontraient, s'attaquaient à l'abordage, et les vaincus se retiraient en toute hâte dans leurs pās, que ne tardait pas à bloquer le parti victorieux. Du haut de ces espèces de citadelles, construites au sommet de mornes couronnés de retranchements, qui servaient de refuge aux combattants, les assiégés assistaient à l'incendie de leurs cases, de leurs pirogues de pêche et de leurs moissons. Lorsque le siège traînait en longueur,

les assiégeants, fatigués, décimés par des luttes meurtrières qui avaient coûté la vie à leurs plus braves guerriers, abandonnaient l'entreprise jusqu'à l'année suivante, et retournaient veiller à leurs semailles. Mais si, par surprise ou à la suite d'un assaut heureux, ils parvenaient, malgré les pierres, les lances et une résistance opiniâtre, à forcer les retranchements, ni les femmes, ni les enfants ne trouvaient grâce devant eux. Après s'être gorgés de leur chair pendant plusieurs jours, et avoir préservé de la corruption les têtes des chefs tués dans l'action, en les vidant et les exposant ensuite à la fumée, ils remontaient sur leurs pirogues, où étaient jetés péle-mêle les restes à demi brûlés des derniers festins, et les prisonniers destinés à l'esclavage ou à leur servir de nourriture pendant la traversée.

» Quoique ces épouvantables guerres fussent continuelles, la population de la Nouvelle-Zélande, et particulièrement celle d'Ika-na-Maoui, était pourtant assez considérable à l'époque de la fondation de Sidney; mais, depuis lors, l'affluence des bâtiments européens à la baie des Iles, et l'introduction des armes à feu eurent des résultats effrayants. Les tribus du nord, pourvues de bonne heure de ces redoutables moyens de destruction, ne mirent plus de bornes à leurs vengeances, et n'accordèrent aucune trêve aux habitants des cantons du sud, qui, ne pouvant plus leur résister, virent leurs pâs, les plus inaccessibles jusque-là, enlevés presque sans coup férir, et tombèrent eux-mêmes aux mains d'un ennemi altéré de leur sang. C'est ainsi que les parties autrefois les plus florissantes d'Ika-na-Maoui sont transformées aujourd'hui en solitudes, que les beaux villages qui couvraient la baie de Chouraki et de la rivière Tamise, ainsi que la plupart des autres points de la côte orientale, dont les relations de Cook vantent la riante apparence, ont presque totalement disparu. Les dévastateurs eux-mêmes, épuisés par des expéditions sans cesse renouvelées, et par des divisions intestines, quittent leurs anciennes habitations, et laissent leurs terres en friche. Partout, dans ces campagnes désolées, et principalement aux environs de la baie des Iles, on remarque les traces des dégâts qu'ont occasionnés leurs sanglants démêlés avec leurs voisins, et surtout avec les naturels de la pittoresque et fertile baie de Wangaroa. La lutte entre deux peuplades également puissantes, également approvisionnées de fusils et de poudre par les blancs, ne pouvait manquer d'être longue et acharnée. Aussi dura-t-elle plusieurs années, et ne finit-elle que par l'entière destruction de l'une d'elles. Ce fut Chongui, chef de Kidi-Kidi, raugatira redouté de ses ennemis et admiré de ses compatriotes pour ses talents militaires, qui accomplit, après bien des chances diverses, cette œuvre d'extermination.

» Chongui, voulant se procurer des armes pour abattre ses ennemis, parvint à tromper les missionnaires, qui, de leur côté, en l'envoyant à Londres, se promettaient bien de profiter, pour leurs propres intérêts, de la haute idée que, suivant eux, il prendrait indubitablement dans son voyage des Anglais en général, et de leur congrégation en particulier; mais la première partie seulement de ce calcul de leur amour-propre se réalisa. Le chef zélandais, présenté à la cour, démêla au premier coup d'œil les attributions de l'aristocratie, reconnut parfaitement qu'elle possédait tous les emplois, tous les honneurs militaires, qu'elle était vouée au métier des armes, et laissait au peuple les travaux de la terre ou de l'industrie. On concevra sans peine le rapprochement que l'orgueilleux sauvage établit sur-le-champ, et les conclusions que, par analogie, il tira de ses remarques. Aussi s'empressa-t-il, en remettant le pied à la baie des Iles, d'apprendre à ses compatriotes qu'en Angleterre, de même qu'à la Nouvelle-Zélande, les rangatiras faisaient la guerre, ne travaillaient pas, et que les missionnaires étaient des *waris* (esclaves). Une semblable découverte eut, comme on le pense bien, les plus funestes conséquences pour ces derniers; ils tombèrent dans le mépris

des chefs, qui les avaient respectés jusqu'alors, et dont les exigences s'accrurent chaque jour. Chongui lui-même ne leur témoigna plus la même bienveillance; et, pendant les guerres sanglantes qui signalèrent son retour, ils furent expulsés de plusieurs cantons, et obligés d'abandonner, à leur grand désespoir, les habitations commodes, les bonnes récoltes et la vie confortable que, dans ses bénédictions, le Seigneur leur avait accordées. Si on les en croit, ce sont les marins européens, et principalement les baleiniers, qui empêchent les indigènes de faire des progrès dans la civilisation, et les excitent contre eux, soit en leur donnant de mauvais exemples et des conseils pires encore, soit en les exaspérant par des injustices, des meurtres ou des trahisons, soit en leur fournissant de la poudre et des fusils, pour s'entre-détruire plus facilement. J'avoue que ces griefs sont fondés en partie; que les baleiniers n'ont pas, en fait de mœurs et de religion, des principes bien arrêtés; que leur caractère grossier, leur penchant à la débauche et à l'ivrognerie sont peu propres à édifier leurs hôtes et à leur inspirer de louables sentiments. Mais les matelots, à leur tour, se plaignent de ces hommes de Dieu; ils leur reprochent d'être égoïstes, durs et fanatiques envers eux; ils les accusent de prendre plus de soin de leurs propres intérêts que de la conversion des indigènes, et de n'apporter aucun dévouement à l'exercice de leurs saintes fonctions. Quelque impartialité que je mette à garder la neutralité entre les deux partis, je suis forcé de convenir que ces récriminations, toutes fortes qu'elles sont, ne manquent pas de fondement; car j'ai eu lieu d'observer par moi-même, après tant d'autres navigateurs, que les missionnaires de la baie des Iles sont défiants, personnels, parcimonieux au sein de l'abondance, et qu'ils ne montrent ni la charité évangélique dont s'honorent les prêtres de toutes les religions, ni cette obligeance noble et généreuse, ordinaire à leurs compatriotes. Mes offres, mes sollicitations à l'effet d'obtenir d'eux quelques rafraîchissements pour nos malades, furent complètement infructueuses, et j'eus bientôt acquis la certitude que ces apôtres de l'Évangile, s'opposant à notre séjour dans ces parages par un but politique, cherchaient à troubler la bonne harmonie qui régnait entre nous et les naturels, en leur insinuant que j'étais venu pour m'emparer de la baie des Iles, pour venger sur eux la mort de Marion, assassiné par leurs pères vers la fin du siècle dernier. »

Ces calomnies ont été répandues, comme nous l'avons dit, dans presque toutes les parties du globe.

Mais nous croyons avoir assez parlé des Nouveaux-Zélandais pour nous permettre quelques relations sur leurs compagnes : les Zélandaises sont phtirophages. On voit souvent autour des cabanes des hommes accroupis et couverts de haillons, ayant à côté d'eux des femmes au teint hâve qui fouillent dans leurs vêtements, et croquent la vermine qu'elles y trouvent. On peut assurer que les Zélandaises sont, autant que les Cochinchinoises, attentives à cette occupation : quand avec leurs mains elles se sont emparées de la plus grande partie des insectes, elles étendent les vêtements au-dessus d'un feu de bois vert, pour enfumer le gibier, qui est bientôt contraint de gagner l'extrémité des fils, où il tombe aux mains des avides chasseresses.

« Un jour, après le dîner, dit M. Laplace, nous descendîmes à terre, suivant notre coutume, mes officiers et moi, pour nous promener aux environs de Korora-Reka, tandis qu'une partie de l'équipage s'y rendait aussi pour pêcher. Ce moment était toujours attendu avec une égale impatience à bord de *la Favorite* et sur le rivage; d'un côté arrivaient nos matelots, beaucoup plus empressés de rejoindre leurs connaissances qu'à jeter la seine; de l'autre, toutes les jeunes filles de l'endroit, dans un négligé galant, la chevelure ornée de morceaux de papier coloré ou de chiffons, et le cou garni de cordons de rassade obtenus la veille, accouraient au-devant de nous. Bientôt,

sur la plage qui sépare les cases de la mer, se succédaient les scènes les plus singulières : ici, nos jeunes gens, séduits très-facilement par les sirènes, abandonnaient furtivement le filet, disparaissaient avec elles derrière les buissons, puis revenaient d'un air penaud recevoir les remontrances de mon brave lieutenant. Celles qui, par leur naissance et surtout par leurs charmes, avaient droit de prétendre à des choix obscurs, s'acheminaient doucement vers un ruisseau dont les rives, ombragées de bosquets solitaires, convenaient parfaitement à d'amoureux rendez-vous. Enfin les papas et les mamans, accroupis sur le sable, paraissaient enchantés de ce qui se passait, et attendaient tranquillement le partage du produit de la pêche, en fumant les cigares que par leurs obsessions ils nous avaient arrachés.

» Cependant mes compagnons rencontraient quelquefois des cruelles qui empochaient leurs cadeaux, mais ne leur accordaient rien ; ce qui les chagrina d'autant plus, qu'elles étaient les plus jolies et les moins sales de la troupe. A leur chemise blanche, à leurs cheveux proprement arrangés, à la richesse de leurs colliers, à leur petit air doux et réservé, on reconnaissait en elles les favorites des capitaines ou des officiers baleiniers que l'hiver suivant devait ramener à la baie des Iles. Ceux-ci, à leur départ, avaient fait prononcer par l'ariki le redoutable tabou sur leurs belles, comme ils le font quelquefois sur d'autres personnages, dont la fidélité, grâce à cette précaution, devenait l'affaire de l'atoua, et, si j'en juge par ce que j'ai vu, était scrupuleusement gardée. Malheureusement pour nous, pauvres marins condamnés à courir le monde, cette belle institution, protectrice des absents, non-seulement n'est pas connue dans notre patrie, mais ne pourrait, je crois, y prendre racine que difficilement.

» Il est à présumer qu'à la Nouvelle-Zélande les prêtres, de peur de compromettre leur autorité, ne lancent pas souvent le tabou contre les amours ; car je trouvai toutes les femmes à qui je faisais des cadeaux prêtes à m'offrir en échange une monnaie qu'elles supposaient devoir être de mon goût. Mais je n'avais garde de mettre leur bonne volonté à profit, et cette prudente continence, qu'elles ne comprenaient sans doute pas, semblait détruire, à leurs yeux, tout le mérite de ma générosité.

» Parmi ces créatures si complaisantes, quelques-unes pourtant n'étaient pas à dédaigner ; une voix douce, des regards expressifs, une bouche bien meublée, des formes fraîches et arrondies, de la gaieté, de l'entraînement au plaisir, et même un grain de coquetterie, auraient dû me séduire. Mais j'étais rebuté par les agaceries mêmes, autant que par l'immodestie dont elles me donnaient assez de preuves dans les scènes mimiques qui, chaque soir, après leurs fréquentations avec nos hommes d'équipage, marquaient l'instant de la séparation. Dès que le jour baissait, toutes ces filles se plaçaient sur une ligne, les unes derrière les autres, et commençaient, en chantant et en battant des mains, une espèce de danse lubrique qui s'échauffait par degrés, finissait par des contorsions et des mouvements dont l'obscénité, quoique révoltante, excitait tellement, je dois l'avouer, la sympathie de l'assemblée, qu'à peine les bayadères haletantes avaient-elles pris sur le sable quelques moments de repos, que, pour céder aux instances des amateurs, elles formaient de nouvelles danses tout aussi lascives que les premières, et non moins applaudies. »

Quelque temps après, M. Laplace vit arriver dans la baie des Iles une grande flotte que montaient plusieurs centaines de guerriers qui revenaient de la partie sud, où ils avaient guerroyé durant quatre mois. Tous ces sauvages avaient été victorieux ; ils revenaient couverts des dépouilles de leurs ennemis, et rapportaient soixante de leurs cadavres pour servir au banquet du retour (en 1831 !). Le soir même de leur arrivée, ils allumèrent de grands feux sur la plage et préparèrent les festins. Pour ouvrir la fête, ils se mirent à danser et à chanter comme de véritables

maniaques; puis ils se gorgèrent de chair humaine! et à la lueur des flammes on distinguait les visiteuses de la veille qui, dans l'intervalle des danses, faisaient circuler des lambeaux pantelants dont la vue faisait frémir l'équipage français, triste spectateur de cette fête horrible.

Au point du jour, la réjouissance étant terminée, les guerriers cherchèrent à se rembarquer pour retourner chacun chez eux; mais avant de quitter la grande baie, ils régalerent les Français d'une parade de leur façon, sans doute pour marquer leur déférence.

« Aucune description, dit M. Laplace, ne saurait dépeindre l'affreuse mine de ces abominables coquins. Leurs corps absolument nus et bariolés de rouge, de blanc et de noir, leurs cheveux ébouriffés et saupoudrés d'ocre jaune, leurs attitudes baroques et leurs grimaces effrayantes leur donnaient l'apparence de démons. Debout sur l'avant de leurs pirogues, les uns étalaient devant nous, au bout de perches teintes de sang, les têtes des chefs ennemis tués dans les combats; les autres, brandissant leurs armes, exécutaient des danses, que de vieilles mégères, accroupies au fond des pirogues, accompagnaient de leurs battements de mains. Tous hurlaient des chansons de guerre, et cherchaient à se surpasser en extravagance dans leurs contorsions. Je voudrais bien savoir ce qu'eût dit, s'il avait assisté à ce spectacle, un de ces philosophes qui considèrent le sauvage comme un modèle d'innocence et de bonté. Pour nous qui avons pu, depuis près de deux ans, tantôt au milieu de tribus féroces, tantôt chez des peuples policés, envisager la question sous tous les points de vue, une pareille scène ne contribua pas faiblement à nous dégoûter de cette contrée barbare; notre tristesse, se reflétant sur les objets extérieurs, donnait à tous les sites qui passaient devant nous une teinte uniforme et presque lugubre. Aussi, quoique l'air fût parfaitement calme autour de nous, et que les vallons et les collines qui s'étendent jusqu'au bord de l'eau offrissent la plus belle végétation, je ne pensais pas même à les admirer. L'isolement de ces lieux, dont le bruit monotone de nos avirons troublait seul le silence, l'aspect de ces pointes coupées à pic et surmontées de fortifications en ruine, seuls restes de pas autrefois renommés pour le nombre et le courage de leurs défenseurs, me faisaient éprouver le sentiment le plus pénible. »

La hiérarchie politique, ou plutôt les divers gouvernements de la Nouvelle-Zélande, rappellent à s'y méprendre les anciens clans d'Écosse et d'Irlande. Chaque tribu est pour ainsi dire une grande famille gouvernée par un chef; mais on peut dire que ses sujets se prêtent moins à une obéissance réelle qu'au respect filial ou à la déférence. Ces chefs, si nombreux, portent le titre de *rangatiras*, et ils sont si fiers de leurs prérogatives qu'ils n'abordent jamais quelqu'un, surtout un Européen, sans lui décliner leur titre, en questionnant celui-ci sur son rang et sur sa dignité. M. d'Urville dit à ce sujet : « Il était curieux de voir avec quelle promptitude, avec quel discernement ils savaient établir, parmi les personnes de notre équipage, des assimilations aux divers ordres de la société chez eux. Le capitaine était le *rangatira-rahi*; le second, le *rangatira-para-parao*; les divers officiers, *rangatira*. Pour les autres personnes de l'équipage et pour les matelots, ils avaient diverses qualifications, telles que *tangata-iti*, *kouki*, etc. Chose remarquable, c'est que tous ces rangatiras affectaient une supériorité grotesque sur ceux qui paraissaient leur être inférieurs, et principalement sur les matelots; mais lorsque ces derniers avaient quelque chose de précieux à leur offrir, ils se dépouillaient aussitôt de leur fierté, qu'ils reprenaient en arrivant à terre, car, à la vue de leurs sujets, ils auraient craint de compromettre leur dignité en se familiarisant avec des Européens de basse classe. »

Tous les voyageurs qui ont fait quelque séjour à la Nouvelle-Zélande sont d'ac-

cord sur ce point que les rangatiras, ou chefs, sont tellement chatouilleux sur la dignité du rang qu'ils occupent, que leur vie est un état continuel de rivalité et de jalousie, qui leur fait toujours employer la médisance et la calomnie pour déconsidérer leurs rivaux, contre lesquels ils cherchent à exciter le courroux des Européens par les mensonges les plus grossiers.

On peut citer pour preuve de ce qui précède, l'accusation des chefs Tara et Toupe, qui persuadèrent aux Anglais que c'était leur rival Tépahi qui avait fait massacrer l'équipage du *Boyd*; accusation qui fit courir les plus grands dangers à Tépahi et à son peuple. M. d'Urville lui-même eut à combattre par toutes sortes de moyens les obsessions de Chaki et d'autres chefs qui le poussaient à faire massacrer des chefs étrangers qui l'avaient visité à bord. Malgré toutes ces jalousies sauvages, ces chefs ennemis ne s'abordaient jamais sans employer le plus scrupuleux cérémonial et en se traitant de *rangatiras-rahi*, tandis qu'ils apostrophent les hommes du commun en se servant du mot *tangata*, homme, ou du mot *koro*, jeune garçon. Dans les commencements de leur liaison avec les jeunes Zélandaises, les matelots étaient assourdis par cette appellation : *E koro!* (eh! jeune garçon).

Aux yeux des Nouveaux-Zélandais, l'état de guerrier est le plus honorable pour l'homme. Cette idée est toujours la base de l'instruction des jeunes gens. Leur manière de déclarer la guerre est de demander une satisfaction (*outou*) à celui qu'ils veulent attaquer; selon qu'ils l'obtiennent ou qu'on la leur refuse, car souvent l'*outou* n'est qu'un prétexte, ils scellent la paix ou commencent les combats. Les hostilités peuvent être arrêtées par un *outou* considérable; mais si l'agresseur ne l'obtient pas, la guerre se continue jusqu'à l'extermination du vaincu. L'usage de demander l'*outou* est si enraciné chez les Nouveaux-Zélandais que dans leurs disputes avec les Européens, et lors même qu'elles sont terminées, ils réclament toujours l'*outou*, que l'on satisfait en donnant quelques morceaux de fer ou toute autre chose. Pour se rendre l'*outou* entre eux, les sauvages se donnent des esclaves, des pirogues, etc.

Nous avons déjà dit que les Nouveaux-Zélandais mûrissent longtemps leur projet de vengeance, et nous avons donné l'exemple d'un chef qui avait attendu seize ans pour venger la mort de sa nièce; il nous suffira de dire ici que ces naturels ne veulent pas croire que les Européens soient moins opiniâtres dans leurs ressentiments. Taara, le chef de la tribu qui avait massacré l'équipage du *Boyd*, ne pouvait pas se persuader que les Anglais eussent renoncé à toute idée de vengeance contre lui.

Quoique les chefs zélandais soient dans une incessante rivalité, ils s'unissent quelquefois, ainsi que leurs tribus, pour repousser un danger commun ou pour attaquer un ennemi trop puissant. Autrefois les tribus de la baie des Iles s'unissaient à celles de Chouraki, pour aller ravager les terres du cap Est et de la baie d'Abondance. Mais généralement les chefs et leurs tribus combattent isolément et pour leur propre compte.

Comme chez la plupart des peuples de la Polynésie, lorsque des guerres importantes sont déclarées, les chefs se rassemblent en un conseil solennel, et là chacun prend la parole pour exposer ses plans de campagne; les prêtres sont aussi appelés dans ces réunions, où ils acquièrent quelquefois une grande influence. Quoique ces séances durent souvent des journées entières, chaque orateur y est toujours écouté dans le silence le plus religieux.

Il est vrai qu'on peut reprocher à ces insulaires la perfidie et la ruse, qu'ils ne se font pas scrupule d'employer dans beaucoup de circonstances; mais il est avéré que quand une tribu se met en campagne, le chef envoie des messagers aux ennemis pour les avertir de son intention, pour leur exposer ses griefs, et pour leur demander satis-

faction (outou) de l'injure qui leur est imputée. La réponse des ennemis décide de la paix ou de la guerre.

Dans ce dernier cas, les assaillants se dirigent par mer ou par terre vers la contrée ennemie, et dans leur passage cherchent à recruter des combattants, dont le nombre s'est accru, dans certaine guerre célèbre, jusqu'à trois mille, assemblage prodigieux de cannibales, en égard à la faiblesse des populations qui les ont produits et à la faiblesse de celles qu'ils vont tenter de dévorer.

Quand les troupes se mettent en campagne, elles forment de nombreuses bandes d'esclaves pour faire transporter les provisions jusqu'à une certaine limite. Arrivés au lieu indiqué, les esclaves déposent leurs fardeaux et regagnent la tribu de leurs maîtres.

Si la tribu ennemie est trop éloignée pour l'atteindre en un jour, les combattants campent au milieu des campagnes, où chaque tribu construit, pour son usage particulier, des huttes de branchages et de fougère; cependant, quand le temps est beau et ne présage pas de pluie, les guerriers se couchent en plein vent sur la terre, et leurs sujets les imitent. Les provisions de campagne consistent principalement en racines de fougère et en poissons secs, parce qu'elles sont plus faciles que toute autre à transporter; mais quand les assaillants sont vainqueurs, ils se dédommagent amplement de leur diète sur les cadavres de leurs ennemis.

Chez une nation aussi belliqueuse, la renommée des guerriers fameux doit exciter la sympathie de tous les habitants. Aussi Napoléon est-il regardé comme le premier homme du monde par tous les Nouveaux-Zélandais. La mémoire du grand homme est aussi populaire à nos antipodes qu'elle l'est parmi nous. Le Zélandais Hihi, le plus célèbre des guerriers de Chongui, ayant un jour combattu d'une manière extraordinaire, fut surnommé *Napoulon-Ponapati* (Napoléon Bonaparte). Ce nom lui avait été donné d'abord par Touai, chef zélandais, qui avait vu Napoléon à Sainte-Hélène, et qui parlait de ce jour comme du plus beau de sa vie. Hihi conserva le nom de Napoulon jusqu'à sa mort.

Puisque nous en sommes sur le chapitre des chefs, donnons quelques détails sur leur caractère, et traçons plusieurs portraits. M. Laplace, de *la Favorite*, parle ainsi des Zélandais qui veulent singer les rangatiras : « A peine un navire touche-t-il à la Nouvelle-Zélande, que le capitaine est obsédé à chaque instant par une foule de prétendus grands personnages qui, pour appuyer leur droit à ses libéralités, se parent de titres et de noms plus baroques les uns que les autres. Ils affluent à bord, avec leurs femmes, de tous les cantons d'alentour, s'installent sans façon sur le gaillard d'arrière, et y demeurent jusqu'à ce qu'ils aient obtenu, par leur importunité, de la poudre, des balles ou quelques galettes de biscuit; puis ils s'en vont, après avoir toutefois prévenu officiellement les officiers de leur prochain retour. »

Comment M. Laplace aurait-il reconnu dans ces mendiants avides, couverts de haillons, pleins de vermine, ces nobles guerriers rangatiras dont les voyageurs avaient parlé avec tant d'enthousiasme? Cependant voici, en gros, le portrait d'un chef puissant qui n'est guère plus avantageux :

En montant à bord de *la Favorite* il déclina son nom, Bomaré, neveu d'un fameux chef que ses ennemis avaient, peu de temps auparavant, rôti et mangé, ainsi que ses deux fils. Bomaré, quoique jeune, était déjà redouté par son courage, et ses inclinations sanguinaires le faisaient considérer comme le premier rangatira du pays. Sa taille herculéenne, sa forte poitrine, ses membres musculeux et arrondis, de larges pieds, des mains de géant, dénotaient en lui une vigueur extraordinaire. Son front était haut et bien découvert; ses yeux jaunâtres, enfoncés, clignotants, lançaient des regards inquiets et sinistres. Son nez aquilin avait pour ailes et pour points d'appui deux spirales tatouées

en noir qui s'étendaient sur les joues et se réunissaient au front, tandis que d'autres lignes noires, couvrant la lèvre supérieure comme deux moustaches, descendaient sur le menton comme pour le couvrir afin de mieux faire ressortir un râtelier d'une blancheur d'ivoire; tout cela s'encadrait sous une chevelure longue et malpropre qui donnait à cette physionomie sauvage quelque chose de mobile, de traître et d'effrayant. Le reste du corps était couvert, comme celui des autres Zélandais, de deux grossiers pagnes de *phormium*, dont la blancheur avait fait place à une couche de crasse dégoûtante. Le premier de ces pagnes était fixé par une ceinture au milieu du corps et ne descendait que sur les cuisses; l'autre pagne, bariolé de couleurs rouge et noire, descendait de la tête jusqu'aux talons après avoir passé autour du cou comme une cravate. Pour compléter ce magnifique costume, l'on peut ajouter de longs pendants d'oreilles, un collier de dents d'animaux, au milieu de la poitrine une figure plate de jade vert aussi bien modelée qu'une tête de bonhomme de pain d'épice. Que l'on se figure maintenant Bomaré s'appuyant majestueusement sur un casse-tête ou hache de pierre très-dure, et l'on aura devant soi un grand seigneur nouveau-zélandais dans sa mine, sa tournure et son costume.

Bomaré jouissait d'une réputation plus que suspecte parmi les Européens; aussi fut-il traité à bord de *la Favorite*, ainsi que son pilade Rewi-Rewi, avec une défiance et une lésinerie qui lui causèrent un grand désappointement.

Les traits de ces deux hommes (Rewi-Rewi était aussi rusé et aussi féroce que Bomaré) furent agités de mouvements convulsifs à la remarque du dégoût qu'ils inspiraient à tout l'équipage; leur main droite faisait balancer le redoutable casse-tête comme si elle eût été prise de cruelles démangeaisons. C'est dans cette circonstance que M. Laplace put comprendre ce que sont de tels hommes quand, barbouillés d'huile et d'ocre rouge de la tête aux pieds, la face bouleversée par d'horribles contorsions, pleins de fureur et hurlant leurs chants de guerre, ils se précipitent dans les combats. Certes, nos batailles les plus terribles ne donneraient qu'une idée bien imparfaite des furieuses mêlées des Nouveaux-Zélandais. Quand ces hommes se précipitent les uns sur les autres, armés de lames garnies d'arêtes de poissons, de javelots meurtriers, de haches d'armes, de casse-tête, le champ de bataille est bientôt couvert de morts et de blessés que les femmes des guerriers achèvent à coups de poignard et traînent ensuite dans un lieu caché pour en faire les préparations de l'horrible festin!

Que serait-ce donc, si l'on dépeignait ici l'épouvantable spectacle que doivent offrir, la nuit, les groupes de guerriers assis autour d'un immense brasier où rôtissent les corps sanguinolents des vaincus, et derrière eux les prisonniers qui serviront plus tard pour les mêmes sacrifices! Comme ces infortunés captifs et leurs enfants doivent être torturés par les angoisses de leur position; leurs pères, leurs parents sont dévorés sous leurs yeux; après un court esclavage ils le seront à leur tour.

Après de pareils tableaux on peut envoyer les misanthropes dans la mer du Sud, à la Nouvelle-Zélande; ils pourront juger si les natifs y ont attendu les Européens pour se laisser aller à la superstition et à tous les genres de cruautés. Combien de malheureux y sont sacrifiés au mauvais génie, puis dévorés par les religieux; combien de mères sont forcées de détruire leurs enfants comme des êtres inutiles à la famille et à la société!

Bien plus, le droit du plus fort y est exercé dans toute sa plénitude; et il n'y a absolument que deux castes parmi les Nouveaux-Zélandais; la première, exclusivement adonnée à la guerre et au maraudage, seule maîtresse du sol et des privilèges, tenant la seconde dans la dernière des servitudes et la traitant comme les barbares du Nord traitaient les vaincus au moyen âge.

Et cependant, l'on est forcé de l'avouer, les rangatiras semblent avoir reçu de la nature le droit de commander aux *waris* (esclaves). Les membres de ceux-ci sont grêles, et leurs laides figures, dépourvues du tatouage, ne sont pas caractérisées de cette fierté ni de cette noblesse qui constitue le maître; tout dans leur allure et leur attitude dénote la faiblesse et l'incapacité, tandis que les rangatiras en général ont un aspect martial, des traits prononcés que rehaussent encore les dessins bizarres mais élégants du tatouage; une excellente opinion d'eux-mêmes, qui les empêche de supporter d'autre joug que celui de la nécessité, et cette espèce d'orgueil les rend quelquefois si passionnés pour l'indépendance, que pour le satisfaire ils commettent souvent les atrocités les plus inouïes.

Quoique plusieurs voyageurs, entraînés par leur imagination ou voulant faire valoir leurs amis zélandais, aient prétendu que les rangatiras rachètent leurs nombreux défauts, conséquences de l'état sauvage, par cent belles qualités, telles que le désintéressement, la délicatesse, la loyauté, etc., il est facile de détruire leurs arguments par l'examen des mœurs de ces chefs, plus sauvages que leurs esclaves mêmes. Est-ce par désintéressement que ces insulaires, dans leurs visites à bord des navires, dérobent tout ce qui leur tombe sous la main, malgré les présents qu'on leur fait; et, non contents de ces présents et de ces larcins, égorgent souvent, dévorent quelquefois les équipages dont ils convoitent les richesses? Est-ce par loyauté qu'ils calomnient lâchement leurs rivaux et leurs ennemis auprès de ceux qu'ils croient capables de les venger? Enfin, est-ce par délicatesse qu'ils envoient, à l'arrivée des navires étrangers, leurs esclaves et leurs propres filles trafiquer de leurs faveurs pour de misérables bagatelles? Maintenant on peut objecter que les femmes mariées sont d'une fidélité à toute épreuve et qu'elles ne se livrent jamais ni aux étrangers ni aux autres insulaires. On peut répondre facilement à cet argument. La fidélité des Nouvelles-Zélandaises provient d'abord, de ce que dans leur île elles n'osent pas risquer leur vie, qui tient au moindre soupçon de la part de leur mari; ensuite, si avec les Européens elles ont plus de liberté, elles manquent absolument de galants; et à qui supposeriez-vous le courage d'approcher d'une femme qui a la figure tatouée, une bouche fendue jusqu'aux oreilles, toujours garnie d'une grosse pipe, des regards dépourvus de toute expression, des seins pendants, sillonnés et flétris, le tout exhalant une odeur insupportable d'huile de poisson, dont les pagnes sont imbibés. N'est-il pas prouvé par tout ce qui précède que les Nouvelles-Zélandaises sont encore pour longtemps, comme elles l'ont été jusqu'ici, à l'abri des séductions des plus intrépides jeunes gens?

Cependant, dans leur jeunesse, ces vilaines créatures pouvaient passer pour d'assez jolies filles; leur taille pouvait être courte et ramassée; mais un air de volupté, quelques grâces naturelles, des seins mollement arrondis, des mains et des pieds petits, des traits réguliers, une belle denture et des yeux doux, pouvaient rendre fort avenante leur physionomie, qu'embellissait encore le désir de plaire; aussi, lorsqu'aux temps des chaleurs et au sortir du bain, qui donnait à leur peau quelque chose de velouté, elles se rendaient dans la cabine des officiers ou de quelque gentil matelot, étaient-elles choyées et joyeusement reçues.

Mais comment la beauté passagère de ces femmes aurait-elle longtemps résisté aux travaux pénibles qui les tiennent assujetties, et aux privations de tout genre qui précèdent et suivent l'enfantement dans la Nouvelle-Zélande? Lorsqu'une femme est dans un état de grossesse avancé, on la relègue, loin de ses amies et de ses parents, dans une cahute construite exprès pour elle; exposée là au vent et à la pluie qui pénètrent de toutes parts, la pauvre femme est ainsi emprisonnée pendant plusieurs semaines, et ne rentre dans la société que plusieurs jours après avoir été délivrée; car, pour que

son nouveau-né acquière plus de force, elle doit le laisser exposé dans sa cahute à toute l'intempérie de la saison. Combien d'enfants, qui n'ont que le sein de leur mère pour conserver leur chaleur, succombent à cette cruelle épreuve! Combien de mères se dérobent aux suites de leur fécondité par des moyens violents! Comment donc voudrait-on qu'une femme zélandaise conservât longtemps sa beauté?

Le fond de la religion de la Nouvelle-Zélande a beaucoup d'analogie avec la religion chrétienne, quoique la croyance des sauvages soit la même que l'ancienne croyance des Taïtiens. Les principaux dieux sont : Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu l'Oiseau ou l'Esprit. Leurs idées ne sont pas aussi embrouillées relativement à la première personne qu'à l'égard des deux autres; elle se nomme Nouï-Atoua, le maître du monde, et par conséquent le plus puissant des dieux. Un autre point de ressemblance de cette trilogie divine avec la nôtre, c'est que chaque Zélandais a pour lui tout seul un atoua, divinité secondaire, qui remplit le même rôle que l'ange gardien parmi nous. Les ministres de la religion se nomment *ariki*, et quelquefois *tahé-tohanga* (hommes savants); leurs femmes, qui remplissent les fonctions de prêtresses, se nomment *wahiné-ariki*. Tous les *pâs* (villages) de la Nouvelle-Zélande possèdent une habitation plus grande que toutes les autres, et que l'on appelle *waré-atoua* (maison de Dieu). C'est dans cette maison que se font les prières (*karukia*), et que l'on dépose la nourriture sacrée (*a o kuitou*).

Dans cette maison toutes les cérémonies religieuses sont faites par les *ariki*, qui implorent l'atoua pour qu'il protège ses fidèles. Les songes, dans la Nouvelle-Zélande, sont regardés comme des avertissements de la Divinité, et tout ce qui y a rapport est tranché par le prêtre, seul chargé d'interpréter les commandements de l'atoua. Jamais une tribu, quelque continuelles que soient ses guerres, ne se met en campagne sans avoir consulté l'Esprit-Saint (*Oai-Doua*) dans une grande cérémonie mystique nommée *karakia-tanga*. Les époques les plus marquantes de la vie sont aussi consacrées parmi les Nouveaux-Zélandais, et les solennités religieuses prêtent toujours leurs imposants spectacles à ces diverses consécration! La plus remarquable de toutes est la coutume de se réunir, à la naissance d'un chef ou de tout autre enfant des premières classes, autour de son berceau, et, après avoir pronostiqué un horoscope quelconque, de commencer une fête de famille qui offre les mêmes particularités qu'une réjouissance publique. Le missionnaire Kendall croit trouver dans cette *toïnga* (cérémonie) le baptême des catholiques; et pour le prouver, il a assuré que les Nouveaux-Zélandais, dans leur *toïnga*, aspergent leurs enfants d'une eau sacrée, ou eau baptismale, qu'ils nomment, la première, *ouai-tapa*, et la seconde, *ouai-toi*. Le même missionnaire ajoute que les mariages zélandais reçoivent une sorte de sanctification religieuse, et qu'à la mort d'un indigène, tous ses parents entourent son lit mortuaire en priant pour le repos de son âme. Nous donnerons plus loin d'autres versions sur ces cérémonies.

Ce qui distingue essentiellement de la nôtre la croyance des sauvages, c'est qu'ils ne veulent pas admettre qu'il y ait la moindre similitude entre leur dieu et celui de l'Europe; ils disent à ce sujet, et leur tolérance est admirable, que nous faisons fort bien d'adorer notre Dieu et de suivre ses commandements, mais qu'ils feront bien aussi de rester soumis à leur atoua.

Dans une conversation que les missionnaires entamèrent avec des indigènes sur la résurrection des corps et l'immortalité de l'âme, ces derniers dirent que l'immortalité de l'âme était un dogme reçu et professé parmi eux; mais la résurrection des corps leur parut bien extraordinaire.... On a beau représenter aux Nouveaux-Zélandais l'heureuse mort des justes, leur dire que quand Dieu révèle à l'homme, par des signes mystérieux, qu'il va mourir, celui-ci doit se trouver heureux d'espérer qu'après cette vie il va habiter un séjour plus brillant, rien n'y fait. Quand les Nouveaux-Zélandais

s'aperçoivent qu'ils vont mourir, ils n'appellent point la mort; au contraire, ils en sont très-effrayés, et lorsqu'on leur en marque de l'étonnement, ils avouent naïvement que tous leurs pères avaient passé par la mort, et qu'ils voudraient bien ne pas suivre le même chemin.

« Je leur assurai, dit M. Marsden, que quand ils comprendraient le livre de Dieu, qu'il avait donné au peuple blanc, et que les missionnaires leur donneraient et leur apprendraient à connaître, alors ils n'auraient pas plus de frayeur de la mort que ceux des blancs qui sont bons. Ils saisissaient parfaitement la différence qui existe entre l'homme qui redoute le trépas, et celui qui n'en est pas effrayé. Ils disaient que toutes les âmes des Nouveaux-Zélandais, au moment de la mort, se rendaient dans une grotte au cap Nord, et que de là elles descendaient dans la mer pour aller dans l'autre monde. Les privations et les mortifications que ces misérables païens souffrent d'après l'idée qu'ils attachent au crime, et par suite de leurs frayeurs, sont nombreuses et pénibles : à moins que la révélation divine ne leur soit communiquée, ils ne trouvent point de remède qui puisse affranchir leurs esprits des liens de la superstition, sous l'empire de laquelle plusieurs d'entre eux tombent malades, languissent et finissent par périr. Ils n'ont point d'idée d'un Dieu de miséricorde qui puisse leur faire du bien; mais ils vivent dans l'appréhension funeste d'un être invisible, qui, suivant leur croyance, est toujours prêt à les tuer et à les dévorer, et qui les tuera s'ils négligent un *iota* dans une de leurs superstitieuses cérémonies. Boire un peu d'eau à ma coupe, quand ils sont taboués par le prêtre, serait regardé comme une offense à leur Dieu, suffisante pour le porter à les mettre à mort. Quand je leur disais que mon Dieu était bon, qu'il prenait soin de moi jour et nuit, partout où j'allais, que je ne craignais point sa colère, et qu'il m'écoutait toujours quand je lui adressais mes prières, ils disaient qu'ils n'avaient point de Dieu semblable, et que le leur ne faisait que punir et tuer. »

Quoique ces peuples aient souvent, aux portes de leurs cabanes, sur leurs tombeaux, entre leurs mains des effigies hideuses et terribles, ils ne peuvent être considérés comme idolâtres, car ces effigies ne sont que des signes mystiques qui doivent avoir un rapport direct avec la haute Divinité, comme les saints de la religion catholique; cependant on pourrait dire qu'à la Nouvelle-Zélande, comme en beaucoup d'autres lieux, la hiérarchie céleste touche de fort près à la hiérarchie sociale.

Les naturels portent aussi au milieu de la poitrine ou au cou de petites figures de pierre appelées *pounamous*, que Forster a considérées comme des amulettes, parce qu'à la Nouvelle-Zélande elles portent le nom générique de *tiki*; il est possible qu'à Totara-Nouï, exploré par Forster, ces emblèmes portent le nom de *tiki*; mais d'Urville, disant que cette qualification est hors d'usage au nord de la Nouvelle-Zélande, ajoute qu'il est fort probable qu'il y a confusion, puisque *tiki* signifie aussi *voir*.

D'après la version de plusieurs rabbins indigènes, les deux principales divinités du pays, Maouï-Moua et Maouï-Potiki, étaient deux frères d'âge différent : une circonstance quelconque ayant fait naître entre eux quelque rivalité, l'aîné tua et dévora le cadet, puis commanda à ceux qui l'adoraient de tuer et de dévorer leurs ennemis. Telle serait l'origine du cannibalisme.

M. Nicholas, à son tour, dit que le véritable Jupiter des Zélandais est Maouï-Rauga-Rangui, dont le premier nom, Maouï, signifie littéralement *habitant du ciel*. Après lui vient Tipoko, dieu de la colère et de la mort; ce dieu, étant le plus redoutable et le plus terrible, a le plus de part aux hommages des croyants. Celui qui joue ensuite le plus grand rôle est Towaki, suivant d'autres voyageurs Tauraki ou plutôt Tau-Wati; ce dieu est le souverain maître des éléments. Dans son courroux il fait courir sur la mer les tempêtes et les orages; M. Nicholas ayant essuyé un gros coup de vent dans la baie de

Chouraki; les insulaires l'avertirent que Tau-Wati était très-courroucé contre lui.

Ce ne serait qu'après ces trois divinités que viendraient Maouï-Moua et Maouï-Potiki. Le premier n'a fait d'autre exploit que de former la terre, et cela sans les eaux, en attendant qu'elle pût être tirée à la surface par un hameçon attaché à un rocher qui était bien le plus grand écueil de tous les océans. C'est donc Potiki qui l'a prise des mains ou du hameçon de son frère, et lui a donné la forme qu'elle a conservée jusqu'à présent. Ce dernier Dieu préside aux maladies, et son privilège le plus important est de pouvoir donner la vie que Tipoko seul peut détruire. Lorsque ce dieu est seulement nommé Maouï, il joue un plus grand rôle que quand il conserve ses deux noms; cela s'explique par les idées superstitieuses que les Zélandais attachent aux fonctions des trois Maouïs qui se confondent souvent dans un seul et même être, comme la Trinité chrétienne. Forster dit que Maouï était aussi adoré aux îles de la Société; d'après M. Ellis, Maouï n'aurait été qu'un prophète célèbre qui aurait voulu civiliser les sauvages. Mariner est loin de toutes ces versions; il dit que Maouï est considéré à la Nouvelle-Zélande comme Atlas l'était chez les mythologues; c'est un géant qui soutient la terre et occasionne les tremblements et les irrutions.

Les indigènes ont aussi le dieu des charmes et des enchantements. Ce Dieu ayant un jour perdu sa femme, fit le tour du monde pour la retrouver, et au moment qu'il s'y attendait le moins, il la rencontra aux environs de la baie des Îles. Après s'être reconnus, les deux époux remontèrent parmi les constellations au moyen d'une pirogue qui tenait au ciel par les deux bouts.

Mais voici une question importante et sur laquelle on doit attirer l'attention des voyageurs : Est-il vrai que les Zélandais croient que l'homme a été formé par les trois Maouïs réunis en un seul être, que le premier des trois dieux eut le plus de part à cette œuvre, et qu'enfin la femme fut formée d'une des côtes du premier homme? Voilà certes un rapprochement absolument identique avec la tradition de la Genèse. Et ce n'est pas tout : les insulaires appellent les os humains *iouis*, nom qui a beaucoup d'analogie avec celui de la mère du genre humain. Nous n'omettrons pas de dire que toutes ces notions sont fournies par les missionnaires, qui sont très-forts pour les rapprochements de cette nature.

Une tradition très-accréditée parmi les sauvages est presque la même qu'un certain conte de fée que tant de grand'mères d'Europe racontent à leurs petits-enfants; c'est l'histoire de Rona, qui, tombant dans un puits, s'accrocha à un arbre, et de là s'élança dans la lune, où on le voit encore aujourd'hui. Au premier examen, ces remarques semblent puérides; mais quand elles sont approfondies, elles démontrent que la race humaine a le même penchant pour tout ce qui tient au merveilleux, et cette remarque peut être opposée comme argument au système de ceux qui prétendent que les hommes ont eu autant de berceaux distincts que de nuances marquées dans les gouvernements qu'ils se sont faits et dans les positions géographiques qu'ils occupent.

Les dieux du dernier ordre à la Nouvelle-Zélande ont quelque analogie avec les anciens lares des Grecs. Ils ont chacun une localité de prédilection qu'ils protègent de toute leur puissance : l'un habite la caverne de Manava-Touï; l'autre couvre les rochers de l'embouchure du Chouki-Anga, et ainsi des autres. Les naturels des bords du Chouki-Anga disent que si les marins du *Cossak* n'avaient pas outragé l'atoua qui protège ces rochers, le navire n'aurait pas été détruit.

Les premiers Européens qui abordèrent à la Nouvelle-Zélande furent reçus comme les compagnons de Christophe Colomb en Amérique; on les prit pour des divinités armées du tonnerre. Une remarque qui a toujours embarrassé les navigateurs et les explorateurs, c'est que l'on désigne les Européens sous le nom générique de *Pakeka*,

mot dont on n'a pas encore trouvé l'étymologie et que les sauvages ne peuvent expliquer. M. d'Urville dit à ce sujet : « Je n'ai jamais pu découvrir d'où ce nom tirait son origine; ce qui m'a surpris, c'est qu'il m'a semblé adopté sur tous les points de la Nouvelle-Zélande, et cela donne lieu de croire que cette dénomination existait même avant les voyages de Cook. On peut donc croire que les indigènes avaient depuis longtemps connaissance d'une race d'hommes très-distincte de la leur. »

L'homme qui a le plus étudié la religion, ou plutôt les idées religieuses des Zélandais, M. Marsden, dit qu'ayant un jour demandé à un naturel comment il se figurait l'atoua (Dieu), celui-ci répondit : « Comme une ombre immortelle. » M. d'Urville, ayant adressé la même question au chef Touaï, celui-ci répondit, en laissant échapper tout doucement son haleine pour mieux exprimer son idée : « C'est un esprit, un souffle tout-puissant. »

Mais il faut ajouter que ceux qui ont si bien deviné le grand Être, croient que l'atoua revêt souvent des formes grossières et bizarres; exemple : une personne est-elle atteinte d'une maladie mortelle, on dit que l'atoua, sous la forme d'un lézard, s'est introduit dans son corps et qu'il lui ronge les entrailles. Ils ajoutent qu'aucun pouvoir humain ne pourrait lui faire lâcher sa proie; ce qui ne contribue pas peu à augmenter la terreur que le lézard inspire aux habitants, c'est qu'aucun d'eux n'a jamais osé toucher ce reptile, pour lequel ils ont une horreur superstitieuse.

Les Zélandais, comme autrefois les Taïtiens, prennent pour un sifflement sourd le bruissement du vent, qui annonce l'approche de l'atoua. L'ariki Moudi-Arou assurait que l'atoua de Kaï-Para s'annonçait toujours par ce sifflement.

Comme dans toutes les parties sauvages du globe, le bruit du tonnerre inspire, à la Nouvelle-Zélande, la plus grande terreur. Les éclairs y sont regardés comme le présage le plus certain des conflits ou des batailles; et les naturels s'imaginent que l'atoua, ayant pris la forme d'un immense poisson, ne produit ce bruit que pour qu'on lui adresse des prières et qu'on le supplie de ne pas faire de mal aux hommes. Plusieurs voyageurs pensent que cette opinion n'a pas d'autre origine que les explosions volcaniques si fréquentes dans ces îles, et surtout sur celle de Pouhiari-Wakadi, qui se trouve au milieu des eaux, et qui est toujours entourée de poissons. Cette fable peut avoir encore quelque rapport avec celles qui avaient cours autrefois chez les Grecs sur Encelade, Briarée, Typhon, etc.

Passant de la superstition fabuleuse à la superstition religieuse, nous rapportons un exemple d'une horrible exécution qui se renouvelle à la mort de tous les chefs : Le célèbre chef Touaï mourut, après de longues souffrances, le 17 octobre 1824. Quelques jours avant son agonie, M. Lock, capitaine du *Mary*, mouillé dans la baie des Îles, ayant appris que ce chef était très-mal soigné au milieu de sa tribu, où il n'avait pour tout médicament que de l'eau et des racines de fougère, l'envoya chercher dans un canot pour lui administrer les secours de la médecine et lui faire donner une nourriture convenable. Malheureusement le capitaine s'y était pris trop tard; le pauvre Touaï mourut à bord, et ne put empêcher, par conséquent, ses parents et ses amis d'égorger un esclave pour obtenir une guérison impossible; à peine sa tribu eut-elle appris qu'il avait rendu le dernier soupir, que, pour apaiser ses mânes, elle organisa un grand sacrifice où quatre autres esclaves furent encore égorgés.

Comme nous l'avons déjà dit, ces insulaires croient fermement aux enchantements. Ces malheureux sont continuellement dans la crainte et dans l'inquiétude à ce sujet, car c'est à cette cause qu'ils attribuent généralement leurs maladies et même leur mort. Ils sont dans la ferme croyance que ces enchantements s'opèrent par certaines prières adressées à l'atoua, par certains mots prononcés d'un ton étrange, et par quel-

ques gestes bizarres qui forcent l'atoua à céder un peu de sa puissance aux enchanteurs.

Les missionnaires se sont en vain creusé la tête pour en tirer tous les arguments capables de détruire ces absurdités; rien n'y a fait. Ils ont été plus loin, ils ont offert de toucher au tabou, d'en braver impunément les effets dans leur propre personne, par divers moyens, etc.; mais les Zélandais se sont bien gardés de les laisser faire; ils leur ont répondu qu'en leur qualité d'arikis d'une autre religion, ils pourraient bien défier l'atoua, mais que celui-ci, pour se venger d'une pareille insulte, ferait périr sans pitié tous les habitants qui se trouvaient sur la même terre que les missionnaires.

Ils ont à peu près la même foi aux songes et à leurs effets, surtout à ceux des prêtres, qui, par les explications qu'ils en donnent, influent beaucoup sur les décisions des naturels. Il est arrivé souvent que des entreprises ou des expéditions considérables ont été arrêtées tout à coup parce qu'un songe les défendait. Quand un songe avertit que telle attaque occasionnera tel malheur, les guerriers, fussent-ils à la veille d'une bataille et certains d'exterminer leurs ennemis, reprennent en paix le chemin de leurs foyers, sans se plaindre des souffrances qui remplacent l'abondance du pillage auquel ils s'attendaient. Quand l'atoua envoie un songe, c'est l'offenser directement que de ne pas suivre son inspiration.

Un navigateur, M. Dillon, raconte qu'un jour, ne pouvant se débarrasser des importunités d'un sauvage qui voulait à toute force aller en Angleterre sur son navire, n'eut qu'à dire, pour lui en ôter toute envie, qu'un songe lui avait annoncé que le sauvage périrait infailliblement dans ce voyage.

Nous devons nous étendre ici sur la manière dont les Nouveaux-Zélandais accomplissent les funérailles; elles offrent quelques particularités intéressantes. Tous les Zélandais un peu aisés rendent de grands honneurs à leurs parents; mais les funérailles des chefs sont les plus remarquables. Quoique les morts, dans ce pays si chaud, tombent vite en putréfaction, ils restent dans leur demeure trois jours consécutifs, parce que les Zélandais croient que l'âme n'abandonne le corps que trois jours après la dernière heure. Le défunt est ensuite revêtu de ses plus beaux habits, comme il les portait de son vivant; et après tous les préliminaires qui accompagnent ces cérémonies, les amis et les parents sont admis dans la case mortuaire, où ils témoignent leurs regrets et leur douleur par des pleurs et des cris, puis en se déchirant la figure et le dessus des épaules jusqu'à ce que le sang ruisselle de toutes parts. Les femmes se font, plus que les hommes, un devoir de ces démonstrations cruelles. Malheur à celles qui perdent plusieurs parents à la fois; leur gorge et leur figure ne seront pendant longtemps qu'une plaie dégoûtante, car ces démonstrations doivent se renouveler plusieurs fois pour chaque parent.

Les Zélandais ne laissent pas, comme en Europe, le cadavre étendu tout de son long; ils lui rompent les membres et les rassemblent ensuite sur le ventre. Le corps, et surtout celui des arikis, est déposé dans un lieu palissadé et taboué. Des pieux qui forment quelquefois des croix, et revêtus de figures sculptées et rougies à l'ocre, annoncent toujours la tombe d'un rangatira; celle d'un homme de la classe ordinaire n'est indiquée que par un monticule de pierres. Toutes les tombes à la Nouvelle-Zélande portent le nom de *maison de gloire* (oudoupa).

Quoique ces peuples croient à l'immatérialité de l'âme, ils pensent que cette âme est susceptible de prendre des aliments, et pour ne pas la laisser en peine, ils déposent toujours des vivres sur les tombeaux. Un missionnaire ayant un jour offert du pain à un jeune sauvage qui allait mourir, il vit que le malade, ne pouvant plus le manger, le met-

taut avec précaution sur sa poitrine. Il lui demanda à qui il destinait ce pain, et le moribond répondit que c'était pour son esprit qui reviendrait s'en nourrir après avoir quitté son corps, et avant de se mettre en route pour le cap Nord, le chemin le plus court pour aller dans l'autre monde.

Presque toutes les cérémonies funèbres se terminent par un festin général où l'on se régale de porc, de patates, de poisson, etc., suivant la fortune que le défunt a laissée à ses parents.

Une coutume qui paraît être particulière à la Nouvelle-Zélande est celle de retirer de la terre les os des cadavres après six mois ou un an de séjour dans la tombe. Au temps désigné, les personnes chargées de cette opération se rendent au lieu du repos, fouillent dans la fosse, et quand elles en ont retiré les dépouilles, elles s'appliquent à nettoyer les os avec soin; et lorsque ceux-ci sont bien dégarnis de toutes les chairs, ils sont portés et solennellement déposés dans le caveau de la famille, auprès duquel des marques de deuil, semblables aux précédentes, renouvellent les scènes lamentables dont nous avons parlé plus haut. Les caveaux où sont déposés les os sont des grottes formées par la nature, dans lesquelles on a disposé de petites plates-formes, de deux à trois pieds d'étendue, où sont déposées les dernières dépouilles.

Cependant plusieurs voyageurs rapportent qu'il y a beaucoup de circonstances où les cadavres ne sont point inhumés. Dans ces cas, ils sont conservés dans des coffres fermés hermétiquement. Il paraîtrait effectivement que quelques chefs sont ensevelis de cette manière.

Outre que les restes des morts sont essentiellement taboués, les personnes et les objets employés dans les cérémonies mortuaires sont soumis au tabou le plus rigoureux; ce qui force ces dernières à subir des purifications bizarres dont on ignore encore les détails et les pratiques mystiques.

Cette coutume de relever les os des morts joue un si grand rôle chez ces naturels, que les enfants n'ont acquitté leurs devoirs envers leurs parents, et les époux entre eux, qu'après avoir accompli cette opération indispensable.

M. de Rienzi pense que l'enterrement n'est qu'un état provisoire pour donner au corps le temps de se dépouiller de sa partie la plus corruptible; il ajoute que les Zélandais croient généralement que l'état de repos définitif du défunt n'a lieu que quand ses os sont déposés dans le sépulcre dont nous avons parlé plus haut.

Les sauvages regardent comme un outrage sanglant à une famille, à une tribu, la violation d'une tombe et des os qu'elle renferme. Le sang seul peut expier une pareille profanation. Le fameux Chongui n'attaqua et ne détruisit Wangaroa que parce que ses habitants avaient déterré et dispersé les restes d'un de ses plus proches parents.

Ce que nous avons dit jusqu'ici sur les cérémonies funèbres des Zélandais ne regarde que les rangatiras et les arikis. Les hommes du peuple sont enterrés sans aucune cérémonie. Les cadavres des esclaves n'ont même pas le privilège de jouir d'un peu de terre. En général ils sont jetés à l'eau où ils servent de pâture aux poissons, ou abandonnés en plein air pour être dévorés par les chiens. Mais nous avons déjà dit que les esclaves, pour des crimes vrais ou prétendus, sont tués par leurs maîtres et mangés dans des festins.

Au premier rang des coutumes les plus extraordinaires des Nouveaux-Zélandais, on peut placer celle-ci. A la mort d'un rangatira, tous les voisins de son habitation se réunissent en troupe et vont piller ses propriétés en s'emparant de tout ce qui peut tenter leur cupidité. Lorsque le chef suprême d'une tribu vient à mourir, tous ses sujets manifestent la plus grande consternation et cachent leurs effets les plus pré-

cieux, parce qu'ils s'attendent à avoir bientôt sur les bras toutes les tribus voisines, qui viennent pour piller les propriétés du chef, et souvent celles de ses amis. Il est arrivé mainte fois que la mort d'un chef a suffi pour entraîner la ruine entière de sa peuplade; et partout où les tribus ne comptent pas assez de guerriers pour se défendre, elles sont exposées à être pillées, et souvent opprimées ou détruites. Ce qui donne encore plus de facilité aux voisins qui méditent ces invasions, c'est que les parents et amis du défunt ne pensent nullement à se défendre, occupés qu'ils sont à pleurer et à se taillarder la peau, coutume qui leur sauve l'honneur, mais qui les ruine.

A la mort du fameux Koro-Koro, sa tribu ayant été exempte de ces calamités par l'attitude défensive qu'elle avait prise, elle put s'occuper exclusivement de ses funérailles, dont les principales particularités ont été rapportées par Touaï, chef à demi civilisé. Cinq mois après les funérailles, on retira les os du tombeau, où ils avaient été placés pour les transporter ensuite dans la sépulture de la dynastie. Le plus proche parent avait été désigné pour nettoyer les os, et, comme tous ceux qui sont chargés de cette importante fonction, il avait été déclaré taboué au degré le plus éminent. On eût infailliblement mis à mort celui qui, même par mégarde, l'aurait touché pendant qu'il était en cet état. Les rangatiras cependant échappent à cette condamnation, mais ils perdent leur rang et sont dépouillés de leurs propriétés.

Quand un chef a perdu la vie dans un combat, tous ses ennemis font des prodiges de valeur pour s'emparer de son corps afin d'en faire un sacrifice. S'ils y parviennent, lorsque la bataille est finie, les chefs et les prêtres s'assemblent autour du cadavre, et d'une voix unanime déclarent qu'il sera sacrifié : aussitôt les prêtres, aidés de quelques chefs civils, dépècent le corps du défunt, tandis que les prêtresses et d'autres matrones sont chargées des mêmes fonctions à l'égard des corps des femmes ennemies. Dès que ces cadavres sont dépecés, on en place la plus grande partie sur de grands feux, et le reste est réservé pour être offert aux atouas avec des prières et des rites particuliers.

Dans l'intervalle des cérémonies et des prières, les arikis prennent de petits morceaux de chair rôtie et les mangent avec beaucoup de solennité; c'est à ce moment qu'ils consultent les dieux sur les éventualités de la guerre qu'ils ont entreprise. Si le sacrifice est favorablement accueilli par les dieux, le combat recommence; mais si la moindre futilité vient annoncer aux prêtres que l'offrande est rejetée, le parti vainqueur évite tout autre engagement, et saisit la première occasion favorable pour regagner sa tribu.

Pendant tout le temps que dure la cérémonie, les chefs, assis en cercle autour des victimes, et la tête cachée sous leurs nattes, attendent dans le plus profond silence le résultat du sacrifice, sans oser jeter un regard profane sur ces augustes mystères, de crainte d'outrager l'atoua.

Aussitôt que les cérémonies sont terminées, les lambeaux des cadavres sont distribués entre les guerriers et les chefs, qui les mangent avec une satisfaction et un plaisir indicibles.

Il n'appartient qu'au premier chef de réserver des morceaux de chair pour les distribuer, à son retour dans sa tribu, à ses parents et amis; c'est une marque d'amitié et de distinction dont ceux-ci s'honorent comme de la faveur la plus signalée.

M. d'Urville rapporte que quand la distance est trop grande pour qu'on puisse transporter, sans qu'ils se gâtent, les morceaux de chair dans la tribu, on imagine une sorte de substitution, ou plutôt de transsubstantiation d'une nature fort extraordinaire. L'arikis expose au contact des cadavres consacrés un morceau de bois qui reçoit alors le nom

de *rakau-tabou* ; il l'y laisse pendant tout le temps que durent ses prières ; puis il le retire, l'enveloppe avec précaution dans une natte, et le confie à une personne tabouée à cet effet, qui conserve cette distinction jusqu'à son arrivée dans la tribu. Quand la troupe est arrivée dans ses foyers, on apporte du porc, des pommes de terre, des patates, ou toute autre espèce d'aliment ; le prêtre retire de ses enveloppes le *rakau-tabou*, et lui fait subir un nouveau contact avec les vivres qui se trouvent étalés devant lui. Lorsque cette opération est terminée, le *rakau-tabou* est jeté dans un ravin ou dans un autre lieu écarté, pour que personne ne puisse le profaner du regard ou du toucher ; et les vivres ayant reçu la vertu des cadavres sacrés, les naturels s'en régalaient avec le même plaisir mental que s'ils savouraient la chair même des ennemis vaincus.

Les sacrifices humains sont aussi fréquemment pratiqués à la Nouvelle-Zélande. Pour les occasionner il ne faut que la mort d'un chef ou d'une personne de distinction, aux mânes desquels on immole un ou plusieurs esclaves, selon la dignité du personnage défunt. En s'imposant de tels sacrifices, les naturels ont un double but : le premier, d'apaiser le *waidoua* (l'âme) du mort ; le deuxième, de détourner les effets de sa colère de ceux qui lui ont survécu. On pourrait même ajouter que le sacrifice des esclaves a pour dernier objet le désir d'offrir au trépassé les moyens d'être servi dans l'autre monde comme il l'était à la Nouvelle-Zélande.

Quand le fils de Pere-Ika mourut dans la demeure de M. Marsden, cet excellent missionnaire fut obligé d'employer tous les moyens en son pouvoir pour empêcher les amis de ce jeune homme d'égorger trois esclaves qui l'avaient suivi à la Nouvelle-Galles du Sud, et qui étaient destinés à mourir sur son corps.

Quand un rangatira ou un personnage de distinction vient à mourir et qu'on doit lui sacrifier plusieurs esclaves, on a soin de ne pas avertir ceux-ci du sort réservé à quelques-uns d'entre eux ; et c'est lorsqu'ils s'y attendent le moins qu'un coup de *méré*, fortement asséné par un parent désolé, vient leur écraser le crâne au moment où ils faisaient peut-être leurs prières pour le bonheur de leurs bourreaux.

Quand les Européens témoignent aux Zélandais toute l'horreur que leur inspirent de pareilles actions, ceux-ci ont toujours soin de dissimuler l'étendue de leur crime en alléguant qu'ils ne sacrifient jamais que des esclaves qui ont volé, qui ne veulent pas travailler, ou qui se rendent coupables d'enchantements.

Dans les rites de ces cérémonies barbares, il est obligatoire de déposer auprès du cadavre du maître ceux des esclaves que l'on a fait mourir ; mais il arrive très-souvent qu'au lieu de les enterrer, les arikis les mangent, oubliant les dogmes de leur religion, ou les transgressant plutôt que de résister à leurs hideux penchants.

Presque tous les grands navigateurs, témoins de ce que nous venons de rapporter, n'ont pas craint d'assurer que le manque absolu d'animaux propres aux sacrifices religieux avait surtout poussé les prêtres à sacrifier des esclaves pour maintenir leurs prérogatives.

On sait qu'au Bengale et dans l'Inde, quand un chef meurt, ses femmes sont presque forcées de s'immoler sur son bûcher. Il se rencontre souvent à la Nouvelle-Zélande des exemples qui approchent de ces coutumes cruelles. En pareil cas, les femmes qui lui sont le plus attachées, et sans qu'elles avertissent personne de leur projet, se pendent à un arbre, autour duquel leurs parents et leurs amis viennent se repaître de ce spectacle, qui occasionne, de la part de ces insulaires, les plus grandes marques d'admiration pour le courage des victimes.

Lorsque M. Kendall décida Touaï à faire un voyage en Angleterre, son frère Koro-Koro fit tous ses efforts pour le persuader de prendre sa femme avec lui ; mais le mis-

sionnaire, de son côté, interposa ses conseils, représentant la position critique de cette femme si, dans le voyage, son mari venait à mourir : Koro-Koro répliqua aussitôt que, si pareil malheur arrivait, la femme de Touaï n'aurait qu'à se pendre aux vergues du grand mât ; suivant en cela la coutume de ses compatriotes.

Il est bien rare que des hommes, à moins qu'ils ne meurent de chagrin, quittent la vie à la mort d'une épouse. Néanmoins, on cite, à la Nouvelle-Zélande, beaucoup d'exemples où les hommes se sont donné la mort pour ne pas survivre à une femme ou à un parent tendrement aimé : à la mort de Kangaroo, Chongui tenta, dit-on, deux fois de se pendre.

Quoique la loi zélandaise n'oblige pas formellement l'épouse à suivre son mari quand celui-ci vient à mourir, elle lui interdit du moins de contracter de nouveaux liens avant que les os du défunt ne soient relevés ; car, comme nous l'avons dit plus haut, ce n'est que de ce moment qu'elle a accompli ses devoirs envers son mari. Quelques voyageurs assurent même qu'après ce délai la femme ne peut contracter mariage sans faire à sa réputation une tache indélébile ; pour que son honneur reste intact, elle doit demeurer fidèle au souvenir de son mari.

Si une femme violait la loi du pays en se remarquant avant le délai prescrit, elle serait dépouillée de tous ses biens, et d'autres punitions lui feraient cruellement expier sa faute. La veuve de Tara et celle de King-George, malgré leur rang distingué, en sont un exemple frappant : l'époux de la dernière partagea le châtement infligé à sa femme.

On assure que les femmes sont si sensibles aux reproches des hommes, qu'il leur arrive parfois d'aller se pendre pour avoir été réprimandées. M. d'Urville rapporte que Touaï lui assura qu'une femme qui, par inadvertance, se laisserait aller à une incongruité quelconque devant son mari, irait se pendre sur-le-champ. M. d'Urville ne paraissant pas ajouter foi à ce qu'on lui racontait, Touaï lui assura qu'un fait de cette nature était arrivé il y avait peu de temps, et qu'on l'avait caché avec précaution aux missionnaires qui n'en avaient jamais eu connaissance. « J'ai d'autant plus de peine, dit M. d'Urville, à admettre cette excessive délicatesse, que les jeunes esclaves qui vivaient à bord avec nos matelots ne se gênaient en aucune façon sur ce point. »

Nous avons vu que dans beaucoup de parties de la Polynésie les naturels ont la coutume de déifier les chefs ; cet usage est aussi pratiqué à la Nouvelle-Zélande. M. Marsden nous en fournira les détails :

« Nous allâmes vers l'atoua, près de qui nous entendions les plus bruyantes lamentations. A notre arrivée, nous trouvâmes un chef mort, assis dans tout son appareil. Ses cheveux avaient été arrangés suivant la coutume, ornés de plumes et d'une guirlande de feuilles vertes. Sa figure était propre et luisante ; car on venait de la froter d'huile, et elle avait conservé sa couleur naturelle. Nous ne pourrions dire si le corps s'y trouvait tout entier ou non ; car des nattes le couvraient jusqu'au menton. Il avait l'aspect d'un homme vivant assis sur un siège. J'en avais vu un, quelque temps auparavant, dont la tête avait été arrangée de la même manière et le corps desséché et conservé aussi bien que la tête. Ce chef, au moment où il mourut, était un jeune homme âgé de trente ans environ. Sa mère, sa femme et ses enfants étaient assis devant lui ; et, à sa gauche, les crânes et les os de ses ancêtres étaient rangés sur une ligne. Je m'informai du lieu où il était mort, et l'on me répondit qu'il avait été tué, quelques mois auparavant, dans une bataille à la rivière Tamise.

» C'était de ce chef qu'on m'avait tant parlé, le jour précédent, sous le nom d'atoua. Les Nouveaux-Zélandais semblent nourrir l'opinion que la divinité réside dans la tête d'un chef ; car ils ont toujours la plus profonde vénération pour cette partie du corps

humain. S'ils adorent quelque idole, c'est certainement la tête de leur chef, autant du moins que j'ai pu me faire une idée de leur culte.

» Dans la circonstance actuelle, une foule de personnes étaient venues d'une grande distance pour consoler les parents en deuil et rendre leurs hommages aux restes du défunt. Ses parentes se déchirèrent, suivant leur coutume, jusqu'à ce que le sang coulat de leur visage, de leurs épaules et de leur gorge. Plus ils maltraitent leur corps, plus ils pensent montrer leur amour pour les amis qu'ils ont perdus. Quand je leur disais que les Européens ne se déchiraient point ainsi pour leurs morts, mais qu'ils se contentaient de les pleurer, ils répliquaient que les Européens n'aimaient point leurs amis comme le font les Nouveaux-Zélandais, qu'autrement ils feraient comme eux. »

Pour en finir avec les divinités, nous rapporterons l'anecdote curieuse que voici : M. Nicholas, étant arrivé à Waï-Kadi, fut bientôt entouré d'un groupe de naturels qui semblaient le considérer avec beaucoup de curiosité. Ayant tiré sa montre pour regarder l'heure, chacun voulut voir l'objet curieux qu'il regardait; le voyageur se prêta à leur désir, et comme il leur en fit écouter le mouvement, il ne fut pas peu surpris de voir donner les plus grandes marques d'admiration à ce qu'il leur présentait. Quand il les questionna sur ce sujet, ils n'hésitèrent pas à répondre que le mouvement de la montre était le langage d'un dieu, et que désormais ils montreraient le plus profond respect pour ce nouvel atoua, ainsi que pour celui qui le portait.

En parlant, plus haut, des cérémonies funèbres à la Nouvelle-Zélande, nous avons dit que ceux qui sont chargés de nettoyer les os des morts deviennent tabous, et ne peuvent plus communiquer avec leurs semblables. Voici, à ce sujet, la description des pratiques de purification auxquelles ils sont obligés de se soumettre avant de rentrer dans la société. C'est M. d'Urville qui parle :

« Touaï fut obligé de se faire purifier; de retour chez lui, suivant l'usage, il prit, sur la tombe ou dans un lieu taboué, un morceau de bois, qui reçoit alors le nom de *popoa* (consacré). Devant l'ariki, il le porta solennellement à terre; l'ariki présenta à Touaï une poignée de patates; celui-ci en prit une qu'il déposa en contact avec le *popoa*, et l'y laissa huit à dix minutes; elle était devenue tabou. Il la reprit, en rompit un morceau qu'il jeta avec respect derrière lui. C'était là la nourriture de l'atoua, de l'esprit du mort, auquel les mots du baptême font allusion. Il remit ensuite le reste dans la bouche du grand prêtre, qui devait l'avalier sans y porter les mains. Dès que la patate est devenue tabou par le contact avec le *popoa*, celui-ci est relevé, déposé dans la bouche de l'ariki, dont il est retiré peu après, et jeté dans un lieu où il ne soit exposé à tomber dans les mains de personne. Il est encore défendu à l'ariki de porter les mains à la seconde patate, et il doit également la recevoir dans sa bouche. Enfin il prend lui-même le reste, le mange, et alors l'homme taboué redevient libre, et peut communiquer sans danger avec ses parents et ses amis. »

L'anthropophagie, à la Nouvelle-Zélande, offre dans ses détails l'histoire de drames sanglants qui ont souvent fait frémir les navigateurs. Dans les commencements de leur arrivée, les missionnaires manifestaient la crainte d'être mangés comme un mets extraordinaire pour la couleur; mais les sauvages les rassurèrent beaucoup en leur disant que, à moins d'une famine, ils préféreraient la chair des Zélandais, infiniment supérieure, pour le goût, à celle des Européens, qui mangent trop de sel.

Lorsque M. Marsden demanda aux naturels ce qui avait pu les porter à manger de la chair humaine, ils répondirent qu'ils avaient puisé cette coutume dans la nature même, en expliquant que les grands poissons de la mer mangent les petits, et que plusieurs d'entre eux mangent ceux de leur propre espèce. Ils ajoutaient que « les petits poissons mangent les insectes; les hommes mangent les chiens, et les chiens se dévorent

les uns les autres. Les volatiles et les vautours s'entre-dévorent aussi. » Pour dernier argument, ils assuraient « qu'un dieu dévore un autre dieu. »

M. Marsden dit à ce sujet : « Je n'aurais jamais compris comment les dieux pouvaient s'entre-manger, si Chongui ne m'eût auparavant instruit que, lorsqu'il était allé vers le sud et qu'il eut tué une grande partie des habitants, il eut peur que le dieu de ces derniers ne voulût le tuer pour le manger; car il se regardait lui-même comme un dieu. Alors il saisit ce dieu étranger, qui était un reptile; il en mangea une partie, et réserva l'autre pour ses amis, attendu que c'était une nourriture sacrée. Par ce moyen, ils se flattaient de s'être mis tous à l'abri de son ressentiment. »

On conçoit que des hommes qui ont de pareilles idées sur la nature de l'âme doivent faire tous leurs efforts pour mettre à mort leurs ennemis afin de les dévorer ensuite, puisqu'ils croient que par cette action ils détruisent non-seulement l'être matériel, mais encore la partie spirituelle, l'âme ou waïdoua des ennemis, qui sert ensuite à l'accroissement de leur âme propre : voilà certes la plus exécrationnable croyance que jamais religion humaine ait pu inculquer à une nation; et l'on peut dire que cette idée est l'anthropophagie tout entière. Lorsqu'un champ de bataille est couvert de cadavres, les vainqueurs recherchent toujours les corps des chefs les plus vieux et les plus célèbres, parce qu'ils ont la ferme croyance que cette pâture renferme des âmes expérimentées qui, réunies à leur waïdoua, leur feront acquérir plus de savoir et plus de valeur. Nous noterons en passant que, quoique sujets à une foule de privations, et contre l'ordinaire de ce que l'on observe chez les autres peuples sauvages, les Nouveaux-Zélandais parviennent souvent à une vieillesse très-avancée. Ce serait une exception parmi eux qu'un homme chauve, et leurs cheveux blanchissent rarement; les rides de leur visage sont cachées sous le tatouage, et leurs dents s'usent sans se gâter. On peut attribuer ces avantages à l'exercice, à la sobriété et à la salubrité du climat.

Les chroniques de la Société des jésuites au Brésil, dans les rapports qu'elles renferment, prouvent jusqu'à l'évidence que l'habitude de manger de la chair humaine finit par devenir d'abord un plaisir, puis un besoin. Entre autres exemples, nous citerons l'anecdote suivante :

« Un jésuite portugais, Simon de Vasconcellos, trouva un jour une femme brésilienne, d'un âge très-avancé, qui était à l'article de la mort. Après l'avoir instruite, aussi bien qu'il lui fut possible, des vérités du christianisme, et s'être ainsi occupé du salut de son âme, il lui demanda si elle avait besoin de manger, et quelle espèce de nourriture elle pourrait prendre. « Ma mère, lui dit-il, si je vous donnais un morceau de sucre, ou une bouchée de ces bonnes choses que nous avons apportées d'au delà des mers, croyez-vous pouvoir les manger? — Ah! mon fils, répondit la vieille, nouvellement convertie, mon estomac ne peut supporter aucune espèce d'aliment. Il n'y a qu'une seule chose dont je pourrais goûter. Si j'avais la petite main d'un petit garçon *tapouya*, je pense que j'en grignoterais les petits os avec plaisir... Mais, par malheur, il n'y a ici personne pour en aller chasser un et le tuer pour moi. »

Touaï lui-même, qui avait fait un long séjour en Angleterre, et que l'on pouvait regarder comme à demi civilisé, avouait, tout en convenant de son mauvais penchant, qu'il éprouverait le plus grand plaisir à savourer la chair de ses ennemis, et qu'il attendait impatiemment après le moment où il pourrait se régaler de ce mets défendu à Londres. Assis à une table amplement servie et entouré d'amis, il assurait que la chair de l'homme a un goût délicieux, et qu'elle a la même saveur que celle du porc.

Ordinairement les sauvages se contentent, dans les festins faits seulement de têtes de cadavres, d'en extraire la cervelle; néanmoins M. Nicholas cite une circonstance où Pomare et ses compagnons mangèrent six têtes d'hommes entières dans un repas.

Selon les Nouveaux-Zélandais, les chairs les plus délicates sont celles des femmes et des enfants ; selon les anthropophages de la Malaisie, qui préfèrent aussi la chair blanche à la chair noire, un homme de cinquante ans est préférable sous tous les rapports à un garçon ou une femme.

Nous avons déjà parlé de la préparation des têtes de chefs, auxquelles on rend beaucoup d'honneur si elles sont bien tatouées. Quelquefois un guerrier conserve la tête d'un ennemi vaincu comme nous conservons un drapeau enlevé sous la mitraille.

Les tribus vaincues tiennent beaucoup à ce que la tête de leur chef soit conservée par l'ennemi ; car lorsque le conquérant veut faire la paix avec ceux qu'il a combattus, il leur présente les têtes qu'il a fait préparer. Si ceux-ci veulent arrêter les hostilités, ou plutôt accepter la paix, ils poussent un grand cri, signal qui fait comprendre au vainqueur que ses propositions sont admises ; s'ils gardent le silence, la guerre doit recommencer.

On peut donc regarder la tête d'un chef comme l'étendard de la tribu qui la possède, puisqu'elle sert de signal pour la guerre ou pour la paix.

Lorsque le vainqueur veut faire comprendre à ses ennemis qu'il ne leur accordera aucun quartier, il dispose des têtes des guerriers qu'il a tués dans le combat, et il les vend aux Européens ou à d'autres personnes qui veulent bien les acheter au prix établi. Dans cette circonstance, elles sont souvent achetées par les amis du défunt et renvoyées à ses parents, qui ont pour ces reliques la plus grande vénération.

Dans la chaleur des combats, au milieu de la mêlée la plus horrible, si un chef blessé tombe par terre, ses ennemis s'écrient avec transport : « A nous l'homme ! » Lors même qu'il tomberait au milieu des siens, si ses amis sont intimidés, ils se soumettent sur-le-champ et livrent la victime, à qui on coupe immédiatement la tête. Alors une proclamation publique appelle à l'autel des sacrifices tous les chefs du parti victorieux, qui doivent se trouver présents aux cérémonies des arikis. C'est à ce moment que les prêtres consultent l'atoua pour apprendre de lui si les guerriers doivent continuer leur expédition ou retourner dans leurs foyers.

Dans cette dernière occurrence, les chefs vainqueurs donnent la tête qu'ils possèdent déjà au guerrier en faveur duquel les hostilités ont été entreprises, comme une réparation de l'injure que sa tribu a reçue des peuplades attaquées.

Aussitôt que ce guerrier est arrivé dans sa tribu, il envoie la tête, proprement préparée, à tous ses amis, pour leur prouver que justice a été obtenue. Cet envoi est ordinairement suivi de réjouissances et de démonstrations.

Nous avons vu plus haut que le reste du corps du chef tué sert à rassasier les guerriers.

Indépendamment de sa chair qu'ils conservent quelquefois pour leurs amis, ils ont aussi la coutume de ramasser les os qu'ils distribuent à leurs parents comme un souvenir ou comme un trophée de la mort de l'ennemi. Ceux-ci en font des sifflets, des hameçons et des flûtes.

Une coutume des Zélandais qui tire encore son origine de la religion, c'est que quand un homme en tue un autre, il goûte de son sang, parce qu'il croit se préserver par là de la colère du dieu de celui qu'il a vaincu. Du moment qu'il a goûté de ce sang, l'âme du défunt devient une partie de son propre être, et au lieu d'encourir la colère de l'atoua qui veillait sur son ennemi, il obtient sa protection.

M. d'Urville a appris de M. Kendall, qu'une fois le fameux Chongui mangea l'œil gauche d'un chef célèbre qu'il avait tué dans une bataille ; parce que la science astronomique des hauts personnages de la Nouvelle-Zélande leur apprend que l'œil gauche d'un chef, quelque temps après sa mort, monte au ciel et va se placer parmi les con-

stellations. Chongui, étant donc très-courroucé contre son ennemi, s'en vengea d'une manière éclatante en lui mangeant l'œil gauche, persuadé que par cet acte il se réservait une gloire et un double éclat futurs, puisqu'à sa mort son même œil gauche devait avoir la valeur de deux étoiles.

M. d'Urville dit que les têtes que l'on prépare et que l'on vend ne sont que celles des individus tués à la guerre, et celles des chefs qu'on ne veut pas rendre aux parents du défunt. Le savant navigateur que nous venons de citer recommande aux maîtres des navires, ainsi qu'à toute autre personne de leurs équipages, de ne pas acheter de ces têtes; car si une tribu apprenait que la tête de son chef est à bord d'un vaisseau, elle n'hésiterait pas à en attaquer l'équipage pour la recouvrer. Comme nous l'avons dit, ces têtes sont des espèces de reliques pour lesquelles les naturels ont la plus grande vénération.

La manière de les préparer et de les conserver leur est tout à fait particulière. Quoiqu'il soit hors de doute aujourd'hui que les anciens habitants des Hébrides, de Nouka-Hiva et d'un grand nombre d'autres archipels de la Mélanésie et de la Polynésie étaient cannibales comme les Nouveaux-Zélandais, on n'a jamais trouvé chez eux aucun trophée de la nature de ceux dont nous venons de parler. Cet usage n'est donc pratiqué dans toute l'Océanie que par les Zélandais, comme il ne l'est dans l'Afrique que par quelques tribus de la Guinée et de ses environs.

M. Bennett dit que le mode de la préparation des têtes à la Nouvelle-Zélande prévient la décomposition des traits du visage, qui demeurent, après l'opération, dans le plus parfait état de conservation. Les procédés qu'on met en usage dans cette circonstance sont assez compliqués. Dès que la tête est séparée du tronc, on enfonce avec une pierre ou un bâton la partie supérieure du crâne pour pouvoir en extraire la cervelle; puis on lave plusieurs fois la cavité jusqu'à ce qu'elle soit nettoyée de toutes les fibres et de toutes les membranes. Après cette première opération, on plonge la tête de temps en temps dans l'eau bouillante, afin que l'épiderme se détache de lui-même de la peau. Les cheveux pourraient bien avoir le même sort si on les touchait; mais on procède avec tant de précautions que, quand la tête est refroidie, la chevelure reste fixée au crâne avec plus de force que dans l'état naturel. On a soin aussi de placer de petites planchettes des deux côtés du nez, pour lui conserver intacte sa forme et son profil. Quand les narines sont bien bourrées de *phormium*, on retire les yeux, que l'on mange si ce sont ceux d'un chef, et que l'on jette avec mépris si ce sont ceux d'un homme ordinaire. La bouche et les paupières sont ensuite cousues, pour qu'elles puissent conserver leurs formes. Pendant que les plus habiles s'occupent de ces détails, d'autres creusent en terre une espèce de four, qu'ils remplissent de pierres rougies ou seulement échauffées. On ne laisse à ce four, fermé de tous côtés, qu'une ouverture à son sommet, que la tête bouchera entièrement. Lorsque la tête est ainsi placée pour ne laisser à la fumée d'autre passage que le trou supérieur du crâne, on arrose d'eau les pierres rougies, et on jette même dans le four des feuilles imbibées d'eau pour augmenter la fumée et la chaleur, qui pénètrent ainsi dans l'intérieur de la tête dont la base est placée à l'ouverture du four. Il va sans dire que pour entretenir cette fumée et cette chaleur on renouvelle l'eau et les pierres chaudes jusqu'à ce que la préparation soit entièrement finie. Celui qui est chargé de veiller à la tête ainsi exposée, doit souvent passer la main sur la figure et sur les peaux inférieures, afin de prévenir toute espèce de rides qui pourraient facilement se former par la contraction. Pour bien faire toute cette opération, il faut y travailler de vingt-cinq à trente heures. Aussitôt que la tête a atteint le degré de préparation qu'on veut lui donner, on la retire du feu, et on la fixe sur un bâton pour l'exposer au soleil. Pour

donner à ces têtes une plus brillante apparence, on les oint souvent avec de l'huile. On peut faire remarquer en passant que l'adoption de cette excellente méthode, pour conserver les têtes, permettrait à tous les amateurs de faire de précieuses collections de toutes les races d'hommes, disséminées sur la terre.

Plusieurs voyageurs ont dit qu'en faisant préparer les têtes de leurs ennemis, les Nouveaux-Zélandais n'avaient d'autre but que de les conserver comme un trophée et comme un souvenir de leur vengeance et de leurs victoires. Ces têtes sont pour eux des marques de distinction honorable : ils les portent dans les combats, et les montrent quelquefois à leurs ennemis en les menaçant du même sort ; ils les montrent aussi avec orgueil dans leurs danses guerrières. Comme elles sont les signes de gloire des vainqueurs, ils les envoient souvent à leurs parents, à leurs enfants ou à leurs amis, afin que ceux-ci puissent se réjouir de la chute de leurs adversaires, et les offrir aux atouas en témoignage de reconnaissance pour la protection qu'ils leur ont accordée. Chez les habitants des îles Houkianja, du cap Nord, etc., on enterre les chefs sans aucune mutilation, ou du moins on les mutile rarement ; mais chez les habitants du cap Est, de la rivière Tamise, etc., on coupe les têtes des chefs, on les prépare et on les conserve en signe de respect pour la mémoire des morts, et pour les montrer aux parents absents au moment du décès.

« Je fis emplette, à la rivière Tamise, dit M. Bennett, d'une de ces têtes ainsi préparées ; et, ce qui est très-rare, je pus, en cette occasion, me procurer le nom, la dignité et l'âge de l'individu à qui elle avait appartenu. Ces détails me furent fournis par celui qui l'avait tué ; cet individu s'appelait Bola (Touman était le nom de son père) ; il était chef du district de Vigato, à la rivière Tamise. Il était âgé de dix-huit ans environ, et était tatoué depuis peu, et bien moins que les chefs de tribu ne le sont ordinairement. Bola passait pour un guerrier fort distingué pour son âge ; il était d'un caractère entreprenant. Le premier au combat, c'était lui qui tuait toujours le premier homme ; ce qui, dans ces contrées, est réputé le fait d'armes le plus brillant. Dans un engagement, Bola fut blessé à l'abdomen par un chef nommé Warrinhou Eringa ; et, dans sa chute, il fut achevé par un coup de méré (casse-tête) assené sur le crâne. En examinant ce crâne avec attention, il est aisé de voir encore la fracture, qui est de quelque étendue.

« Les Nouveaux-Zélandais ne se soucient guère de cacher qu'ils sont cannibales ; ils racontent les atrocités qui se lient avec cette coutume, sans aucune apparence de honte ou de remords. Cependant ils ne mangent que de la chair de leurs ennemis ; si c'est un homme de distinction qui tombe sous leurs coups, les yeux, les mains, les pieds sont offerts au plus puissant chef du parti vainqueur : car, disent-ils, c'est avec ses yeux que leur ennemi considéra ses adversaires, c'est avec ses mains qu'il combattit, c'est avec ses pieds qu'il envahit leur territoire et qu'il marcha au combat. Le chef d'un district voisin de la rivière Tamise me fut désigné comme celui qui avait eu l'insigne honneur de tuer l'illustre chef Atou ou Pomare, et qui avait mangé ses yeux et bu de son sang. Relativement à cette coutume de manger les yeux, il en exista jadis une toute semblable à l'île de Taïti ; et c'est de là qu'on avait inféré que les naturels de cette contrée étaient cannibales. Cette coïncidence est curieuse. On lit dans le voyage de Cook les observations suivantes, touchant la coutume de manger les yeux : « Nous avons grande raison de supposer que les Taïtiens étaient adonnés à l'horrible pratique du cannibalisme. On nous assure, et quelques-uns des nôtres l'ont vu, que, dans les sacrifices humains, le prêtre, au milieu de la cérémonie, arrache l'œil gauche de la victime ; puis, s'avancant vers le roi, il lui présente cet œil et le prie d'ouvrir la bouche ; mais, au lieu d'y poser l'œil, il le retire immédiatement. » Sans doute cette

coïncidence avec la coutume de la Nouvelle-Zélande, où l'œil est dévoré et où les naturels sont cannibales, est digne de remarque; et ce qui vient à l'appui de la supposition que les habitants de Taïti furent jadis anthropophages, c'est qu'Ellis, auteur des *Recherches sur la Polynésie*, qui, à une époque précédente, avait nié que ces peuples fussent adonnés à une aussi horrible coutume, a fini par reconnaître que les Taïtiens n'étaient pas à l'abri du reproche de cannibalisme, et qu'on a vu un guerrier, poussé par un sentiment de vengeance, manger trois ou quatre bouchées de la chair d'un ennemi vaincu. On pourrait inférer de là que l'aiguillon de l'anthropophagie, à Taïti et à la Nouvelle-Zélande, est la vengeance; car des naturels de cette contrée m'assurèrent que c'était à ce sentiment et non à la faim qu'il fallait attribuer leur coutume de cannibalisme. »

Malgré ce qu'en dit M. Bennett, nous rapporterons d'autres causes, et des preuves à l'appui, qui contribuent, au moins autant que la vengeance, à entretenir l'usage du cannibalisme dans ces contrées. D'abord la croyance qu'en faisant servir à leur nourriture les braves qu'ils ont tués, ils héritent de leur courage, entre pour beaucoup dans l'atroce coutume des Nouveaux-Zélandais. Ensuite, l'aiguillon de la faim s'unit souvent au désir de la vengeance; car, lorsque ces sauvages tiennent la campagne pendant plusieurs jours, ils sont bientôt dépourvus de toute provision, et par conséquent ils n'ont d'autre moyen, pour ne pas faire une longue diète, que de manger les corps de leurs ennemis.

Quand un combat est terminé, tous les guerriers font un choix des têtes qu'ils destinent à être préparées, et qu'ils confient à ceux qui sont chargés de cette opération; puis ils laissent ouvrir les corps, et quand on en a extrait les viscères et les intestins impurs, on les coupe par morceaux, et on les prépare pour le festin. Chaque groupe agit à sa guise pour la préparation des chairs : les uns la font rôtir, d'autres ne la laissent qu'enfumer; mais aucun d'eux ne mange la chair crue. Nous devons rapporter cependant que, quand au milieu d'une mêlée, et cette coutume est générale, un ennemi tombe frappé d'une blessure mortelle, son adversaire s'élance sur lui avec rage, lui déchire la gorge avec les dents, et se repait de son sang, pour pouvoir absorber le principe de vie de celui qui va mourir.

Les mains des victimes sont toujours coupées et mises à part. Les doigts en sont ensuite racornis en forme de crochet, et le poignet attaché aux murailles des huttes offre ainsi un support de nouvelle façon, auquel les sauvages suspendent leurs corbeilles ou toute autre chose. Lorsqu'ils dépècent un corps, ils ont aussi le soin de mettre de côté, pour les temps de paix, la graisse des fesses, avec laquelle ils accommodent leurs patates ou leurs pommes de terre. La graisse d'un puissant ennemi est surtout conservée avec un soin extrême pour marquer le mépris que l'on fait de ses restes. M. Bennett, témoin un jour de ce que nous rapportons, en écrivit les détails les plus minutieux; il dit dans sa relation : « Relativement à cette horrible coutume, je demandais à quelques naturels, s'il leur conviendrait que leur corps servît à la nourriture de leurs ennemis; ils me répondirent qu'ils se souciaient fort peu du sort qui les attendait après leur mort. »

La chair du porc, à la Nouvelle-Zélande, est beaucoup moins estimée que la chair humaine. Quelquefois, pour se procurer de cette dernière, ils attaquent des embarcations et en massacrent les équipages. Un vaisseau européen apporta une fois dans la Nouvelle-Galles du sud, à Sydney, les têtes de plusieurs Européens massacrés par les sauvages, qui en avaient conservé les parties immangeables.

Quoique pendant la maladie des chefs on tue un esclave pour apaiser l'atoua irrité, on ne mange jamais sa chair; mais si un chef est tué ou grièvement blessé par le chef

d'une peuplade, et que les parents possèdent des esclaves appartenant à cette peuplade, ces esclaves sont assommés et, par esprit de vengeance, mangés avec une avidité simulée.

« Dans une excursion botanique à Wyshakicove, que je fis pendant ma visite à la Nouvelle-Zélande, en juin 1829, dit encore M. Bennett, je distinguai des os au milieu de petits arbrisseaux qui croissaient au bord d'un ruisseau ; je m'approchai davantage de ce lieu, et je trouvai des os humains entassés et paraissant appartenir à la même personne. Je crus qu'il y avait eu à cette place un banquet de cannibales ; mais le chef qui vint avec moi examiner ce lieu m'assura que c'étaient les os d'un individu mort naturellement. Le chef ajouta que si ces os eussent appartenu à un corps dévoré dans un banquet, ils ne seraient pas restés dans cet état de conservation. La circonstance par moi observée que ces os étaient réunis en tas le confirma dans son opinion. Ce chef dit encore que, si c'eût été le corps d'un ennemi, la mâchoire inférieure aurait été enlevée pour servir de crochets.

» Les notions de beaucoup de personnes de ce pays relativement au cannibalisme sont tout à fait erronées. Depuis mon retour en Angleterre, on m'a fait des questions très-curieuses. On me demanda un jour si un enfant que j'amenai d'Erromango, il qui fait partie du groupe des Nouvelles-Hébrides, dont les peuplades sont anthropophages, pouvait manger notre nourriture. Je demandai pourquoi cet enfant éprouverait quelque répugnance à se nourrir comme nous : Parce que, me fut-il répondu, l'habitude de manger de la chair humaine ne peut se concilier avec un régime différent.

» On suppose que l'achat des têtes conservées fait aux naturels de la Nouvelle-Zélande, les encourage à vivre sans cesse en guerre avec leurs voisins et à tuer leurs esclaves. Ceci est encore une erreur. Ces têtes, ainsi conservées, ont fait, de temps immémorial, l'orgueil des vainqueurs ; et, qu'elles soient achetées ou non par les Européens, cette barbare coutume s'y maintiendra tant que la civilisation n'aura pas étendu ses bienfaits chez ces peuplades sauvages. Durant un long séjour à la Nouvelle-Zélande, et principalement à la rivière Tamise, qui est regardée comme le lieu où l'on se procure des têtes avec le plus de facilité, nous n'en pûmes pas acheter plus de six. La raison que les naturels nous donnèrent de cette rareté, fut que depuis longtemps il n'y avait pas eu de guerre. »

D'après ce que nous avons dit des divinités de la Nouvelle-Zélande, on a vu que le précepte principal de leur religion était la vengeance, toujours la vengeance. Ce précepte, joint à plusieurs autres tout aussi sanguinaires, aurait rendu cette terre déserte depuis longtemps si une institution politique et religieuse, le tabou, n'était venue garantir un peu les Zélandais de leurs propres cruautés. M. Laplace dit que le tabou, entre les mains des arikis, devient un moyen fort prompt d'arrêter les horreurs de la guerre et de suspendre les dévastations du plus fort. Le tabou ressemble beaucoup à l'usage établi aux ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles en France et en Angleterre, chez les seigneurs trop faibles pour défendre leurs biens contre les envahissements de voisins puissants, qui ne respectaient les propriétés de leurs rivaux que quand elles étaient mises sous la protection de l'Église et reconnues dépendantes de son domaine. Il est vrai qu'à la Nouvelle-Zélande le tabou n'a pas autant d'efficacité et ne défend pas des propriétés aussi importantes ; mais il faut avouer que, sous beaucoup de rapports, il rend de très-grands services.

M. Laplace parle ainsi du tabou : « Il garantit les champs de toute espèce de déprédation durant la saison des semailles et des récoltes ; il protège les femmes enceintes jusqu'au moment de leur délivrance ; il assure la conservation des animaux et des plantes nécessaires à la subsistance de l'homme, et dont une consommation désor-

donnée détruirait l'espèce. Enfin il préserve des animosités particulières, ou de la rapacité, les restes du malheureux mort de maladie, et les ustensiles qui lui ont appartenu. »

Tous ces objets deviennent donc sacrés pour les Nouveaux-Zélandais, qui pensent que si quelqu'un d'entre eux osait y toucher, l'atoua le ferait mourir impitoyablement.

Nous avons vu cependant que cette sauvegarde ne pouvait s'étendre sur les propriétés des familles ou des tribus dont le chef vient de mourir; car ses voisins attendent à peine qu'il ait fermé les yeux pour accourir dévaliser ses cases, ses provisions, et quelquefois pour tuer ou réduire en esclavage les membres de sa famille : une tribu est quelquefois dispersée par la seule cause de la mort de son chef. Il est facile de deviner que les prêtres, ayant en leur pouvoir de tels instruments d'influence, en profitent largement pour étendre leurs privilèges; aussi sont-ils parvenus à décider de la paix et de la guerre, à sacrifier seuls les prisonniers après la victoire, et les victimes dans les solennités religieuses; comme les ministres de toutes les religions, ils ont voulu absorber le temporel dans le spirituel, et ce sont toujours eux qui mangent les meilleurs morceaux avant de consulter les dieux. Sans doute jaloux d'un tel pouvoir, ou craignant que l'influence des prêtres seuls ne puisse contenir des hommes féroces et habitués à n'obéir qu'à leurs caprices, les chefs se font souvent revêtir du titre sacré d'ariki, pour avoir le tabou à leur disposition. A peine en sont-ils investis, qu'ils se font craindre davantage des rangatiras, en frappant d'excommunication les plus turbulents, en suspendant pour un certain temps les échanges des naturels avec les Européens, et en interdisant ou la pêche, ou la chasse, ou l'usage des denrées les plus nécessaires à la vie. De tout cela, ils retirent sans doute quelque bénéfice. On voit que dans les États sauvages, comme dans les États civilisés, la politique et la religion se prêtent un mutuel secours pour gouverner les peuples.

Les rapports des voyageurs sur la célébration des mariages à la Nouvelle-Zélande sont loin d'être en concordance. Le plus grand nombre des explorateurs ont assuré que l'homme choisit parmi les jeunes filles de son district celle qui lui convient. Si les parents, acceptant de lui les cadeaux d'usage, reçoivent sa proposition, le jeune homme emmène chez lui celle qu'il a choisie pour femme.

La version de M. Kendall, rapportée par M. d'Urville, est loin d'expliquer cette manière cavalière de choisir et d'emmener sa future. Il paraîtrait, d'après leurs observations, que le jeune homme choisit sa moitié tandis qu'elle est encore fort jeune, et va la demander aux parents, qui l'accordent ou la refusent sans hésitation. S'ils l'accordent, le gendre va poser la main sur l'épaule de la future en signe d'engagement; ce qui ressemble absolument à ce qu'on nommait jadis fiançailles. Aussitôt que la jeune fille est nubile, celui qui se l'est engagée va la chercher, accompagné de quelques-uns de ses amis, et la ramène dans sa case. Mais les parents de la future ont eu soin de la faire accompagner de deux ou trois de ses camarades, qui sont chargées de veiller à ce que les lois des épousailles soient strictement observées. Dès que les promis sont ensemble, le Zélandais cherche, par adresse ou par persuasion, à obtenir ou à surprendre les faveurs de sa belle; pour éprouver l'amour et la constance de son mari, dit-on, celle-ci le fait soupirer des jours et des nuits entières. Au moment de son bonheur, il appelle les gardes de la jeune fille, qui, le surprenant sur le fait, voient cesser leurs fonctions, et s'en retournent chacune chez elle. Le mariage n'est définitivement ratifié que de ce moment.

Doua-Tara, chef zélandais, expliquait beaucoup plus simplement la cérémonie du mariage. Il disait que l'amant doit d'abord se procurer le consentement des parents auxquels il veut s'allier; s'il lui est accordé, et que la future ne pleure point à la pro-

position qui lui est faite, on peut regarder le mariage comme assuré; mais si la jeune fille pleure à la première visite de celui qui veut obtenir sa main, et qu'elle renouvelle ses pleurs jusqu'à la troisième visite, le galant doit renoncer à son projet de mariage.

Touaï assura à M. d'Urville que c'était à peu près de cette manière qu'il avait dû agir pour obtenir la main d'Éhidi, sa femme. Il ajoutait que, quoique ce ne fût pas obligatoire, il avait cru nécessaire de faire présent à ses nouveaux parents de deux esclaves, de trois canots, d'une portion de terre et de trois fusils.

Nous devons rapporter, pour justifier les assertions de Kendall et de M. d'Urville, que Banks, dans les conseils qu'il donne aux amoureux qui veulent obtenir les faveurs des Nouvelles-Zélandaises, leur indique une ligne de conduite et des égards bizarres qui ont beaucoup de rapports avec ce qui a été dit plus haut.

Cependant on peut supposer que ces égards et cette délicatesse extrême parmi des sauvages ne s'observent que chez les rangatiras de haute distinction, tandis que pour ceux du second rang, et pour les hommes du peuple, il leur suffit, pour obtenir la future, de faire à ses parents des présents proportionnés à leur importance. Néanmoins, dans le choix de leurs femmes, et surtout de la première, il est certain que les chefs font plus d'attention à leur naissance et à leur noblesse qu'à leur jeunesse et qu'à leur beauté. Touaï chérissait principalement sa femme parce qu'elle appartenait à une des plus nobles familles de la Nouvelle-Zélande. Chongui traitait avec plus d'égards et d'affection que toutes les autres, sa première femme qui était aveugle et dépourvue d'attraits, mais qui appartenait à une famille puissante.

La polygamie est permise chez les Zélandais, mais il est rare que cette coutume amène des querelles ou des inimitiés. Quand un mari veut prendre plusieurs femmes, il est obligé de fournir à chacune d'elles un logement particulier, car c'est une exception, à la Nouvelle-Zélande, que deux femmes vivent ensemble lorsqu'elles appartiennent au même mari. Des rangatiras opulents ont quelquefois jusqu'à dix femmes. Le chef Koro-Koro n'en avait que trois; mais Chongui en avait sept. Touaï, qui avait vécu en Angleterre, ne voulut jamais en prendre qu'une. Quand ses amis lui en demandaient la raison, il leur répondait : « Éhidi en aurait trop de peine. »

De ces diverses femmes, celle qui sort de la famille la plus noble occupe le premier rang; seule elle partage les honneurs et les dignités de son mari, et ses enfants sont destinés à succéder au père dans son pouvoir et dans ses possessions.

Ces polygames épousent souvent plusieurs sœurs en même temps. Le chef Tépahi, vieillard paralytique, possédant déjà plusieurs femmes, épousa un jour quatre sœurs dans la même cérémonie. L'Anglais Rutherford, l'ami et le protégé du chef Emaï, fut amené à épouser les deux filles de son protecteur.

Aucune femme mariée, à la Nouvelle-Zélande, ne peut avoir de relations avec les esclaves, sous peine des punitions les plus sévères et quelquefois des traitements les plus barbares. Une fille de Tépahi, ayant entretenu des liaisons avec un esclave, et ayant été découverte, fut, par son père même, enfermée dans une cage étroite durant des années entières. L'orgueil nobiliaire chez ces sauvages est plus susceptible que dans les États les plus monarchiques. Rutherford rapporte néanmoins qu'une esclave peut être épousée par un chef, mais que celui-ci est sans cesse exposé à se voir dépouillé de son autorité et de ses biens pour avoir violé la coutume générale. Lors même que son père serait un chef, l'enfant d'une esclave est toujours esclave.

Touaï a voulu persuader à M. d'Urville que, malgré l'espèce d'horreur qu'inspire aux rangatiras les liaisons que quelques-uns d'entre eux entretiennent avec leurs esclaves, s'il arrivait qu'un chef vint à avoir un enfant de l'une d'elles, il serait forcé de l'épouser, sous peine d'être déshonoré. Il lui donnerait d'abord la liberté; ensuite il

irait, dans toutes les formes requises en pareil cas, la demander en mariage à ses parents. M. d'Urville combat ainsi le rapport de Touaï : « Nous ferons observer d'abord qu'une telle manière d'agir démontrerait un scrupule d'honneur bien étonnant pour de pareils hommes; qu'ensuite, fût-elle sérieusement obligatoire par les coutumes du pays, elle n'obligerait les chefs, qui se trouveraient dans ce cas, que lorsqu'ils le voudraient bien. » Il est tout simple que, puisqu'un rangatira est maître absolu de la vie de ses esclaves, il peut disposer à volonté de la malheureuse fille dont il abuse; et, par conséquent, lorsqu'il ne lui convient pas de l'épouser, il peut la faire mourir.

Mais Touaï a peut-être voulu dire, et ceci a été reconnu vrai, que des chefs épousent quelquefois leurs prisonnières de guerre, et que pour les demander à leurs parents, ils sont obligés de les mettre en liberté.

Quelques voyageurs rapportent que les prêtresses, et pour exemple ils citent Wanga-Taï, ne peuvent donner leur main à un homme de leur nation, parce que leur dignité est trop éminente pour qu'elles puissent en revêtir leur compatriote. Dans ce cas, elles choisissent pour époux des Européens. Cette coutume ressemblerait beaucoup à celle de Tonga-Tabou, où la *tanaha* ne peut avoir d'époux avéré; mais il reste à savoir maintenant comment en agissaient les prêtresses de la Nouvelle-Zélande avant l'arrivée des Européens. Quant à Wanga-Taï, que l'on cite pour exemple, parce qu'elle n'avait voulu épouser qu'un Européen, on peut se demander si ce n'était pas un caprice de femme.

On peut assurer qu'à la Nouvelle-Zélande la licence des filles est aussi encouragée et avouée que l'adultère des femmes est défendu et puni. Les Nouveaux-Zélandais ne pensent pas qu'il y ait la moindre inconvenance de la part des filles à ce qu'elles fassent les premières avances pour accorder leurs faveurs. On voit que dans ce pays les préliminaires d'amour sont tout l'opposé de ce qui se fait en Europe. La délicatesse et la pudeur, chez les Zélandaises, ne commencent qu'à dater de la cérémonie du mariage, pour durer jusqu'au tombeau. Certains voyageurs ont soutenu que ces mœurs-là valaient bien les nôtres.

A la Nouvelle-Zélande, plus que dans toute autre contrée sauvage, la fidélité et la chasteté des femmes est exigée sous peine des punitions les plus sévères.

Les voyageurs qui recevaient à bord de leur navire des troupes de jeunes filles, se sont souvent mépris sur le rang et la condition de celles qu'ils recevaient. C'étaient ordinairement des esclaves que leurs maîtres envoyaient à bord pour trafiquer de leurs charmes, et qui, au retour, n'avaient même pas la propriété de ce qu'elles avaient gagné. Devant M. d'Urville, Touaï ne manquait jamais, tous les soirs, de visiter ses esclaves pour s'emparer du produit de leur prostitution.

Lorsque ces filles sont à bord, il est vraiment curieux de les entendre répéter le mot que leurs patrons se sont donné toutes les peines du monde à leur apprendre : elles répètent sans cesse, en poursuivant les matelots : *Poudra! poudra!* (de la poudre). Mais il est remarquable que ces esclaves sont toujours plus jolies que les femmes mariées, ce qui fait supposer que beaucoup de filles de ces dernières ne dédaignent pas de faire la petite excursion à la nage. Quoique les femmes prennent rarement sur elles de visiter les bâtiments européens, elles s'y rendent cependant souvent avec leurs maris ou leurs parents. Il est vraiment comique alors de les voir, quand elles sont un peu isolées, repousser les propositions galantes des matelots qui leur offrent dans le creux de la main de petits morceaux de verroteries. Elles les repoussent par ces mots et en se relevant de toute leur hauteur : « *Waine ano, tapou!* (femme mariée, défendu!). On sait que les Zélandaises convaincues d'adultère sont punies de mort.

Puisque les femmes sont si cruellement traitées pour une infidélité, elles ont bien le

droit d'être jalouses. Malheureusement elles ne peuvent se venger de leurs maris qu'en se punissant elles-mêmes. On rapporte à ce sujet le fait suivant : Le chef Turkama était marié à une femme qui l'aimait d'une passion extrême; cependant, malgré ses témoignages conjugaux, le chef devint infidèle pour une belle aux yeux noirs. Quand la jeune femme vit que ses supplications étaient inutiles, elle résolut un moyen extrême de se faire regretter. Une nuit que son mari prétextait l'obligation de la quitter jusqu'au lendemain, elle le guetta, et l'ayant vu entrer dans la case de l'objet de son amour, elle se pendit à l'entrée. Quand le lendemain Turkama sortit de la hutte, le premier objet qui frappa sa vue fut le cadavre de sa femme, que le vent balançait dans les arbres.

Quand mourut, à la Nouvelle-Zélande, Doua-Tara, homme d'une grandeur d'âme et d'une douceur extraordinaires, sa première femme, Dehou, fut si désespérée de cette perte qu'elle se pendit immédiatement après avoir reçu son dernier soupir. M. Kendall assure qu'à cette occasion toute la famille de Doua-Tara et toute la population de Rangui-Hou allèrent applaudir à la pendaison de cette malheureuse femme. Du reste, il paraît, d'après les récits des missionnaires, que le suicide d'une femme, à la mort de son mari, est une coutume presque générale dans ce pays.

Lorsqu'une femme est dans un état de grossesse avancée, elle devient tabou, ainsi que les deux ou trois femmes qui doivent la servir selon son rang. Elle est ainsi reléguée dans un petit abri temporaire, préparé exprès pour elle, et où elle est privée de toute communication avec les personnes qu'elle voyait auparavant, même avec ses parents et ses amis. On a déjà vu que cet état d'exclusion de la société dure encore quelques jours après la délivrance. Nous devons dire que l'on ignore encore les formalités que la femme doit subir pour rentrer dans la société.

Une remarque généralement faite par les voyageurs qui ont séjourné quelque temps à la Nouvelle-Zélande, c'est que les femmes y sont stériles de bonne heure. On peut expliquer cette particularité par les travaux pénibles auxquels elles doivent se soumettre, et surtout aux privations qu'elles doivent subir pendant leur grossesse et au moment de l'enfantement.

Les préjugés adoptés par ces peuples au sujet de la femme enceinte, qu'ils relèguent sous un simple abri de branchage et de feuilles, où elle est exposée à toutes les intempéries de la saison, ces préjugés, disons-nous, font souvent que les enfants meurent des privations que l'on fait subir à leur mère, et du froid ou de la chaleur auxquels ils sont exposés pendant plusieurs jours après leur naissance.

M. Nicholas dit que quand le moment de l'enfantement arrive, le travail a lieu en plein air, devant une nombreuse assemblée de personnes des deux sexes, et les femmes accouchent sans pousser un seul gémissent. Les assistants épient avec beaucoup d'attention l'instant où l'enfant montre une de ses parties, et, à sa vue, ils s'écrient : *Tane! Tane!* C'est la mère elle-même qui coupe le cordon ombilical; après quoi elle se lève, et, comme si de rien n'était, reprend ses travaux ordinaires.

On peut assurer que les épreuves rigoureuses que l'on inflige aux enfants au moment de leur naissance doivent en emporter souvent, et de très-robustes; mais on doit convenir que ces mêmes épreuves affermissent la constitution de ceux qui peuvent y résister, et qu'elles leur donnent, dès leur jeune âge, une vigueur de tempérament et une aptitude à endurer toutes les privations, qui sont pour ainsi dire calculées aux maux et aux fatigues sans nombre qu'ils endureront plus tard.

Lorsque Crosez vit pour la première fois tous ces insulaires grands, robustes et bien faits, il soupçonna que l'on détruisait les enfants faibles et difformes; mais ce soupçon ne s'est pas vérifié. Aucun missionnaire n'a encore découvert d'indices qui puissent faire croire à de semblables coutumes chez les Zélandais. Cependant il est certain que

quand le nombre des filles dépasse le désir des parents, ils ne se font aucun scrupule de les détruire, et c'est la mère elle-même qui est chargée de cet infanticide. Aussitôt que l'enfant est née, elle appuie fortement le doigt sur la partie supérieure du crâne, à l'endroit nommé *fontanelle*, et bientôt les parents viennent chercher la victime; mais cette coutume n'a aucun rapport avec la conformation des enfants. Quant aux personnes contrefaites ou difformes, elles sont si rares que les hommes de l'*Astrolabe* ne découvrirent qu'un bossu, qui fut dessiné par le peintre de l'équipage.

Parmi les rapprochements remarquables entre ces mœurs et celles d'Europe, on peut citer la remarque faite par Lesson, que l'amusement principal des enfants zélandais était de faire jouer des toupies analogues aux nôtres, en les frappant d'un petit fouet pour les faire courir, absolument comme les gamins de Paris.

M. d'Urville, ayant pu obtenir, par l'entremise de Touaï qui lui était très-attaché, des détails positifs sur la cérémonie du baptême ancien, rapporte ainsi ses observations :

« Au début de l'entretien, Touaï ne cherchait qu'à éluder mes questions, soit par un « Je ne sais pas, — *I don't know*, — » assez froid, soit en alléguant que ces cérémonies n'étaient que des niaiseries bonnes seulement pour des sauvages, soit enfin en prétextant que cela ne devait avoir aucun intérêt pour moi. Bientôt, devenu plus complaisant, il répondait à mes questions, il est vrai; mais souvent il débitait tout ce qui lui passait par la tête, fort indifférent au fond à ce que ces documents fussent vrais ou faux. Après l'avoir interrogé sur le baptême, et lui avoir récité les mots attribués par la grammaire à cette cérémonie, il répondit même d'abord qu'ils étaient conformes à ce qu'on pratiquait en pareil cas. Enfin, pressé de m'en donner la signification en anglais, comme j'étais surpris de ne trouver aucun sens à sa traduction, il finit par convenir qu'effectivement ces mots ne signifiaient rien, et qu'il ne savait pas où l'on avait pu les recueillir. Ce fut alors seulement qu'après de nouvelles instances, il consentit à me donner les paroles baptismales, telles du moins qu'on les avait employées à la naissance de son fils, avec les rites qui furent suivis dans cette cérémonie; car il est très-probable que ces rites, comme ces paroles, varient de tribu en tribu, et peut-être dans les familles de la même tribu, suivant le caprice des arikis ou de ceux qui dirigent la cérémonie.

» Cinq jours après la naissance de l'enfant, la mère, assistée de ses amies et de ses parentes, le dépose sur une natte, et cette natte est soutenue sur deux monceaux de bois ou de sable. Toutes les femmes, l'une après l'autre, trempent une branche dans un vase rempli d'eau et en aspergent l'enfant au front. C'est en ce moment qu'on lui impose son nom; le nom est une affaire sacrée pour ces peuples, et, à leurs yeux, il fait en quelque sorte partie d'eux-mêmes.

» Cependant ils en changent quelquefois pour perpétuer le souvenir d'une circonstance, d'un exploit remarquable dans leur vie. Ainsi, en mémoire du lieu où périt de maladie Koro-Koro, à Witi-Anga, à la suite d'un combat, son frère Touaï prit le nom de Kati-Kati; mais l'ancien a prévalu. Il est arrivé le contraire à l'égard de Pomare, dont l'ancien nom Wetoï était presque oublié, comme ceux des chefs King-George et George, dont les noms primitifs étaient inconnus des Européens. Dans ces occasions, assurait Touaï, il fallait que la cérémonie du changement de nom fût consacrée par un nouveau baptême.

» Voici les paroles employées au baptême du fils de Touaï, d'après sa propre diction, et conformément à notre prononciation. Quant à la valeur de chacun des mots séparément, je ne puis en répondre, dit M. d'Urville; car ce chef l'ignorait lui-même, et ne pouvait distinguer les syllabes isolées de celles qui devaient être réunies en un

seul mot. D'ailleurs, il arrive souvent que certaines alliances de mots donnent au composé une valeur toute différente de celle qu'ils ont par eux-mêmes.

Takou taaama	Que mon enfant	}	Pour la vie.
J toī hia.	soit baptisé!		
Ki te parawa	Comme la baleine		
Kia didi,	puisse-t-il être furieux!		
Kia ngou'hia.	puisse-t-il être menaçant!	}	Pour la mort.
Ko te tama	Qu'à cet enfant		
Nef kani	la nourriture soit fournie	}	Pour la vie.
O tou,	par l'Atoua, mon père.		
Ko tinga na,	Puisse-t-il se bien porter,	}	Pour la mort.
Hia ou owe,	être content!		
Ka waka te ka,	Puisse-t-il recevoir sa nourriture,	}	Pour la mort.
Te kani hia ou we.	quand ses os seront relevés.		

» A l'aide du vocabulaire, dit M. d'Urville, j'entends passablement les huit premières lignes; il n'en est pas de même des quatre dernières, et je suis obligé de m'en rapporter implicitement à la traduction que Touaï me donna, moitié par mots anglais décousus, moitié par signes et par gestes, à défaut d'expressions suffisantes pour rendre ses idées.

» Quoi qu'il en soit, on voit que cette prière se compose de deux parties distinctes, l'une pour l'état de vie, l'autre pour le moment où l'individu sera réduit à la substance spirituelle. Dans toutes ses actions, dans toutes ses cérémonies, ce peuple singulier ne perd jamais de vue cet instant. Cette conviction intime d'une existence future, et de la gloire qui s'y rattache quand ils peuvent triompher de leurs ennemis, doit influencer pour beaucoup dans ce courage féroce, dans ce mépris de la mort qui les caractérise; car ils ne la redoutent guère, pourvu qu'ils soient assurés que leurs corps recevront les honneurs funèbres. »

Forster ayant dit que les enfants, à la Nouvelle-Zélande, sont insolents et indisciplinés, M. Nicholas a ainsi réfuté cette allégation :

« Loin d'être insolents et indisciplinés, j'ai, au contraire, observé qu'à la Nouvelle-Zélande tous les enfants des deux sexes sont soumis et obéissants envers leur mère d'une manière remarquable; et pendant tout le séjour que j'ai fait dans ce pays, je n'ai pas vu un seul exemple de conduite indécente; jamais on ne m'a dit que les enfants fussent dans l'habitude de traiter leur mère avec mépris, et quand ils seraient disposés à le faire, je ne pense pas qu'ils fussent protégés par leur père, contre le châtement dû à ce manque de respect. »

Malgré le reproche d'infanticide dont on peut accuser les femmes de ce pays, il est certain qu'elles ont pour leurs enfants une affection extrême, et cette affection est commune dans toutes les classes de la société. M. Marsden en rapporte beaucoup d'exemples, parmi lesquels nous citerons le suivant : Dans une de ses excursions, il entendit un jour de profondes lamentations qui partaient d'un endroit écarté. S'étant dirigé vers cet endroit, il vit plusieurs femmes dont la figure était couverte de ruisseaux de sang, et qui poussaient de grands cris. Il les questionna sur le sujet de leur douleur, et il apprit que la femme d'un chef avait enterré là son enfant quelques jours auparavant, et qu'elle venait y pleurer avec ses amies. Pour mêler leurs larmes, elles tenaient leurs visages très-rapprochés, et, dans cette position, elles se déchiraient avec des couteaux tranchants en poussant de profondes lamentations. M. Marsden ayant témoigné tout son dégoût pour un pareil spectacle, un chef s'avança

vers lui, et lui demanda le sujet de sa frayeur. L'étranger répondit qu'il n'était pas effrayé, mais qu'il souffrait intérieurement de voir des femmes se déchirer si cruellement, par une coutume barbare qui n'existait nulle part en Europe. Le chef répliqua que les Nouveaux-Zélandais chérissaient beaucoup leurs enfants, et que sans verser leur sang ils ne pouvaient témoigner suffisamment leur affliction; que du reste cette coutume, qu'il qualifiait de barbare, était pratiquée par tous ses compatriotes.

L'architecture, c'est-à-dire la construction des maisons, à la Nouvelle-Zélande, est bien au-dessous de celle de Taïti et des îles Tonga. La demeure des rangatiras des dernières classes, et celle des hommes du peuple, n'a pas ordinairement plus de quatre à cinq pieds de hauteur, ni plus de sept à huit pieds de long sur cinq à six de large. La case du célèbre Koro-Koro, dans le pâ de Kahou-Wera, n'avait pas plus d'étendue. Toutes ces demeures sont construites avec des pieux fichés en terre de distance en distance, et entrelacés de branches minces, qui forment des espèces de treillis. Ces treillis sont recouverts au dedans et au dehors de tapis épais, fabriqués avec les feuilles longues et flexibles du *typha*, et sont faits en forme de paillassons. Le faite du toit est formé d'une pièce de bois très-forte, et cette dernière partie des habitations ressemble assez, par l'apparence, aux chaumières des paysans de Bretagne ou de Normandie. Seulement aucun Zélandais ne peut se tenir debout dans sa cabane.

Pendant les cases des chefs et des rangatiras de distinction sont beaucoup plus spacieuses. Quelquefois elles atteignent quinze ou dix-huit pieds de long sur huit ou dix de large, et six de hauteur. Mais nous devons ajouter que l'entrée de ces cases ne diffère pas de celle des plus communes : elle consiste en une ouverture de trois pieds de hauteur sur deux de largeur, et elle se ferme par un battant à bascule, qui est une natte épaisse de la même dimension que l'ouverture. La fenêtre est un trou, pratiqué au-dessus de la porte, de deux pieds carrés, que l'on ferme avec une natte de joncs faite en treillis.

Le toit qui avoisine la porte est toujours prolongé de quatre pieds de longueur en dehors du bâtiment. Il est alors tourné en guise d'auvent, et c'est là que les chefs prennent leurs repas; car, sous la puissance des préjugés religieux, ils ne consentiraient pas pour tout au monde à manger dans l'intérieur de leurs cases.

Ces sortes de maisons royales sont toujours ornées, au dehors comme au dedans, de figures sculptées, parmi lesquelles se distingue toujours une figure grotesque placée près de la porte ou sur le faite de l'habitation. L'Anglais Rutherford a rapporté que ces statuettes n'étaient placées à la porte des chefs que pour en interdire l'entrée aux hommes du peuple et aux esclaves, qui seraient punis de mort s'ils osaient enfreindre cette règle impitoyable.

Nos aires de grange peuvent donner une idée du plancher des cases dont nous parlons. C'est une terre rapportée, bien battue et rehaussée d'une douzaine de pouces au-dessus du sol ordinaire. Le foyer est indiqué par un petit carré creux, parfois bordé de pierres. La fumée de ce foyer n'a d'autre issue pour s'échapper que la fenêtre, ou la porte, ou la respiration des indigènes, dont la couleur brune a certainement pour cause leur habitude de vivre ainsi enfumés.

Ces cases, naturellement chaudes, ne contiennent que des lits de feuilles de fougère et de typha; les nattes servent de couvertures.

Quand les chefs ont une nombreuse famille, ils font construire plusieurs cases, qu'ils entourent d'une grande palissade. Elles sont garnies d'épais paillassons de feuilles de typha, et elles ont quelquefois de douze à quinze pieds de haut.

Une grande partie des maisons zélandaises sont rectangulaires, surtout les magasins publics, destinés à contenir les provisions principales, les patates douces (*koumaras*); ils

sont fort grands et vraiment remarquables par une galerie qui environne tout le pourtour. Ces galeries sont ordinairement ornées d'une foule de bas-reliefs très-bien travaillés. Le capitaine Crozet en fait un si pompeux éloge qu'il est hors de doute que ces insulaires possédaient cet art longtemps avant l'introduction à la Nouvelle-Zélande des instruments en fer.

Autrefois les sauvages employaient tous les moyens dont ils disposaient à la construction des pās (forts), et ils y bravaient les assauts multipliés de leurs ennemis; mais aujourd'hui l'adoption des armes à feu a mis un terme à ces luttes prolongées, et a fait abandonner ces grandes constructions, comme naguère en Europe elle a fait abandonner les armures des chevaliers et leurs gantelets de fer.

Comme merveille d'architecture et d'agriculture, à Wāi-Kadi, on cite la maison de Wivia : elle avait vingt-sept pieds de long, dix-huit de large et neuf pieds de hauteur. Quoique la porte ne fût pas plus grande que celle des autres habitations, elle se distinguait par des bas-reliefs curieux et savamment sculptés. Aux environs de cette maison s'étendaient des champs de pommes de terre et de koumaras très-bien cultivés. Les mauvaises herbes en étaient arrachées avec un soin si minutieux, les palissades étaient si bien coloriées, les sentiers si bien entretenus, que ces plantations eussent fait honneur au cultivateur le plus assidu et le plus expérimenté.

Les missionnaires, ayant fait défricher quelques terrains par les nouveaux croyants, ont bientôt vu l'abondance récompenser leurs efforts. Les champs fertiles rapportent tant de grains et tant de légumes que de nombreux troupeaux pourraient s'en nourrir, si le tabou, et le respect superstitieux qu'on a pour lui, n'arrêtaient la multiplication des volailles et des bestiaux.

Il est donc à présumer que ce seront les missionnaires qui serviront d'éclaireurs aux colons australiens qui envahiront bientôt la Nouvelle-Zélande; car la population actuelle, trop malheureuse et diminuant tous les jours, sera bientôt forcée de les admettre au partage de cette grande terre. Ika-na-Mawi, par exemple, offre aux colons un territoire propre à tous les genres de culture; tous les ports qui l'environnent sont admirablement placés pour le commerce et la navigation; les rivières sont bordées d'arbres excellents pour la construction de toute espèce de navires; les collines renferment certainement des mines de fer, de soufre et de houille; le *phormium tenax*, le plus beau lin du monde, et qui commence seulement à se répandre en Europe, y croît de tous côtés.

Les femmes zélandaises qui sont employées à changer le *phormium* en lin, coupent ses feuilles en lanières très-minces, les font passer plusieurs fois entre le tranchant d'une coquille de moule qu'elles tiennent fortement dans la paume de leur main gauche, puis rassemblent tous les filaments; et quand elles jugent en avoir suffisamment pour le travail qu'elles ont entrepris, elles commencent une natte.

Une natte de grande dimension, d'une grande finesse et du goût le plus soigné, demande ordinairement, pour être achevée, trois ans d'un travail assidu.

Lorsque ces nattes sont ainsi fabriquées, les sauvages les échangent, avec les caboteurs de Sidney et d'Hobart-Town, contre des couvertures de laine, des ustensiles de fer, du tabac, et surtout contre des fusils et de la poudre, marchandises sans lesquelles on ne peut conclure aucun trafic à la Nouvelle-Zélande.

Le détroit de Cook est la principale partie de l'île où le commerce a le plus de développement. Les naturels de cet endroit sont aussi les plus opulents de la Nouvelle-Zélande. C'est sans doute ce qui donne lieu à la jalousie des habitants de la partie nord, qui ne peuvent voir sans envie la prospérité de leurs rivaux qui ont le monopole du *phormium tenax*, tandis qu'ils ne possèdent que le commerce des *espars*, qui forment

leur seule branche d'échange avec les Européens, dont ils se voient délaissés de jour en jour, parce que la destruction partielle de leurs forêts ne leur permet plus de transporter à bord les bois de construction dont ils retiraient jadis de grands bénéfices.

Les Nouveaux-Zélandais se servent du même dialecte que les Taïtiens, mais ils l'ont beaucoup altéré en y introduisant les consonnes *k, h, n, g, w*, qui ont donné une prononciation dure au langage doux et mélodieux qui leur est venu de Taïti. Les Zélandais, comme la plupart des Polynésiens, improvisent sur toute sorte de sujets, et leurs chants sont des anales au moyen desquelles ils conservent le souvenir des événements glorieux de leur histoire, l'arrivée dans leurs parages des navires européens, les faits merveilleux de leurs guerres, etc. Les femmes, presque toujours enjouées, critiquent avec beaucoup d'esprit et d'ironie, dans leurs chansons, la prononciation incorrecte ou ridicule des jeunes étrangers, qui les font toujours rire par leur baragouin; elles font même des épigrammes sur les coutumes qui heurtent les leurs : lorsque les jeunes filles qui vivaient à bord de la *Coquille* avec les matelots ne recevaient qu'une portion de vivres pour salaire de leur complaisance, elles tournaient leurs amants en ridicule en leur chantant comiquement : *Tayo ti taro*, premier vers d'un couplet qui ne manquait jamais d'exciter le rire général.

Le temps, à la Nouvelle-Zélande, est compté par mois, *tau*, par lunes, *marama*, et par nuit, *po*. Leurs supputations sont fort inexactes lorsqu'elles dépassent vingt ou trente lunes. Quand un événement remarquable, mais d'une date éloignée, se présente à leur mémoire, ils ne peuvent en citer l'époque qu'en le comparant à une circonstance importante de leur vie. L'itinéraire de leurs routes ne se mesure que par journées ou demi-journées de marche. Pour mesurer la profondeur des eaux, ils se servent de l'expression *koumou*, mesure qui représente une ou deux brasses, selon la manière dont on prononcé ce mot. Leur manière d'arpenter est vraiment singulière : pour se rendre compte de la longueur d'un terrain, ils se couchent à plat ventre en élevant la main au-dessus de leur tête, et ils n'établissent leurs calculs qu'après avoir ainsi parcouru ce qu'ils veulent mesurer. Les navigateurs européens étaient bien étonnés lorsqu'ils voyaient employer ce système pour mesurer la longueur de leurs navires.

On trouvera sans doute extraordinaire que ces sauvages aient des notions d'uranographie, on peut même dire d'astronomie; car il est difficile de leur supposer l'attention toute scientifique de contempler durant des heures entières, et pendant la nuit, le spectacle imposant d'un ciel étoilé; c'est cependant ce qu'ils ont toujours fait et ce qu'ils font encore; ils ont même assigné des noms aux étoiles. Hâtons-nous d'ajouter que ces noms rappellent des traditions anciennes très-répandues parmi eux.

Si, pendant une belle nuit d'été, il leur arrive de ne pas voir paraître l'étoile qu'ils attendent, et à laquelle ils ont assigné une heure fixe, ils s'inquiètent beaucoup du sujet de son absence, et ils vont aussitôt consulter leurs prêtres sur les traditions dont ils sont dépositaires.

Ils nomment *waka*, ou pirogue, la ceinture d'Orion. Les Pléiades furent autrefois sept de leurs compatriotes qui, après leur mort, choisirent cette partie du ciel pour se reposer; et chaque étoile représente leur œil gauche, seule partie de leur être qui reste visible aux mortels. Les deux voies d'étoiles que nous appelons *nuages magellaniques*, passent chez eux pour Firabou et Arté, auxquelles se rattachent diverses opinions superstitieuses. Mais le nom technique de l'*Ancre*, donné par eux à une constellation, a toujours étonné jusqu'ici les navigateurs.

Tout barbare qu'il est, ce système astronomique rend de très-grands services aux Nouveaux-Zélandais : le jour ils ont le soleil pour guide sûr de leur direction, et la

nuit les étoiles les conduisent encore avec plus d'exactitude. Toujours, d'après les mêmes calculs, ils indiquent avec la plus grande facilité la position de leur île, lorsque bien avant dans la mer on les consulte à ce sujet.

Leurs plus grands voyages ont pour but le commerce; les échanges de nattes, de pounamous ou jades, contre des vivres ou autres objets, mais plus souvent contre des armes. Cependant ces voyages ont quelquefois un intérêt politique: les chefs envoient des députés à d'autres chefs pour les inviter à leur porter secours dans leurs entreprises; parfois ces députés vont demander satisfaction d'un outrage que leur tribu a reçu d'un peuple voisin. On a même vu de hardis Zélandais, espions déguisés, aller examiner les mouvements et les forces d'une tribu ennemie. Enfin, curieux explorateurs, quelques-uns de ces sauvages entreprennent des voyages de long cours, uniquement pour s'instruire ou se délasser.

Ce qui facilite admirablement ces excursions dans un pays où les habitants sont continuellement en guerre, ce sont les devoirs de l'hospitalité religieusement observés à l'égard des étrangers. Tous sont bien reçus, régalez et même fêtés par les tribus dont ils traversent le territoire; on les protège contre toute vexation, on leur fournit des guides, et, pourvu qu'ils ne restent pas trop longtemps sur les terres de ceux qu'ils visitent, ils les quittent toujours avec regret et avec reconnaissance.

A son retour de Port-Jackson, le chef Tépahi fit une si pompeuse description des merveilles qu'il avait vues, que beaucoup de ses compatriotes imitèrent son audace et tentèrent ce voyage; plusieurs même allèrent jusqu'en Angleterre pour voir la grande ville. Comme ils étaient très-vigoureux et qu'ils se rendaient très-utiles à bord, on les emmenait presque toujours gratis, ce qui ne pouvait manquer d'engager leurs compatriotes à imiter leur exemple. Le sauvage Moïangui, ayant été emmené à Londres par un médecin, fut présenté au comte Fitz-William, qui le traita avec la plus grande bonté, et lui fit don, lors de son départ, de tout ce qui pouvait lui être utile pendant son voyage et à son retour à la Nouvelle-Zélande.

« Il serait à désirer, dit Turnbull dans son *Voyage autour du monde*, que tous les Nouveaux-Zélandais qui retournent ainsi parmi leurs compatriotes, pussent rapporter avec eux des objets de leur goût; et c'est un acte de bienveillance publique de la part des *gentlemen* de l'Angleterre que de leur faire présent des articles qui peuvent inspirer à ces peuples une haute idée de notre supériorité nationale. C'est l'espoir d'améliorer leur situation qui les conduit à quitter leurs familles et leurs pénates. Les récits qu'ils font, les trésors qu'ils rapportent chez eux, produisent des imitateurs et font naître des dispositions amicales dans le cœur de leurs concitoyens. Ces rapports d'amitié auraient l'avantage de faire connaître en peu de temps les richesses cachées du pays, d'exciter chez les naturels un esprit d'activité et d'industrie, et les amèneraient au point de déployer leurs talents de manière à pouvoir se procurer les objets qu'ils désirent avec tant d'ardeur. »

Comme nous l'avons vu, la musique des Nouveaux-Zélandais est très-arriérée; mais leurs chants suppléent beaucoup à leur manque d'harmonie et sont très-bien appropriés aux sentiments qu'ils veulent exprimer; les gestes expressifs dont ils les accompagnent ajoutent tellement à la signification des paroles, que beaucoup de voyageurs qui les ont entendus, n'hésitent pas à donner aux Zélandais une supériorité très-marquée sur les autres peuples de la Polynésie. Forster dit, à ce sujet, que leurs accents sont animés d'une étincelle de génie qui prouve la bonté de leurs sentiments; plus loin, il ajoute :

« Les Zélandais ont des chants particuliers pour célébrer les plaisirs de l'amour, les fureurs de la guerre, les traditions de leurs aïeux, la perte de leurs parents et de leurs

amis morts, ainsi que leur absence. Ils en ont aussi de satiriques, pour exciter le rire aux dépens de certaines personnes qu'ils prennent pour objet de leurs plaisanteries. Enfin il est des circonstances où ils improvisent, en quelque façon, des chansons pour célébrer l'arrivée des étrangers, ou toute espèce d'événement qu'ils ont jugé digne de leur attention. Souvent ils accompagnent ces chants en battant la mesure sur leur poitrine, de manière à s'en faire une espèce de tambour. L'effet n'en serait pas désagréable, s'il n'était pas toujours croissant, de manière à produire à la fin un bruit si violent et des effets si pénibles, que l'on serait tenté de craindre pour le salut de celui qui exécute cette singulière musique. Quand ils sont réunis plusieurs ensemble, l'un d'eux commence le chant qu'ils veulent exécuter; et, vers la fin de chaque couplet, tous les autres font chorus en battant leurs poitrines. Ces chorus ont souvent lieu pour un refrain commun à tous les couplets; d'autres fois, c'est seulement la fin même des couplets qu'on répète en chœur. »

Savage crut remarquer que les Zélandais avaient deux chants différents pour saluer le soleil à son lever et à son coucher. Le premier s'exécute les bras tendus en l'air, comme pour saluer le dieu de la lumière, et tous les gestes annoncent une joie douce et expansive; le chant du soir, au contraire, s'accomplit la tête baissée, d'un ton d'indolence et de regret, et toute l'action qui s'y joint peint la tristesse que l'on éprouve à l'approche de la nuit.

Le salut à la lune est solennel, plaintif même, et les gestes qui accompagnent les paroles annoncent que l'esprit est rempli de vénération et de crainte.

Parmi les chants belliqueux, et par conséquent les plus expressifs, des Zélandais, nous devons citer l'ode sacrée et solennelle que chantent en chœur les guerriers. Ce chant se nomme le *Pihé*. Quand, près du feu qui consume le repas du dieu Kai-Atoua, dans les cérémonies funéraires, avant ou après le combat, deux mille guerriers entonnent le *Pihé*, c'est l'ode la plus sublime de toutes les poésies. Ce chant renferme à lui seul la base de toutes les croyances mystiques des sauvages. M. d'Urville dit que tous les naturels étaient passionnés pour cet hymne, et Touaï particulièrement ne le récitait jamais qu'avec des transports et un jeu de physionomie impossibles à décrire. Lorsque l'air du *Pihé* se fait entendre, il produit sur les insulaires le même effet que le clairon sur le cheval de bataille. Les chanteurs sont, non-seulement affectés, mais transportés d'exaltation lorsqu'ils font entendre ce chant extraordinaire.

« C'en était assez pour exciter ma curiosité, dit d'Urville, et je puis assurer que je ne négligeai rien pour obtenir l'interprétation du mystérieux *Pihé*. Mes efforts furent constamment inutiles; la première fois, je pris Touaï dans ma chambre, et le gardai au moins trois heures pour le questionner. Quelques passages isolés m'offrirent bien un certain sens; mais le tout ensemble était décousu, incohérent, et parfaitement inintelligible. Convaincu que Touaï seul ne pouvait satisfaire mes désirs, je voulus profiter, peu de jours après, d'une visite de M. Kendall, pour réussir dans mon projet; car Touaï convenait lui-même que ce missionnaire entendait et parlait très-bien le zélandais. Je les réunis donc tous les deux dans ma chambre, et M. Kendall déploya toute la complaisance imaginable: toutefois mon attente fut encore frustrée, et je ne pus obtenir la traduction du chant sacré.

» M. Kendall paraissait ne pas bien comprendre les explications de Touaï; et celui-ci, de son côté, semblait incapable de donner la véritable signification de tous les passages du *Pihé*. Peut-être que les allusions qui s'y rencontrent sont déjà trop anciennes, et que leur sens échappe à l'intelligence des modernes insulaires. Sans doute j'éprouvais en cet instant l'inconvénient qui s'offrirait à un brahmine ou à un sectateur de Fô, qui interrogerait la plupart des chrétiens pour obtenir le sens exact de plusieurs para-

boles de l'Évangile. Au moins, voici ce que M. Kendall m'apprit, relativement au sens général et aux traits principaux de cette ode singulière.

» D'abord le mot *Pihé* se compose de deux particules, *pi*, qui indique adhésion, connexion, et *hé*, qui, au contraire, exprime une disjonction, une scission violente. Ainsi, le rapprochement de ces deux mots *pi hé* (*pihé*) signifie séparation de ce qui est uni; ce mot composé a rapport au terme de la vie, à la mort, époque à laquelle l'âme et le corps, ces deux substances intimement unies durant la vie, se séparent avec effort au moment du trépas.

» Je regrettai beaucoup de n'avoir pu approfondir le sens de cette ode extraordinaire, et j'engageai vivement M. Kendall à s'en occuper avec soin. Ce missionnaire n'était plus à la Nouvelle-Zélande quand j'y repassai en 1827; et les autres missionnaires n'avaient obtenu aucune sorte de renseignement touchant cet hymne. »

M. d'Urville ajoute que, quoique le *Pihé* soit national dans toute l'île d'Ika-na-Mawi, il devient moins populaire à mesure que l'on descend vers le Sud. On dit même que les habitants du détroit de Cook n'en récitent que des passages incomplets, et que les naturels de la baie Tasman l'ignorent tout à fait.

Parmi d'autres exemples de chants fort curieux, on pourrait encore citer les odes où l'on dépeint les ravages des tempêtes, la mort d'un chef surpris par ses ennemis. M. Nicholas rapporte que les naturels, pour conduire leurs pirogues, règlent le mouvement de leurs rames sur la cadence d'un chant qui commence ainsi, et qu'ils modulent sur tous les tons : *Tohi ha pahi hia, hia ha, etoki etoki*.

M. Lesson dit n'avoir remarqué dans les mains des Zélandais qu'un seul instrument de musique, la flûte. Bien qu'elle soit travaillée avec goût, elle n'est composée que de bois et de quelques os de cuisse humaine, que l'on emploie sans doute en commémoration d'une victoire ou d'un combat particulier.

Les danses de ces sauvages sont toujours accompagnées de chants qui se marient admirablement aux figures, et qui leur donnent un caractère très-cadencé. Pour les exécuter, les naturels se rangent sur deux files, et quand les chanteurs, placés à l'écart, entonnent un air d'abord monotone, puis animé, les danseurs s'agitent peu à peu, leur corps se penche en avant et en arrière, et leur tête éprouve bientôt des mouvements si brusques, si vifs, qu'on les croirait tous atteints de frénésie. Jusque-là ces danses n'offrent rien de bien extraordinaire; mais quand les yeux des danseurs roulent affreusement dans leurs orbites, quand leur langue sort de leur bouche jusqu'à ce qu'elle pende sur leur menton, alors la vue de ce spectacle est horrible. Lorsque ce violent exercice est pour finir, tous les danseurs frappent si fortement la terre de leurs pieds qu'on l'entend résonner de loin comme si un bruit sourd sortait d'une excavation. Quand une douzaine de ces insulaires, dit d'Urville, dansaient à bord, on aurait cru que le pont allait s'enfoncer sous leurs pieds.